This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 673

Depuron Biblioth. Hi. Mun. Rec

LES LEÇONS

DE

LA SAGESSE

SUR LES

DÉFAUTS DES HOMMES.

SECONDE PARTIE,

Qui traite des fausses ressources de l'impatience, & des vrais moyens de prévenir les peines, ou de les rendre plus supportables.

Par Mr. DEBONNAIRE.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUL 1937
LIBRARY

TABLE

Des ſujets qui ſont traités dans cette ſeconde Partie.

I. LEÇON. *Examen des reſſources de l'impatience. La première qui s'offre, c'eſt le changement. Mais on y trouve des oppoſitions dans ſes devoirs, dans ſes engagemens, dans ſes intérêts, dans les amis, dans les ennemis, dans les indifférens, dans ſoi-même, & les prétextes les plus ſpécieux en ſont trompeurs,* page 1

II. LEÇON. *Il n'y a ſouvent que de la chimére dans les avantages du changement, & beaucoup de réalité dans les pertes. On ne fait que changer de tourment en changeant de ſituation. La ſeule incertitude du pis ou du mieux devroit nous dégouter de toutes les tentations de l'inconſtance. Elle trouve des peines inévitables dans la néceſſité du retour,* 11

III. LEÇON. *Illuſion de l'impatience qui ſe plaint pour ſe ſoulager. Les plaintes ſont communément inutiles, & preſque toujours injuſtes. Elles ſont pleines d'indiſcrétions, ſujettes à mille inconvéniens, ſuivies des plus triſtes effets. Elles augmentent les peines, au lieu de les diminuer. On ſe trouve mieux de s'être tu, que de s'être plaint,* 22

IV. LEÇON. *On ſouffre encore moins à ſe plaindre qu'à ne ſe plaindre point, quand le ſilence n'eſt que le fruit du chagrin, de la mauvaiſe humeur, de l'orgueil, de la vanité, de la mélancolie, de la haine des hommes, des dépits contre Dieu, de la triſteſſe obſtinée qui ſe nourrit de ſes déplaiſirs, & qui ſe tue par ſes regrets. On n'eſt malheureux alors, que parce qu'on ſe plait à l'être,* 32

V. LEÇON. *Peinture abrégée de la vengeance. Premiers traits de ſon injuſtice : elle viole l'humanité; elle bleſſe l'équité. Eſprit de la loi du talion. Dif-*

férence des satisfactions que cette loi permettoit d'avec celles que la colère se fait. Il est rare qu'on les désire par le seul amour de la justice, 42

VI. LEÇON. *Celui qui se venge, juge les hommes sans connoissance : il les condamne sans amour de la justice; il les punit sans autorité. La correction n'autorise point la vengeance. Le droit n'en est réservé qu'à Dieu seul. Sa patience est le modèle, la régle & le motif de la nôtre. Notre propre intérêt veut que nous pardonnions, afin qu'il nous pardonne,* 50

VII. LEÇON. *Le seul désir de la vengeance en consomme le crime. On tue les hommes par l'envie de les tuer. Le cœur se dédommage par la langue, de ce que les mains ne peuvent exécuter. Les vengeances sont injustes dans leurs objets, dans leurs moyens & dans leurs effets,* 60

VIII. LEÇON. *La haine réduite au désir de se venger, devient son propre supplice par ses réflexions, par ses inquiétudes, par ses soupçons, par ses défiances, par ses dépits, par ses altérations, par ses souhaits, & par les images même qu'elle se fait de ses vengeances,* 74

IX. LEÇON. *Le projet de se venger séduit par ses fausses douceurs & par ses fausses espérances. On y trouve des difficultés dans la nature des vengeances, dans les moyens & dans le choix des personnes dont on veut se servir, dans le caractère & dans la situation de celles qu'on attaque. L'entreprise est quelquefois impossible, souvent inutile. On n'en recueille que beaucoup de crimes, de désagrémens & de ridicule,* 83

X. LEÇON. *Le plaisir de la vengeance est trompeur dans l'exécution même. On ne fait ni tout le mal qu'on croyoit faire, ni celui qu'on vouloit. On se désespère tour à tour de s'être trop ou trop peu vengé. On se repent des vengeances légitimes & des illégitimes, & on trouve toujours qu'on a moins fait pour sa satisfaction que pour son tourment,* 91

XI. LEÇON. *Les vengeances sont funestes, soit qu'on*

s'en repente, ou qu'on ne s'en repente pas. On se fait haïr de ceux qui ne haïſſoient point. On aliéne pour toujours ceux qui pouvoient revenir. On irrite par l'emportement ceux que la modération pouvoit adoucir. On multiplie ſes ennemis. On ſe prépare des frayeurs & des dangers contre leſquels rien ne peut raſſurer, 98

XII. LEÇON. *Les ſatisfactions que la vengeance ſe promet, ſont des ſatisfactions chimériques. Les maux qu'on a ſoufferts ne ſont point réparés par ceux qu'on fait. Le plaiſir qu'on en reſſent eſt indigne de l'homme. On s'interdit l'eſpérance des ſatisfactions réelles. Il ne reſte à celui qui s'eſt vengé, que la laſſitude des travaux inutiles,* 105

XIII. LEÇON. *L'honneur ne ſe perd point par les injures, & n'eſt point rétabli par la vengeance. Celui qui fait un outrage, le flétrit moins que celui qui le rend. Le monde ſe dément dans les idées qu'il s'en forme. Il trouve lui-même de la baſſeſſe à ſe venger, & de la gloire à pardonner. Quoi qu'il en penſe, ſes opinions ne ſont pas notre régle,* 112

XIV. LEÇON. *Fureurs aveugles des Duelliſtes. L'honneur chez eux n'eſt rien de tout ce que le terme d'honneur exprime. C'eſt une chimére qui ne peut ſe définir; un honneur compatible avec le vice; un honneur tiré du vice même; un honneur de pur caprice, & comique dans tous ſes caractéres. Différence de la vraie & de la fauſſe valeur,* 125

XV. LEÇON. *Suppoſez l'ame mortelle, l'honneur ne ſert de rien au bonheur de la vie. Suppoſez qu'il y ſerve, il eſt fou de ſe ſacrifier pour ſe rendre plus heureux quand on ne ſera plus. Suppoſez l'ame immortelle, la vertu rentre dans ſes droits; ce n'eſt que par elle qu'on arrive à la gloire. Le Duelliſte Chrétien le ſent, & ne ſe bat que quand ſa fureur l'emporte ſur ſa foi. Combien il eſt honteux aux vrais honnêtes gens de conſerver de l'entêtement pour le duel,* 144

XVI. LEÇON. *On n'a point la paix quand on ne l'aime point. Il n'y a plus de moyens de la conſerver,*

quand il n'y en a plus de justes. Elle ne s'achète point au prix de la vertu. Mais la vertu ne doit être ni trop dédaigneuse pour le vice, ni trop sévère sur les imperfections. Qu'elle ne refuse point de les souffrir, quand elle n'en souffre rien elle-même, 154

XVII. LEÇON. *Le repos de la société ne s'entretient que par l'amour de l'utilité commune, ou par cet esprit d'équité qui nous oblige à rendre aux autres, ce que nous ne recevons d'eux qu'à condition de retour. L'intérêt particulier, l'indifférence aux besoins du prochain, les injustices, les préférences, l'ingratitude pour ceux qui procurent le bien public, ou la paresse à le procurer, sont des dispositions ennemies de la paix,* 167

XVIII. LEÇON. *Les devoirs de la politesse doivent concourir pour la paix avec ceux de la justice. La dépravation les a réduits à de pures cérémonies. Mais le défaut de sincérité ne dispense pas les honnêtes gens de s'y soumettre. C'est à eux de rendre à la politesse les sentimens d'où elle est née. Les devoirs alors en feront moins de peine à rendre, & plus de plaisir à recevoir. On ne doit en excepter personne,* 177

XIX. LEÇON. *Les vrais principes des devoirs de la politesse nous inspirent moins de délicatesse à les exiger qu'à les rendre. Nous devons penser avec modestie de nous-mêmes, & des autres avec indulgence. Trop parler de soi, de ses avantages, de ses bienfaits; aimer la louange & la flatterie, ce sont autant de sortes d'impolitesses qui les offensent chacune en leur manière,* 188

XX. LEÇON. *La sincérité, la droiture, la bonne foi, l'exactitude à tenir ses promesses, forment un des liens les plus nécessaires au bien de la société. L'intérêt inspire le mensonge; mais le mensonge se tourne contre le menteur. Il nuit à son intérêt même, à sa fortune, à son honneur, à son repos. La paix ne peut s'allier qu'avec la vérité,* 199

XXI. LEÇON. *S'il nuit de ne pas parler avec sincérité quand la justice l'exige, il ne nuit pas moins d'aimer à beaucoup parler, de parler indiscrète-*

ment, de médire, de critiquer, de railler. On rend le change à tous ces vices qui ne rendent que trop odieux; & souvent ceux qui pèchent par la langue, sont punis par la langue même, 209

XXII. LEÇON. *Travailler à se guérir de ses préjugés, éviter la précipitation de ses propres jugemens, ne point se conduire par impression, ne point agir sur des soupçons & sur des conjectures, se défier de sa crédulité sur les rapports des autres, ne point compter sur les bruits publics & sur les opinions communes; ce sont des précautions pour ne point offenser les hommes, de peur d'en être offensé,* 226

XXIII. LEÇON. *Si vous avez besoin de conseils, craignez de vous tromper dans le choix. Que ceux que vous consultez, soient éclairés & désintéressés pour eux-mêmes. Qu'ils connoissent vos vrais intérêts, & qu'ils les aiment. Soyez désintéressé vous-même, & joignez la réserve à la prudence. Donnez rarement les conseils qu'on ne vous demande pas, & sobrement ceux qu'on vous demande,* 234

XXIV. LEÇON. *On s'épargne bien des inquiétudes quand on sait éviter celles de sortir de ses propres affaires, de ses devoirs, de ses talens. Les peines les plus justes & les plus certaines, sont celles qui suivent la négligence des bienséances. Il y en a pour les conditions, pour les âges, pour les professions, pour les sexes. Le repos de la vie veut qu'on les observe toutes,* 244

XXV. LEÇON. *La correction ne doit se faire que pour l'utilité de ceux qu'on est obligé de corriger. Il faut y renoncer à tout intérêt personnel, d'où peut naître l'emportement. User d'un grand discernement sur le caractère des personnes, sur la nature des fautes, sur la proportion des peines, & sur le moment de les appliquer. Ne point se rebuter de ce devoir par les inquiétudes qu'il cause, ou par l'inutilité des premiers soins. Ne jamais désespérer du succès. Il est également dangereux pour le repos de la vie, de ne point corriger, & de corriger mal,* 258

XXVI. LEÇON. *Les ignorances & les foiblesses de l'homme demandent qu'il soit instruit & corrigé par*

les autres. Il se nuit, s'il refuse ces secours. S'il s'élève contre la main qui le frappe, il fait redoubler les coups. La suffisance & l'indocilité le rendent odieux. S'il conserve ses vices, il se rend inutile, incommode, malheureux. Il souffre de n'avoir pas voulu souffrir, 271

XXVII. LEÇON. *Le panchant l'emporte toujours chez nous sur le devoir. Nous voulons user du droit de reprendre, quand nous ne l'avons pas; conserver nos défauts, & forcer les autres à se défaire de ceux qui nous incommodent. L'entreprise en est aussi nuisible à notre repos, qu'injuste en elle-même. Il est toujours plus sage & plus facile de s'accommoder aux hommes, que de les réduire,* 281

XXVIII. LEÇON. *L'intérêt se joint à la justice pour nous obliger à réparer les offenses réelles. La prudence & la charité veulent que nous allions quelquefois au-devant des mécontentemens déraisonnables. Craindre de scandaliser les foibles. Mépriser le scandale des méchans; mais le lever, quand on le peut. Ne point exiger de réparations; les recevoir avec bonté. Sentimens & régles de conduite à l'égard de ceux qui nous offensent,* 291

XXIX. LEÇON. *L'esprit qui s'applique trop à ses peines, en augmente le poids. Qu'on se fasse une raison de les souffrir; l'habitude se forme, & les rend plus légères. Il y a des défauts qui ne valent pas que la patience se fasse un effort pour les supporter. Il y a des caractéres qui nous apprennent d'eux-mêmes à les laisser pour ce qu'ils sont,* 302

XXX. LEÇON. *Le grand & le dernier secret de la patience, est de n'avoir rien à se reprocher. L'innocence fait sa propre consolation. Ne succombons point à la tentation d'abandonner le bien pour en éviter la persécution. Ne cherchons à vaincre le mal, que par le bien même. Instruisons les méchans du moins par notre exemple. Désirons leur changement, & supportons-les, quoiqu'ils ne changent point,* 311

Fin de la Table de la seconde Partie.

LES

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

SECONDE PARTIE.

PREMIÈRE LEÇON.

Examen des reſſources de l'impatience. La première qui s'offre, c'eſt le changement. Mais on y trouve des oppoſitions dans ſes devoirs, dans ſes engagemens, dans ſes intérêts, dans les amis, dans les ennemis, dans les indifférens, dans ſoi-même, & les prétextes les plus ſpécieux en ſont trompeurs.

CEux qui ſouffrent impatienment, ne conſentent point à ſouffrir toujours. Mais s'ils ne travaillent pas à ſe guérir des préjugés qui redoublent leurs maux; s'ils ne ſont pas touchés des motifs qui devroient les leur faire ſupporter, quelles ſeront leurs reſſources? Il

faudra qu'ils cherchent des moyens de se délivrer de leurs peines, ou de s'en dédommager; & que feront-ils? leur premiére ressource est celle de l'inconstance & du changement: ils prendront la résolution de se séparer de ceux qui leur sont à charge. Ressource extrême, que la raison désapprouve, que l'équité condamne, que l'impuissance arrête, que l'inclination désavoue, que l'intérêt ne permet pas, que la piété doit craindre.

Il semble donc d'abord que pour se délivrer des incommodes, il ne faudroit que s'éloigner d'eux, ou les éloigner de soi. Mais quand on vient à réfléchir sur ce projet, on trouve presque toujours qu'on ne doit pas l'exécuter, qu'on ne le peut, qu'on ne le voudroit même pas sérieusement, que les prétextes en sont pleins d'illusions & peut-être des plus grandes injustices. Que de devoirs on auroit quelquefois à violer pour se défaire d'un seul fâcheux! C'est un pere, une mere d'une humeur chagrine, qui trouvent à redire à tout ce que vous faites, qui voudroient encore dominer chez vous, qui gâtent vos enfans, & qui sont à charge à votre domestique. Mais ils sont accablés de vieillesse & d'infirmités, réduits peut-être à la derniére indigence, incapables de se soulager eux-mêmes: eh bien! les quitterez-vous? Les renverrez-vous? Les abandonnerez-vous à leur misére? Les forcerez-vous à chercher ailleurs des secours que vous leur devez? Les livrerez-vous à des étrangers qui seront sans affection pour eux, qui n'auront pas les mêmes raisons de les supporter que vous, qui les feront souffrir, qui profiteront de ce que vous leur donnerez pour les

laiſſer manquer du néceſſaire? Conduirez-vous enfin leurs cheveux blancs au tombeau dans la douleur? l'humanité, la reconnoiſſance, la juſtice vous le permettront-elles? En voudriez-vous même appeller aux jugemens du monde, en ſoutenir les reproches, vous y voir regarder comme des enfans dénaturés? Ce ſort eſt inévitable pour vous, dit le Sage; celui qui contriſte ſon pere, & qui chaſſe ſa mere, ſe couvre lui-même d'infamie.

Si ce ſont vos enfans, dont vous méditez de vous délivrer, qu'en ferez-vous? Où les mettrez-vous? La nature & le devoir y conſentiront-ils? Les laiſſerez-vous ſans reſſources? Les abandonnerez-vous à leurs caprices? En quelles mains les remettrez-vous peut-être? Ils ſeront ſans inſtructions, ſans éducation, ſans établiſſement. Si vous les forcez à s'éloigner eux-mêmes par vos mauvais traitemens, que deviendront-ils? Vous répondrez de leurs déſordres & de leur perte; vous voudrez vous affranchir de petits maux, & ce ne ſera qu'au prix des plus grandes fautes. Il faut ſe réſoudre à tout ſouffrir, plutôt que de manquer à ſes devoirs. Il n'eſt plus de moyens pour nous quand il n'en eſt point de juſtes.

Mais l'inquiétude ne raiſonne point: il n'eſt point de nœuds qu'on ne ſoit prêt de couper pour ſe procurer du repos. Les plus anciennes liaiſons ſe rompent, les amitiés ſe refroidiſſent; on manque à la juſtice, à la reconnoiſſance; on quitte ce qu'on avoit promis de ne quitter jamais; on va juſqu'à ſéparer ce que Dieu même avoit uni, juſqu'à manquer à la foi qu'on avoit jurée. Quel projet pour des époux, que celui du divorce! A quoi ne

doit-on pas ſe réſoudre plutôt qu'à rompre des liens ſi ſacrés, ſi naturellement indiſſolubles? Plus le devoir eſt étroit, plus l'impatience eſt injuſte & honteuſe.

On a pris le parti de renoncer au monde, & de ſe conſacrer à la ſolitude. Vous avez promis à Dieu de paſſer vos jours avec ceux dont les défauts vous paroiſſent inſupportables; quitterez-vous cette ſolitude à laquelle un vœu ſacré vous lie? Renoncerez-vous à votre profeſſion? Deviendrez-vous apoſtat? Quel changement méditez-vous encore? Il vous faudra paſſer de monaſtére en monaſtére, mener une vie vagabonde, au lieu de la vie ſtable où vous vous étiez condamné. Qu'étiez-vous allé chercher dans ce cloître? Aviez-vous fait choix de la pénitence pour ne rien ſouffrir. Eſt-ce à l'amour-propre de décider de votre deſtinée? Ne rougiſſez-vous point de trouver la vie trop dure, vous, à qui, plus qu'au commun des fidéles, il devroit être indifférent de vivre ou de mourir? Eſt-il rien de plus injurieux à Dieu, de plus deshonorant pour un habit ſaint, de plus ſcandaleux pour le monde, qu'un Religieux inquiet dans ſon état, qu'une Religieuſe errante?

Vous êtes dans un état plus libre. Mais cet état vous avez dû le choiſir avec maturité; vous en avez conſidéré les avantages, & vous en jouiſſez; vous avez cru que c'étoit là que Dieu vous vouloit, que les exercices où vous ſeriez employé, conviendroient à vos talens. Votre ſanté ne s'altére point du travail que vous y ſoutenez; & parce que vous y rencontrez quelques eſprits qui ne vous conviennent pas; parce qu'on vous y fait eſſuyer quelques

petites mortifications; parce que vous y voyez regner l'envie & les jalousies, vous userez de la liberté que vous avez de changer! Est-ce là le dessein de Dieu sur vous? Faut-il qu'il soit attentif à toute votre sensibilité; qu'il soit toujours prêt à vous ouvrir une porte pour fuir de petites peines que son ordre avoit fait entrer dans l'ouvrage de votre sanctification?

Quand l'inconstance ne vous laisseroit point d'autres reproches à vous faire que celui de l'inconstance même, est-ce une envie bien digne d'un homme raisonnable, que de changer éternellement de lieux, de situations, de sociétés, au premier désagrément qu'il y trouve? A quoi ne devroit-on pas s'attendre? A quelles tentations ne s'exposeroit-on pas, en suivant ainsi tous ses caprices? Et quelle sera la fin de tous ces changemens? Trouve-t'on le salut, quand ce n'est pas le salut qu'on cherche?

Il y a quelquefois des raisons légitimes de changer; il est des sociétés funestes à l'innocence, des péchés contagieux dont il faut éviter le commerce, des engagemens imprudens qu'on doit rompre quand on le peut. Mais il faut toujours se défier beaucoup d'un changement inspiré par l'impatience. Il est facile de s'en imposer sur des vues qu'on croit pures; & on n'est jamais moins en état de juger sainement, que quand on est capable de sensibilités trop vives.

D'ailleurs, on ne réussit pas toujours à se délivrer de ses peines par les séparations & par les divorces. Une femme se trouve dans les circonstances où les loix humaines les lui permettent; mais combien de fois arrive-t'il

qu'on a pour soi les loix, & les Juges contre soi ? Leurs lumiéres sont incertaines, leurs jugemens sont journaliers, l'équité chez eux n'est point à l'épreuve de la faveur & des sollicitations qui plaisent; ils se laissent aveugler par les présens, éblouir par des raisons spécieuses, entraîner par des avis formés avec art & débités avec confiance. Malheur à qui fait dépendre son repos de ces incertitudes ! On éclate, on intente un procès; le bon droit échoue contre les formalités; on se voit obligé de céder aux injustices.

Il en est à peu près de même de toutes les idées qu'on se fait de rendre sa condition plus tranquile. Les projets en sont flatteurs, les mesures bien prises, l'exécution facile. Tout va bien jusqu'au dernier moment; & c'est le moyen qu'on croyoit le plus infaillible, qui vient à manquer. Nous comptions sur un ami, sur un protecteur; & c'est précisément celui qui ne veut point se mêler de nos affaires, & qui se fait un scrupule de nous servir dans une entreprise qu'il condamne. C'étoit chez un parent que vous deviez vous refugier; & ce parent qui connoit votre humeur impatiente, ne veut point s'embarrasser de vous. Une personne que vous aviez fait votre confidente, ne veut, ou n'ose pas s'opposer ouvertement à ce qui vous roule dans la tête; mais elle avertit en secret ceux de qui vous dépendez: elle détruit d'un côté ce que vous croyez avancer de l'autre; & tout ce que vous retirez de vos longues négociations, c'est qu'on sait vos mécontentemens & les pensées qu'ils vous avoient inspirées.

Mille gens vous promettent & vous amu-

ſent; ceux qui ſavent que vous ne les aimez pas, ou dont vous n'êtes pas aimé, ſe font un plaiſir de traverſer vos deſſeins, de vous donner de fauſſes eſpérances, de vous mortifier par un mauvais ſuccès; ils vous laiſſent faire des avances, & ſont réſolus de vous arrêter au moment qu'il ne dépendra plus de leur part que d'une parole ou d'un conſentement; d'autres vous deſſervent ou refuſent de vous ſervir parce qu'ils vous aiment: ils ſeroient fâchés de vous engager dans un mauvais pas, de vous laiſſer quitter une place où vous êtes mieux que par-tout ailleurs; manquer un établiſſement qui vous eſt aſſuré; vous retirer d'une maiſon où vous êtes aimé. Ils connoiſſent votre imprudence; ils prévoient que le changement vous déplaira dès que le motif ne ſubſiſtera plus, que vos mécontentemens ſe diſſiperont; ils veulent enfin vous épargner des repentirs, & vous empêcher de ſuivre un caprice que vous vous reprocheriez tôt ou tard d'avoir trop écouté.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que très-ſouvent on ne veut pas ſoi-même ce qu'on paroit ſolliciter avec les plus vives inſtances: c'eſt le dépit qui s'en impoſe à lui-même pour ſe ſatisfaire. On veut chagriner dans ſon impatience, ceux qu'on affecte de vouloir quitter; on veut les éprouver peut-être & voir comment ils prendront cette ſéparation, ſe faire regretter, ſe faire prier, ſe ménager de nouveaux avantages & de nouvelles libertés, tyranniſer ceux dont on ſait qu'on eſt aimé, à qui peut-être on ſe croit néceſſaire; leur vendre cher ſes ſervices, ou les plaiſirs qu'on leur fait; les punir enfin des fautes que ſouvent ils

n'ont pas faites, & dont ils ne ſont coupables que dans nos préjugés. Mais qu'on ſeroit puni ſoi-même, s'ils prenoient le parti de laiſſer faire, ou de prévenir les ſéparations dont on les menace!

Qui eſt-ce qui ſouffriroit dans un moment de ſang froid, qu'on vînt lui donner les conſeils qu'il prend de ſon impatience? Qui eſt-ce qui s'accommoderoit de paſſer de ſociétés en ſociétés, de maiſons en maiſons, de quartiers en quartiers; de perdre inceſſamment ſes connoiſſances pour ſe faire à des viſages nouveaux, pour aller vivre avec des étrangers, avec des inconnus? Quels cris & quelle violence, ſi la force ou des ordres abſolus nous obligeoient à quitter pere, mere, freres, ſœurs, enfans, époux, maîtres, amis, voiſins; s'il falloit ſe priver des avantages d'une ſituation qui n'eſt pas ſans peine; renoncer aux reſſources qu'on trouve dans ſa famille, dans ſa compagnie, dans un emploi légitime, dans un azyle où les utilités du préſent & celles de l'avenir ſe réuniſſent?

La piété même la mieux affermie ſeroit ébranlée par la penſée de ces ſacrifices, & de mille autres moindres peut-être aux yeux du monde, mais plus ſenſibles au cœur de ceux dont on les exigeroit. On tient à ceux même dont on hait les vices, par des nœuds quelquefois auſſi chers qu'ils ſont innocens. Une femme jette de grands cris, elle met l'allarme dans tout le voiſinage, elle appelle à ſon ſecours, & trouve mauvais qu'on l'arrache des mains d'un mari qui la maltraite. Quelle amertume & quelle ſource de tentations, ſi la mort ou d'autres accidens venoient enlever ce qu'on

aime toutes les fois qu'on le ſouhaite ou qu'on croit le ſouhaiter? Pourquoi l'impatience médite-t'elle des privations que la vertu même ne pourroit ſoutenir?

Aujourd'hui on ſe brouille, & demain on ſe raccommode: le dépit paſſé, le calme revient, & on rougit des penſées qu'on avoit eues dans ſon emportement. Il y avoit donc beaucoup à gagner à ne point s'emporter, à ſe modérer, à ſouffrir dans le ſilence, à étouffer des mécontentemens & des menaces qu'on ſera fâché d'avoir fait éclater. On s'épargneroit la peine d'un retour, les embarras d'un raccommodement, la confuſion d'une excuſe, & le regret d'avoir cauſé des déplaiſirs plus grands que ceux qu'on avoit reçus. Le ſeul ſouvenir de ces promptitudes & la vue des déſagrémens qui les ſuivent, devroient en guérir pour toujours, & faire rejetter des penſées que le ſang, que l'amitié & que le devoir déſavoue, tandis que la colére les forme.

Quoi qu'il en ſoit, on doit toujours craindre une précipitation dont il peut arriver qu'on ſe repente trop tard. Le prétexte le plus ſpécieux de ſe ſéparer de ceux dont les défauts incommodent, c'eſt de les regarder comme des pécheurs qu'on doit fuir. Mais ce prétexte eſt une illuſion, quand on ſouffre de leurs péchés, ſans danger de les commettre. Il y a des vices qu'on eſt bien aſſuré de ne jamais contracter; ce ſont ceux-là qu'il faut tolérer dans ceux à qui la Providence nous unit. Ce n'eſt pas à nous à prévenir les jugemens du Seigneur; ce n'eſt pas à nous de pénétrer ce qu'il veut faire des méchans & par les méchans: il n'eſt point en cette vie d'état inva-

riable de péché ni de juſtice. Les plus grands ſaints peuvent ſe corrompre, & les plus ſcélérats ſe convertir. Ne les regardons point comme des incorrigibles & des réprouvés; n'arrachons point cette yvraie qui peut ſe changer en froment juſqu'au tems de la maturité. C'eſt peut-être pour contribuer à ce changement que Dieu nous lie avec ces méchans, ou qu'il nous charge de leur conduite. *Que ſavez-vous, femme, ſi vous ne ſauverez point votre mari? Et que ſavez-vous, mari, ſi vous ne ſauverez point votre femme?*

Le vrai moyen d'y réuſſir, c'eſt la patience & la douceur dans les mauvais traitemens; & rien, au contraire, n'irrite plus les méchans, que de voir que ceux qui ſont toujours ſi prêts à les condamner, paroiſſent ſi peu capables de les ſouffrir, ſi prompts à vouloir ſe délivrer d'eux: ils ne ſeront pas toujours ce qu'ils ſont. Attendons-les à la pénitence, comme la patience de Dieu les y attend; ſupportons enfin les méchans dans l'eſpérance de les voir devenir bons, & dans la vue d'y contribuer; ne cherchons point à nous éloigner pour quelques chagrins paſſagers, de ceux qui nous ſeront peut-être les plus étroitement unis dans la ſociété des ſaints; vivons avec nos ennemis, comme s'ils devoient devenir nos amis. En ce point l'Evangile adopte la maxime des Payens.

II. LEÇON.

Il n'y a souvent que de la chimère dans les avantages du changement, & beaucoup de réalité dans les pertes. On ne fait que changer de tourment en changeant de situation. La seule incertitude du pis ou du mieux, devroit nous dégouter de toutes les tentations de l'inconstance. Elle trouve des peines inévitables dans la nécessité du retour.

ON ne se propose de quitter les personnes qu'on a peine à supporter, que dans l'espérance d'en trouver de plus commodes. On ne désire de changer de situation, que par l'idée qu'on se fait d'être mieux ailleurs: c'est la grande illusion de l'inconstance. On se figure un état sans peines, & des hommes sans défauts; on croit du moins qu'il y a plus de paix où il y a moins d'antipatie dans les humeurs, & moins de contradiction dans les sentimens & dans les maniéres de penser. Une piété foible s'imagine qu'elle fera plus de progrès, quand elle aura moins d'oppositions à vaincre. On oublie que la vertu ne consiste pas à fuir les obstacles, mais à les surmonter; que c'est un mauvais présage, quand on aspire à la paix, de ne pouvoir supporter personne, & de ne savoir pas la conserver avec ceux même qui ne l'aiment pas.

On fuit donc avec toutes ses foiblesses, & on se flatte en vain de se dérober aux passions des hommes. Où ne les retrouve-t'on pas? Une

perſonne s'étoit dégoutée du monde, parce qu'elle s'y voyoit tour à tour la victime de l'envie, de la jalouſie, de l'intérêt, de l'ambition. Elle avoit eu le malheur d'éprouver plus d'une fois, qu'un grand mérite eſt ſouvent un grand crime : elle ſe promettoit de trouver plus de tranquilité dans la retraite. Mais comme on s'y porte ſoi-même avec toutes ſes ſenſibilités, on y retrouve des hommes capables de les réveiller. Le ſujet des contradictions change, & les contradictions ne ceſſent point.

On juge mal des paſſions, quand on en juge par les objets. Au défaut des grands, elles s'attachent aux petits, & s'exercent toutes entiéres dans le cercle qu'on leur laiſſe, quelque étroit qu'il ſoit. Ce ſeroit un faux préjugé de ſuppoſer qu'il n'y ait que les empires, que les royaumes, que le miniſtére, que les emplois & les charges publiques; qu'il n'y ait que la faveur des Princes, que les diſtinctions de la nobleſſe & de la fortune qui puiſſent inſpirer des déſirs aux ambitieux, attirer des envieux & des jaloux à ceux qui poſſédent ces avantages; cauſer des mouvemens, des troubles, des révoltes, des révolutions. Les diſtinctions les plus imaginaires, les honneurs les plus frivoles, les intérêts les moins dignes de ce nom, font ſur les ſens & ſur les cœurs toutes les impreſſions que la poſſeſſion du monde entier y feroit. Le tentateur, en montrant tous les royaumes de la terre avec toute la gloire qui les accompagne, ne réuſſiroit pas mieux, qu'en montrant la ſupériorité d'une ſolitude, où tout fait profeſſion d'être mort pour le ſiécle préſent. Les brigues ne ſont pas plus échauffées dans les Cours des Rois & dans les grandes Républi-

ques, pour parvenir aux premiéres places, ou pour s'y maintenir, que dans les déſerts, où l'ambition devroit mourir faute d'alimens. On y diſpute de petites choſes; mais on y diſpute avec de grandes paſſions.

Vous vivez avec des eſprits dont les opinions ne s'accordent pas avec les vôtres. C'eſt une ſource perpétuelle de conteſtations entre vous. Les conteſtations dégénérent en querelles perſonnelles, en injures, en oppoſitions formées. Vous ne pouvez plus vous ſouffrir où vous êtes; vous vous aimeriez mieux avec certaines perſonnes que vous ſavez être dans les mêmes ſentimens que vous, & c'eſt là que votre panchant vous porte. Mais ſi Dieu eſt avec nous, dit un pieux Auteur, il faut ſouvent que nous renoncions à nos propres lumiéres pour le bien de la paix. On ſe flatte en vain de trouver quelque part une unanimité parfaite. Il s'éléve des ſujets de diſcorde entre les meilleurs amis. On doit s'attendre à ſouffrir par-tout, quand on ne veut céder à perſonne. Le conſeil le plus ſage qu'on puiſſe prendre, c'eſt de ſe détacher de ſes propres penſées, ou de n'y point prendre d'autre intérêt, que celui de la vérité qu'on croit avoir pour ſoi; de ne point s'imaginer pourtant qu'on a ſeul tout le bon ſens du monde; que la ſageſſe mourra, quand on ceſſera de vivre; de ne point ſe faire de grands intérêts des petites choſes; de ne point ſe paſſionner pour les indifférentes; de ne point mettre ſa gloire à triompher des foibleſſes humaines; de laiſſer les autres dans leurs imaginations, quand il y auroit plus de danger à s'obſtiner à les contredire, qu'à diſſimuler leurs travers. Avec ces

précautions, on peut se promettre de vivre par-tout en paix. Il n'est pas nécessaire de monter au Ciel, ni de traverser les mers pour la poursuivre. Ne cédez point aux envies du changement, pour n'en point retirer d'autre avantage, que de vous être convaincu de son inutilité.

Je vous vois comme en sentinelle pour épier un moment de faveur. Vous attendez avec impatience la mort d'un pere, d'une mere, d'un époux, qui fait le tourment de votre vie; vous soupirez pour le tems, où vous changerez de Supérieur, de Commandant, de Seigneur, où vous travaillerez sous d'autres maîtres, où vous aurez un autre Collégue & d'autres associés; où le cours de votre service, de vos études, de votre apprentissage, de votre noviciat, finira; vous êtes sans cesse dans l'avenir pour y chercher le soulagement des maux présens; mais les événemens que vous souhaitez, ne vous apprendront rien avec plus de sûreté, que l'incertitude des prévoyances humaines & la tromperie de nos espérances.

Le changement que vous attendez, vous mettra dans une situation que vous ignorez: & qui vous a répondu qu'elle ne sera pas cent fois pire que celle dont vous vous désespérez? Vous pensez qu'il ne manque à votre bonheur que d'être délivré d'un seul incommode. Mais cet incommode est le chef de votre famille, qui se dispersera quand la mort viendra le frapper. Vous serez obligé de prendre d'autres arrangemens, de vous lier avec d'autres personnes: & savez-vous si vous vous accommoderez de leurs caractéres? D'autres intérêts vous donneront d'autres vues. Ce qui

vous auroit contenté quand vous étiez sous la puissance d'un pere & d'une mere, ne vous contentera plus quand vous disposerez de vous-même. Ceux qui vous plaisoient alors; ceux qui vous étoient nécessaires, vous seront à charge. Il vous restera des amis & des confidens inutiles, que vous ne verrez plus qu'avec peine, & dont vous ne pourrez plus vous défaire avec bienséance & peut-être avec sûreté. Vous serez obligé de prendre soin de vos affaires, & d'avoir des rélations avec une infinité d'esprits de tous les caractéres.

Vous songez à faire un établissement pour vous affranchir d'une dépendance que vous regardez comme une servitude. Vous avez des parens durs & fâcheux; mais quelle femme, quel mari, quel beau-pere & quelle belle-mere aurez-vous? Jacob, qui fuit un frere violent & dangereux, rencontre un oncle injuste & difficile. Vous renvoyez un serviteur paresseux, vous en prendrez un infidéle; vous quittez un maître emporté, vous vous engagerez avec un autre qui sera mélancolique & capricieux.

Un Religieux souhaite d'en avoir un autre pour Supérieur, & contribue lui-même à le porter à cette place. Mais ce Religieux cessera d'être son ami, dès qu'il cessera d'être son égal: il craindra qu'on ne l'accuse de se laisser gouverner, ou d'accorder à l'amitié trop de préférences.

Il y a long-tems qu'on l'a dit. Dans les changemens de gouvernement, de supériorités, d'administrations, les inférieurs & les sujets ne trouvent presque toujours de différence que le nom du maître auquel ils doivent obéir.

C'eſt ſouvent la fable des grenouilles, qui demanderent un Roi. Le premier leur déplut, parce qu'il leur étoit inutile; & le ſecond, parce qu'il les dévoroit. C'eſt le regne de Roboam qui ſuccéde à celui de Salomon. Le fils ajoute au joug que le pere avoit fait porter à ſon peuple.

Ce ſeroit un ſouhait raiſonnable de déſirer d'être affranchi des paſſions des hommes, avec l'aſſurance de ne plus retomber entre leurs mains. C'eſt une des vues qui rendent les déſirs de la mort légitimes dans les ſaints. Mais s'empreſſer, s'inquiéter, ſe tourmenter pour ſortir de ſa ſituation, ſans être aſſuré d'une meilleure, faire tous les fraix du changement au riſque de trouver pis; c'eſt une indiſcrétion de l'impatience, qu'il eſt toujours ſage de réprimer.

Vous êtes libre; aucun engagement ne vous retient avec les perſonnes qui vous font ſouffrir. Ce n'eſt qu'une ſuite de liaiſons volontaires que les arrangemens de la ſociété font former, & qu'aucun devoir n'empêche de rompre. Mais vous choiſirez un parti qui vous conviendra moins que celui qu'un petit dépit vous aura fait quitter. Vous craignez l'embarras, & la tranquilité vous fera languir. Ici, vous êtes obligé de répondre à trop de monde; & là, vous vous plaindrez d'en voir trop peu. Une ame qui donne trop à l'humeur, ſe dégoute du ſiécle par ennui; mais l'objet diſparoit, & le mal demeure. Elle ſouffre auſſi peu la ſolitude que le monde; elle s'ennuie alors d'elle-même, & s'ennuie d'autant plus, qu'elle n'a plus que ſoi dont elle puiſſe s'ennuyer. Votre peine ſera d'avoir toujours les mêmes viſages

viſages devant les yeux; la ſeule aſſiduité de leur commerce vous dégoutera.

Que ſera-ce ſi leurs caractéres vous conviennent encore moins que ceux dont vous aurez voulu vous délivrer? Vous ne pouviez ſupporter les premiers, & les ſeconds ne pourront vous ſupporter vous-même. Vous trouverez avec eux peut-être plus de douceur, mais moins de ſervices; plus d'empreſſement à vous faire plaiſir, mais moins de force ou d'adreſſe; plus de bon cœur, mais moins de crédit & de pouvoir. Peſez tout, comparez tout, & vous en reviendrez toujours à penſer que pour ne rien riſquer en ſe ſéparant des hommes, il faudroit n'avoir beſoin d'aucun. Vivez ſeul, vous n'aurez certainement rien à craindre des envieux & des jaloux; vous n'aurez ni diſpute pour le pas, ni conteſtation pour l'intérêt; vous ne ſerez incommodé ni contredit de perſonne; mais de combien d'avantages ne vous priverez-vous pas? Où trouverez-vous du ſecours & du conſeil? Ce moyen n'eſt donc pas pratiquable, & c'eſt le déſeſpoir de l'impatience. Il vaut mieux ſouffrir dans ſon état préſent, que de s'expoſer à ſouffrir encore plus dans un autre; il vaut mieux un démon que ſept.

Que s'il y a quelquefois beaucoup à perdre par le changement, on perd ſouvent encore plus à cauſe du changement même. Une femme s'enfuit de la maiſon de ſon mari, un fils de la maiſon de ſon pere, un domeſtique de celle de ſon maître, une religieuſe de celle de ſa profeſſion. On quitte ſon emploi, ſon poſte, ſes protecteurs, pour un petit mécontentement; mais il faut enfin que la brebis revienne

à la bergerie. On sent la folie d'une résolution qu'on avoit trop légérement formée; des mesures prises avec précipitation, se trouvent mal prises, de mauvais conseils ont de plus mauvaises suites; les espérances sur lesquelles on avoit compté, s'évanouissent; la nécessité raméne où le devoir auroit dû retenir: il faut revenir vivre où l'on trouve dequoi manger.

Mais à quel prix? Que n'en coute-t'il pas d'abord à l'amour-propre? Il faut avouer sa faute, s'humilier, supplier, se soumettre à des conditions dures. C'est une ville révoltée qui capitule, & qui se trouve trop heureuse de n'avoir perdu que ses priviléges. Une femme obligée de rentrer dans son devoir, de faire le personnage de suppliante auprès d'un mari qu'elle avoit abandonné, perd une partie des droits qu'elle avoit à ses égards, à ses ménagemens, à sa confiance: elle lui donne sur elle un nouvel empire, & rend sa domination plus dure: elle se met à l'étroit, & n'ose plus se permettre ce qu'elle faisoit auparavant, sans en craindre de reproches. Les démarches les plus innocentes deviennent suspectes, & lui sont interdites. Ose-t'elle ouvrir la bouche pour se plaindre d'un mauvais traitement ou d'un refus? On la rappelle à ses promesses; on la menace de la renvoyer d'où elle est venue. Les fautes qu'elle fait, sont aggravées par le souvenir de celles qu'elle a faites. Quel supplice, après un éclat & des procédures scandaleuses, d'être obligé de vivre avec ce mari qu'on a voulu deshonorer, qu'on a convaincu de n'être point aimé, qui sait qu'on ne vit désormais avec lui que contre son cœur, & qu'on ne cesse peut-être de soupirer en se-

cret pour cette ſéparation qu'on a vainement tentée?

Le prodigue borne ſes ſouhaits à ſe voir réduit au rang de ceux qui ſont aux gages de ſon pere: il eſt forcé d'avouer qu'il ne mérite plus d'être appellé ſon fils, & traité ſelon les droits de ſa naiſſance. Qu'arrive-t'il à ceux qui ont voulu comme lui ſecouer le joug de l'autorité qui les aſſujettiſſoit à des parens incommodes, ou trop peu favorables à leur libertinage? Trouvent-ils tous des peres indulgens qui courent au-devant d'eux pour leur rendre toute leur tendreſſe? Combien y en a-t'il qu'on fait repentir à loiſir des diſſipations qu'ils ont faites; qui voient avancer leurs freres, & ſouvent leurs cadets, tandis qu'on ne fait rien pour eux; qu'on traite comme ils le méritent en effet, & comme ils l'ont ſouhaité dans leurs diſgraces? Gens inutiles, & qui ſe ſont mis dans la néceſſité de l'être le reſte de leurs jours, par l'indocilité qui leur a fait abandonner leurs études ou leur profeſſion; qui ſont la honte & le rebut de leurs familles, & qui ne trouvent d'eſpérance que dans le déſeſpoir qui les jette dans le cloître ou dans les armées, pour y vivre en malheureux, & pour y mourir peut-être en réprouvés.

Le ſort de ceux qui ſont inconſtans dans des réſolutions plus ſaintes, n'eſt ni moins triſte, ni moins ſujet aux tentations du déſeſpoir, & aux dangers de la réprobation. Comment traite-t'on dans les Monaſtéres & dans les Communautés, ces eſprits inquiets que le dégout de l'aſſujettiſſement de leur état, que les plus légéres humiliations, que la ſociété de quelque fâcheux a fait revenir contre des

engagemens qui devoient être à l'épreuve de la mort même? On les regarde comme les fléaux des maisons qui sont obligées de les recevoir, quand le repentir ou l'autorité les y raméne : ils paient cher la liberté qu'ils ont obtenue de sortir, ou de passer de Couvents en Couvents, pour se trouver par-tout également mal. On vit avec eux dans des défiances continuelles; on les craint; on les fuit comme des esprits d'un commerce dangereux; on se souvient de ce qu'ils ont été lors même qu'ils paroissent tout autres. La conversion la plus sincére en eux, est toujours soupçonnée d'intérêt & d'hypocrisie. Tous les désagrémens de l'état sont pour eux; on les soumet à des pénitences plus fréquentes & plus sévéres; on les retient sous une discipline plus étroite; on les applique aux offices les plus bas : ils voient occuper à d'autres les places qui leur étoient destinées; ils ont perdu jusqu'au rang qui ne s'accorde point au mérite, & que la seule ancienneté donne; ils sont privés de leurs voix dans les chapitres, exclus des charges de l'ordre & des emplois de confiance. En eux-mêmes ils sont tourmentés par des regrets inutiles, par des retours affligeans sur un passé qui pouvoit être, & qui ne sera plus autrement; par des repentirs peut-être de leur repentir même; par des tentations d'une nouvelle inconstance, & par la honte de n'oser les suivre. Ils ont perdu le fruit de l'habitude, & le joug leur pése doublement, pour avoir cessé de le porter. Tel est souvent le prix d'une petite impatience, d'un déplaisir d'un moment, d'une sensibilité trop écoutée.

En quelque ſituation que ce ſoit, que ces mouvemens inquiets aient fait faire des démarches d'inconſtance, on ne manque guères d'avoir dequoi s'en repentir après le retour; on n'eſt pas toujours à portée de recouvrer ce qu'on a perdu par une promptitude. Une place qu'on a quittée, ſe remplit par un autre. Il faut ſe réduire à prendre une occupation moins gracieuſe que celle dont on auroit pu ſe rendre capable. Les hommes ne veulent pas qu'on abuſe de leurs bontés : ils pardonnent rarement ſans réſerve; ils ſervent avec moins d'affection, quand on n'a pas aſſez eſtimé leurs premiers ſervices. On les met en droit de traiter avec plus de hauteur, quand on s'eſt mis dans la néceſſité de s'humilier devant eux. La crainte de perdre une ſeconde fois leurs bonnes graces, empoiſonne le plaiſir de les avoir recouvrées. Il en coute plus pour leur plaire, après le malheur de leur avoir déplu. Toutes leurs paſſions ſavent ſe prévaloir des avantages qu'on leur donne; & quand la charité leur feroit tout oublier, la prudence veut qu'ils ſe ſouviennent de ne pas trop compter ſur des douceurs qui leur ont manqué.

Toutes ces conſidérations concourent donc à rendre le dernier état des inconſtans pire que le premier. Leur imprudence retombe ſur leur tête : ils ſouffrent pour n'avoir pas voulu ſouffrir; ils changent de petits maux en de plus grands; ils multiplient leurs tentations en multipliant leurs diſgraces; ils ſe rendent le ſalut plus difficile, en ſe rendant la vie plus amére. Rien n'eſt donc plus ſage ici que de ſuivre le conſeil de l'Apôtre, de demeurer chacun dans l'état où ſa vocation l'a mis; de

ne point ſe figurer dans le monde une ſituation ſans peines; de ſupporter patienment les déſagrémens de la ſienne, par la crainte de les augmenter, & d'attribuer toujours ſon malheur à ſa propre inquiétude, plus qu'au caractére des perſonnes dont on ſe plaint.

III. LEÇON.

Illuſion de l'impatience, qui ſe plaint pour ſe ſoulager. Les plaintes ſont communément inutiles, & preſque toujours injuſtes. Elles ſont pleines d'indiſcrétions, ſujettes à mille inconvéniens, ſuivies des plus triſtes effets. Elles augmentent les peines au lieu de les diminuer. On ſe trouve mieux de s'être tu, que de s'être plaint.

UN des premiers mouvemens de l'impatience la plus modérée, c'eſt de ſe répandre par les plaintes; le cœur croit ſe ſoulager en ſe déchargeant. On va verſer ſes inquiétudes dans le ſein de ſes amis & de ſes confidens; & pour les impatiens, les confidens & les amis ſont les premiers qui veulent écouter les récits ennuyeux qu'on leur fait. On conte ſes peines à des indifférens, qui ne les ſentent point; à des railleurs, qui s'en moquent; à des indiſcrets, qui vont par-tout les redire; à des infidéles, qui les rapportent à ceux dont on ſe plaint; à des mal-intentionnés, dont l'intérêt particulier eſt de les entretenir; à des ennemis ſecrets, qui ſavent en profiter pour nuire; à des imprudens, qui ne

ſont qu'aigrir le mal par leurs applaudiſſemens ou par leurs mauvais conſeils.

N'importe, on ne peut rien ſouffrir ſeul; il faut chercher à qui le dire. On croit ſouffrir moins, quand d'autres ſavent ce qu'on ſouffre; on n'eſt point retenu par mille attentions qui devroient s'offrir en foule. En déchargeant ſon cœur, on charge ſa conſcience; on publie ce que la charité devoit enſevelir dans un profond ſilence; il échappe bien des traits qu'on voudroit retenir dans la ſuite: on décrie ce qu'on aime, & ce qu'on a toutes ſortes de raiſons de ménager; on s'expoſe à ſouffrir encore plus par ſes plaintes même; on ſe confirme dans ſes préjugés; on groſſit ſes peines; on réveille inutilement des douleurs aſſoupies. Un mécontentement étouffé dure moins, que quand on le laiſſe éclater; il eſt ſujet à moins de retours. On ne craint point l'abus d'une confidence, ni les effets d'un reſſentiment. Il y a certains déplaiſirs dont il eſt toujours honteux de ſe plaindre, & dont la tache ne s'efface point dans les idées du monde. Découvrir certains mauvais traitemens, c'eſt avouer les ſujets qui les ont attirés, & faire connoître la faute par le châtiment; on dit de ceux dont on ſe plaint, ſouvent plus qu'on ne croit en dire. Il y a des conduites dont les motifs ne peuvent ſe diſſimuler, des maux dont on ne peut ignorer les cauſes. Mais une ſenſibilité qui ne raiſonne point, fait négliger toutes ces conſidérations.

Eſt-ce donc là ce qu'on peut compter parmi les reſſources de l'impatience? Le reméde n'eſt-il pas cent fois pire que le mal? Il y a peut-être quelque douceur à ſe plaindre dans le

moment même qu'on se plaint. L'amour-propre offensé se satisfait. On cesse pour un moment de sentir sa peine; on est moins plein de l'idée qui chagrine; & l'esprit détourné de son objet par d'autres pensées, se trouve plus en liberté; on se fait de ses maux de moins tristes images, parce qu'on les regarde sous d'autres faces. Mais combien ce calme faux durera-t'il? Le tems ou la réflexion va bientôt renouveller le trouble & l'augmenter.

Il est des peines d'état qui sont de tous les momens, dont on peut bien se distraire, mais dont on ne se délivre point; des peines causées par des sujets irrémédiables, par des défauts de la nature & de l'âge. Que gagnerez-vous à dire que vous êtes obligé de vivre avec un esprit imbécile, ou plein de travers; avec une femme toujours infirme, & sujette à des vapeurs; avec un vieillard avare ou chagrin? C'est se plaindre qu'il fait froid pendant l'hyver, & chaud pendant l'été; c'est apprendre que celui dont vous vous plaignez, est laid & contrefait, qu'il n'a qu'un œil ou qu'une jambe. Sera-t'il moins ce qu'il est, quand vous l'aurez fait connoître? Aura-t'il deux jambes, quand vous aurez publié qu'il n'en a qu'une? Vous n'empêchez pas de pleuvoir, quand vous annoncez qu'il pleut: pourquoi vous lamenter & vous plaindre de ce que toutes vos plaintes ne changeront point?

Parcourez tous les sujets de déplaisirs dont vous allez vous entretenir avec le monde, & vous avouerez que rien n'est plus inutile que cette inquiétude. On peut prévenir les maux à venir; mais quand ils sont arrivés, il ne reste presque toujours qu'à les souffrir en paix.

paix. On vous a dit des paroles aigres; on vous a frappé dans un premier mouvement de colére; on vous a fait une infidélité; on a révélé votre ſecret; on a fait connoître vos défauts à ceux qui ne vous aiment point; on a refuſé de vous laiſſer voir une perſonne qui vous eſt chere; on vous a privé d'un plaiſir innocent; on vous a fait une injuſtice; on vous a préféré des concurrens qui ne vous valent pas. Eh bien, faites que tout cela ne ſoit pas, ou trouvez quelqu'un qui puiſſe le faire.

Mais encore, à qui comptez-vous toutes ces diſgraces? Au premier que vous rencontrez; à des gens que vous connoiſſez à peine, qui vous connoiſſent encore moins, qui ne vous écoutent pas, & qui ne comprennent rien à tout ce que vous leur dites, ſinon que vous vous croyez fort malheureux, & que vous les ennuyez; à des amis fidéles peut-être, mais impuiſſans, qui n'ont aucun crédit pour vous protéger, aucune autorité ſur ceux dont vous vous plaignez, qui ne peuvent enfin ni vous rendre juſtice, ni vous la faire rendre.

Vous avez beſoin de conſolation; mais chez qui la cherchez-vous? Chez de faux amis, qui vous abandonnent au beſoin, qui ſeront les premiers à vous condamner, qui craindront de ſe commettre & de ſe brouiller avec ceux qui vous chagrinent, qui recevront froidement vos confidences & vos complaintes, qui vous répondront avec peu de ſincérité, qui vous entretiendront de réflexions uſées, de diſcours importuns que vous n'avez déja que trop entendus. Conſolateurs onereux, qui vous fatigueront au lieu de vous ſoulager, qui bleſſeront votre amour-propre par des reproches à

contre-tems, ou par des avis humilians & pleins de sécheresse, qui vous serreront enfin le cœur par des froideurs trop sincéres. Le monde est plein de ces consolateurs inutiles, & vuide de vrais protecteurs.

Il arrive ainsi qu'on ne se plaint que trop souvent sans fruit, & presque jamais sans injustice. Au contraire, les plaintes deviennent d'autant plus injustes, qu'elles sont plus inutiles. Quand il s'agit d'une injure qui peut se réparer, d'un esprit qu'on peut engager à reconnoître son tort, à se modérer dans ses excès, d'un homme dépendant dont on peut arrêter les emportemens par la contrainte; quand on ne s'adresse qu'à des gens que leurs talens, leurs droits, leur amitié, leur ministére, ou leur autorité mettent à portée d'adoucir les maux qu'on leur découvre, la charité peut permettre de se plaindre des mauvais traitemens, pourvu qu'on ménage les personnes. Mais qu'il s'en faut bien qu'on ne se plaigne que dans ces circonstances! Il faudroit réfléchir, raisonner, prévoir, examiner, combiner ce qu'on peut avec ce qui convient; ce qui seroit injuste sans être avantageux. Mais l'impatience est incapable de ces précautions; & on ne se plaint guères, quand on se posséde assez pour se plaindre avec tous les ménagemens que ce procédé demande: ce n'est que de sa vivacité qu'on prend conseil, que d'un amour-propre qui trouve juste tout ce qu'il suggére.

Tout est donc oublié dans les plaintes; le respect & les égards qu'on doit aux personnes, la reconnoissance de leurs bienfaits & de leurs bonnes maniéres passées. Un petit déplaisir, souvent imaginaire, efface de l'esprit les ser-

vices les plus importans, & les témoignages de la tendreſſe & de l'amitié la plus ſincére. On dit de ſes parens & de ſes bienfaiteurs, ce qu'on ſeroit bien fâché que d'autres en euſſent dit; on fait connoître les défauts même dont on n'a rien à ſouffrir; on va fouiller juſques dans la jeuneſſe, pour y trouver des écarts qu'on puiſſe reprocher; on ne ſe contente pas de dire ce qu'on a contre eux; on ajoute ce qu'ils ont fait à d'autres; on donne des impreſſions fâcheuſes ſur de petites fautes ſans conſéquence; on réjouit les ennemis; on réfroidit les amis; on nuit à la fortune, en nuiſant à la réputation: ce ſont moins des plaintes qu'on fait que des médiſances gratuites; on va compter juſqu'à ſes ſoupçons, juſqu'aux mauvais jugemens qu'on fait de ceux dont on n'eſt point content.

Qui eſt-ce qui voudroit qu'on le traitât comme il les traite, & ſouvent avec ſi peu de ſujet? Qui eſt-ce qui trouveroit bon qu'on publiât toutes ſes petites foibleſſes, tous ſes petits écarts? Qui eſt-ce qui ſouffriroit enfin qu'on ſe fît une eſpéce de plaiſir de le décrier ſans aucune utilité, ni pour lui, ni pour ceux qui lui rendroient ce mauvais office? L'impatience ſe permet ces injuſtices, & ſouvent il ſemble que ce ſoit là l'unique but de ſes plaintes.

Juſqu'aux pieds des Miniſtres du Seigneur, elle va comme s'accuſer des péchés des autres, pour y trouver des excuſes aux ſiens. Elle y décrie ſa famille, ſes voiſins, ſes domeſtiques, ſes ouvriers, ſes maîtres, ſes ſupérieurs, ſes juges, ſes créanciers, ſes débiteurs: elle y dépoſe contre tous ceux qu'elle connoît & qu'elle ne connoit pas; & ce qu'on

ne comprendroit pas, s'il y avoit quelque trait qui dût surprendre dans les égaremens du cœur humain, c'est que plus on se croit juste, plus on est sujet à commettre les injustices dont nous parlons. L'impatience, dis-je, est si aveugle & si déraisonnable, qu'elle se fait un titre de la piété qui la condamne : elle veut, à quelque prix que ce soit, se justifier aux yeux des autres comme aux siens. Ce qui la touche le plus vivement dans ses déplaisirs, c'est l'idée de les avoir mérités. Il faut absolument qu'elle en écarte jusqu'au soupçon même ; & c'est le plus souvent tout ce qu'elle croit gagner en se plaignant.

Si c'étoit par foiblesse ou par raison qu'on va chercher à confier ses peines, on préféreroit dans le choix des confidens ceux qu'on croit les plus capables de les partager par la compassion, d'aider à les porter par de bons conseils, de fortifier contre le découragement par des vues de foi, de calmer l'émotion par des discours pacifiques. Nous aimerions alors ceux qui profiteroient de notre confiance, pour nous rendre la paix en nous guérissant ; ceux qui paroîtront encore plus sensibles à notre salut, qu'à nos déplaisirs ; nous fuirions ceux qui ne seroient propres qu'à nous enlever la patience, qu'à nous laisser accabler du poids de nos peines, qu'à les augmenter, qu'à frapper sur nos plaies pour ajouter à nos douleurs, qu'à nous applaudir dans nos vivacités : & s'il y a de la sincérité dans notre amour-propre, n'est-il pas vrai que ces derniers sont les seuls que nous cherchons ? N'est-il pas vrai, qu'à parler avec ingénuité, nous leur dirions en les abordant : ce n'est pas le remède

de mes maux, ou la force de les porter, que je viens vous demander, je vous quitte de votre pitié, pourvu que j'aie votre approbation. Je ne veux que me juſtifier auprès de vous, & vous faire condamner ceux qui m'exercent.

Il n'eſt point de circonſtance où l'indiſcrétion de révéler ſon cœur à toutes ſortes de perſonnes, ſoit plus à craindre. Que de maux produits par des plaintes imprudentes! Vos diſgraces ſont connues de toute une ville, parce que vous vous en êtes entretenu devant des étrangers, ſans prévoir le mauvais uſage qu'ils pourroient faire de vos diſcours; des langues médiſantes les ont recueillis avec avidité pour les répandre. Les mauvais plaiſans en ont fait le ſujet de leurs railleries; on leur a donné tout le ridicule dont elles étoient ſuſceptibles. Vous voilà devenu le jouet des compagnies & la fable du public. On croyoit qu'il regnoit une parfaite union dans votre famille, & vous en avez découvert les méſintelligences à ceux qui ne l'aiment point. L'envie & la jalouſie s'en applaudiſſent; les mieux intentionnés ſe refroidiſſent, & vous ſouffrirez le premier de la perte de leur eſtime. On renonce aux vues qu'on avoit ſur vous, ou ſur ceux qui vous appartiennent; on commence à craindre un établiſſement qu'on ſouhaitoit avec ardeur. Vous vous appercevez en mille occaſions d'un réfroidiſſement qui vous mortifie; vous ignorez d'où partent certains traits piquans dont on vous bleſſe; cet abord moins ouvert que vous trouvez, ces réſerves dont on uſe avec vous, ces petits refus qu'on vous fait, ce traitement plus ſévére de la part de ceux de qui vous dépendez. Rappellez les

indiscrétions qui vous sont échappées, & vous cesserez d'être surpris.

Vous n'avez pu vous contenir sur de petits mécontentemens que tout devoit vous engager à dissimuler; vous vous êtes plaint, & on le sait. Vos supérieurs sont instruits de tous vos murmures sur leur conduite. Ils n'ignorent point qu'ils vous sont à charge, que vous portez votre joug en gémissant; ils apprennent de ceux qui leur font la cour, que vous ne les épargnez pas, quand vous trouvez l'occasion de tomber sur eux; ils ne vous épargneront pas à leur tour. La nature peut-être n'est pas plus morte chez eux que chez vous : ils vous feront essuyer toutes les mortifications qui pourront leur être inspirées par une sensibilité qui se croit justifiée par le devoir, & qui se voit armée de l'autorité. Avec de la charité même, ils vous regarderont comme un mauvais sujet, dont ils doivent se défier, sur lequel ils doivent veiller de plus près.

Que ne perdez-vous pas, & que ne risquez-vous point, quand vous ne savez pas renfermer au-dedans de vous vos chagrins? Vous nuisez à des personnes qui vous sont cheres, ou qui cessent de vous être utiles, ou de vous aimer. Ces plaintes continuelles, ces détails de vos infortunes, où vous revenez incessamment, ennuient, fatiguent, rebutent des gens heureux dont vous avez besoin. Vous affligez vos amis, vous réjouissez vos ennemis, vous scandalisez les foibles, vous confirmez dans leurs mécontentemens ceux avec qui les peines vous sont communes.

Ce qu'il y a de pis, vous vous nourrissez vous-même dans vos ressentimens & dans les

dégouts de votre état, par des entretiens dangereux; vous vous affermiſſez dans vos préjugés, & dans l'idée des injuſtices qu'on vous fait; vous trouvez des gens qui vous en apprennent plus qu'il ne vous eſt avantageux d'en ſavoir, qui vous découvrent de la mauvaiſe volonté & des deſſeins de vous chagriner & de vous nuire, où vous croyiez n'avoir apperçu que de la mauvaiſe humeur; des gens qui vous approuvent dans vos vivacités, qui vous exagérent les torts qu'on vous fait, & les raiſons que vous avez de vous plaindre; des gens qui ſont intéreſſés à vous donner de l'éloignement pour votre famille, pour un héritier, pour des perſonnes qu'ils n'aiment pas; à vous attirer chez eux par de fauſſes promeſſes, à mettre à profit vos mécontentemens, pour ſupplanter ceux qui leur déplaiſent; à vous donner des domeſtiques qui leur ſoient dévoués.

Achevez vous-même tout ce que je voudrois vous dire de ces entretiens où vous ne vous étiez engagé que pour vous décharger de vos peines; vous en revenez plus mécontent, plus coupable, plus malheureux: & quelles autres ſuites vos plaintes peuvent-elles avoir, ſi quelque infidéle les rapporte à ceux dont vous vous êtes plaint? On ſe perd dans l'abîme des inconvéniens où votre impatience ſe précipite. On trouvera que vous vous êtes plaint avec trop peu de ſujet; qu'il faut vous en donner de plus grands. Les paſſions emportées ne veulent être ni découvertes, ni contredites: elles ſe trouvent juſtes, & prétendent qu'on les laiſſe faire, & qu'on ſe taiſe; elles ſe vengent de la vengeance qu'on oſe

prendre de leurs excès, comme d'une injure irrémissible; & milles autres intérêts les irritent contre ceux qui se plaignent d'elles. La patience n'a rien de semblable à craindre; & souvent, au contraire, il suffit de ne s'être pas plaint une premiére fois, pour s'attirer des attentions, de meilleures maniéres & des traitemens plus doux.

IV. LEÇON.

On souffre encore moins à se plaindre qu'à ne se plaindre point, quand le silence n'est que le fruit du chagrin, de la mauvaise humeur, de l'orgueil, de la vanité, de la mélancolie, de la haine des hommes, des dépits contre Dieu, de la tristesse obstinée qui se nourrit de ses déplaisirs, & qui se tue par ses regrets. On n'est malheureux alors que parce qu'on se plait à l'être.

IL s'offre maintenant à nos réflexions une autre sorte d'impatience qui se renferme toute au-dedans : on la prendroit pour la patience même; d'ailleurs, elle se montroit audehors plus affable, plus douce, plus traitable, plus officieuse; mais ce n'est qu'un resserrement de cœur; un ressentiment étouffé qui cause une humeur chagrine; un effort d'amour-propre qui s'en tient à ce qu'il souffre, de peur de souffrir encore plus; une retenue d'orgueil qui craint de découvrir ses foiblesses par ses plaintes; une vanité qui se contente de l'idée de sa propre innocence; une mélancolie qui se fait une espéce de consolation de

ſe conter à elle-même ſes malheurs; une miſantropie générale qui confond les amis avec les ennemis; un dépit déſeſpéré qui va juſqu'à s'en prendre à Dieu du mal que ſes créatures lui font; une triſteſſe ennemie d'elle-même qui ſe ſaiſit de toute l'ame, qui conſume l'impatient, qui le fait mourir par le déſeſpoir de vivre, & qui lui fait former inceſſanment des regrets & des déſirs également inutiles. De toutes ces diſpoſitions il ſeroit difficile de dire quelle eſt la plus injuſte & la plus déraiſonnable; mais ce qui ſe préſente de ſoi-même à l'eſprit, c'eſt qu'il n'en eſt pas une qui n'augmente le mal au lieu de le diminuer, pas une qui vaille une patience formée ſur de vrais motifs, & ſoutenue par la vue du devoir.

Quelle réſolution que celle de ſe priver pour quelques momens de chagrin, de tous les dédommagemens qu'on trouveroit dans une ſociété qui doit toujours durer? On a pour vous de mauvaiſes maniéres; on vous fait eſſuyer des promptitudes & des bruſqueries où peut-être le cœur n'a point de part, & le vôtre ſe ferme à tout ſentiment de confiance & de familiarité. Vous vous armez d'un ſérieux qui glace; vous ne parlez qu'avec des tons aigres; vous ne vous ſervez que d'expreſſions pleines de ſéchereſſe; vous vous bornez à ce que le devoir indiſpenſable exige de vous. Jamais de complaiſance, jamais d'amitié. Qui eſt-ce qui en ſouffre le plus, de vous ou de ceux avec qui vous affectez ces froides réſerves? Vous portez par-tout le poids de leurs défauts; vous ſouffrez de leurs emportemens, ſans profiter de leurs retours.

Eſt-il quelqu'un qui n'ait pas de bons intervalles dans la vie? quelqu'un qui n'ait que des vices, & qui ne puiſſe pas faire plaiſir en certains momens? Quel ſupplice d'ailleurs de vivre ſans ouverture de cœur; d'être ſans ceſſe vis-à-vis de ce qu'on s'eſt fait une loi de ne regarder jamais que d'un mauvais œil? Vous vous ôtez même toute eſpérance de changement. Tous les défauts des hommes ne ſont pas incorrigibles. De meilleures maniéres gagneroient des eſprits qui péchent plus par vivacité que par malice; ſur qui la raiſon reprend ſes droits, quand la violence des paſſions eſt rallentie; qui vous chagrinent, mais qui vous aiment. Les mauvais traitemens que vous eſſuyez, ne ſont ſouvent fondés que ſur des préjugés dont on peut revenir, que ſur de légers ſoupçons qui ſe diſſipent, que ſur une antipatie qui ſe familiariſe avec votre caractére par l'habitude de vous voir; & par un dépit de votre impatience, vous vous fermez toutes ces reſſources.

Voilà votre parti pris. Vous n'attendez, vous ne voulez aucun plaiſir de la part de ceux qui vous ont une fois déplu. Leurs maniéres les plus gracieuſes, leurs diſcours les plus prévenans, leurs careſſes même & leurs bienfaits vous ſont à charge. Vous ſouffrirez éternellement de leur part, parce qu'il vous plait d'en ſouffrir. Avec eux les maux & les biens vous ſeront égaux. La Sageſſe ne voudroit-elle pas, au contraire, que vous en fiſſiez la compenſation; que de petits plaiſirs vous fiſſent oublier de petites peines? & quand même vos chagrins ſeroient continuels & ſans eſpérance de changement, ne vaudroit-il pas

mieux vous y conſerver la liberté d'eſprit, que de contraindre inceſſamment votre caractére, que de vous faire violence pour ſoutenir un air de mauvaiſe humeur qui ne vous eſt pas naturel?

Du côté de la conſcience êtes-vous plus tranquile? Y a-t'il de l'équité dans un procédé comme le vôtre? Aimeriez-vous qu'on eût pris à votre égard le parti de ne plus avoir de belle humeur au premier ſujet que vous en auriez pu donner? Quel motif innocent peut juſtifier à vos yeux cette conduite inhumaine? Vous ſaura-t'on beaucoup de gré de ne point vous plaindre, quand votre ſilence n'eſt pas le fruit de votre modération, ni d'aucun égard que vous ayez pour les perſonnes dont vous êtes mécontens? Si vous les épargnez, c'eſt que vous les craignez plus que vous ne les aimez. Vous les croyez capables de vous traiter encore plus mal qu'ils ne font; & c'eſt peut-être une double injuſtice que vous leur faites. Il y peut avoir des chagrins qu'ils vous font ſans le ſavoir, ou ſans le vouloir. Une plainte douce, une priére accompagnée de quelques marques de tendreſſe & d'eſtime, une ſenſibilité ſincére que vous leur témoigneriez ſur le malheur de leur déplaire, pourroit les adoucir & les changer. Votre propre expérience ne vous a-t'elle pas appris que rien n'eſt ſouvent plus dur pour ceux qui nous trouvent des froideurs, que d'ignorer ce que nous avons contre eux; & que pour la vanité, la vengeance la plus cruelle des mauvais traitemens, eſt de ne point s'en plaindre?

Mais ne craignez-vous point auſſi de leur faire trop de plaiſir en vous montrant ſenſible

à leurs mauvaiſes maniéres, en leur découvrant vos petiteſſes, en montrant de l'attachement pour des objets qui n'en méritent point, en avouant votre foible ſur les privations qu'ils vous font ſouffrir? C'eſt à vous-même, à votre gloire, à votre délicateſſe que vous ſacrifiez la ſatisfaction de vous plaindre. Vous apprendriez par quel endroit on peut vous humilier; vous perdriez l'eſtime de ceux dont vous avez déja perdu l'amitié. Vous voulez les forcer à vous reſpecter encore en vous maltraitant, leur faire dire que vous avez du courage, que vous êtes au-deſſus de leurs inſultes & de leurs brutalités. Que ne concevez-vous en effet ces ſentimens par d'autres motifs ? Que ne faites-vous, par un effort de charité, ce que vous faites par un excès d'amour-propre? La patience alors vous donneroit la paix, au lieu qu'elle vous tourmente; elle ſeroit en vous, & plus ſainte, & plus durable.

Vous vous flattez de vous ſoutenir par une conſolation d'une autre eſpéce, & vous vous trompez encore. Votre vanité ſe retranche dans ſa propre juſtice; elle ſe dédommage par le mépris des ménagemens qu'elle a pour ceux qui l'inquiétent; elle s'occupe de ſes propres apologies pour s'exagérer l'injuſtice des autres, & ſe félicite de ſouffrir ſans le mériter. Mais quand la vanité ne peut s'appuyer que ſur elle-même, ſon ſort eſt de tomber bientôt ſous ſes propres ruines. Le déſeſpoir eſt le fruit ordinaire de la préſomption. Vous roidiſſez pour un tems contre une mauvaiſe deſtinée; vous ne vous plaignez point; mais vous en ſouffrez. C'eſt une violence que vous fai-

tes à la nature, qui réclame contre vos réſolutions : elle vous avertit, par des ſecrets gémiſſemens, qu'elle n'eſt pas faite pour ſouffrir, ſans être animée par quelque motif plus grand que celui d'une gloire que vous ne cherchez qu'en vous-même.

Le découragement ſuit de près. Vous tombez dans une mélancolie qui ſe répand ſur toutes vos penſées, qui vous rend toutes les conſolations du monde amères, qui vous fait perdre le gout de vos devoirs, & qui vous rend incapable de vous diſtraire de l'objet qui vous afflige. Une telle ſituation n'eſt pas heureuſe aſſurément, mais elle eſt encore moins innocente. Dieu veut que nous le ſervions avec une joie continuelle, avec une liberté ſans contrainte & ſans trouble. Il voit les déréglemens des hommes ſans que ſa ſouveraine paix en ſoit altérée. Leurs vices l'outragent, mais ils ne l'inquiétent point. Son indignation contre eux n'eſt qu'une idée de leur injuſtice, qui ne produit rien en lui des émotions que nous éprouvons dans la haine. Il hait le péché ſans haïr les pécheurs, qui ſont ſon ouvrage; il ne veut point qu'ils meurent, mais qu'ils changent; il les aime enfin, mais à cauſe d'eux; il ſe ſuffit parfaitement à lui-même, & doit ſuffire à toutes ſes créatures, dont il eſt l'unique & ſouverain bien. Rien de tout ce qui ne nous l'enléve pas, ne doit nous affliger : il mérite ſeul toutes nos attentions, & s'offenſe de tout ce qui les partage. Concevez donc combien vos diſpoſitions lui déplaiſent, lorſque vous êtes ſi plein des déplaiſirs que les hommes vous cauſent, qu'il ne reſte plus de place au ſouvenir de votre

Dieu, qui devroit vous consoler de tout, quand vous semblez lui dire par vos ennuis, qu'il ne suffit pas à votre bonheur; quand vous vous affligez de la perte d'une amitié qui lui déplairoit peut-être; quand les vices d'un seul homme vous déterminent à les haïr tous.

Ce ne seroit pas un mal de se refuser à leur commerce, si ce n'étoit que par la crainte de se corrompre dans leur entretien, que par le dégout des vains objets qui les amusent, que par la vue de s'occuper plus en liberté des années éternelles, ou par la nécessité de pleurer les chutes qu'on a faites parmi les scandales du monde. Mais il n'arrive que trop que cette aversion générale ne vient que d'un dépit d'impatience. On ne distingue plus les innocens des coupables; on traite ceux qui n'ont jamais fait que du bien, comme ceux dont on croit avoir les plus justes sujets de se plaindre; on ne veut voir personne; on ne veut écouter personne. Quel excès d'aveuglement! Songez-vous que c'est à Dieu même que vous vous en prenez des défauts de ses créatures? Vous voudriez qu'il n'eût jamais fait d'hommes, parce qu'il en a fait dont vous n'êtes pas content.

Pourquoi vous faisoit-il en effet vous-même, pour censurer sa conduite, pour ne vouloir pas souffrir ce qu'il souffre, pour oublier qu'il ne vous a fait que pour lui seul, que tout le reste vous doit être indifférent, que vous ne devez vous attacher aux hommes que par le devoir qu'il vous en a fait, ni rien haïr que ce qu'il hait lui-même, & ne vous point trouver malheureux quand vous ne trouvez pas en eux votre bonheur? Ne maudissez-vous

pas en effet le jour qui vous a vu naître? Ne dites-vous pas cent fois qu'il vaudroit mieux que vous ne fussiez pas né? Ne préférez-vous pas le sort des morts à celui des vivans? Quelle vie! Vous le dites quelquefois, & vous avez plus de raisons que vous ne pensez de le dire. Quelle vie, que de passer les jours à condamner les bontés de son Créateur, à lui reprocher ses bienfaits, à murmurer contre ses ordres, à penser mal de sa sagesse, à l'accuser en secret d'injustice & de cruauté, d'avoir si mal partagé ses dons, d'avoir si mal assorti les alliances, d'avoir mis ses créatures dans des engagemens irrévocables, & de les y laisser souffrir! Quelle vie! qu'elle est coupable! qu'elle est malheureuse! mais qu'elle est insensée!

La raison, la Religion ne nous offrent-elles point d'autres ressources dans nos peines, que de les souffrir en réprouvés? que de ne vouloir jamais ce qui sera toujours, ou de vouloir toujours ce qui ne sera jamais, je veux dire, un état sans peines? Ne nous reste-t'il que de gémir éternellement sur notre immuable & triste condition, que de nous consumer en regrets sur nos engagemens, que de soupirer pour une liberté qui ne nous sera point rendue, que de nous repaître de chimères, & de nous figurer vainement que nous eussions été plus heureux dans tout autre état que le nôtre? Quelle espéce de manie de se concentrer ainsi dans ses plaisirs, & de ne vouloir rien voir que ce qui peut les entretenir? d'aimer à se conter incessamment les traits de l'injustice & de l'ingratitude de ceux dont on est maltraité; de se livrer à des pensées cruelles, qui

SAGES
ngera point à
rer des peine
blantes ; de
noyens de tr
d'aucun côté
ieurs fois é
qui cherch
cent fois le
ont toujours a
& qui ne reſp
& ſon tou
ſons que ſi la
endroit le part
ter dans ſa p
dont nous ſor
t'elle une réſ
it-elle que les
de comparable
is faiſons pour
end-t'elle à ba
les regrets ſupe
nous obſtinan
nos foibleſſes
une force qu'i
pour les étouff
ſons pour les n
ille ceux dont n
ous devenons
nourrions pas
rons du chagri
enfin de vivre,
pour vivre m
il ſuffit preſq
ons de ce cœu
ons, & ne no
maux qui ſe

ne font qu'enfoncer de plus en plus les traits de feu dont on eſt dévoré dans l'ame?

Ajoutez & ſupputez. Que revient-il encore de ſe répéter tous les jours qu'on a été trompé par de faux amis; qu'on eſt la dupe de ſon bon cœur; qu'on s'eſt ruiné pour de mal-honnêtes gens; qu'on ne devoit point écouter des propoſitions d'établiſſement de la part de certaines perſonnes qui ne cherchoient que leurs propres intérêts & ceux de leurs familles; qu'on pouvoit ſe promettre une alliance plus honorable & plus heureuſe; que d'autres qui n'avoient pas tant d'avantages aquis ni de ſi belles eſpérances, ont eu bien plus de bonheur; qu'il valoit mieux conſerver ſes biens & ſa liberté, que de les ſacrifier à des indignes qui en abuſent; qu'il eſt bien triſte d'avoir fait la fortune d'une femme ou d'un mari pour ſe donner un tyran, pour payer les infidélités qu'on va faire ailleurs, pour être le jouet ou la victime d'une rivale; qu'il eût été plus convenable de ſe contenter d'une moindre dot, & de trouver plus de ſageſſe; qu'on eſt bienfaitrice d'une communauté qui ne ſait pas le reconnoître; qu'on eſt imprudenment entré dans une ſociété où les talens ſont comptés pour rien; qu'on a des ſupérieurs qui ne ſavent pas diſtinguer le mérite; qu'on ne pleureroit pas ſi la mort venoit rompre des liens innocens, mais funeſtes?

A quoi ſert enfin de répéter qu'on a des parens qui ne vivent plus long-tems que pour ſe faire regretter moins? A quoi ſert de revenir inceſſanment ſur ce qu'on eſt, & ſur ce qu'on pouvoit être, ſur la tranquilité dont on auroit dû jouir, & ſur les agitations d'une ſituation

ſituation qui ne changera point à force d'y réfléchir; de s'exagérer des peines qui ne ſont déja que trop accablantes; de ſe tourmenter pour imaginer des moyens de trouver une iſſue qui ne s'offre d'aucun côté, pour tenter ceux dont on a pluſieurs fois éprouvé l'inutilité ? C'eſt l'oiſeau qui cherche à ſortir de ſa cage, qui s'eſſaie cent fois le jour aux mêmes endroits qui l'ont toujours arrêté, qui ſe met hors d'haleine, & qui ne reſpire que pour renouveller ſes efforts & ſon tourment. A ce ſpectacle, nous penſons que ſi la nature l'avoit fait raiſonner, il prendroit le parti de manger, de boire & de chanter dans ſa petite priſon.

Mais cette raiſon dont nous ſommes ſi fiers, que ne nous inſpire-t'elle une réſolution ſi ſage? Que ne nous dit-elle que les peines de notre état n'ont rien de comparable aux ſouhaits impuiſſans que nous faiſons pour en changer? Que ne nous apprend-t'elle à bannir les réflexions inutiles & les regrets ſuperflus? Nous nous dégradons en nous obſtinant à ne laiſſer agir ſur nous que nos foibleſſes; nous donnons à nos déplaiſirs une force qu'ils n'auroient pas ſi nous faiſions pour les étouffer les attentions que nous faiſons pour les nourrir; nous nous haïſſons plus que ceux dont nous croyons être le plus haïs; nous devenons notre propre ſupplice; nous ne mourrions pas de nos chagrins, & nous mourrons du chagrin d'en avoir.

Eſſayons donc enfin de vivre, & convainquons-nous bien que pour vivre moins malheureux en ce monde, il ſuffit preſque toujours de le vouloir. Sortons de ce cœur malade où nous nous renfermons, & ne nous y tenons pas aſſiégés par des maux qui ſe diſſiperoient

d'eux-mêmes, ſi la raiſon nous relevoit un peu le courage pour les combattre. De quoi s'agit-il? De prendre notre deſtinée pour ce qu'elle eſt, & de céder à la néceſſité contre laquelle on ne ſe roidit jamais avec ſageſſe. Souffrons que les aſtres tournent ſur nos têtes, que les fleuves aillent ſe perdre dans la mer. Ne rappellons point en vain le paſſé; ne diſpoſons point de l'avenir, & ne ſongeons qu'à nous accommoder au préſent; réflexions ſimples, que tout le monde ſait faire, que les hommes ont faites dans tous les tems, & que preſque perſonne ne fait dans celui qui leur convient.

V. LEÇON.

Peinture abrégée de la vengeance. Premiers traits de ſon injuſtice; elle viole l'humanité; elle bleſſe l'équité. Eſprit de la loi du talion. Différences des ſatisfactions que cette loi permettoit, d'avec celles que la colère ſe fait. Il eſt rare qu'on les déſire par le ſeul amour de la juſtice.

LE défaut général de l'impatience, eſt de ne point raiſonner ſur ſes vraies reſſources. Mais il n'eſt point de partis où ce défaut ſoit plus marqué que dans la vengeance. Sous quelque point de vue qu'on la conſidére, elle n'offre que des aveuglemens auſſi peu ſenſés qu'ils ſont funeſtes. Le premier côté par où je la regarde, c'eſt ſon injuſtice, & je trouve qu'elle dément les ſentimens de l'hu-

manité, qu'elle bleſſe la régle de l'équité, qu'elle uſurpe des droits du maître à qui ſeul il appartient de punir, qu'elle juge dans ſa propre cauſe & ſans connoiſſance, qu'elle prend pour arbitre du châtiment la paſſion qui ne ſait pas le proportionner à la faute. Qu'on réfléchiſſe enſuite ſur les peines qu'elle coute & ſur les fruits qu'on en retire, on ſe convaincra qu'il eſt infiniment plus doux & plus glorieux de pardonner que de ſe venger; que la ſatisfaction qu'on y cherche, eſt précédée des tourmens les plus cruels, & ſuivie des malheurs les plus funeſtes; qu'elle ne guérit point les maux paſſés, qu'elle en cauſe de nouveaux, qu'elle dégrade l'homme au lieu de l'honorer, & qu'il ne peut reſter enfin d'une vengeance déclarée, qu'un remords continuel ou de continuelles frayeurs. Le détail juſtifiera cette peinture, dont on ne trouvera dans cette Leçon que les premiers traits.

Les raiſons que nous avons de nous aimer & de nous ſouffrir les uns les autres, ſont ſi juſtes & ſi preſſantes, ſi marquées dans les impreſſions de la nature, que le déſir de la vengeance ne peut ſe ſatisfaire ſans avoir éteint dans l'homme tout ſentiment de l'homme. Auſſi de tous les vices qui peuvent nous rendre les hommes odieux, il n'en eſt point qui nous donne plus d'averſion pour eux que cette ſorte d'inhumanité. On plaint celui que la violence du tempérament emporte, qui s'offenſe aiſément & qui revient avec la même facilité; mais on s'indigne contre les emportemens réfléchis & contre les haines implacables. La ſeule image de ces fureurs déclarées qui ne reſpirent que la violence & les excès, jette dans

l'ame un fond de triſteſſe qui la pénétre. Plus on eſt humain, plus on eſt modéré; plus on a réfléchi ſur les injuſtices de la colére, plus on reſſent vivement cette impreſſion. C'eſt un ſentiment mêlé de compaſſion pour ceux qui ſont l'objet de cette rage, & de haine pour ceux qu'on en voit animés. Un furieux qui ſe fait faire raiſon des torts qu'il ſe croit faits, qui pourſuit par-tout celui dont il a reçu quelque outrage, croit quelquefois donner de lui l'idée d'une grande ame, & il ne donne que l'idée d'une ame brutale.

Les hommes ne ſeront-ils donc pas toujours inconcevables, de ſe permettre ce qu'ils condamnent, d'avoir des ſentimens ſi raiſonnables, & de ne pas les ſuivre? Ils aiment la paix, ils s'irritent contre ceux qui la troublent, & ſont tout prêts à les imiter; ils s'uniſſent, parce qu'ils ſe ſont mutuellement néceſſaires, & veulent ſe perdre mutuellement dès qu'ils ſe deviennent un moment incommodes. Qui pourſuivez-vous, vindicatifs? Ce ſont vos ſemblables, vos freres, les enfans du même pere, pour qui le ſang vous intéreſſe, à qui mille panchans vous font chercher à vous lier, qui vous redeviendront peut-être utiles un moment après que vous vous ſerez rendus indignes de leurs ſoins & de leur amitié.

Pourquoi les perſécutez-vous? pour des défauts qui vous ſont communs avec eux, que vous devez ſouhaiter qu'on vous pardonne, dont vous ne voulez pas en effet qu'on vous puniſſe. Quel déſordre dans la ſociété! quelles douceurs y gouteriez-vous? quels avantages en pourriez-vous retirer? de quelles diſgraces n'y ſeriez-vous pas menacé, s'il étoit per-

mis à chacun de s'y venger des injures qu'il y reçoit ? N'êtes-vous pas trop heureux qu'il y ait quelque loi qui le défende ? Si vous n'en trouvez pas le principe dans vos propres ſentimens, reconnoiſſez-en du moins la néceſſité dans vos intérêts.

Faites taire pour un moment la nature ; perdez de vue l'utilité commune ; lâchez la bride à la colére, & ſuppoſez-lui le droit de ſuivre ſes emportemens ; quels brigandages & quels déſaſtres dans le monde ! Vous verrez les familles diviſées, les compagnies diſperſées, l'ordre public renverſé, les loix violées, les puiſſances mépriſées, tous les liens par qui les hommes ſont unis, rompus. Les freres s'armeront contre les freres, les enfans contre les peres, & les peres contre les enfans, les époux contre les épouſes, les citoyens contre les citoyens, les inférieurs contre les ſupérieurs, les ſujets contre leurs Princes. Il n'y aura plus rien de ſacré dans les promeſſes, rien de ſtable dans les engagemens, rien d'inviolable dans les amitiés ; plus de différences entre les amis & les ennemis, plus de confiance, plus de repos, plus de ſûreté au-dedans ni au-dehors ; chaque homme aura tout à craindre de tous les autres. Vous deviendrez la victime de vos foibleſſes & de leurs ſenſibilités ; vous ne pourrez vous promettre d'impunité pour les moindres fautes ; vous ſerez punis ſouvent pour celles que vous n'aurez point faites. Un préjugé, un ſoupçon, une accuſation calomnieuſe, un faux rapport, une parole innocente, empoiſonnée par l'envie ou par la malignité, ſaiſie par la crédulité, & toujours croyable à l'amour-propre qui s'en trouvera bleſſé ;

un rien enfin ſuffira pour aſſurer votre perte.

Car, quel eſt l'homme qui n'a rien à ſe reprocher dans ſa conduite à l'égard des hommes? Quel eſt celui qui ne fait rien qui puiſſe choquer leurs paſſions, même ſans le vouloir? Qui eſt-ce qui n'a point d'ennemis, point d'avantages qui l'expoſent à l'envie? Qui eſt-ce qui vit avec des perſonnes incapables des préventions, ou qui ne ſoient pas faciles à croire ce qui les offenſe? Plus on ſe croira bleſſé, plus on portera loin ſes reſſentimens. Chacun ſe vengera ſelon ſes forces, ſelon ſon crédit, ſelon ſa puiſſance, ſelon les déſirs ou ſelon les moyens qu'il aura de nuire. Que ferez-vous? où fuirez-vous? où ſerez-vous à couvert des inſultes & des entrepriſes ſecrétes? Quel eſt l'ennemi ſi foible, qu'il ne trouve pas quelque occaſion de faire du mal en ſa maniére? Retiendrez-vous les langues? Arrêterez-vous les mains levées pour vous frapper? Préverrez-vous tous les coups qu'on pourra vous porter? Découvrirez-vous les intrigues & les vengeances conduites juſqu'à leur moment par une profonde diſſimulation?

Le déſordre qui regneroit dans le monde, eſt une peinture qu'aucune imagination ne peut tracer; un récit à qui le détail le plus chargé ne peut ſuffire. Figurez-vous les hommes comme une troupe de furieux, qui s'animeroient les uns contre les autres, qui ſe chargeroient, qui ſe mettroient en piéces; & la terre comme un grand champ de bataille, qui ne ſeroit couvert que de morts ou de bleſſés. Idée juſte, mais toujours trop foible, des extrêmités funeſtes où le déſir de ſe venger emporteroit les hommes. C'eſt ainſi que pour concevoir

toute l'injuſtice des paſſions, il ne faut que les conſidérer dans leurs inévitables ſuites, que les rappeller à la loi générale de l'équité qui nous défend d'avoir deux poids & deux meſures, & qui veut que nous conſentions d'être traités comme nous traitons les autres.

C'eſt ce principe, dit-on, qui juſtifie la vengeance : elle eſt elle-même cette loi d'équité qui répare les injuſtices, qui compenſe les torts, qui proportionne les pertes aux pertes, & les injures aux injures, & qui rétablit l'égalité dictée par la nature. C'eſt ce talion des Juifs qui leur permettoit d'exiger œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie ; de rendre enfin le mal pour le mal, & d'en faire aux autres autant qu'ils en avoient ſouffert.

Cette loi de Moïſe avoit ſa ſageſſe & ſon utilité ſans doute : elle portoit même l'exactitude de l'équité juſqu'au ſcrupule ; mais ce ſeroit une étrange mépriſe de s'imaginer qu'elle autoriſât la vengeance, & de vouloir en comparer les diſpoſitions ſages avec les excès que l'impatience inſpire. Il y avoit des différences eſſentielles dans le caractére des injures & dans la maniére d'exiger les réparations. Le talion ne s'exerçoit que pour des torts réels, qui pouvoient s'eſtimer & ſe compenſer, dont la meſure étoit réglée par la nature même des choſes. Il ne s'agiſſoit que d'injures ſenſibles qui ne pouvoient ſe déſavouer. Un homme ne ſe plaint pas d'un œil arraché, quand il en a conſervé deux. Il étoit aiſé de voir s'il lui manquoit une dent, s'il avoit le bras ou la jambe caſſée. L'imagination, les préjugés, l'amour-propre, & les fauſſes délicateſſes n'étoient point écoutés.

Mais qui vous arrêteroit dans vos emportemens, pour vous demander quel mal on vous a fait, qu'auriez-vous ſouvent à répondre? où ſont les meurtriſſures & les plaies que vous avez reçues? n'avez-vous pas encore vos deux yeux, vos deux pieds, vos deux mains? eſt-il même tombé de votre tête un ſeul cheveu? Vous n'êtes bleſſé que parce que vous croyez l'être, & c'eſt là votre grand malheur. La raiſon ne peut vous être d'aucun ſecours pour vous éclairer ſur la réparation d'une injure qu'elle ne connoit point, & dont elle condamne le reſſentiment.

Les outrages les plus chimériques deviennent ainſi l'objet des plus furieuſes vengeances. C'eſt un tranſport aveugle qui vous emporte, ſemblable à ces animaux qu'on voit s'agiter par des mouvemens violens, ſe jetter par terre, s'élever en l'air, ſe ruer ſur tout ce qu'ils rencontrent, ſuer, écumer, courir au hazard où l'impétuoſité les emporte. On eſt témoin de ces agitations ſans en deviner la cauſe : c'eſt une mouche qui les pique, & qu'on ne voit point. Il n'y a que la paſſion qui ſente ce qu'on ſouffre; il n'y a qu'elle auſſi qui fait courir à la vengeance; & c'eſt une ſeconde différence qui fait voir que le talion n'avoit rien qui puiſſe la juſtifier.

Là, c'étoit la loi qui parloit; ici, ce n'eſt que la colére qu'on écoute. On laiſſoit aux offenſés la liberté de rendre le mal qu'on leur avoit fait; ils pouvoient en punir les auteurs, mais ſans les haïr; c'étoient des réparations, & non des vengeances qu'on leur permettoit d'en tirer. On autoriſoit les repréſailles, ſans autoriſer les reſſentimens : il paroit même que les

les vues du Légiſlateur s'étoient moins tournées du côté du paſſé que de l'avenir; il s'étoit moins propoſé de venger les offenſes que de les prévenir; il vouloit arrêter le crime par le châtiment des coupables, intimider les aggreſſeurs, plutôt que conſoler les opprimés: rien n'étoit plus inutile que les réparations qu'on leur accordoit.

Au reſte, la loi du talion ſubſiſte parmi nous pour tout ce qu'elle a d'intéreſſant; il y a des ſatisfactions établies pour les injures même qui ne le ſont que dans les idées du monde: il y a des tribunaux & des Juges à qui vous pouvez porter vos plaintes légitimes. Allez leur expoſer les torts qu'on vous fait; mais ſouvenez-vous qu'il n'eſt pas permis de demander juſtice avec des ſentimens injuſtes; que la haine & l'inimitié ne doivent point entrer dans vos pourſuites. La vengeance des loix n'a rien qui reſſemble à la vengeance privée; c'eſt l'amour de l'ordre & la vue de la tranquilité publique qui fait ordonner des peines contre les uſurpations & les violences, contre les inſultes & les injuſtices. Ce n'eſt que par la néceſſité de rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'il y a des Magiſtrats établis pour prononcer ſur les différends des hommes. Mais ſi les paſſions ne venoient pas ſe mêler à des vues ſi tranquiles, il faut l'avouer, les pourſuites de réparations ſeroient bien rares.

Ce n'eſt point de ſang froid qu'on s'obſtine à ruiner les familles pour un faux point d'honneur, qu'on ſacrifie ſa fortune au renverſement de celle d'un homme qu'on regarderoit comme ſon frere, & dont on ne voudroit qu'être vengé ſans le haïr. Ce ſont des animoſités

dont on se repent à loisir, quand on les a satisfaites; des emportemens de furieux qui les feront détester de générations en générations dans toute leur postérité. Otez la colére & le ressentiment, les intérêts sont souvent si petits, qu'on souffriroit plus de la réparation que de l'injure. On comprendroit alors la sagesse du conseil de l'Evangile; on seroit près à tendre l'autre joue pour recevoir un second soufflet; on abandonneroit son manteau pour s'épargner la peine de répéter sa robe; on feroit encore volontiers deux mille pas pour ne pas résister à celui qui voudroit forcer d'en faire mille; on quitteroit tout, on feroit tout, on donneroit tout, on souffriroit tout, pour conserver la paix & pour ne pas blesser sa conscience.

VI. LEÇON.

Celui qui se venge, juge les hommes sans connoissance; il les condamne sans amour de la justice; il les punit sans autorité. La correction n'autorise point la vengeance. Le droit n'en est réservé qu'à Dieu seul. Sa patience est le modéle, la régle & le motif de la nôtre. Notre propre intérêt veut que nous pardonnions, afin qu'il nous pardonne.

NOus venons de le voir: quand on raisonne, on dédaigne souvent de se faire rendre justice sur des intérêts qui ne sont point éternels. On conçoit que les réparations ne valent pas la peine de les obtenir. Mais dès

qu'on ceſſe de raiſonner, on veut ſe les faire à ſoi-même ſur les intérêts les plus frivoles. Ici donc un nouvel abîme s'ouvre : l'impatient ſe précipite dans toutes ſortes d'injuſtices & de réſolutions, dont le ſuccès ſe tourne contre lui-même. Rien ne nous eſt plus ſagement interdit que de juger les hommes. Nous ne les connoiſſons jamais avec aſſez de certitude. Notre pénétration ne va guères au delà des apparences, & les apparences nous trompent. Nous jugeons des actions par les perſonnes ; & le cœur a trop de part à nos jugemens, pour nous laiſſer la liberté d'uſer du peu de lumiéres que nous avons.

Vous voulez vous venger de ceux qui vous offenſent ; les connoiſſez-vous bien ? Que ſavez-vous s'ils ſont auſſi coupables qu'ils vous le paroiſſent ? Le ſont-ils même à votre égard ? & ce qu'ils vous ont fait, ne peut-il pas avoir un principe & des motifs qui le rendent auſſi juſte, ou du moins autant innocent qu'il vous le paroit peu ? Il n'y a dans les hommes que les volontés des coupables. Il ſeroit contre l'équité de leur faire des crimes de ce qu'ils font ſans deſſein de nuire. Or, à combien de gens attribuez-vous ces volontés, qui ne les ont jamais eues ou qui ne les ont plus ? Combien d'innocens qui ſont les victimes de la précipitation & de l'emportement ? Combien qui n'étoient plus coupables quand on a réſolu de les punir ? Combien qui ſont opprimés par la calomnie, qui ſont traduits devant les tribunaux, où leur innocence ne les ſauve pas, malgré les lumiéres & l'équité de leurs Juges ? Et vous en croyez la paſſion qui vous ſuggére la vengeance ? C'eſt elle que vous conſultez ſur

la réalité du crime & sur son énormité, sur le droit de punir & sur la mesure du châtiment. Vous haïssez un homme, & vous le jugez. Choisiriez-vous vous-même un tel arbitre? Remettriez-vous la décision de ce que vous êtes & de ce que vous méritez, à des Juges qui ne vous connoitroient point, qui seroient prévenus contre vous par la haine, & transportés par la colére? Soyez convaincu que tandis que vous n'êtes vous-même animé que de cet intérêt, vous n'entreprenez rien contre les hommes qui ne soit injuste, ou sujet aux plus énormes méprises.

Je ne dis point qu'ils ne puissent vous avoir fait eux-mêmes des injustices. Mais pour arrêter vôtre vengeance, il suffit que vous puissiez être aveuglé par les prétextes les plus injustes. En vain vous parez-vous de celui de ne pas augmenter l'insolence de vos ennemis, par une impunité mal entendue: en vain croyez-vous quelquefois n'être emporté que par le zéle de la justice. C'est notre propre intérêt qui fait communément tout notre zéle, & surtout quand nous jugeons dans notre propre cause; c'est le dépit ou la vanité qui vous anime. Vous sentez l'injustice de celui dont vous voulez vous venger; mais c'est parce qu'elle vous nuit, ou qu'elle vous humilie. Ce n'est point l'amour de l'ordre ou le violement de la loi qui vous touche.

Le monde est plein de prévaricateurs dont les désordres ne vous affligent point parce que vous n'en souffrez rien. Vous renversez la régle. Ce ne sont point les péchés, mais les pécheurs qui sont l'objet de votre haine. Vous ne jugez des maux du désordre public, que par

les ſenſibilités de votre amour-propre. Que les loix ſoient renverſées, que le brigandage regne dans l'adminiſtration des affaires & l'iniquité dans les tribunaux; que les foibles ſoient opprimés, les innocens perſécutés ; qu'il en tombe mille à votre gauche, & dix mille à votre droite; que la diviſion déſole les familles; que la diſcorde arme les freres; que vos voiſins ſe battent & s'égorgent à vos yeux, vous verrez tranquilement tous ces ſpectacles. Mais qu'on diſe le moindre mal de vous, qu'on vous attaque, qu'on oſe vous déplaire, tout votre zéle ſe réveille, non pas contre l'injuſtice, mais contre celui qui vous la fait, & ce ſera moins ſur cette injure que ſur votre reſſentiment, que vous voudrez meſurer la vengeance. S'il ne dépend que de vous, on vous aura toujours fait moins de mal que vous n'en ferez.

Laiſſez en effet les injures à l'eſtimation des hommes; ils mettront à ſi haut prix un faux honneur, qu'il vous ſera permis de tuer pour une pomme qu'on voudroit vous prendre. Pouvez-vous vous flatter de juger ſainement de la valeur des traitemens qu'on vous fait, avec tant de préjugés en votre faveur? Ce que vous croyez juſte, ſeroit l'injuſtice même; & vous êtes peut-être dans des illuſions où la modération dont vous vous croyez capable, ſeroit le dernier des excès. Y a-t'il en effet de vengeances modérées? Quelle préſomption de croire qu'on ſe modérera dans le tems même qu'on manque de modération; de ſe flatter qu'on aura de la retenue dans ſon appartement, tandis qu'on n'a pas la force de réſiſter à ſa paſſion? Si vous êtes modéré, faites-le voir en ſouffrant patienment. Pourquoi riſquer d'ex-

céder dans la satisfaction que vous prétendez vous faire à vous-même?

L'excès est à craindre lors même qu'on est animé par le devoir. Ceux qui sont revêtus de quelque autorité, peuvent corriger ceux qui pèchent; mais ils pèchent eux-mêmes, s'ils cherchent à contenter leurs ressentimens, au lieu de ne songer qu'à remplir leurs obligations; ils ne doivent se proposer dans les corrections, que l'utilité de ceux qu'ils corrigent. Toute satisfaction propre leur est interdite. Une amitié sincére, une charité compatissante peut s'intéresser à relever ceux qui tombent, leur arracher des mains les armes dont ils se blessent, leur refuser des services dangereux, leur faire souffrir de salutaires privations, les frapper pour les guérir. Tout est permis alors au zéle discret, mais jamais à la colére.

Rejettez donc bien loin toutes les pensées de punir, où cet injuste sentiment peut se mêler; & s'il vous en reste quelqu'un de l'équité naturelle qui doit s'irriter du crime, remettez à Dieu le soin de la vengeance; il s'en est réservé le droit. Vous ne pouvez vous l'attribuer que par usurpation; vous ne sauriez en user que contre ses desseins, qu'au mépris de sa sagesse & de ses bontés.

Ce sont des idées que les Ecritures nous donnent, & dont un peu de réflexion fait sentir toute la justesse. Nous sommes à celui qui nous a faits. Ses titres sur nous sont inaliénables. S'il cessoit un moment de nous conserver, nous cesserions d'être. Il peut donc seul disposer de tout ce que nous sommes. Notre sort est entre ses mains, pour le bien

& pour le mal, pour la vie & pour la mort. Quiconque attente sur nous, attente à ses droits. C'est à lui de punir les coupables, parce que c'est contre lui qu'ils pèchent en péchant contre leurs freres. Cet ennemi qui vous a fait, dites-vous, un si sensible outrage, a touché la prunelle de son œil. Il est outragé plus que vous; que ne lui laissez-vous donc le soin de se faire faire une satisfaction digne de lui? Quel titre avez-vous pour châtier ceux dont vous n'êtes pas le maître? Examinez-vous de près; sondez bien tout ce que vous êtes; interrogez la nature, & sachez d'elle si elle vous a donné quelque pouvoir sur la vie des hommes, sur leurs biens, sur leur réputation, sur leur honneur. Est-ce vous qui les avez créés? Vous ont-ils été donnés en partage? Convenez que vous ne pouvez, sans usurpation, vous établir leur juge, & les punir de leurs fautes, si Dieu ne vous en a fait un devoir.

Laissez-le faire: il est l'arbitre souverain de la destinée de ses créatures; il est seul leur juste juge, & tôt ou tard il doit juger entre l'innocent & le coupable. Ne le sentez-vous pas quelquefois dans la retenue que quelque crainte humaine vous inspire, ou dans le dépit d'une vengeance impuissante? Dieu vous jugera, dites-vous à celui que vous semblez épargner, ou que vous n'oseriez attaquer. Si vous reconnoissez donc qu'il est votre juge, que ne souffrez-vous aussi qu'il soit votre vengeur?

Oui, vous vous condamnez ici vous-même, & l'injustice de vos entreprises. Malgré le trouble & la confusion qu'un désir déréglé de la vengeance jette dans votre esprit, vous

entrevoyez encore qu'il y a dans le Ciel un Dieu qui juge les hommes, parce qu'il eſt ſouverainement juſte, & que ſous lui l'injuſtice ne doit pas être impunie, parce qu'il eſt tout-puiſſant, & que rien ne peut échapper à ſes vengeances; parce qu'il voit tout, qu'il n'ignore aucun des excès qui ſe commettent dans le monde, & que lui ſeul peut rendre à chacun ſelon ſes œuvres & ſelon les déſirs de ſon cœur.

Ajoutez un dernier trait qui décide en ſa faveur & contre vous. C'eſt à Dieu que la vengeance eſt réſervée, parce qu'il l'exerce ſans emportement & ſans excès. Immobile dans ſon équité, ſans paſſion, ſans trouble, toujours tranquile en lui-même, hors d'atteinte aux inſultes de ſes créatures, il n'a point d'autre intérêt à les venger que celui d'une juſtice immuable, qui veut que tout ce qui la viole, ſoit remis dans l'ordre, ou par le repentir, ou par le châtiment. Comme lui ſeul voit avec cela le fond des cœurs, comme il connoît la meſure des outrages, comme il ſait ſi c'eſt foibleſſe ou malignité dans l'offenſeur, & quel tort il a fait à l'offenſé, lui ſeul peut proportionner les réparations aux fautes, & rétablir l'égalité que l'injuſtice a détruite.

Or, de toutes ces vérités dont la ſeule idée de votre Dieu vous répond, que faut-il conclurre? Que s'il différe la vengeance des crimes, c'eſt qu'il trouve dans ſa ſageſſe & dans ſa bonté des raiſons de la différer; que c'eſt à vous de révérer ces raiſons profondes, ſans vouloir les pénétrer; qu'il ne vous appartient pas de juger votre juge, de prévenir ſes jugemens, de vous croire plus ſage que lui, plus ennemi de la violence & des injuſtices; de

penſer que vous ſavez mieux que lui, quand & comment il convient de les punir; que vous ne devez pas être plus impatient que lui, pour refuſer de ſupporter ceux qu'il ſupporte; qu'il ne faut pas que votre œil ſoit mauvais, parce que votre auteur eſt bon; que l'objet de ſa clémence ſoit l'objet de votre colére, & que vous vous hâtiez de perdre celui qu'il veut ſauver; qu'il eſt enfin de votre intérêt que ſes miſéricordes ſoient infinies ſur les pécheurs.

Ne paſſons pas légérement ſur cette longue tolérance de Dieu; rien n'eſt plus digne de toutes les attentions de l'homme. Ouvrez les yeux, & conſidérez. Voyez les méchans proſpérer dans le monde, y poſſéder de grands biens, y jouir d'une tranquilité parfaite, y vivre à couvert des fléaux qui tombent ſur le reſte des hommes. Ils violent impunément les loix les plus ſaintes; ils ſont ſans foi, ſans probité, ſans pitié pour les malheureux; ils ſe rient de la ſimplicité des juſtes; leur force eſt pour eux la loi de la juſtice; leur bouche attaque le Ciel même, & leur langue répand ſon venin ſur toute la terre. Ils péchent en un mot; & que leur en arrive-t'il? A cette vue l'impie demande ſi Dieu eſt inſtruit de ce qui ſe paſſe ici bas, & s'il y a quelque connoiſſance dans le Très-Haut. Ces penſées agitent quelquefois les ſerviteurs de Dieu même: ils ſont tentés de douter de ſa providence & de ſa juſtice. Ainſi Dieu perd à ne pas punir aſſez promptement le mal; il s'expoſe à faire penſer qu'il l'ignore ou qu'il l'approuve.

Entrez donc dans le myſtére d'une patience ſi prodigieuſe; élevez-vous au-deſſus des foibles penſées de la chair, & perſuadez-vous

que cette conduite doit être d'autant plus digne de Dieu, qu'elle en paroit plus indigne. Raſſemblez toutes vos idées. Dieu n'eſt point injuſte, Dieu n'eſt point impuiſſant, Dieu voit tout du Ciel. Les hommes péchent ſous ſes yeux. Il pourroit les conſumer d'un ſeul de ſes regards; & pour les faire périr, il n'a qu'à le vouloir. Il aime donc mieux qu'ils vivent. Il les conſerve, ou pour leur laiſſer le loiſir de réparer leurs fautes, ou pour les faire ſervir à la ſanctification des juſtes. Direz-vous que ces vues ne ſont pas dignes de lui? Lui reprocherez-vous que ſes bontés arrêtent le cours de ſa juſtice, qu'il ſouffre le déſordre dans l'univers, qu'il y laiſſe regner impunément la violence & l'oppreſſion? Reprochez-lui donc auſſi la longue patience avec laquelle il vous ſouffre. Demandez-lui qu'il vous écraſe à la premiére penſée que vous aurez de violer les devoirs qu'il vous a faits, au moment même que vous aurez rendu le mal pour le mal.

Car il n'y a de différence entre celui qui fait une injure, & celui qui s'en venge, qu'en ce que l'un fait le mal avant l'autre. Tous deux ſont coupables d'outrager un homme aux yeux de Dieu, qui le défend & qui le condamne. L'ordre du tems ne change point la nature des fautes. Une mauvaiſe action ne ceſſe point de l'être, pour avoir été faite plutôt ou plus tard: elle mérite toujours un châtiment égal, & jamais il n'eſt permis de commettre le crime pour punir le crime. Qu'eſt-il donc néceſſaire que vous ajoutiez celui de la vengeance à tant d'autres dont vous êtes peut-être déja coupable? Figurez-vous la multitude des fautes que vous avez commiſes,

& que vous commettez à chaque heure contre votre Dieu; par combien de rechutes & d'ingratitudes vous êtes à charge à sa miséricorde; combien vous fatiguez sa bonté; combien vous irritez sa justice; à quelles épreuves vous mettez sa patience; en combien de manières enfin vous abusez de sa longue tolérance que vous semblez condamner par l'impatience de vos ressentimens. S'il ne vous épargnoit, il faudroit qu'il eût sans cesse la main levée pour vous punir; les châtimens se succéderoient. *Il n'y auroit rien de sain en vous depuis les pieds jusqu'à la tête.* Sa colére ne sauroit plus par où vous frapper.

Mais il ne cesse point de vous pardonner: il dissimule vos péchés dans la vue de votre pénitence; il vous laisse vivre pour vous corriger; il vous aime encore avec toutes vos imperfections. Eh! qui êtes-vous donc pour être moins indulgent que lui? Etes-vous plus digne de respect? êtes-vous plus juste & plus saint? Y a-t'il plus de crime à vous offenser? Lui en faites-vous un de ses bontés pour vous? lui faites-vous une loi par votre exemple? ou croyez-vous qu'il ne vous sied pas d'imiter le sien?

Réunissez sous vos yeux toutes ces pensées, & confondez-vous. Représentez-vous combien vous êtes injuste de ne pas vouloir souffrir ceux que Dieu souffre, lui qui est la justice même; combien vous êtes insensé de vous rendre indigne du pardon par le refus de pardonner. Demandez-vous ce que vous deviendriez, si votre maître n'avoit pas plus de pitié pour vous, que vous voudriez en avoir pour le reste de ses serviteurs; & pourquoi vous voudriez les punir, tandis que leur maî-

tre & le vôtre ne les punit pas. Où eſt le reſpect que vous lui devez? Il a pitié de l'ouvrage de ſes mains, & ne veut pas perdre ceux qu'il a faits. Faut-il donc qu'il conſente que vous les perdiez? Vous, ver de terre, vaſe d'argile, vous ne pouvez ſouffrir qu'un de vos ſerviteurs oſe frapper les autres; vous voulez qu'il ſe ſouvienne de ſa condition, qu'il vous conſerve un droit dont vous êtes jaloux; vous aimez qu'il vous faſſe un ſacrifice de ce qu'il ſouffre, qu'il vous prenne pour juge des torts qu'on lui fait; & vous lui procurez alors une ſatisfaction plus grande qu'il n'auroit oſé ſe la faire à lui-même. Que riſquez-vous d'avoir pour votre Dieu cette déférence? Que ne devez-vous pas attendre de ſa juſtice pour eſtimer la grandeur des injures qu'on vous a faites, & de ſa puiſſance pour vous en dédommager? N'allez donc vous plaindre qu'à lui. Laiſſez-le faire, & ne preſſez pas une vengeance qui retomberoit ſur vous-même.

VII. LEÇON.

Le ſeul déſir de la vengeance en conſomme le crime. On tue les hommes par l'envie de les tuer. Le cœur ſe dédommage par la langue, de ce que les mains ne peuvent exécuter. Les vengeances ſont injuſtes dans leurs objets, dans leurs moyens & dans leurs effets.

A Ne conſulter que les ſentimens de la nature, il ſemble que rien n'étoit moins néceſſaire dans la loi que la défenſe de l'homi-

cide. On ne conçoit pas comment un homme peut se laisser emporter à sa fureur, jusqu'à tuer un autre homme. On est indigne de ce nom, quand on croit que le meurtre volontaire est quelquefois permis. La nécessité de punir ceux qui troublent le repos de la société par le violement des loix, ne rassure point l'horreur naturelle que nous avons de répandre le sang de nos semblables. Les Juges sont allarmés, quand ils doivent prononcer un arrêt de mort; & quelque juste qu'il soit, ce n'est pas sans raison que la profession de ceux qui l'exécutent, est regardée comme infame parmi nous. De quel œil aussi Dieu peut-il nous voir attenter mutuellement à cette vie qu'il nous conserve lui-même avec tant de soin? Concevez-le, vindicatifs. C'est le crime dont votre impatience se rend coupable. Revenez-en toujours à la maxime, que pour se faire une juste idée de la nature des péchés, il faut les considérer dans leurs derniers excès. Un désir consenti devient un adultére, parce qu'il en contient toute l'injustice. La haine formée ne différe point de l'homicide, parce qu'elle le commet dans la disposition du cœur.

N'est-il pas vrai que la vie de celui que vous haïssez, vous déplait? Sa mort vous causeroit du plaisir. S'il dépendoit de vous, il cesseroit de vivre. Votre modération dans l'ardeur de la vengeance, n'est que le fruit de la crainte des loix, ou de quelqu'autre vue d'amour-propre. Un reste d'horreur naturelle arrête la main; l'impuissance est souvent l'unique frein qui vous retient. Ne vous flattez donc pas de vos réserves. Vous croyez faire grace à vos ennemis, & vous leur faites tout

le mal que vous pouvez leur faire. Votre cœur va devant Dieu jusqu'où la main se porteroit sans la crainte des hommes. A ses yeux on tue de l'épée des désirs. Celui que vous haïssez, vit; mais le Seigneur vous redemandera son sang. Vous frémiriez si la colére vous avoit fait répandre celui d'un seul de vos freres; & c'est l'attentat que vous commettez dans la vengeance que vous croyez la plus modérée.

Les hommes qui ne voient point les cœurs, ne punissent que les œuvres. Mais il est digne de Dieu, qui pénétre les volontés les plus sécrétes, d'en punir l'injustice: c'est par-là qu'il est offensé. L'homicide extérieur peut se consommer par mille accidens innocens. Celui-là seul en est coupable qui l'a voulu contre les loix de la nature & contre la défense du Créateur; & la vengeance contient cette volonté plus ou moins criminelle, selon les divers dégrés de la haine. Une haine consommée est un homicide consommé.

Quel si grand mal ai-je fait, dites-vous; je ne tue personne? Vous vous trompez, & vous oubliez que ce n'est pas aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu que vous avez à vous justifier. Vous ne tuez point, c'est-à-dire, que vous ne trempez vos mains dans le sang d'aucun homme. Y pensez-vous bien? N'avez-vous donc jamais lu l'Evangile? N'avez-vous jamais entendu que quiconque se met en colére contre son frere est digne du même châtiment que celui qui le tue; que quiconque lui dit une injure, sera puni comme celui qui lui donne la mort? Ces décisions de Jesus-Christ vous étonnent; mais elles sont dignes

de ſa ſageſſe & conformes à l'idée que nous devons avoir de la juſtice qui ne peut réſider que dans le cœur, & qui ſe viole par le cœur. Une parole eſt-elle donc digne de toutes les vengeances du Seigneur. Oui, ſi cette parole eſt inſpirée par la haine qui les mérite.

Jugez par-là de la valeur de tous ces termes que la colére vous met à la bouche; de toutes ces expreſſions auſſi dures que bizarres, que la vengeance a conſacrées à ſes uſages; de tous ces noms imaginés pour donner du ridicule à ceux qui vous déplaiſent; des tours ironiques, des tons moqueurs, des traits piquans que l'aigreur ſuggére, & dont la malignité s'applaudit. Tous ces outrages peuvent être & ſont ſouvent des crimes égaux à celui de l'homicide, parce qu'ils en ont toute la malice. Que ne doit-on pas penſer, en effet, d'une paſſion qui n'eſt arrêtée que par d'autres paſſions? & qui ſait dans ces emportemens, juſqu'à quel point la colére eſt coupable?

La main ſe refuſe au cœur, & le cœur ſe ſert de la langue. La haine eſt retenne par des intérêts humains, par le défaut de moyens ou de forces. Mais l'animoſité, qui ne veut pas laiſſer ſon injure impunie, ſe dédommage par les invectives. Un déſir confus de ſe venger, qui n'a pas encore eu la liberté de délibérer ſur la maniére, inſpire les menaces. On veut faire craindre au moins le mal qu'on ne peut faire, qu'on ſent peut-être qu'on ne fera pas, & qu'au fond on voudroit avoir fait. S'il s'offroit une occaſion de ſe ſatisfaire impunément, on ne la manqueroit pas. On la cherche par des déſirs ſecrets; on s'en occupe, on

médite tout ce que le reſſentiment & la malignité peuvent ſuggérer de vues poſſibles de ſe défaire de l'objet qui déplait, ou de l'anéantir. Ce ne ſont que les difficultés & les inconvéniens qui en font rejetter les projets. Et que ſont toutes ces penſées, ſi ce ne ſont pas de vrais homicides? On ſe calme, on ſe modére au dehors; mais on a tué ſon frere en la maniére qu'on l'a pu.

Quelle différence de cette conduite & de celle de Dieu! Il menace quelquefois, mais ce n'eſt que pour épargner. Il avertit par-là le pécheur de prévenir ſes châtimens par la pénitence. S'il vouloit le perdre, ce ſeroit par des coups imprévus. Mais le vindicatif ne fait prévoir ſes coups, que dans l'impuiſſance de les porter. La perte de ſon ennemi ſeroit aſſurée, s'il n'avoit beſoin, comme le Tout-Puiſſant, que de la vouloir. Dieu veut qu'on pardonne du fond du cœur; & les menaces font voir que ce n'eſt point le cœur qui pardonne. L'homicide y eſt conſommé. C'eſt toujours là que la vengeance tend, à quelques objets qu'elle paroiſſe s'attacher, & de quelques moyens qu'elle ſe ſerve.

Quelle ſorte de maux & d'injuſtices ne commet-on pas par les ſeules vengeances de la langue! La mort & la vie ſont en ſa puiſſance, dit le Sage. On nuit au repos, à la fortune, & ſur-tout à l'honneur, dont la perte eſt pour nous comme une premiére mort. Le déſir de la gloire eſt naturel à l'homme : il eſt fait pour elle; il eſt vrai que l'impatience de ce déſir l'aveugle; il cherche ſa gloire dans les hommes; il oublie que leurs opinions ne ſont point ſa régle; que leur eſtime n'ajoute rien

à

à notre mérite; que leurs mépris n'en diminuent rien; que ce que nous sommes dès à présent, & ce que nous devons être, leur est également inconnu; que ce seroit par le cœur qu'il faudroit nous juger, & que leur pénétration ne va pas au delà des apparences; que ce qu'ils condamnent, n'est pas toujours condamnable; que ce qu'ils traitent de folie, peut être plein de sagesse; que d'ailleurs ils ont trop de passions pour être équitables, & trop d'intérêts pour être sincéres. N'importe : nous ne consentons point à nous voir mépriſés de personne; & nous ferions le mal plutôt que d'être blâmés dans le bien.

Or, quelles armes cette foiblesse n'offre-t'elle pas à la vengeance la plus impuissante? Elle juge de ses ennemis par elle-même; & quand les moyens de les perdre lui manquent, elle cherche à les accabler de tout le poids de ses propres mépris, &, s'il se peut, de ceux du monde entier. Telle est l'origine & l'usage de ces noms outrageux, que l'animosité fait donner, & que le ressentiment fait rendre. Si les défauts qu'on se reproche, sont faux ou naturels, l'injustice redouble; c'est une cruauté : s'ils sont véritables, celui qui commence, se rend coupable de ce même excès; mais celui qui rend injure pour injure, est infiniment moins excusable. Le dépit de l'humiliation qui l'irrite, lui fait mieux sentir tout le déplaisir qu'il cause.

Dans certaines personnes vives & sujettes à la promptitude, le cœur désavoue souvent les reproches que la bouche prononce. C'est l'impatience & la sensibilité qui les arrache, plutôt que la malignité qui les suggére. Ils

ſont à peine échappés, qu'on voudroit les retenir. Ils ſont criminels ſans doute. Mais que penſer de ces injures qui ſont dictées par des haines étudiées, qui diſtilent leur fiel goutte à goutte, & prononcées par des langues aiguiſées à loiſir, qui ne lancent leurs traits envenimés que pour faire de profondes plaies? Que penſer de ces reproches réfléchis qui veulent faire toute leur impreſſion, & qui ſe font avec un deſſein formé de flétrir l'honneur de ſon frere? Qu'en penſer, ſinon que ce ſont de vrais homicides?

Quelle fureur vous aveugle? Par quelles illuſions mettez-vous ſi peu d'accord entre vos ſentimens & vos procédés? Vous ſouffririez-vous, ſi vous aviez répandu le ſang de quelqu'un dans un tranſport de colére? Vous conſoleriez-vous, ſi par quelque coup d'imprudence ou de hazard, vous aviez fait une plaie mortelle? Et cet honneur que vous attaquez, ne vous ſeroit-il pas à vous-même plus cher que la vie? Les hommes peuvent ſe tromper ſur ce point; mais il faut meſurer ce qu'on leur ôte ſur l'eſtime qu'ils en font. Un homme n'en eſt pas moins privé d'honneur, quoique le ſujet en ſoit injuſte & frivole. Qu'importe, ſi c'eſt caprice ou raiſon? Qu'importe que ce ſoit le fer ou le poiſon qu'on emploie, quand on ôte la vie?

A quelles barbaries encore la vengeance n'emporte-t'elle pas? On ouvre les tombeaux pour chercher dans une famille des taches que les ſiécles avoient effacées. On attaque la probité dans un emploi dont elle eſt l'ame, où tout intérêt eſt ſuſpect, où les moindres doutes forment des ſoupçons, où c'eſt une infa-

mie de n'être pas loué. Les professions ont chacune leurs louanges propres; elles demandent certaines qualités qui ne peuvent leur manquer sans les rendre odieuses. Pas ces endroits la réputation se flétrit d'un coup de langue, qui ne feroit ailleurs qu'une impression très-légére; & c'est par-là que votre vengeance les attaque.

Que faites-vous quand vous osez toucher aux mœurs de ceux qui paroissent vicieux dès qu'ils ont des foiblesses, de ceux dont le ministére deshonoré devient inutile? Que faites-vous quand vous réveillez des fautes oubliées ou réparées, quand vous publiez qu'un homme est sujet à certain défaut, quand vous lui supposez dans un âge mur, des vices qu'il avoit dans sa jeunesse? Celui qui est tombé ne se reléve-t'il donc jamais? Qué savez-vous s'il ne l'a pas fait avec avantage? S'il n'est pas plus avancé aujourd'hui dans le bien que vous ne l'avez vu dans le mal? Un Pharisien traite une femme de pécheresse au moment que ses péchés lui sont remis.

Que faites-vous, & qui vous a donné droit de révéler des péchés que Dieu tenoit cachés dans ses trésors qui ne devoient être manifestés qu'au dernier jour, & qui n'auroient été montrés que pour en rendre peut-être les réparations plus glorieuses? Vous ne dites rien que tout le monde ne sache; mais ce que tout le monde sait ou croit, en est-il souvent moins faux? La calomnie ne fait-elle pas quelquefois autant de chemin que les simples médisances? Des conjectures ne se donnent-elles pas quelquefois pour des accusations réelles? Les mauvais bruits ne s'accroissent-ils pas en passant de bou-

che en bouche? & vous-même comment savez-vous ce que vous osez publier? Ce sont des paroles que vous n'avez entendues qu'à demi, des faits dispersés que vous avez recueillis, dont vous avez ajusté les circonstances. Vous croyez ne faire qué rapporter, & vous inventez. Vous donnez au moins pour certain ce qui peut être très-douteux & très-équivoque.

Vous parlez, me dites-vous, d'un homme perdu de réputation, connu pour tout ce qu'il est. A qui prétendez-vous donc apprendre ce que vous en dites? Quel plaisir barbare trouvez-vous à décrier une vie qui ne l'est déja que trop? Vous frappez un corps mort, ou comme l'Amalécite impitoyable, vous achevez de tuer un mourant. Où trouverez-vous des excuses encore? Est-ce dans la légéreté des reproches? C'est en cela que votre vengeance se croit modérée. Mais l'injustice se dément toujours elle-même. Les coups qu'on va porter, ne feront point des coups mortels. On ne fera point de ces plaies qui ne peuvent se refermer; ce qu'on dit n'est qu'une bagatelle, une petite tache dans une glace, un petit défaut dans une belle vie.

Etranges justifications! quand un reproche est inspiré par le ressentiment, n'y a-t'il pas d'autant plus de malignité que l'objet en est plus léger? Il faudroit cacher avec soin des fautes énormes. La charité les couvre toutes; elle vous oblige à ménager le vice, & vous ne ménagez pas la vertu même. Vous essayez d'avilir de grandes qualités par de petites foiblesses. Ignorez-vous que c'est l'intention qui décide de nos actions & de nos paroles? Vous

faites tout le mal que vous voudriez avoir fait? & ſi vous n'en dites que peu de ceux dont vous vous vengez, c'eſt que vous n'en ſavez pas plus. Croyez-moi; la vengeance n'eſt pas ſcrupuleuſe, & les grands ſecrets riſqueroient beaucoup ſur des lévres qui ne ſavent pas retenir les plus petits. Le crime eſt preſque toujours entier dans le cœur, quand il n'y a dans l'action que la différence du moins au plus. On eſt capable de tuer, quand on eſt capable de frapper.

Que ſavez-vous au reſte de quelle conſéquence eſt le ſecret que vous révélez? Eſt-ce à vous à mettre le prix à la réputation de celui que vous décriez? Ce qui vous paroit à peine une injure, eſt à ſes yeux un excès d'outrage. Il en appelle à vous-même. Meſurez ſur vos propres ſentimens le tort que vous lui faites. Que penſeriez-vous? que diriez-vous? que ne feriez-vous pas, s'il vous avoit chargé de ces reproches que vous croyez lui devoir être ſi peu ſenſibles? Le ſont-ils moins pour lui qu'ils le ſeroient pour vous? Ecouteriez-vous ceux qui vous diroient que l'injure eſt ſi petite, qu'elle ne mérite pas la peine qu'on s'en fâche? On blâmeroit votre ſenſibilité, vos plaintes, vos emportemens; & vous les trouveriez plus que juſtes. Prenez donc un moment l'offenſe ſur vous, & voyez ſi vous la trouveriez ſi légére. Non, vous prononceriez qu'il n'y a qu'une malice noire qui puiſſe vous attaquer par cet endroit; vous exagéreriez la mauvaiſe intention pour vous en irriter encore plus; vous la ſuppoſeriez même où vous n'auriez pas le moindre ſujet de la ſoupçonner; vous juſtifieriez enfin toutes les plaintes qu'on peut

faire de votre vengeance, sur les objets auxquels elle s'attache.

Que sera-ce si vous y joignez l'injustice des moyens dont vous vous servez? Il y a des crimes qui ne s'exécutent que par d'autres crimes. La vengeance ne marche pas toujours à découvert; elle a besoin de l'artifice pour se couvrir. Une médisance déclarée ne lui réussiroit pas; on ne la contenteroit pas assez. Il faut cacher sa passion pour se faire croire; il faut lancer des traits de l'obscurité d'un cœur profond, dissimuler ses motifs, se couvrir du prétexte du zéle & de l'intérêt de ceux qu'on veut persuader; il faut leur donner adroitement des ombrages & des sujets de défiance; les avertir qu'ils accordent trop aisément leur estime; médire avec un cœur double, & louer en leur présence ceux qu'on déchirera quand ils seront absens. On mêle à des défauts légers la malignité des conjectures; on les fait voir par le côté le plus mauvais. Une malicieuse retenue semble faire une partie de ce qu'elle fait pour en laisser penser plus qu'elle n'en dit. On affecte de ne pas tout dire, quand on ne sait plus rien. Ce sont des réserves qui ne s'expriment que par des signes; mais qui lâchent la bride à l'imagination de ceux qu'on veut tromper. Vous paroissez quelquefois ne faire que médire par vos paroles, & vous calomniez par votre silence. Malice d'autant plus noire, qu'elle ne se déclare pas ouvertement.

Eh! d'où savez-vous ce que vous publiez? C'est la perfidie peut-être qui fournit des armes à la vengeance pour perdre un ancien ami. Vous abusez d'une confidence dont vous n'étiez pas digne; vous tournez la confiance con-

tre ceux à qui vous en devez de la gratitude. Quand on ſonge à ces excès, on eſt tenté d'adopter la maxime des anciens dans toute ſon étendue. Il y auroit de la ſageſſe à vivre avec certains amis, comme s'ils devoient devenir ennemis. Malheur à celui qui le fut d'un vindicatif; il payera cher ſes ouvertures pour une amitié trompeuſe. Il n'eſt rien que la furieuſe paſſion de ſe venger ne révéle; & que de droits on viole à la fois en révélant les défauts ſecrets d'un ami dont on ſe venge! Que ne falloit-il point pardonner à l'amitié même! Que ne devoit-on point à la confiance, à l'honneur, à la probité! Mais tous les moyens paroiſſent juſtes au reſſentiment qui veut ſe ſatisfaire.

On appelle à ſon ſecours le reſſentiment des autres; on ſe lie à ceux qui n'aiment pas celui qu'on veut perdre. On fait parler l'envie, la jalouſie, l'intérêt; on corrompt des témoins; on interroge des mécontens; on s'en prend à la religion, quand on a pour ennemis ceux qui font une profeſſion de piété particuliére; on fait entendre qu'il y a peu de gens de bien dans le monde; qu'il y en a beaucoup qui ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent; & que les plus ſaints reſſemblent au reſte des hommes; qu'ils ont leurs foibleſſes & leurs paſſions; qu'il y a plus de momerie que de réalité dans l'auſtérité de leurs mœurs; on décrie, en un mot, la vertu, pour décrier les perſonnes.

Qui pourroit imaginer tout ce que des femmes irritées ſont capables de faire contre d'autres femmes, auroit une idée des armes dont la vengeance eſt capable de ſe ſervir. Comme il n'eſt point de colére qui ne ſoit, ſelon le

Sage, au dessous de leur colére, il n'est point de malice qui ne soit courte auprès de leur malice. Rien ne leur échappe, quand elles ont résolu de perdre des ennemies ou des rivales. Ecoutez-les, elles vous conteront les confidences des passions & d'infidélités qu'elles leur ont faites, les services qu'elles leur ont rendus dans leurs intrigues, les parties qu'elles ont faites avec elles, les aveux qu'elles ont tirés de leurs complices, peut-être aux dépens de leur propre honneur. Tout se fait, tout se découvre, tout devient public; & plutôt que de ne se pas venger, leur injustice se tourne contre elles-mêmes.

Rassemblez maintenant sous vos yeux toutes ces affreuses images; représentez-vous le monde désolé par les ravages de la vengeance; & concevez la grandeur des maux par l'impossibilité des remédes. On fait perdre à l'un ses emplois, à l'autre sa charge; on ruine les familles; on renverse les fortunes; on arrête un homme qui faisoit son chemin, par le décri dans lequel on le fait tomber; on empêche les alliances; on désunit les proches; on allume les inimitiés entre les freres; on séme la mésintelligence entre les amis; on met la discorde dans les sociétés & dans les mariages. Un bruit qu'on a répandu sourdement, devient public, & fait toujours le mal plus grand qu'il n'est. La peine du péché survit aux larmes qui l'ont effacé. La parole échappée ne revient point: c'est l'étincelle qui cause un grand embrasement.

Souvent la source est imperceptible, & le fleuve qu'elle produit, inonde tout. Le poison d'une médisance secréte se répand sur toute

toute une race; & les ſuites de la vengeance ſont d'autant plus irréparables, que la cauſe en eſt plus inconnue. Le détail des réparations ſeroit infini, le travail immenſe, & ſouvent inutile. L'honneur ſur-tout, l'honneur n'eſt quelquefois pas moins difficile à réparer que la vie. Il reſte toujours à la réputation des flétriſſures ſemblables aux cicatrices des plaies qu'on a faites au corps. Il y a des noms donnés par le caprice qui caractériſent les hommes, & qui leur donnent du ridicule, quoiqu'ils n'expriment en eux aucune qualité qui ſoit mauvaiſe; des injures meurtriéres dont la bleſſure ne ſe guérit point; des reproches de vices deshonorans dont l'infamie demeure; & tous ces excès ſont plus énormes à proportion que les titres d'honneur qu'on a détruits, étoient plus chers ou plus néceſſaires. Que ſi tant de conſidérations ne ſuffiſent pas pour rallentir le déſir de ſe venger; ſi ceux qui prennent ce conſeil de leur impatience, ne ſont pas aſſez effrayés des maux qu'elle peut leur faire faire à d'autres, qu'ils avancent, & que l'idée qu'on va leur tracer de leurs propres tourmens, les rende attentifs aux leçons qui ſuivent.

VIII. LEÇON.

La haine réduite au désir de se venger, devient son propre supplice par ses réflexions, par ses inquiétudes, par ses soupçons, par ses défiances, par ses dépits, par ses altérations, par ses souhaits, & par les images même qu'elle se fait de ses vengeances.

DAns les premiers transports de la colére, il peut paroître doux de repousser une injure par une injure. La passion ne laisse point sentir son injustice ; & le plaisir de la vengeance n'est ni ralenti par les prévoyances, ni troublé par les retours. La douceur du péché n'est empoisonnée que par les amertumes qui la suivent. Mais la passion ne trouve pas toujours à se satisfaire à l'instant. Souvent l'offense n'est point personnelle. L'ennemi n'est point présent; les forces sont inégales, les circonstances ne sont pas favorables. On est retenu par le respect des personnes, & par la considération des lieux. Mille autres raisons de bienséance ou d'intérêt forcent à contenir son ressentiment, à différer de se venger, à haïr en attendant qu'on puisse perdre ou nuire, & quel tourment plus cruel ?

Toute attente qui devient trop longue, afflige l'ame, dit le Sage. Cependant les autres passions trouvent en elles-mêmes leur dédommagement. Il y a de la douceur dans les panchans qui les portent vers leurs objets: elles s'en occupent avec plaisir ; & presque toujours

leur plaisir le plus touchant est celui de leurs désirs & de leurs espérances. Mais le caractére de la haine est de faire son propre supplice: c'est la vipére qui déchire le sein qui l'a conçue; c'est un feu dévorant qui consume l'ame, & qui se rallume sans cesse; un trait qui s'enfonce de plus en plus par mille tristes réflexions. On porte par-tout sa peine; on en perd le sommeil; & la nuit redouble les horreurs du jour.

Plus on est seul, plus on se renferme en soi-même, plus on multiplie ses déplaisirs. C'est là que vous citez à tout moment votre offenseur pour le juger à votre propre tribunal. Vous vous le représentez par tous ses endroits les plus odieux. Toujours quelque nouvelle circonstance, ou quelque tour d'imagination vient aggraver son crime. Vous vous exagérez ses ingratitudes, son injustice, sa mauvaise foi, sa malignité, sa barbarie. Rien de tout ce qui nous offense ne peut être innocent. Les bonnes qualités nuisent, les bonnes intentions n'excusent point. On hait davantage, à proportion qu'on est forcé d'accorder plus d'estime; on devient soi-même plus injuste & plus ingrat que celui qu'on accable de ces reproches; ses bienfaits deviennent à charge; on déteste les services qu'il a rendus, les plaisirs qu'il a faits. Vous voudriez le haïr encore plus; & vous vous haïssez vous-même de l'avoir peut-être autrefois recherché, de l'avoir connu, de l'avoir aimé, de l'avoir produit. Vous vous faites des crimes de tout ce que l'estime & le bon cœur vous ont inspiré pour le servir ou pour le contenter; vous vous repentez enfin de tout le bien que vous avez pu lui faire.

L'injure qui ne ſort point de l'eſprit, tourne vers elle toutes les penſées : c'eſt une image odieuſe, mais importune, qu'on devroit éloigner, & qu'on rappelle. Dans les autres déſirs on embellit les objets dont on ſe promet la jouiſſance ; on leur prête des agrémens qu'ils n'ont pas. L'amour eſt ingénieux à rendre ce qui l'a touché toujours plus aimable ; mais la haine ne ſait qu'augmenter ſes peines. C'eſt là l'étrange eſpéce de plaiſir qu'on y trouve ; c'eſt un levain d'inquiétude qui s'aigrit de lui-même. On groſſit une idée funeſte, & déja trop odieuſe. Entrez dans un eſprit dont cette manie s'eſt emparée, vous le trouverez qui s'occupe à réaliſer les fantômes, qui cherche dans les intentions ce qui ne le chagrineroit pas aſſez dans les actions. Il ſuppoſe des vues chimériques à ceux qui n'ont pas eu la moindre envie de l'offenſer. Il faut bien qu'ils ſoient coupables, afin qu'il les haïſſe. Il appelle tous ſes préjugés à ſon ſecours pour les accuſer. Le mal qu'ils ont fait, eſt meſuré ſur ce qu'ils ſont & ſur ce qu'il croit être à leur égard. Cent fois cette comparaiſon revient, & ſe fait toujours avec un nouvel accroiſſement de dépit & de rage. Il leur dit des injures au fond de ſon cœur ; il les menace ; il lui échappe quelquefois contre eux des paroles mal articulées qui n'ont de la colére que les tons entrecoupés qui marquent les émotions de l'ame ; il léve le bras peut-être pour les frapper, ſans ſonger qu'ils ſont abſens, & hors de la portée des coups qu'il ſemble prêt à faire tomber ſur eux.

Si vous vous produiſez au-dehors avec un reſſentiment, de quelle paix y jouirez-vous?

Etes-vous capable en cet état d'une affaire un peu ſérieuſe? Avez-vous de l'attention pour ceux qui vous parlent? Comprenez-vous ce qu'on vous dit? Avez-vous l'eſprit préſent pour répondre à ce qu'on vous demande? Un homme chez qui la haine vit, ſonge-t'il où il va quand il marche? Réfléchit-il à ce qu'il doit dire? Voit-il ceux qu'il rencontre? Rêveur, diſtrait, morne dans les compagnies, on ne l'y reconnoit plus: il ne s'y reconnoit pas lui-même, ni ſes liaiſons les plus particuliéres; il eſt comme étranger par-tout; il ne ſait plus s'il doit ſe fier à quelqu'un parmi les hommes; s'il ne ſera point trahi par quelqu'un de ceux qu'il regardoit comme ſes plus fidéles; il n'oſe s'ouvrir, de peur de tomber entre les mains de quelqu'un qui ſoit dans les intérêts de celui qu'il voudroit perdre.

Ce n'eſt pas tout: il craint de le voir, tandis qu'il ne peut le voir périr; il ſe bannit des ſociétés où il ſait qu'il ſe trouve; & ſi malgré ſes précautions, il ne peut éviter ſa préſence, quelles ſubites altérations ſur ſon viſage! quelles mortelles agitations dans ſon ame! il l'a rencontré des yeux, & chaque regard qu'il jette ſur lui eſt un nouveau trait dont il perce ſon propre cœur. Il ſe trouble de ſon repos; il ſe fait un tourment de ſon bonheur; il eſt percé juſqu'au vif, s'il en entend parler avec eſtime; il ne peut ſouffrir qu'il trouve encore des égards & des amis dans le monde. Ses propres amis lui deviennent ſuſpects, s'ils n'entrent pas dans ſon reſſentiment; & comme Saül, il ſe croit haï des ſiens, ſi David en eſt aimé. Démentez-moi, ſi vous haïſſez vous-même, & ſi vous trouvez quelqu'un qui haïſ-

ſe, ne l'invitez plus dans les lieux qui faiſoient ſes plus cheres délices, quand vous prétendrez l'y forcer à voir ce qu'il déteſte; ne lui parlez plus même d'aucune eſpéce de plaiſir innocent. Il n'en eſt plus capable. La vie lui devient à charge.

Eh! quelle vie plus triſte en effet & plus miſérable pourrois-je me figurer, ſi je haïſſois, & que l'objet de ma haine fût une de ces perſonnes à qui des liens néceſſaires nous attachent? s'il falloit l'avoir inceſſamment ſous mes yeux, le ſervir, lui obéir, l'accompagner, habiter, travailler, manger avec elle, coucher toutes les nuits ſous le même toit, & peut-être dans le même lit? Ce ſeroit vivre en quelque ſorte avec la mort; ce ſeroit avoir continuellement devant ſoi l'inſtrument de ſon ſupplice.

A la penſée de ces tourmens, on ne conçoit pas comment les inimitiés peuvent être éternelles entre les freres, entre les époux, entre les membres d'une même ſociété. Auſſi n'y regnent-elles pas impunément; les maux cachés ſe déclarent par leurs effets; les fiévres lentes minent inſenſiblement les ſantés les plus robuſtes. D'où vient que cet embonpoint ſe perd, que ce tempérament ſe dérange, que cette jeuneſſe ſe flétrit, que la maigreur défigure la beauté la plus vive? D'où viennent ces triſteſſes profondes, ces mélancolies ſombres, ces phyſionomies altérées qu'on voit avec ſurpriſe, où la nature & la fortune ont réuni tous les agrémens du monde? Que manque-t'il à Caïn pour être content? D'où vient ſon air triſte & ſon viſage abattu? C'eſt qu'il hait en ſecret Abel, & qu'il ne peut le ſouffrir.

Voilà le ver qui le ronge, voilà le feu caché qui le consume.

En couteroit-il donc autant pour oublier une injure, pour étouffer un ressentiment, pour se guérir d'une jalousie cruelle, pour se mettre au-dessus d'un mécontentement d'état qui donne de l'aversion pour les personnes? La tranquilité de l'ame est-elle un bien qui ne mérite pas qu'on l'achéte au prix de quelque violence? Et que faudroit-il, après tout, pour calmer votre trouble, pour dissiper ces soupçons qui vous allarment, ces pensées inquiétes qui vous agitent, pour vous rendre vos plaisirs & votre repos, pour vous redonner à vos affaires, à vos amis, à vous-même, pour vous résoudre enfin d'être moins malheureux & moins coupable? Réfléchir un peu sur les raisons qui vous interdisent la colére & la vengeance, sur la nature des injustices que vous croyez qu'on vous a faites, sur les maux même que votre sensibilité vous cause. Il ne faudroit que comparer ce que vous souffrez pour nourrir votre ressentiment, avec ce que vous souffririez pour l'étouffer; qu'avoir pitié de vous-même; que choisir les moindres entre les maux.

Ces réflexions sont-elles plus tristes & plus capables de troubler votre paix, que celles qui vous occupent dans le désir de vous venger? Ne devriez-vous pas être surpris vous-même comme votre caractére se dément ici contre ses propres intérêts? N'est-ce pas vous qui ne voulez entendre parler de rien qui vous chagrine, qui banniſſez de votre esprit toutes les pensées qui peuvent en altérer la tranquilité, qui ne pouvez vous appliquer à rien de

sérieux qui ne vous fatigue, qui haïssez les devoirs qui demandent de vous quelque contention, qui ne donnez qu'à regret à vos affaires les plus pressantes, des momens qui suspendent votre panchant pour les amusemens & pour la vie désœuvrée? Vous reconnoissez-vous maintenant? & comment ne détestez-vous pas l'empire que la haine a pris sur cette liberté dont vous étiez si jaloux?

Que méditez-vous qui ne soit capable d'affliger l'ame au lieu de la consoler, qui ne doive la remplir de secrétes horreurs? L'humanité, le sang, la probité, l'honneur, la sincérité, la foi, la pitié ne se révoltent-elles point chez vous? N'en coute-t'il rien pour étouffer tous ces sentimens, & pour se familiariser avec des images funestes? Voudriez-vous être condamné à n'entendre jamais parler que de meurtres, de violences, de trahisons, d'empoisonnemens, de morts tragiques? En écoute-t'on les récits sans frémir? En est-on témoin, sans éprouver des mouvemens de tristesse, des saisissemens? Voit-on punir les coupables sans se souvenir qu'on est homme, & sans être touché de quelque sorte de compassion? Voit-on quelque espéce de malheur sans y être sensible, quand on n'a point d'intérêt qui ferme le cœur à la pitié? Des renversemens de fortunes, des ruines de familles, des accidens funestes, des ravages de Province, des villes pillées ou renversées par des tremblemens de terre, des maisons abattues par le débordement des eaux, ou consumées par les flammes, des hommes frappés de la foudre, écrasés sous des ruines, ou brisés par des chutes! Les plus anciennes histoires des parricides &

des cruautés ne les font pas venir jusqu'à nous sans quelques émotions qu'elles perpétuent de siécle en siécle. On frémira toujours du meurtre d'Abel, de l'inhumanité des enfans de Jacob contre les Sichimites, de la vente de Joseph leur frere, du massacre d'Amnon, des cruautés de Néron.

Ce détail est long, & ne suffit peut-être pas à représenter toutes les scénes tragiques que vous vous donnez à vous-même dans un cœur ouvert à toutes les fureurs de la haine. Comme Esaü, vous attendez avec impatience la mort d'un pere, d'une mere, d'un époux, d'un frere; vous repassez dans votre esprit tout ce que le ressentiment peut suggérer de vues possibles de vous venger ou d'être vengé par d'autres; vous appellez à votre secours le bras des hommes & celui de Dieu; vous armez toute la nature pour votre cause; vous formez tous les souhaits que le dépit, la malignité, le mauvais cœur & la rage vous inspirent. O! si cet objet de votre implacable haine pouvoit ne point revenir de la maladie dont il est frappé! s'il pouvoit périr dans ce voyage, être assassiné par des voleurs, être submergé par la tempête, écrasé par le tonnerre! si vous pouviez vous-même l'étouffer entre vos bras! s'il venoit à perdre ce fils ou cette épouse qu'il idolâtre, & en mourir de déplaisir! s'il trouvoit en son chemin quelqu'un qui le fît repentir du mal qu'il a fait à tant d'autres! si quelque main secréte pouvoit renverser sa fortune, lui susciter une foule d'ennemis, lui faire perdre les bonnes graces de ses protecteurs, le supplanter dans ses emplois! s'il vous étoit possible d'abréger ses

jours, de lui donner quelque poiſon lent! ſi vous aviez quelque moyen de gagner ſes domeſtiques, de corrompre ſon Médecin! ſi ſes affaires au moins ſe dérangeoient; s'il ſouffroit des pertes; s'il étoit forcé de diſparoître & de vous délivrer de ſa préſence!

Vous fuiriez néanmoins ceux qui voudroient vous ſuggérer de ſi déteſtables inhumanités; vous frémiriez d'entendre des diſcours ſi indignes de l'homme; vous croiriez avoir ſujet de vous en offenſer; vous rougiriez du moins de paroître y prendre quelque plaiſir. Iriez-vous féliciter vos amis ſur la mort de quelqu'un de leurs plus proches? Leur diriez-vous en face qu'ils ſont bien heureux de l'avoir perdu? N'eſt-il pas établi dans le monde d'en marquer de la douleur, de prendre le deuil de ceux qu'on aimoit le moins? N'eſt-il pas indécent de ſe réjouir de la perte de ſes ennemis les plus déclarés? Ce ſont là des leçons de la nature même; & vous auriez à vous reprocher votre inhumanité, ſi vous n'étiez pas affligé d'être exaucé dans tous les vœux que vous faites. Ah! renoncez donc à cette conſolation meurtriére, & ne croyez pas pouvoir vous faire un plaiſir pur de déſirer ce qui ne pourroit que vous affliger, ſi vous étiez raiſonnable. Travaillez plutôt à reprendre des ſentimens de paix & de charité pour ceux que vous haïſſez; & voilà vos chagrins diſſipés, vos inquiétudes calmées, votre tranquilité rétablie. Ne quittez pas le rivage tandis que les vents ſoufflent; ne vous embarquez pas ſur une mer agitée. Les tourmens du déſir de la vengeance ne ſont encore que le commencement des douleurs. Heureux, ſi la peinture

que je vous en ai tracée, vous en fait craindre de plus affreux; & plus heureux, si vous êtes assez sage pour vous épargner les uns & les autres!

IX. LEÇON.

Le projet de se venger séduit par ses fausses douceurs & par ses fausses espérances. On y trouve des difficultés dans la nature des vengeances, dans les moyens & dans le choix des personnes dont on veut se servir, dans le caractère & dans la situation de celles qu'on attaque. L'entreprise est quelquefois impossible, souvent inutile. On n'en recueille que beaucoup de crimes, de désagrémens & de ridicules.

IL est aisé, dira quelqu'un, de raisonner contre les inimitiés quand on n'a point d'ennemis; de peindre les tourmens de la haine quand on n'en éprouve point les atteintes. Mais un homme offensé ne peut s'empêcher de sentir la plaie qu'on lui a faite; une injure est un poids qui surcharge; & le ressentiment, un feu renfermé qu'on ne peut contenir. Il faut que le cœur se soulage, & qu'il se satisfasse. Eh bien, courez donc à la vengeance; mais demeurez encore un moment. Attendez que je vous découvre un avenir qui ne prépare à votre esprit que de nouvelles tortures.

Je pourrois vous dire avec une assurance que l'expérience justifie: vous souffrez, mais bientôt vous souffririez moins, quand vous ne

laisseriez qu'au tems seul le soin d'adoucir vos peines. Le feu de la passion se rallentit insensiblement quand on ne l'entretient point par les réflexions, ou quand l'esprit en est détourné par la distraction des affaires & des soins de la vie, quand on sait donner le change à ses pensées par des diversions sages. On revient de ses transports quand l'objet qui les excite, disparoit. Une injure qu'on cesse de sentir, s'efface & se pardonne aisément. N'êtes-vous point vous-même de ces caractéres qui ne haïroient jamais s'il falloit haïr toujours? Les esprits les plus vifs & les plus violens sont les moins capables de constance dans les impressions qu'ils prennent. Il ne faut quelquefois qu'une absence de peu de jours pour oublier qu'on s'est mis en colére, & pour revoir sans émotion la personne qu'on auroit perdue dans ses premiers mouvemens. Mais vous voulez vous venger; l'impatience vous tyrannise, & la vengeance vous semble douce. Formez-en donc le projet, & comptez, s'il se peut, tout ce qu'il va vous en couter.

Commençons. Etes-vous bien décidé sur la nature de votre vengeance? Sera-t'elle secréte ou déclarée? Est-ce à la personne de votre ennemi que vous en voulez? est-ce à sa fortune? est-ce à sa réputation? Par où l'attaquerez-vous, & quelles sortes de chagrins lui pourrez-vous faire? A combien de perplexités cette premiére délibération vous expose-t'elle? Les vengeances qui vous plairoient le plus, sont celles qui vous sont le moins possibles : vous n'êtes point à portée de frapper par l'endroit sensible : c'est la force ou les occasions qui vous manqueront. Que de précau-

tions pour tenir votre projet caché ! Si vous avez besoin de confidens, où les choisirez-vous? Leur découvrirez-vous tout le fond de votre cœur? Oserez-vous leur avouer vos vrais motifs? Si ce sont d'honnêtes gens, voudront-ils servir votre ressentiment? Si ce sont des méchans, vous seront-ils fidéles? Quel fond à faire sur des ames noires, basses, mercenaires? & en trouve-t'on d'autres qui veuillent se prêter à des manœuvres aussi honteuses que celles de la vengeance?

Si c'est une surprise que vous méditez, que de détours pour couvrir vos démarches! Que d'artifices pour faire tomber votre homme dans vos piéges! Que de courses pour le suivre lui-même dans ses allures! Que d'attentions & de vigilance pour savoir ses heures, pour ne pas manquer le moment favorable! Que de sûretés à prendre pour ne rien risquer en l'attaquant! Et si vous le manquez, si vous êtes trahi, que de peines & de pas perdus! quels risques à renouer une intrigue nouvelle & souvent également inutile! quelle folie de sacrifier son repos à l'espérance d'une satisfaction vaine, au désir d'un plaisir malin qu'on ne se procurera point peut-être, & dont il ne restera que le tourment de l'avoir inutilement recherché!

Ce sont ces difficultés peut-être qui rendent les vengeances personnelles plus rares : on se tourne du côté de l'honneur, & l'entreprise n'est pas moins épineuse; une réputation bien établie n'est pas facile à détruire; les taches d'une vie déréglée ne sont pas toujours faciles à découvrir. Que d'adresse il faut pour calomnier avec succès, pour persuader ceux qui

ne se préviennent pas aisément, & qui se défient sagement de trop de crédulité! On devient suspect à ceux qui connoissent les personnes, & qui savent démêler les ressorts secrets qui remuent les cœurs. A quels retours on s'expose, quand on se commet avec la vérité qui se révéle tôt ou tard! Est-il rare de voir le mensonge se démentir, & le menteur confondu? Aurez-vous assez d'art pour donner un mauvais tour à des actions simples, pour faire entrevoir le mal sous les apparences du bien? Comment vous ferez-vous croire si vous avez à décrier quelqu'un dont vous n'aviez jamais parlé qu'avec estime? Comment effacerez-vous le souvenir d'une louange sincére? Comment reviendrez-vous contre vos propres témoignages?

De tous côtés les difficultés croissent selon la différence des objets & des situations. Que vous reviendra-t'il d'observer de près une conduite que vous voulez noircir, & qui n'a rien maintenant que de régulier, ou qui couvre ses désordres sous des dehors qu'il vous est impossible de pénétrer? Où trouverez-vous des témoins pour vous révéler les écarts d'une jeunesse qui s'est passée dans un pays éloigné, dans un séjour inaccessible à vos recherches? Par quels artifices, ou par quelles promesses engagerez-vous des confidens & des complices à vous découvrir des secrets qui leur sont importans & précieux? Quelle impression des fautes que vous aurez découvertes pourront-elles faire, si ces fautes sont légéres, ou si elles ont été glorieusement réparées? A quel propos irez-vous parler de ce que vous savez peut-être, mais que vous n'auriez jamais dû

ſavoir ? Quel uſage ferez-vous d'une découverte que vous n'aurez pu faire que par des voies illégitimes ou ſacrées ? Le reſſentiment pourtant vous fera tenter tous ces moyens, ou plutôt la précipitation vous fera donner dans tous ces piéges.

Il y a des occaſions où l'honneur ne peut être flétri que par l'infamie de celui qui ſe venge. Vous avez entendu ce que vous ne deviez pas entendre ; vous avez lu ce qu'il ne vous étoit pas permis de lire ; vous avez révélé ce qui vous avoit été confié ſous le ſceau d'un ſecret inviolable. La vengeance eſt de toutes les paſſions celle qui doit être la plus prudente ; & pour ne rien riſquer, il faut preſque toujours pouvoir ſe venger, ſans laiſſer voir qu'on ſe venge. Il faudra ſouvent que ceux qui ſont les plus néceſſaires à vos deſſeins, en ſoient les moins inſtruits, que vous les faſſiez agir comme des inſtrumens inanimés qui ne ſavent pas à quel uſage on les met. Vous voulez ſavoir quelles ſont les connoiſſances & les liaiſons de la perſonne à qui vous cherchez à nuire ; ce qui la méne en certaines maiſons ; qui ſont ceux que vous voyez entrer dans la ſienne ; ce qui s'y fait ; ce qui s'y dit ; ſi ſes affaires ſont arrangées ; ſi cet homme a du bien ; s'il a des dettes ; comment il ſe conduit dans ſes emplois ; quels ſont ſes protecteurs ; comment ils le ſont devenus ; par quels intérêts il a mis certaines gens dans les ſiens ; quels ſont ſes amis les plus fidéles. Que ne faut-il pas ſavoir quand on veut trouver l'endroit foible de celui qu'on a réſolu de ruiner ou de perdre ? & comment, & de qui le pourrez-vous ſavoir ſans paroître trop curieux, ſans

donner des soupçons à ceux que vous interrogerez? Par quels détours tirerez-vous d'eux certains détails? Par où les conduirez-vous à certains aveux? L'entreprise en est souvent par elle-même aussi vaine que pleine d'inconvéniens & de difficultés.

Mais la vengeance est insensée; elle s'obstine à vouloir ce qu'elle peut le moins. Les difficultés redoublent selon les personnes. Qui êtes-vous, & à qui avez-vous à faire? Ecoutez le Sage qui vous demande ce qui peut arriver au pot de terre qui se heurte contre le pot de fer, si ce n'est de se briser. Un homme riche & puissant vous maltraite & vous menace encore. Il ne vous reste avec lui d'autre parti que de souffrir & de vous taire. Agitez-vous, tourmentez-vous, épuisez-vous, animez-vous de toute votre colére. Quelle vengeance tirerez-vous d'un homme à qui vous ne pouvez faire ni bien ni mal; d'un homme indépendant, qui, n'ayant rien à espérer de vous, n'en a rien à craindre; d'un homme que son rang & son élévation mettent si fort au-dessus de vous, que vos traits n'arriveront jamais jusqu'à lui, trop heureux s'ils ne retombent pas sur votre tête? Toute votre vengeance sera réduite aux vains efforts que vous aurez faits pour vous venger.

Un autre trouvera dans sa prudence des précautions contre vos surprises, dans ses amis de la protection contre vos violences, dans son crédit des ressources contre vos intrigues. Vous aurez pour ennemi un honnête homme qui n'aura point d'autre crime que celui de vous avoir déplu par son amour pour la justice, ou par celle que le monde lui rend de

vous

vous le préférer; un homme qui ne vous donne aucune prise, & qui ne vous laisse voir aucun endroit par où vous puissiez le frapper, autre sujet de désespoir. Vous échouerez dans les entreprises les mieux concertées, dans les poursuites les plus légitimes; vous exigerez des satisfactions qui ne vous seront point faites, quelque juste que soit votre cause; vous consumerez vos biens & vos jours dans les chicanes des procédures, ou vous vous rebuterez enfin de leurs lenteurs; vous aurez le déplaisir de voir une insulte impunie après un tems assez long pour rallentir les inimitiés les plus cruelles. Que de projets en effet dont il ne reste que le chagrin de les avoir formées, & de les avoir inutilement suivis!

Quel acharnement enfin plus déraisonnable que celui de se venger d'un indigne, dont les injures ne doivent offenser personne, parce qu'elles sont incapables de deshonorer! d'un misérable dont on ne peut attendre de réparations! d'un homme si perdu de réputation, si dépourvu de biens, qu'il pourroit vous défier de le rendre plus infame ou plus malheureux! Renoncer donc à la vengeance, c'est en mille occasions faire à la raison le sacrifice d'un désir inutile, d'un désir impuissant, d'un désir qui ne se satisfait que par son propre tourment. Il suffiroit d'aimer un peu son repos, d'être capable de compter avec soi-même, & de prévoir toutes les peines d'un engagement dont le succès est pour le moins toujours incertain.

Que faites-vous? où vous précipitez-vous? Vous ne consultez qu'un transport furieux qui vous aveugle; vous prenez une résolution vio-

lente, mais téméraire; vous mettez la vengeance d'une action, peut-être innocente en elle-même, au prix des plus grands crimes. Vous ſerez fourbe, impoſteur, médiſant; vous riſquerez votre tranquilité, vos biens, votre réputation; vous vous perdrez peut-être; mais vous aurez le plaiſir de perdre un ingrat, un perfide, un homme ſans honneur & ſans probité; vous apprendrez qui vous êtes; vous ferez voir qu'on ne vous attaque pas impunément; vous ſaurez tirer raiſon d'un affront; vous ferez repentir un impertinent de ſon inſolence; vous ferez connoître un mal-honnête homme pour ce qu'il eſt; vous démaſquerez un hypocrite; vous vous le promettez dans votre ame, & vous oubliez que toutes ſortes d'intérêts devroient déſavouer en vous des réſolutions auſſi honteuſes que funeſtes. Vous avez l'indiſcrétion de le dire à vos ennemis même; vous vous agitez; vous menacez; vous tonnez. Rien ne fait tant de bruit que la colére, mais ſouvent ſi peu d'effet. Ce ſont les cris de la montagne qui met le monde dans une grande attente, & qui n'enfante qu'une ſouris. Tout ſe termine quelquefois à des démarches ridicules; on veut faire des taches au ſoleil; on lance des traits contre la lune; on bat l'air; on donne des coups d'épée dans l'eau. La vengeance ſe tourne contre celui qui la médite: c'eſt le chien qui mord la pierre qu'on lui jette, & qui s'y caſſe les dents.

X. LEÇON.

Le plaisir de la vengeance est trompeur dans l'exécution même. On ne fait ni tout le mal qu'on croyoit faire, ni celui qu'on vouloit. On se désespére tour à tour de s'être trop ou trop peu vengé. On se repent des vengeances légitimes & des illégitimes, & on trouve toujours qu'on a moins fait pour sa satisfaction, que pour son tourment.

C'Est le sort de tous les désirs les plus naturels, de se méprendre dans l'idée qu'ils se font de leurs objets. L'homme veut être heureux, & ce panchant lui fait imaginer un bonheur parfait dans tout ce qu'il se propose. Il ne considére que les agrémens des situations qu'il se figure. Ce sont des lointains toujours agréables à la vue, quoique de près ils n'offrent souvent que d'affreux déserts. Le présent désabuse des promesses de l'avenir.

Est-il étonnant que les illusions soient encore plus grossiéres dans un désir aussi désavoué par la raison que celui de la vengeance? Il n'en est point de laide aux yeux de la passion qui la conçoit. L'impatience de se contenter lui persuade que son contentement sera parfait; & quelques horreurs qu'il y ait dans le projet, on se représente, après l'exécution, le plaisir le plus touchant. Mais ce plaisir n'est qu'un fantôme qui s'évanouit au moment qu'on croit le saisir. On voit qu'on s'est trompé dans ses prévoyances & dans ses mesures; on n'a

pas trouvé l'endroit ſenſible ; on voit triompher un ennemi d'une vengeance inutile, inſulter à la foibleſſe de celui qui s'étoit flatté de l'abattre ſous ſes premiers coups. Il ſe ſoucie peu de ce qu'on s'imaginoit qui lui tenoit fort au cœur. Il n'en eſt ni moins heureux ni moins tranquile après ce qu'on a tenté pour renverſer ſa fortune, ou pour troubler ſon repos. Une calomnie découverte n'a fait que redoubler pour lui l'eſtime publique. La haine s'eſt tournée contre le calomniateur ; il n'en a pas même été cru dans ſes médiſances. Son animoſité n'a point eu d'autres ſuccès que de réveiller le zéle des amis de celui qu'il attaquoit. Il le voit plus chéri, plus protégé, plus affermi que jamais dans ſon poſte. C'eſt l'arbre qui n'eſt ébranlé que pour jetter enſuite de plus profondes racines.

Quel dépit pour un homme piqué, qui meſure ſa vengeance à ſon reſſentiment ! il compare les injures avec les injures, les torts avec les torts. Il a fait peut-être quelque mal ; il a trouvé quelque moyen ſecret de nuire ; il a cauſé des déplaiſirs & des dommages. Mais ce n'eſt pas là ce qu'il vouloit ; il n'eſt pas content de lui-même ; ſes déſirs ne ſont point remplis ; l'hydropique n'a bu que pour augmenter ſon altération ; la ſoif de ſe venger renait de la vengeance même, & l'illuſion ne ceſſe point encore ; on veut ſe contenter, & on ne ſe contente point. Le cœur ſent toujours ſa bleſſure, & le reméde aigrit le mal. L'injure la plus légére ne paroit jamais aſſez réparée. Delà cet acharnement à nuire, qui renouvelle à chaque occaſion le tourment de ceux qu'il anime, qui perpétue les inimitiés

par les vengeances. Toute la vie se passe quelquefois dans cette cruelle envie qui consume le cœur qu'elle possède. Un homme n'a été offensé qu'une fois par un autre; mais il s'offense lui-même à chaque fois qu'il se venge, par le déplaisir de ne s'être pas encore assez vengé.

Samson se voit trahi par sa nouvelle épouse; & dans le feu de sa colére, il la quitte, & s'en retourne chez ses parens. Mais l'infidélité n'étoit pas de celles qu'on croit ne pouvoir oublier. Son ressentiment se calme, & sa passion renait. Il s'en va plein d'empressement, retrouver cette femme chérie qu'il n'a point cessé d'aimer. On a cru pourtant qu'il haïssoit, & selon l'usage du tems & du pays, le beau-pere a donné pour second époux à sa fille un ami de Samson même. A cette nouvelle, il se livre à ses transports; il croit que l'injure qu'il a reçue d'un seul, le met en droit de tourner son courroux contre tous les Philistins. Non, leur dit-il, je n'aurai désormais rien à me reprocher : je vous ferai tous les maux que je pourrai vous faire. Il brûle en effet leurs moissons, leurs vignes, leurs oliviers. Les Philistins allarmés cherchent à le satisfaire. Ils brûlent eux-mêmes ceux dont il a reçu l'outrage. Le voilà plus que vengé sans doute; mais non. Samson n'est point satisfait, & se prépare à se venger encore.

Là conduit une passion qui ne sait pas se contenir dans les bornes de l'équité, parce qu'elle a violé l'équité même: on n'est content, on croit du moins ne l'être que quand on a fait plus de mal qu'on n'en a souffert. Toute vengeance est excessive; mais il y a

des excès dans cet excès même. On se croit tout permis dans ses emportemens. Mais que de funestes retours quand le sang froid succéde aux animosités ! Ce n'est plus alors le désespoir de ne pouvoir se venger assez qui tourmente ; c'est le désespoir de s'être trop vengé.

Désespoir plus cuisant, parce qu'il nait d'un sentiment plus juste, & qu'il est aidé de tout le secours des réflexions. On revient de ses transports avec la cruelle surprise de ce mari qui croyoit avoir tué son rival, & qui reconnoit en lui son fils unique ; avec tout le saisissement d'un chasseur qui croit avoir tiré sur une bête, & qui voit un homme expirant ou blessé de ce coup fatal. Foibles images encore des déplaisirs mortels qui suivent quelquefois les vengeances excessives ou précipitées. Là, c'est un époux enragé de s'être deshonoré lui-même en deshonorant son épouse. Ici, c'est une mere désespérée d'avoir fait à toute sa famille un tort irréparable, en éclatant sur la foiblesse de sa fille. C'est un fils qui ne peut se souffrir depuis qu'il a révélé l'ignominie de son pere. C'est un ami qui perd un ancien ami par un moment d'impatience ; & le désespoir redouble par la comparaison de ce qu'on avoit souffert, & de ce qu'on s'est permis.

Jettez un moment les yeux sur les ravages de la vengeance, & jugez si elle ne doit pas être elle-même effrayée d'avoir fait tant de maux pour une injure légére, pour une parole, pour un chagrin d'un moment. On voit des maisons ruinées, des veuves désolées, des enfans orphelins, ou réduits à la mendicité. Les innocens ont été punis pour les

coupables. Ceux même qu'on ſuppoſoit auteurs ou complices du crime, ne l'étoient point. On reconnoit ſa mépriſe & leur innocence. On avoit été trop léger dans ſes ſoupçons, trop crédule à de faux rapports; on ne s'étoit pas aſſez défié d'un maître ou d'un jaloux; on avoit été trompé par des apparences équivoques. Le mal eſt fait pourtant, & quel en eſt le reméde? D'inutiles regrets, des déſirs impuiſſans de réparer une perte irréparable. On ne rend point la vie aux morts. Des réputations flétries ne ſe rétabliſſent guères. On n'a pas aſſez de crédit pour remettre en place ceux qu'on a deſſervis. On n'eſt pas aſſez riche pour dédommager tous ceux qui ſouffrent des torts qu'on a faits. On a tout pu pour les perdre, & rien pour les ſauver; on a livré les uns aux rigueurs de la juſtice; on a forcé les autres à quitter leurs emplois, à ſe bannir de leur patrie. Ceux-ci ſont perclus de quelque membre; ceux-là ſe reſſentiront toute leur vie des coups ſourds qu'on leur a donnés; ces autres traineront leurs malheureux jours dans la miſére & dans le mépris. On leur a fermé tout accès auprès de ceux qui faiſoient leur unique eſpérance; on les a décriés de tous côtés par des impoſtures ſecrétes; on leur a cauſé des dommages dont ils ne connoitront jamais les auteurs.

Quel affreux ſpectacle! Quel tourment pour un cœur qui conſerve encore des ſentimens! Qu'il paie cher la malheureuſe ſatisfaction d'avoir voulu rendre le mal pour le mal, & d'en avoir fait plus qu'il ne croyoit en faire! Quels reproches on ſe fera le reſte de ſes jours, de certains emportemens de jeuneſſe, de certains

tours d'une malice noire que l'impuiſſance de ſe venger ouvertement avoit inſpirés! Les vengeances même qui ne laiſſent rien à réparer, tourmentent par leur ſeule injuſtice, quand la probité prend le deſſus dans une ame où les paſſions ont regné. Que ces ſouvenirs ſont amers! Que ne donneroit-on pas pour effacer ces taches d'une vie qui ne ſe ſignale plus que par la modération? Que de regrets enfin ne coutent pas quelquefois les vengeances qui paroiſſent les plus légitimes, & dans leur principe, & dans leur objet! Il ſe mêle toujours quelque mouvement étranger dans le zéle. Nous agiſſons plus par ſentiment que par lumiéres, & nous prévoyons rarement toutes les ſuites de nos démarches.

Les Tribus d'Iſraël s'arment contre celle de Benjamin, qui ſe fait une fauſſe gloire de l'impunité d'un crime infame : elles ſont repouſſées deux fois avec des pertes capables de rallentir la vengeance la plus ardente. Cependant il ſe donne un troiſiéme combat où les Benjamites ſont opprimés par la force & par l'artifice. Mais qu'arrive-t'il? Au lieu de chants de victoire, ce ne ſont que des cris lamentables & des torrens de larmes. Les vainqueurs ſont inconſolables de la perte des vaincus. Pourquoi, diſent-ils, a-t'il fallu qu'il périt une Tribu d'Iſraël? Et toute leur inquiétude eſt déſormais d'en ſauver, s'il ſe peut, les triſtes reſtes.

De quel œil peut-on donc voir ces vengeances d'emportement, où il n'entre aucune eſpéce de juſtice? Tandis qu'on eſt animé de ſon reſſentiment, tout paroit énorme dans les injures qu'on croit avoir reçues; mais la réflexion nous

nous fait voir que nous ne ſommes point offenſés, ou que nous le ſommes bien moins que nous ne penſions. On reconnoit alors qu'on s'aime trop ſoi-même; qu'on tient trop à des intérêts qui devroient être indifférens; on rougit d'un emportement déraiſonnable. Mais enfin le mal eſt fait, & ne peut ne point l'être.

Imaginez-vous les penſées de ces furieux qui s'en prennent aux choſes inanimées des déplaiſirs qu'on leur fait, qui brûlent, qui déchirent, qui caſſent, qui jettent tout par les fenêtres. Il ne leur manquoit que de s'y jetter eux-mêmes, & de ſe caſſer les bras & les jambes pour chagriner ceux qui les chagrinent. Ils en reconnoitroient encore mieux toute la folie d'une indignation qui ſe ſeroit tournée contre elle-même. Au moins ne peuvent-ils s'empêcher de ſentir les torts qu'ils ſe ſont faits, de rougir des ravages qu'ils ont cauſés dans leur maiſon; de ſe faire des reproches plus cuiſans que tous ceux qu'ils pourroient recevoir des autres. C'eſt d'eux que le Proverbe dit, qu'ils ont arraché leur nez pour faire tort à leur viſage.

Ce ſont là les charmes de la vengeance. Goutez-les, homme aveuglé par votre ſenſibilité. Votre ennemi ne peut vous échapper. Le voilà tombé dans vos piéges: il eſt à portée de vos coups; il vous eſt facile de l'opprimer, de l'humilier, de le perdre ſans reſſource. Mais ſoyez aſſuré pourtant qu'il vous en couteroit encore moins pour lui pardonner. Si votre vengeance eſt moindre que l'injure; ſi vous ne pouvez nuire autant qu'on vous a nui, chagriner autant qu'on vous a chagriné; vous aurez le déplaiſir

de ne vous être pas assez vengé. Si vous donnez dans l'excès opposé ; si vous faites plus de mal qu'on ne vous en a fait ; vous vous repentirez de vous être trop vengé. Ainsi, ou irrité par le dépit d'une vengeance trop médiocre, ou déchiré par les remords d'une vengeance excessive, vous vous rendrez plus malheureux que satisfait. Ce qui pourra vous arriver de plus heureux, ce sera de revenir aux conseils de la raison, de reprendre des sentimens d'humanité, de reconnoître votre injustice, & de vous reprocher éternellement la vengeance la plus spécieuse dans ses prétextes, & la plus modérée dans les réparations qu'elle se sera faites.

XI. LEÇON.

Les vengeances sont funestes, soit qu'on s'en repente, ou qu'on ne s'en repente pas. On se fait haïr de ceux qui ne haïssoient point. On aliéne pour toujours ceux qui pouvoient revenir. On irrite par l'emportement ceux que la modération pouvoit adoucir. On multiplie ses ennemis. On se prépare des frayeurs & des dangers contre lesquels rien ne peut rassurer.

LEs regrets sont inévitables aux cœurs qui ne sont emportés que par la vivacité du tempérament ; à ceux qui sont capables de revenir de leurs préjugés sur les injures, & de se convaincre de l'injustice des vengeances les plus modérées. Ils perdent le repos de la

conſcience ; & c'eſt avoir perdu le fruit du repos de la vie. Tous les autres accidens qui peuvent la troubler, les infortunes, les pertes, les infirmités, ſont de moindres maux que les ſouvenirs d'un emportement qu'on déteſte. Le monde n'a point d'objets aſſez touchans pour dédommager un cœur du déplaiſir d'avoir fait le mal, & de ne pouvoir le réparer.

Mais une vengeance dont on ne ſe repent point, n'eſt pas moins funeſte à la tranquilité dont on pouvoit jouir en pardonnant. La prudence des paſſions s'égare dans ſes penſées; elle ſe jette dans les inconvéniens qu'elle veut éviter ; elle croit guérir les maux, & ne fait que les aigrir. Un homme vous fait une réponſe impertinente ; il vous dit des injures ; il vous menace ; c'eſt un brutal qui vous connoit à peine, & qui vous inſulte comme par gout, & pour avoir le plaiſir d'inſulter. Celui-ci vous maltraite & vous frappe ſans ſujet ; cet autre vous tend un piége, & vous fait faire une fauſſe démarche. Il y a peut-être plus de malignité naturelle que d'inimitié pour vous. Ce n'eſt pas toujours la haine & la colére qui font agir ceux que vous regardez comme vos ennemis. Ceux qui vous haïſſent dans un tems, ne ſont pas incapables de redevenir vos meilleurs amis. Nous ne nous prévenons ſouvent les uns contre les autres, que parce que nous ne nous connoiſſons pas aſſez. L'expérience & le tems nous déſabuſent. Certains traits marqués qui caractériſent les hommes, nous font voir combien nos antipaties & nos averſions étoient déraiſonnables. Mille événemens nous convainquent de nos mépriſes, & de

l'injuſtice de nos préventions. Il y a des conduites qui déſarment les ennemis les plus paſſionnés & les plus furieux. Une égalité d'ame qui ne ſe trouble point au milieu des injures; la bonté qui les fait pardonner; la généroſité de ſervir dans l'occaſion ceux dont on eſt offenſé; ce ſont là des eſpéces de vengeances capables d'adoucir les eſprits les plus intraitables.

Mais un reſſentiment qui ne conſulte que lui-même, n'entend rien à toute cette ſageſſe. Qu'avez-vous donc fait, impatience aveugle? Vous avez cru qu'une premiére injure pardonnée ſeroit une leçon de vous en faire une ſeconde; que vous apprendriez à quiconque voudroit vous inſulter, que vous aviez l'ame trop baſſe pour reſſentir un affront, ou trop lâche pour oſer vous en venger. Vous n'avez pas voulu qu'il fût dit que vous manquiez de moyens pour vous mettre à couvert des coups qu'on ſeroit encore tenté de vous porter. Vous craigniez enfin que l'impunité ne rendît un aggreſſeur plus inſolent, & vous l'avez irrité par la punition. Vous vous étiez flatté de lui faire appréhender le poids de votre bras, l'étendue de votre crédit, le pouvoir de vos amis, & les reſſources que vous trouvez dans vous-même. Eſt-ce là l'effet que votre vengeance a produit? & ne pourroit-on pas vous dire qu'il y avoit un parti plus ſage à prendre?

La crainte eſt un frein puiſſant pour arrêter l'audace des méchans. On peut être audacieux ſans être intrépide; & rien ne doit l'être moins que l'injuſtice. Mais on ne réuſſit pourtant pas toujours à ſe faire craindre. La

vanité se flatte, & se croit plus terrible qu'elle n'est. On ne sait pas se servir de ses avantages. Les armes les plus effrayantes cessent de l'être en certaines mains. Il y a des gens qu'on ne craint jamais. Il eût été bien plus sûr, croyez-moi, de penser à vous faire aimer. Une réponse douce calme la colére, dit l'Ecriture; mais un discours inspiré par le ressentiment, ne fait que l'aigrir davantage. La modération fait revenir ceux qui paroissoient les plus incapables de retour, & la vengeance les rend à jamais irréconciliables.

Tremblez, vous qui croyez avoir fait trembler vos ennemis. C'est à vous maintenant de redouter ceux que vous avez prétendu réduire par la crainte. Vous avez allumé contre vous des inimitiés éternelles. Attendez-vous à voir vos plus beaux jours livrés à de continuelles allarmes. Figurez-vous les frayeurs insensées de Caïn, qui sait qu'il n'y a point d'homme sur la terre, & qui craint d'être tué par le premier qu'il rencontrera. Telle est l'agitation qui suit une vengeance souvent très-légére en apparence. Il n'y a plus de paix à se promettre, parce qu'il n'y a plus de sûreté. Vingt ans, trente ans après le châtiment, le ressentiment se réveille. Le silence est souvent plus à craindre que les menaces. On ne se tait que pour mieux concerter le mal qu'on veut rendre; que pour en attendre une occasion plus favorable. L'intérêt ou la crainte font dissimuler pour ne rien risquer; mais le tems léve enfin les obstacles.

Aujourd'hui vous triomphez d'un ennemi plus foible que vous. Mais serez-vous toujours dans cette place qui vous met hors d'at-

teinte aux insultes, ou qui vous donne de l'avantage pour les repousser? Aurez-vous toujours ce protecteur assez puissant pour arrêter toutes les entreprises qu'on pourroit faire contre vous? Il vous arrivera quelque disgrace. Celui dont vous vous êtes vengé, deviendra lui-même plus puissant; & d'ailleurs il ne faut pas toujours beaucoup de pouvoir pour beaucoup nuire. Un homme irrité par la vengeance, se porte à des excès dont il auroit frémi dans un premier mouvement. Il n'avoit fait que vous frapper légérement; il n'avoit touché qu'à votre honneur; il en vouloit tout au plus à votre fortune. Mais dans son désespoir il attentera peut-être à votre vie même. Que de dangers pour une satisfaction achetée quelquefois au prix de tant de peines, & mêlée de tant d'amertumes! On observera votre conduite; on vous suivra dans toutes vos démarches; on fera contre vous tout ce que vous avez fait contre celui dont vous avez voulu vous venger.

On ne sauroit imaginer à combien de terribles retours ce funeste plaisir est sujet. C'est lui qui remplit le monde des événemens les plus tragiques. Une offense reçue nous touche; & personne ne le sait mieux que celui qui n'a pu la souffrir impunie. Mais une offense rendue nous pique infiniment plus. Dans les fausses idées de l'amour-propre, elle a pour celui qui la rend, toute la gloire d'un triomphe, & pour celui qui la reçoit, toute la honte d'un châtiment. La vanité qui se trouve humiliée, s'irrite; & nous verrons bientôt quelles sont ses fureurs, lors même qu'elle ne se croit qu'offensée. L'opinion des hommes a

pour ce fol entêtement un étrange pouvoir. Vous avez vu toute la Tribu de Benjamin périr, plutôt que de laiſſer venger ſur quelques-uns des ſiens l'outrage fait à la femme d'un Lévite. Il ſemble que le crime impuni ceſſe d'être honteux; & on ſe croit plus deshonoré par le châtiment que par la faute.

Ainſi pour un ennemi dont vous aurez voulu vous faire juſtice à vous-même, il vous en naitra pluſieurs. Vous verrez toute une famille ſe déclarer contre vous & contre les vôtres; vous ſerez chargé de toutes les imprécations que David fit contre Joab, lorſqu'il ſe fut vengé d'Abner. Les inimitiés ſe perpétuent par-là juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération; les enfans portent l'iniquité des peres; leur nom même devient odieux dans tous ceux qui le portent, quoique quelquefois ils ne ſoient point de leur race. Vos amis, ſi vous en avez qui ſoient ſages, condamneront votre emportement; & ſi, pour votre malheur, vous en avez d'aſſez inſenſés pour approuver vos tranſports, & pour vous animer à la vengeance, ſeront-ils aſſez puiſſans pour ſauver les ſuites? Quels conſeils vous donne-t'on, quand on vous exhorte à ſacrifier vos biens, & votre vie peut-être, à la vaine gloire de tirer raiſon d'un affront qui n'eſt ſouvent qu'imaginaire? Ne dût-il vous en couter que votre liberté, que la perte de votre établiſſement, que le déplaiſir d'abandonner votre partie, & de vivre errant dans le monde; quelle garantie vous promet-on? Quel dédommagement trouverez-vous dans ceux que vous aurez trop écoutés?

Conſultez-vous le premier ſur un projet dont

les ſuites vous intéreſſent plus que tout autre. Voyez comment vous éviterez les malheurs préſens que la vengeance traine après elle. Qui vous délivrera des craintes de l'avenir? Remettez-vous devant les yeux tout ce que vous avez appris, & tout ce que vous avez vu de vengeances malheureuſes, dont tout le poids eſt retombé ſur ceux qui ſe ſont fait une loi de ſe contenter à quelque prix que ce fût. Que de loiſir ils ont pour ſe repentir d'un emportement ſi fatal! Contez-vous à vous-même tous leurs tourmens, & comparez-les avec ce qu'il vous en couteroit pour renoncer aux eſpérances qui les ont trompés. Vous n'avez qu'à le vouloir, qu'à réfléchir un peu ſur les chagrins qui précédent la vengeance, ſur les peines qui l'accompagnent, ſur les troubles & les diſgraces dont elle eſt ſuivie; votre intérêt vous fera pancher alors du côté de l'indulgence & de la modération. Vous ne trouverez de plaiſir aſſuré que dans l'oubli d'une injure, & ce plaiſir ſera bientôt le fruit d'un déſir ſincére de l'oublier.

Au reſte, ne bornez pas ces maximes aux vengeances d'éclat. Peut-être trouverez-vous dans vos intérêts mille autres raiſons de ne pas vous les permettre, ou dans votre caractére, des diſpoſitions particuliéres à ne pas les déſirer. Peut-être n'êtes-vous ni d'une humeur, ni d'un état à vous faire beaucoup d'ennemis étrangers. Mais il y a de petites offenſes domeſtiques, dont les vengeances n'ont pas de moins triſtes ſuites. La paix d'un mariage dépend quelquefois d'un premier déplaiſir pardonné, & la méſintelligence d'une premiére faute dont on a trop marqué de reſſentiment.

Nous péchons tous, & nous ne voulons point qu'on nous puniſſe. Le châtiment nous irrite, à proportion que nous croyons avoir plus de droits au pardon. Ces droits ſont grands entre les époux, entre les freres, entre les proches, entre les perſonnes liées par état, renfermées dans la même retraite, & ſoumiſes à la même régle. Et qu'on remonte à la ſource du peu de paix qu'on voit regner dans toutes ces ſociétés, qu'on interroge les cœurs ſur leurs déplaiſirs, on trouvera que le mal vient moins des fautes commiſes, que des fautes punies. Une injure s'oublie tôt ou tard, & peut ſe pardonner; mais une vengeance reſte imprimée dans l'ame, & ne ſe pardonne guères.

XII. LEÇON.

Les ſatisfactions que la vengeance ſe promet, ſont des ſatisfactions chimériques. Les maux qu'on a ſoufferts, ne ſont point réparés par ceux qu'on fait. Le plaiſir qu'on en reſſent, eſt indigne de l'homme : on s'interdit l'eſpérance des ſatisfactions réelles; il ne reſte à celui qui s'eſt vengé, que la laſſitude des travaux inutiles.

SI la vengeance n'avoit pour but que de recouvrer un bien qu'on nous enléve, l'utilité s'y trouveroit jointe à la juſtice, & le déſir en ſeroit permis, pourvu qu'il ſe renfermât dans les moyens légitimes; mais rendre le mal pour le mal, c'eſt preſque toujours acheter bien cher un reméde inutile. Y eut-il ja-

mais d'envie plus furieuſe & plus inſenſée, que celle de ces vengeances gratuites, qui ne réparent point les offenſes, & qui n'empêchent point qu'on ne ſouffre tout ce qu'on ſouffroit avant de s'être vengé?

Quand l'intérêt cherche à ſe ſatisfaire par la violence; quand il viole les loix de l'équité que la nature inſpire; quand l'uſurpateur s'empare du champ de ſon voiſin; quand l'adminiſtrateur infidéle s'enrichit aux dépens de ſon maître; quand l'avare dépouille le pauvre par ſes uſures; quand l'exacteur s'engraiſſe du ſang des peuples; quand le juge ſe laiſſe corrompre par les préſens; quand les injuſtes enfin ſe font un plan d'accumuler biens ſur biens par toutes ſortes de voies honteuſes & ſordides, ils trouvent au moins dequoi ſe juſtifier à leurs propres yeux dans le fruit même de leur injuſtice. Ils peuvent ſe rendre compte des raiſons de leur conduite. En devenant plus coupables, ils ont rendu leur deſtinée plus floriſſante. Mais à quel bien la vengeance aſpire-t'elle? Qu'aura-t'elle de plus, après tous les tourmens qu'elle ſe donne?

C'eſt à cette queſtion qu'on a déja pouſſé les réflexions ſur la loi du talion. Quel avantage les offenſés retiroient-ils des ſatisfactions qu'on leur accordoit? Celui qui n'avoit plus qu'un œil, en voyoit-il plus clair, quand il avoit fait arracher celui de ſon ennemi? La veuve qui pourſuivoit le meurtrier de ſon mari, en étoit-elle moins veuve? Les enfans qui vengeoient la mort de leur pere, en étoient-ils moins orphelins? Les violences étoient punies; mais les pertes n'étoient point réparées. L'ordre public étoit vengé des viola-

teurs, & la vengeance laiſſoit dans leur entier les injures particuliéres.

Que vous reviendra-t'il donc à vous, qui ſuivez les conſeils d'une aveugle fureur? Vous avez eſſuyé de mauvais traitemens; on vous a fait perdre votre fortune, votre établiſſement, vos biens; on vous a décrié dans le monde; & quelles réparations prétendez-vous en tirer? Vous ferez autant de mal qu'on vous en a fait. Etrange réparation! Quoi! les bleſſures que vous ferez à votre ennemi, ſerviront-elles d'appareil aux vôtres? En ſouffrirez-vous moins, quand vous l'aurez fait ſouffrir avec vous? Le dérangement de ſes affaires rendra-t'il celui des vôtres meilleur? Rétablirez-vous votre fortune en ruinant la ſienne? Recouvrerez-vous le repos en les lui faiſant perdre? ſes mauvaiſes actions révélées effaceront-elles les taches de votre vie qu'il a découvertes? Ceſſerez-vous enfin d'être malheureux, quand vous l'aurez fait tomber dans tous vos malheurs?

Imaginations d'enfans! extravagance d'une paſſion qui ne ſait ce qu'elle fait! Voulez-vous voir une image achevée de ſa folie? Repréſentez-vous ces pourſuites enragées dont les tribunaux retentiſſent, où le public eſt attiré par la vivacité des déclamations, ou par une curioſité maligne. Quel ſpectacle plus digne de compaſſion, que celui de ce vindicatif obſtiné, qui, pour une légére injure, pour une parole qu'il veut faire déſavouer à celui qui l'a dite avec plus de légéreté peut-être que d'emportement, eſt réſolu de ſacrifier juſqu'au dernier denier à la ruine de ſon ennemi prétendu, comme s'il devoit beaucoup gagner,

ſi en perdant tout, il lui fait tout perdre! Seroit-ce une dureté d'arracher des mains de ce furieux l'épée dont il va ſe percer? Quel gout peut-il trouver dans une ſatisfaction ſi funeſte & ſi vaine?

Le ſpectacle devient riſible pour vous, quand il s'agit des vengeances du petit peuple & des femmelettes. Leurs triomphes vous réjouiſſent : vous aimez à les entendre compter les coups qu'on leur a donnés, & ceux qu'ils ont rendus; comparer leurs injures avec leurs repliques, leurs mauvais traitemens avec leurs vengeances : vous éclatez de l'imbécile ingénuité de leurs diſcours; ils ſe ſont bien *peignés*, ils ſe ſont arraché les cheveux, ils ſe ſont déchiré leurs habits, ils ont bien dit le fait à ceux qui les avoient rudement frappés. Dites-moi donc maintenant à qui vous reſſemblez mieux qu'à cette populace, quand vous vous repaiſſez de l'idée de votre vengeance. Votre triomphe vous ſemble peut-être plus digne de vous, parce que les objets en ſont plus nobles, c'eſt-à-dire, qu'on vous avoit fait de grands outrages, & que vous en avez rendu de la même meſure ou de plus grands. Eſt-ce ma riſée encore? eſt-ce ma pitié que vous voulez exciter par ces comparaiſons? La joie qui vous eſt commune avec l'ame la plus vile, c'eſt la joie d'avoir fait le mal ou de l'avoir rendu; joie toujours inhumaine, toujours indigne d'un bon cœur; joie ſouvent auſſi funeſte qu'elle eſt inſenſée; joie ſouvent auſſi pleine d'une double injuſtice. Vous vous applaudiſſez d'avoir vengé les injures que vous aviez reçues; c'eſt un premier ſujet de honte & de regret pour vous. Mais

de qui vous êtes-vous vengé ? d'un homme affligé de vous avoir offenſé. Le repentir peut-être avoit ſuivi de ſi près la faute, qu'il ne méritoit plus votre colére : vous avez voulu lui donner ſujet de ſe faire des reproches qu'il s'étoit déja faits; vous étiez déja ſatisfait par le ſacrifice du cœur, qui valoit mieux que toute autre victime ; vous avez ajouté peines ſur peines, & douleurs ſur douleurs; c'eſt un innocent que vous avez puni; vous vous êtes vengé d'une faute expiée, & vous avez pris une vengeance encore plus injuſte qu'inutile.

Vengeance nuiſible, qui ne vous apporte aucun avantage, & qui met obſtacle à ceux que vous pouviez eſpérer! Celui contre qui votre animoſité vient de s'armer à contre-tems, ſe préparoit peut-être à vous faire des ſatisfactions plus réelles que celles que vous vous êtes faites à vous-même. Il ſongeoit ſérieuſement à vous dédommager de vos pertes, à vous ſervir de tout ſon crédit, à vous aider à relever les débris de votre fortune. Il vient un tems où les animoſités même les plus vives meurent, où la voix de la conſcience ſe fait entendre aux plus endurcis; où les injures qu'on a faites, s'offrent à l'eſprit pour tout ce qu'elles ſont, & demandent elles-mêmes des réparations. La Religion preſſe, & ſes Miniſtres ordonnent des démarches ſans leſquelles les péchés ne ſont point remis. On n'attend pas toujours les approches de la mort pour reſtituer des biens uſurpés, pour révéler le ſecret d'une fraude ou d'une calomnie, pour faire des avances de réconciliation ſincére, & pour avouer des mépriſes cauſées par

trop de crédulité. Mais celui qui se venge, s'interdit toutes ces espérances; il se ferme toutes ressources; il renonce à tous les services qu'il pouvoit recevoir de ceux même qui sont réellement ses ennemis, & qui ne le seront pas toujours.

Voulez-vous donc savoir encore à qui vous ressemblez? A ces brutaux dont je vous ai parlé, qui se défont dans leur emportement des choses qui leur seront les plus nécessaires, qui brisent l'instrument dont ils viennent de se blesser, & qui n'en ont point d'autre pour achever leur ouvrage; à cet écervellé qui frappe la pierre du tranchant d'un rasoir qui le coupe, & qui reste avec sa barbe demi faite; à ceux qui menacent de casser les bras & les jambes à leurs gens pour leur apprendre à les mieux servir; à ces créanciers emportés qui veulent mettre le feu chez leurs débiteurs, pour les forcer à les payer; à cette populace mutinée qui jette au vent ou qui foule aux pieds le bled de ces hommes maudits qui le cachent pour augmenter la famine & la cherté: c'est, dit le Proverbe, jetter le manche après la coignée.

Un homme n'est jamais assuré qu'il n'aura pas besoin d'un autre homme. Il y a de la folie à se faire une affaire de mettre ceux qui ont pu nous nuire dans l'impuissance de nous servir, de leur enlever les moyens de nous faire des restitutions, de leur ôter jusqu'à la volonté de nous donner des preuves de leur repentir. Ne tirerez-vous pas beaucoup de secours d'une femme que vos brutalités auront plongée dans des infirmités continuelles? Ne serez-vous pas bien satisfait de nourrir à ne rien faire un enfant, un domestique que vous

aurez estropié par des coups qui sont échappés à votre colére? L'extravagance est d'autant plus grande, que nous renonçons à tous les droits que nous avions pour une vengeance dont il ne doit nous revenir que des remords ou de la honte.

Le seul regret de n'avoir rien avancé par la vengeance, est un tourment d'un nouveau genre: l'inutilité des travaux & des courses en redouble la fatigue. Le chasseur qui n'a rien pris, sent doublement sa lassitude. Nous ne voulons point perdre nos peines, & moins encore celles dont nous nous promettions quelque plaisir: un ouvrage qu'il faut recommencer, ajoute le dépit à l'inquiétude de le refaire; on se rompt les bras à frapper sur des choses molles qui ne rendent point les coups; on tombe de son élancement, quand la main porte à faux; & toutes ces ressemblances peuvent servir à nous représenter les différentes impressions des vengeances inutiles. Le profit ne répond point aux avances que vous avez faites: vous vouliez vous guérir, & vous sentez encore tout votre mal; satisfaire votre ressentiment, & il n'est point satisfait: vous avez fait du mal, & il ne vous revient rien de l'avoir fait; vous espériez que la vengeance vous calmeroit, & vous n'en êtes pas moins ému depuis que vous vous êtes vengé; la peine a passé le plaisir; vous avez fait de grands efforts, & vous vous êtes apperçu que vous frappiez en l'air: il ne vous reste de tous les tourmens que vous vous êtes donnés, qu'un abattement d'esprit, dont vous ne vous remettrez que par l'oubli d'une tentative, dont l'inutilité vous tiendra plus au cœur que l'espérance

du succès ne vous avoit flatté. Mais je me trompe; il reste au désir de la vengeance, un fantôme capable de lui faire des illusions qu'il faut achever de dissiper.

XIII. LEÇON.

L'honneur ne se perd point par les injures, & n'est point rétabli par la vengeance. Celui qui fait un outrage, le flétrit moins que celui qui le rend. Le monde se dément dans les idées qu'il s'en forme. Il trouve lui-même de la bassesse à se venger, & de la gloire à pardonner. Quoi qu'il en pense, ses opinions ne sont pas notre règle.

L'Illusion du monde la plus insensée, c'est d'avoir imaginé que l'honneur se détruit par un affront, & qu'il se rétablit par la vengeance. De quelque côté qu'on regarde cette erreur, on est également frappé de la force des préjugés qu'elle a formés dans une infinité d'esprits, & des fureurs qu'elle allume en certaines ames. Le sujet du grand étonnement, c'est qu'elle se soit accrue dans le sein du Christianisme, où les plus pures idées de la gloire se sont développées. Nous n'en reconnoissons point d'autre que celle du témoignage que notre conscience rend à notre vertu; ce n'est que par-là que nous sommes quelque chose. Le dégré de notre justice fait celui de notre grandeur; & delà cette maxime célèbre dans la doctrine des mœurs: Que personne n'est offensé que par lui-même.

On

On peut troubler notre repos, nous ôter nos biens, notre réputation, notre vie. Mais la conjuration de toutes les créatures ne nous deshonorera jamais. Notre juſtice réſide dans l'ame, où leur pouvoir ne s'étend point. Quelque traitement qu'on nous faſſe, on ne réuſſira point à nous inſpirer, malgré nous, un déſir illégitime à nous faire faire une mauvaiſe action, ſi nous ne le voulons pas. Or, tandis que nous ſommes conſtans dans l'amour de notre devoir; tandis que rien ne manque à l'intégrité de notre vie, notre gloire eſt entiére; notre ennemi n'a ſur nous aucun avantage. Ne dit-on pas, quand on veut définir un homme d'honneur, qu'il eſt toujours le même, droit, ſincére, équitable, fidéle à ſa parole, incapable de faire tort à qui que ce ſoit, de s'enrichir par des gains ſordides, de ſacrifier ſa conſcience à ſa fortune? Et laquelle de toutes ces qualités toujours eſtimables lui peut être ôtée par une injure?

Suppoſons pourtant que notre honneur puiſſe être bleſſé par un outrage; comment pourra-t'il être réparé par la vengeance? L'injuſtice peut-elle rétablir une gloire qui ne conſiſte que dans la juſtice? Ce ſeroit guérir une bleſſure par l'inſtrument qui l'a faite, & reblanchir avec du noir. N'eſt-ce pas vous-même, partiſan de la vengeance, qui nous dites, pour exagérer l'indignité du traitement qu'on vous a fait, que celui de qui vous avez reçu cet outrage, eſt un homme ſans honneur, un fourbe, un lâche, une ame baſſe? Ne le chargez-vous pas de tous les titres qui peuvent dégrader les hommes & les avilir? Vous penſez vrai, s'il étoit animé pour vous outrager des

indignes motifs que vous lui prêtez; s'il s'eſt ſervi des honteux moyens que vous dites. S'il vous a fait du mal, avec deſſein de vous le faire, ſans doute il s'eſt deshonoré. Mais comment vous ſera-t'il glorieux de l'imiter? Vous ferez pour réparer l'honneur, tout ce qu'il a fait pour le perdre; vous rendrez inſulte pour inſulte, outrage pour outrage: ou ceux qu'il vous a faits, ne le deshonorent point, ou ceux que vous lui rendrez vous deshonoreront encore plus.

C'eſt la ſeule différence que je puis concevoir entre l'offenſeur & l'offenſé qui ſe venge. Celui-là peut être emporté par la paſſion ſans réfléchir ſur ſon injuſtice; il y a quelquefois plus d'imprudence, plus de défaut d'uſage du monde, plus de vivacité que de malice. Mais dans celui qui ſe venge pour rétablir ſon honneur, l'inſulte eſt une inſulte raiſonnée; il ſe permet ce qu'il a condamné dans un autre; il eſt doublement coupable, & par conſéquent doublement deshonoré. Le ſeul moyen de rétablir votre honneur, ou plutôt de le conſerver, c'eſt de prendre une conduite toute contraire à la conduite de celui qui vous outrage: montrez aſſez de généroſité pour le ſouffrir; mettez-le dans tout ſon tort, & faites paroître ſes excès plus inexcuſables par votre modération; ne juſtifiez point ſes emportemens par les vôtres; ne vérifiez point ſes reproches par vos œuvres, & par la paſſion qui vous en fera plus faire qu'il n'en a pu dire. Sera-ce vous? ſera-ce lui qui paroitra modéré, quand pour une injure légére vous n'aurez point mis des bornes à votre reſſentiment? Vous ſerez tous deux injuſtes; mais il le ſera

moins que vous, & ſon honneur en aura moins ſouffert que le vôtre.

Le monde n'en penſera pas ainſi, dites-vous. Eh quoi? La patience, la douceur, la modération, la généroſité ne ſont-elles donc plus des vertus à ſes yeux? Pourquoi Cicéron croyoit-il donner une louange ſi glorieuſe à Céſar, quand il diſoit de lui qu'il n'oublioit que les injures? La vie de Joſeph eſt pleine de traits merveilleux; mais en eſt-il un dont vous ſoyez plus touché malgré vous, que du pardon qu'il accorde à ſes freres? Retenez-vous vos larmes en voyant la peine qu'il a de contraindre les ſiennes? David ne vous paroit-il pas plus grand quand il permet à Sémeï de vivre après avoir oſé lui jetter des pierres, & le charger d'injures, que quand il va pour ſe venger de celle qu'il croit avoir reçue de Nabal? Ne reconnoit-il pas lui-même qu'il n'auroit pu tremper ſes mains dans le ſang de cet ingrat, ſans faire une tache à ſa gloire? Ne force-t'il pas Saül, ſon ennemi le plus cruel, de rendre à ſa modération les plus glorieux témoignages? Deux fois il ſe voit maître des jours de ce Prince jaloux & furieux qui le cherchoit pour le perdre, & deux fois il ſe fait une loi de l'épargner. Saül en pleure de reconnoiſſance & d'admiration. C'eſt donc vous, s'écrie-t'il, mon cher David, c'eſt vous qui me conſervez la vie, tandis que je viens pour vous l'ôter! Ah! je reconnois mon crime & vos vertus. Oui, vous êtes plus juſte & plus digne de regner que moi. Des lions & des ours étouffés, un ſuperbe géant terraſſé, des armées défaites, des peuples aſſujettis élévent ce grand homme au-deſſus du reſte des hom-

mes; mais des injures oubliées l'élévent au-dessus de lui-même. David intrépide & redoutable, se fait moins admirer que David doux & modéré. La patience, dit le Sage, est préférable à la valeur; & celui qui sait commander à son propre cœur, vaut mieux que celui qui sait prendre des villes.

Toute la philosophie l'a pensé de même: elle n'a vu que bassesse d'ame dans la haine & dans la vengeance; elle a trouvé que le ressentiment & l'impatience ne venoient que d'un excès de foiblesse qui dégrade l'homme; elle a voulu que la fermeté du juste fût inébranlable au milieu des accidens de la vie les plus capables de troubler notre repos; elle a voulu que sa constance fût à l'épreuve des menaces, des mauvais traitemens, des adversités, des revers & des révolutions les plus funestes, & ce portrait n'a rien au fond que de conforme aux plus pures idées des vertus Evangéliques. La vraie grandeur de l'homme & du Chrétien, c'est que rien ne puisse altérer sa paix: il doit ne chercher que dans son propre cœur sa honte ou sa gloire, son infortune ou son bonheur. Tout lui doit être indifférent, tandis qu'il est constant dans l'amour de la justice.

Mais que trouve-t'on donc enfin de noble dans la vengeance? Où est le courage de celui qui ne peut soutenir la plus légére injure? Le Sage doit voir la ruine du monde entier d'un œil intrépide, & le vindicatif est comme enseveli sous ses propres ruines; ses mouvemens, ses agitations, ses transports ne sont que des témoignages qui déposent de toute sa foiblesse. Qu'y a-t'il en effet de plus foible

& de plus misérable qu'un homme qui ne se possède plus, qui n'est plus maître de ses désirs & de son repos, qui se sent déchiré par ses ressentimens, & livré sans cesse aux emportemens d'une passion furieuse; qui se fait à lui-même tout le mal que l'ennemi le plus puissant & le plus malin ne pouvoit lui faire?

Tandis que l'injustice & la violence ne vont qu'à nous enlever notre héritage, qu'à ruiner notre établissement & notre crédit, qu'à noircir notre réputation, qu'à nous accabler d'outrages & de coups, on ne nous ôte rien qui soit proprement à nous, & que mille autres accidens ne puissent nous ravir, rien qui fasse notre mérite & notre grandeur. Le sage infortuné n'en est pas moins sage; l'ennemi qui nous rend malheureux, n'a point sur nous de véritable avantage. Mais s'il trouble le calme de notre ame; s'il altére notre douceur; s'il nous fait perdre la patience & la modération, c'est alors que nous sommes vraiment vaincus par le mal; tout ce qu'il y avoit de grand en nous, est renversé, toutes nos vertus y succombent.

Où est donc le courage? Qu'est-ce que cette prétendue grandeur d'ame qui ne sait pas se défendre & se conserver elle-même? Y eut-il jamais, au contraire, rien de plus bas, rien de plus petit & de plus humiliant pour l'homme, que de dépendre des insultes & des caprices des autres hommes? Vous vous sentez, dites-vous, & vous n'êtes pas assez lâche pour souffrir un affront: dites que vous n'avez pas des sentimens assez nobles pour le mépriser; que vous n'avez pas l'ame assez élevée pour être hors d'atteinte aux insultes. Le plus in-

digne & le plus impuiſſant des mortels ſera maître quand il voudra, de montrer qu'il eſt au-deſſus de vous, qu'il peut à ſon gré troubler votre tranquilité, empoiſonner vos plaiſirs, remplir votre vie d'amertume, vous rendre miſérable au ſein de la deſtinée la plus heureuſe aux yeux du monde; une main cachée qui ne craindra point votre vengeance, vous percera de tous les traits de la médiſance & de la calomnie; un eſprit ſatirique & malin vous couvrira de ridicule, & vous déſeſpérera; un audacieux, un inſolent, un brutal ſaura trouver votre foible, & vous attaquer par où vous êtes ſenſible; vous ſerez en bute à tous ceux qui voudront vous faire du mal, & même à ceux qui ne le voudront pas. Cette ſenſibilité dont vous vous glorifiez, ſera bleſſée par une parole innocente, ou ſans malice, par un défaut d'attention, par le refus d'une déférence qu'on ne croira pas vous devoir.

Vous vous en vengerez : c'eſt votre reſſource, & par-là vous montrerez que vous n'êtes pas une ame de boue qui ne ſe ſent point. Vous vous vengerez, c'eſt-à-dire encore que vous n'aurez pas la force de réſiſter aux tranſports d'une paſſion furieuſe; que la raiſon chez vous perdra tous ſes droits; que la Religion n'y pourra plus rien par ſes plus preſſans motifs; que vous étoufferez juſqu'aux moindres reſtes des ſentimens de la nature; que vous ferez le mal pour avoir le plaiſir de le faire; que pour vous venger d'un méchant, vous le deviendrez; que vous commettrez le péché pour le punir; que vous perdrez l'occaſion de vous faire un mérite de votre conſtance, de

vous rendre invincible en apprenant à vous vaincre vous-même, & de prouver que rien ne peut nuire à qui ſait bien uſer d'un ennemi : c'eſt-à-dire, que vous donnerez à votre foibleſſe le nom de courage ; & que pour ne paroître pas vaincu par les hommes, vous vous laiſſerez vaincre par le vice.

La gloire des hommes ſeroit-elle donc enfin de ſe déchirer mutuellement comme les bêtes les plus féroces ? Leur grandeur conſiſteroit-elle à faire des malheureux, à perſécuter leur vie par des vengeances inſatiables ? Doivent-ils beaucoup s'applaudir de leur puiſſance, quand ils ont verſé le ſang de leurs freres, quand ils les ont marqués de quelques traits qui défigurent en eux la nature, quand ils les ont livrés aux extrêmités de l'indigence, quand ils les ont réduits à pleurer éternellement les pertes qu'ils leur ont cauſées, & regretter des perſonnes qui leur étoient auſſi cheres que néceſſaires ? Ne ſeroit-il pas bien plus glorieux d'épargner des coupables, de ſonger qu'on a pu les perdre, & qu'on les a ſauvés, de les forcer à confeſſer qu'ils doivent leur fortune & leur vie à ceux qu'ils avoient le plus ſenſiblement offenſés ?

C'eſt par-là, dit l'Ecriture, que Dieu fait éclater toute ſa grandeur ; c'eſt parce qu'il ne craint perſonne, qu'il ne ſe venge point des inſultes des pécheurs ; c'eſt parce qu'il eſt le maître de tous, qu'il les épargne tous. Il eſt bon, parce qu'il eſt grand ; il eſt patient dans les injures, parce qu'il pourroit s'en venger s'il le vouloit. C'eſt par cette pitié ſur-tout, & par le pardon qu'il montre ſa toute-puiſſance, & qu'il nous apprend que notre propre grandeur

consiſte dans l'humanité. Quand ſon exemple ne ſeroit donc pas une loi pour nous; quand ce qu'il fait ne ſeroit pas juſte par lui-même; quand tous ſes préceptes & tous les ſentimens de la nature ne nous inſtruiroient pas à pardonner; qu'y auroit-il de plus digne de notre émulation que d'aſpirer à devenir parfaits, comme il eſt parfait lui-même, que d'imiter ſa bonté, ſa patience, &, s'il eſt permis de parler ainſi, ſa généroſité pour ſes ennemis? Ce ne peut être que baſſeſſe de ſentimens de n'être pas touché d'un ſi beau modéle. Eh quoi donc? Ne ſied-t'il pas à la créature de reſſembler à ſon Créateur? & ce qui fait ſa gloire ſeroit-il notre honte? Serions-nous dégradés, ſi nous nous propoſions d'imiter en lui juſqu'à cette bonté qui ne fait aucune diſtinction du juſte & de l'injuſte dans les ſoins de ſa providence, qui ſemble avoir de la prédilection pour les pécheurs dans la diſtribution de ſes graces? N'eſt-il pas enfin plus grand & plus glorieux de vaincre le mal par le bien, que de ſe laiſſer vaincre par le mal?

Conſultez ſur cela votre propre cœur, & répondez-moi ce que vous penſeriez d'un homme dont je vais vous faire le portrait. Il ne croit pas que ce ſoit aſſez de ſouffrir en paix les mauvais traitemens de ſes ennemis, d'émouſſer les traits de leurs inſultes par ſa douceur, de fatiguer leur malignité par ſa patience, & de déſarmer enfin leur colére, en ne lui réſiſtant point. Il craindroit que ſon amour-propre ne fût trop content de ſa victoire, & ne ſe plût à leurs dépits. Il veut en triompher par ſes bienfaits; les occaſions de les ſervir lui ſont précieuſes; il les ſaiſit avec empreſſement; il va juſqu'à

jusqu'à les rechercher, jusqu'à les prévenir par ses bons offices. Au besoin, ceux qui l'ont le plus offensé, sont quelquefois préférés à ses amis même; il n'attend pas que la nécessité les force à revenir à lui; il les sert en secret, en public; il n'épargne pour eux ni soins, ni prévenances, ni témoignages d'amitié; il ne s'afflige que du péché qu'ils ont commis en l'outrageant; il les plaint du tort qu'ils se sont fait par leurs emportemens; il tremble de les voir exposés aux vengeances célestes; il se croiroit lui-même assez vengé, si Dieu leur faisoit miséricorde; il le prie pour eux, & souhaite ardemment d'être exaucé.

Tel est l'homme qui s'est formé sur les maximes de l'Evangile. Y a-t'il de la bassesse dans ce caractère? n'est-ce pas la noblesse même? Celui qui fait du bien, se met au-dessus de celui qui le reçoit; & c'est sans doute un nouveau dégré de grandeur de faire du bien à celui dont on a reçu du mal. Le cœur humain ne tient point contre les idées que la nature même suggére. Ne voit-on pas la vanité du monde affecter quelquefois certains traits de générosité pour un ennemi déclaré? C'est un service qu'on lui rend peut-être sans qu'il le demande ou qu'il le sache; mais à condition que ceux dont on veut surprendre l'estime, en seront instruits, & peut-être témoins. N'y a-t'il pas même toujours certains devoirs dont les loix de la politesse ne dispensent pas les ennemis à l'égard des ennemis? des lieux où il n'est pas permis de faire éclater son ressentiment? des personnes dont la présence oblige à dissimuler une injure qu'on se croit faite, à s'interdire jusqu'au moindre air chagrin, à l'a-

bord d'un homme dont on a reçu quelque offenſe? N'y a-t'il pas enfin mille occaſions où les bienſéances & les conſidérations obligent à vivre avec ceux qu'on hait le plus, comme avec ſes meilleurs amis?

Que le monde s'accorde donc avec lui-même. D'où vient tant de contradiction dans ſes maximes? D'où vient qu'on croit ſe faire eſtimer de certaines gens en ſervant ceux qu'on hait? D'où vient que devant d'autres on n'oſe pas même montrer qu'on leur veut du mal? S'il eſt quelquefois ſi glorieux d'en faire, pourquoi ne l'eſt-il pas toujours? Quelle eſt cette gloire qui dépend des lieux, des tems & des perſonnes; qui ſe voit obligée de rougir d'elle-même en certaines circonſtances; qui craint de ſe dégrader par ce qui la doit porter à ſon comble? Manque-t'on de reſpect pour quelqu'un quand on ne fait rien à ſes yeux qui ne ſoit noble & digne d'une grande ame? Si la vengeance eſt glorieuſe, la plus éclatante, la plus prompte, la plus indépendante doit l'être plus qu'aucune autre. Chez les Rois, chez les Princes, dans les temples, dans les cérémonies, au milieu de la pompe & de la majeſté de la Religion, plus on aura de témoins & de Juges reſpectables de ſa vengeance, plus on en retirera d'honneur.

S'il y a des devoirs qu'on ne peut refuſer à ſes ennemis, ne peut-on ſe refuſer à ſoi-même de manquer à leur égard aux premiers ſentimens de la nature? On eſt obligé de leur parler poliment, de leur rendre politeſſe pour politeſſe, de vivre avec eux avec des airs de confiance, avec une liberté de commerce, qui déguiſe les vrais ſentimens qu'on a pour

eux. On les ſert en attendant qu'on s'en venge. Mais enfin le menſonge n'eſt qu'une fiction de la vérité. On honore ce qu'on imite. Ces politeſſes dont on ne peut ſe diſpenſer; ces bienſéances qu'on obſerve; cette fauſſe généroſité que l'homme du monde affecte pour ſes ennemis, eſt un hommage qu'il rend à la généroſité ſincére de l'homme de bien. Il ſe condamne lui-même par ſes contrariétés; il fait voir qu'il approuve ce qu'il copie quelquefois; qu'il connoit la véritable grandeur, & qu'il n'a point la force de la ſuivre.

C'eſt la nature qui l'inſpire, quand il ſe porte à ſervir un ennemi; c'eſt la paſſion qui l'aveugle, quand il veut s'en venger. De même quand il contraint ſon reſſentiment par reſpect, il avoue qu'il eſt honteux de s'abandonner à ſes mouvemens. Or, on ne conçoit pas comment une même action peut deshonorer & faire honneur. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait une gloire égale dans deux conduites contraires: ou convenez qu'il n'eſt point glorieux de rendre le mal pour le mal à ſes ennemis, ou dites qu'il n'eſt pas glorieux de leur faire du bien.

Vous ne le diriez pas ſans doute, ou vous en ſeriez démenti par votre propre cœur. Une idée trop pure, une trop forte impreſſion de la véritable grandeur, vous empêche ici de la méconnoître. Le ſentiment contraire eſt un ſentiment confus, & mal aſſuré de lui-même. Il ſe contredit dans tous les cœurs; & s'il ne falloit que recueillir les voix, ceux qui trouvent la vengeance ſi digne des grandes ames, l'emporteroient-ils par leur nombre ſur ceux qui la regardent comme la preuve d'une

extrême foibleſſe? Seroient-ils bien d'accord entre eux? Ne ſeroient-ils point partagés entre la généroſité qui fait épargner des coupables, & le prétendu courage qui ſait les réprimer? S'en trouve-t'il quelqu'un qui n'approuve pas ces loix de politeſſe qui condamnent quelquefois les reſſentimens à la diſſimulation? Comment ſe tirer de cette contrariété de préjugés, qui défendent d'un côté de manquer à de petits devoirs à l'égard des ennemis, & qui permettent de l'autre de leur ôter la vie?

Après tout, les opinions du monde ſont-elles nos régles? nos mœurs doivent-elles avoir le ſort des modes? nos vices & nos vertus, notre gloire ou notre honte, ſont-ce des problêmes, dont la ſolution ſoit du reſſort du caprice des hommes? Leur eſtime ne nous donne point un mérite que nous n'avons pas; leur mépris ne nous ôte point un mérite que nous avons. Ce qu'ils condamnent n'eſt pas toujours condamnable; ce qu'ils louent n'eſt pas toujours digne d'être loué; ce qu'ils traitent de folie, peut être plein de ſageſſe; ce qu'ils admirent, ce qui leur paroit grand, n'eſt ſouvent que baſſeſſe. C'en eſt donc une de dépendre de leurs jugemens; & pour nous guérir de cette foibleſſe, il ſuffiroit de penſer combien ils ſont incertains & peu conſtans. Mais quand le préjugé qui couronne la vengeance, ſeroit plus uniforme, plus unanime, plus univerſel, n'eſt-ce pas aſſez pour le mépriſer qu'il ſoit faux, qu'il ſoit fondé ſur l'idée de l'honneur la plus extravagante, & qu'il précipite ceux qui le ſuivent dans des excès contraires à tous les intérêts les plus chers? La preuve en ſera facile.

XIV. LEÇON.

Fureurs aveugles des Duelliſtes. L'honneur chez eux n'eſt rien de tout ce que le terme d'honneur exprime. C'eſt une chimère qui ne peut ſe définir; un honneur compatible avec le vice; un honneur tiré du vice même; un honneur de pur caprice, & comique dans tous ſes caractères. Différence de la vraie & de la fauſſe valeur.

JE vais pécher peut-être contre le précepte du Sage, & parler où perſonne n'écoute. Entreprendre d'inſtruire, de déſabuſer, de convaincre, de perſuader les Duelliſtes, c'eſt perdre à contre-tems les diſcours les plus remplis de ſageſſe, les réflexions les plus ſimples, les maximes les plus inconteſtables, les raiſonnemens les plus ſolides, les vues les plus intéreſſantes, & les motifs les plus preſſans; c'eſt parler aux ſourds, & préſenter la lumière aux aveugles. Pour arriver à l'entêtement qui les poſſéde, il a fallu déſavouer les ſentimens de l'humanité les moins équivoques, renoncer aux lumières de la raiſon les plus pures, concilier les maximes les plus incompatibles, compter pour rien les intérêts les plus chers, & mépriſer le préſent ſans être touché des craintes ni des eſpérances de l'avenir. Dans cette extinction d'affections raiſonnables, dans cette contradiction de mouvemens, dans cet égarement de penſées, par où les prendre, & comment les faire revenir? Que dire à des

hommes qui n'ont plus rien de l'homme, & qui ne ſe ſervent de leur raiſon que pour réuſſir à s'égaler aux bêtes? Ils ſont touchés de l'honneur; ils ſe font un devoir de lui ſacrifier aveuglément tout le reſte. Mais c'eſt là juſtement ce qui fait le ſujet de l'étonnement des ſages; car enfin qu'eſt-ce que l'honneur?

C'eſt le ſort commun de toutes les paſſions, de fermer l'eſprit aux vérités qui les condamnent. La raiſon combat tout ce que le cœur déſapprouve: tout ce qui nous déplait nous paroit faux. La chaſteté n'eſt plus une vertu pour les proſtituées. On fait en vain des leçons de ſobriété devant ceux qui font leur Dieu de leur ventre. Les yvrognes ne connoiſſent point les excès du vin; ni les avares, les gains ſordides. Mais ces paſſions ont au moins des objets ſenſibles: elles peuvent ſe rendre compte de leurs déſirs, & ſe juſtifier par les avantages qui leur en reviennent. On eſt ébloui par l'éclat des richeſſes; on goute les douceurs de l'abondance; on ſe laiſſe prendre à l'appas des plaiſirs. Mais par quel étourdiſſement peut-on s'obſtiner à voir de l'honneur où il n'y en eut jamais? De quoi ſe repait un Duelliſte? De quel côté faut-il conſidérer ſa chimére, pour y trouver des apparences de réalité? C'eſt l'honneur qu'il pourſuit; mais pour lui l'honneur n'eſt rien de tout ce que ce terme préſente à l'eſprit des autres hommes.

Rappellez-vous ce que j'en ai déja dit. L'honneur en ſoi n'eſt proprement qu'un attachement inviolable au devoir, qu'un accompliſſement de toute juſtice, qu'une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. En

ce ſens, il entre de l'honneur dans toutes les actions de la vie; il eſt de toutes les conditions; & les plus baſſes peuvent le poſſéder dans un dégré plus éminent que les plus relevées. L'honnête homme n'eſt ni riche, ni pauvre, ni noble, ni roturier, ni petit, ni grand, ni prince, ni ſujet. Il eſt ce qu'il eſt, indépendamment de toutes ces diſtinctions. Le langage du monde reſſerre ces idées dans des bornes un peu plus étroites. Il y a de certains vices qu'on ne met pas au rang de ceux qui deshonorent; des vices perſonnels qui ne ſont point incompatibles avec les ſentimens de l'équité naturelle. Mais au moins le terme d'honneur annonce toujours ces grandes vertus qui font la ſûreté du commerce, & le lien des ſociétés. L'honnête homme du monde peut pécher contre lui-même, & jamais contre les autres hommes. On peut compter ſur ſa parole, ſur ſa diſcrétion, ſur ſa droiture, ſur ſa probité; on peut s'en remettre à ſa bonne foi ſur tout ce que la juſtice preſcrit; on ne craindra de lui ni trahiſons, ni fourberies, ni fraudes, ni baſſes inſinuations, ni ſourdes intrigues: il ne trompera ni dans ce qu'il a promis, ni dans ce qu'il doit; il n'aura pas deux poids & deux meſures; il ſervira ſincérement les autres, & ne ſe ſervira jamais lui-même à leurs dépens: point de ſurpriſe, point de voies détournées, point de déguiſement & de dehors impoſteurs. L'honnête homme enfin peut ſe donner pour ce qu'il eſt, & ceſſeroit de l'être, s'il ſe donnoit pour ce qu'il n'eſt pas.

Eſt-ce donc là l'honneur pour lequel on combat dans le duel? Point du tout. Eſt-ce un ſentiment qui naiſſe du fond de quelque

vertu? Rien moins encore. C'eſt un honneur compatible avec toutes ſortes de vices; & les héros en ce genre ſont aſſez ſouvent les plus ſcélérats. Ce ſont des brutaux dont il faut éviter la rencontre avec autant de ſoin que celle des bêtes les plus féroces; qu'on ne peut toucher, même ſans le ſavoir, qu'on ne les offenſe; qui prennent pour des affronts des maniéres, ou des défauts d'attention, dont les vrais honnêtes gens ne s'apperçoivent pas; qui ſe trouvent bleſſés d'un mot, d'un geſte, d'un ſilence dont ils ne ſont point l'objet; qui ne ſouffrent pas même qu'on les regarde trop fixement. Ils ont de l'honneur, & cet honneur eſt au bout de leur épée, toujours prête à percer ceux qui pourroient en douter. Ce ſont quelquefois des impertinens qui ne connoiſſent eux-mêmes ni politeſſe, ni retenue, ni bienſéances; qui ne parlent que pour outrager; qui ſe font un jeu d'inſulter quiconque ne leur reſſemble pas; qui ſe font des ennemis des premiers qu'ils trouvent en leur chemin, qui les force à ſe battre ſans les connoître, & qui croient les avoir deshonorés, s'ils les refuſent; qui prendront droit de ce refus pour les maltraiter.

Examinez ces gens d'honneur par le fond des mœurs; ſuivez leurs allures, & faites-vous inſtruire de l'hiſtoire de leur vie; vous trouverez ſouvent que les débauches les plus infames ſont leurs plaiſirs les plus délicats; qu'ils ſe diſputent la gloire des excès, & qu'ils auroient honte de n'être pas les premiers à trouver quelque ſcélérateſſe dont il n'y ait point eu d'exemple. Affronteurs de profeſſion, qui vivent aux dépens du Public, qui ne ſeroient

pas contens d'eux-mêmes, s'ils n'avoient pas imaginé quelque nouveau moyen de tromper l'ouvrier & le marchand; d'être logés, nourris, habillés, de bien manger & de bien boire, & de rien payer, d'emprunter & de ne point rendre, de duper la bonne foi des simples, de violer les droits de l'amitié, de deshonorer les familles, de séduire les femmes, & de les décrier.

Qu'on s'imagine enfin ce qu'il y a de plus mépriſable & de plus dangereux dans le monde; des monſtres de l'humanité, des peſtes de la ſociété, des ennemis de tous ceux qui n'en ont point, & qui méritent de n'en point avoir. Voilà trop communément ce que ſont ces hommes de cœur qui ne ſe démentiront jamais par une lâcheté, quand il s'agira de décider à la pointe de l'épée des querelles vraies ou fauſſes. Laiſſez-les faire; & pour les ſujets les plus frivoles, leur brutalité va priver l'Etat de ſes meilleurs citoyens, & de ſes appuis les plus néceſſaires. Ils attaqueront audacieuſement les hommes les plus eſtimables & les plus pacifiques; ils diſputeront de l'honneur avec eux, & ils auront celui de les tuer & d'en triompher, ou d'être eux-mêmes glorieuſement punis de leur audace.

On avoue que le déſir de la gloire eſt de toutes nos paſſions la plus violente: elle ſeule a ſouvent étouffé toutes les autres; c'eſt elle qui fait les héros & les hypocrites; c'eſt elle qui leur apprend à ſuſpendre leurs panchans, à ſe contraindre, à ſe contrefaire, à s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, à remplir des devoirs qu'ils haïſſent, à mépriſer les dangers, à ſoutenir les travaux, à tout entreprendre, à tout ſouffrir. Mais les uns & les autres ne préten-

INST-ORD-TAYLOR

dent à la gloire que par des actions qui la méritent au moins aux yeux des hommes; & ils comprennent que pour en jouir, il faut être vertueux ou le paroître,

Pour les Duelliſtes, ces idées ſont trop triviales : ils s'en ſont fait une bien plus noble & plus magnifique. Ce n'eſt point par la vertu qu'on arrive chez eux à l'honneur; & bien loin de le croire incompatible avec le vice, ils l'attachent au vice même; ils trouvent la vengeance belle. L'injuſtice, la violence, la barbarie, la férocité, les fureurs les plus brutales, ſont leurs ſentimens délicats. C'eſt la ſoif du ſang & l'impatience de le répandre qui les anime. Ce qui n'eſt pour les autres hommes qu'un ſpectacle d'horreur, eſt pour eux une image flatteuſe. Forcer un homme qui ne leur veut point de mal, & qui réellement ne leur en a point fait, à venir ſoutenir l'effort de leur rage, à ſuccomber ſous leurs coups redoublés, ou peut-être les terraſſer eux-mêmes du premier qu'il leur porte; pouvoir du moins produire deux pointes d'épée, qui dépoſent qu'on a voulu très-ſérieuſement ſe tuer mutuellement, & qu'on ne l'a pu : voilà ce qui les charme. Croire qu'il ne leur eſt plus permis de vivre depuis que quelqu'un les a pouſſés peut-être un peu trop rudement dans une preſſe, depuis qu'il leur a dit une parole inſolente, qui ne deshonore que lui ſeul : voilà chez eux la grandeur d'ame, & cette délicateſſe dont il eſt ſi beau de devenir la victime. On pouvoit vivre avec tous les agrémens du monde, jouir de ſa fortune, de ſon abondance, de ſa liberté, de ſon repos; mais on aime mieux mourir avec honneur : & cet hon-

neur, à le bien définir, eſt un mot de deux ſillabes, un de ces ſons imaginés qui ne ſignifient rien dans aucune Langue.

Qu'on demande comment des noms illuſtres ſont éteints dans le Royaume; pourquoi des hommes qui devoient y tenir les premiers rangs, n'y paroiſſent plus que par grace & comme des étrangers; pourquoi tant de ſujets qui ſervoient utilement l'Etat, en ont été bannis ſans retour; pourquoi des peres ont quelquefois eu la douleur de voir immoler à leurs yeux leurs fils uniques; pourquoi des familles entiéres ont forcé leurs proches à ſubir le même ſort. C'eſt pour ces deux ſons unis, *bon-neur*; c'eſt pour ce mot chéri qu'ils ont combattu plus ou moins heureuſement. Les uns ont eu la gloire de l'emporter, & les autres de mourir pour ſa défenſe. Il leur en a couté leur établiſſement, leurs emplois, leurs poſtes, leur repos, leur liberté, leur patrie, leurs parens, la vie même. Mais pour un mot auſſi flatteur que celui d'honneur, ce n'eſt pas trop de tous ces ſacrifices. La querelle étoit digne de leur grand cœur; & quoiqu'on y ſuccombe, il eſt toujours beau d'avoir fait des efforts.

C'eſt donc la deſtinée du duel d'être extravagant dans tous ſes uſages. Le plus ſpécieux étoit de décider d'une guerre entre deux peuples. Dans la comparaiſon des maux, il vaut mieux ſans doute qu'un ſeul homme périſſe, que toute une armée. Mais il eſt toujours inſenſé de devenir par ſon propre choix, la victime du repos ou de la liberté de ſa patrie. Le ſalut éternel de nos concitoyens doit nous être plus cher que notre propre vie: la charité nous oblige à la donner à ce prix; & l'ordre

de l'amour veut que nous ſacrifyons toujours les moindres biens aux plus grands. Mais notre conſervation nous eſt plus précieuſe que celle de nos freres. Il n'y a que l'autorité publique qui puiſſe nous forcer à prendre les armes pour la défenſe commune. On ne conçoit pas non plus comment des hommes ont pu ſe faire un plaiſir de voir des coupables ou des furieux s'entr'égorger, comment des Rois ont honoré ces combats de leur préſence. C'eſt un ſpectacle qui fait honte à l'humanité, que la raiſon condamne, & dont la ſageſſe de la religion nous donne une juſte horreur.

C'étoit bien pis, quand l'aveuglement des préjugés avoit été pouſſé juſqu'à trouver des motifs de piété pour autoriſer le duel. On avoit rendu Dieu garant de la ſuperſtition de l'homme. Il falloit qu'il montrât par la mort d'un des combattans, quel étoit le coupable. L'épée du calomniateur juſtifioit ſa langue. Son adreſſe & ſa force étoient les preuves de ſes accuſations; & la mémoire d'un innocent calomnié demeuroit flétrie, s'il étoit mal habile ou malheureux à ſe défendre. Nous avons pitié maintenant d'un abus ſi déraiſonnable. Notre ſiécle en rougit pour celui qui l'avoit introduit. Nous rions de l'ignorance & de la ſtupidité de ces vieux tems. Mais ſongeons-nous bien à ce que la poſtérité pourra penſer du nôtre? Avec quel étonnement apprendra-t'elle que dans le ſiécle le plus éclairé de la France, la folie du duel ne ſoit pas univerſellement reconnue; que les fureurs ne s'en ſoient point éteintes chez une nation qui ſe diſtingue entre toutes les autres par ſa politeſſe & par la douceur de ſes mœurs; qu'enfin

l'autorité du Prince & la rigueur des Edits n'aient pu déraciner cette brutalité du cœur des François.

L'uſage préſent du duel outrage-t'il moins la Divinité que celui des ſiécles paſſés? Il y avoit une eſpéce de piété à penſer que Dieu devoit protéger l'innocent dans le danger: ſa juſtice & ſa bonté ſembloient l'exiger. L'erreur ne conſiſtoit qu'à lui preſcrire le tems & la maniére de ſe déclarer. On oublioit qu'il n'eſt jamais permis de le tenter; & cet oubli vient d'une fauſſe eſtimation des biens & des maux, qui n'eſt que trop naturelle à l'homme. Nous nous imaginons que Dieu doit juger des objets ſelon nos affections. Notre ſenſibilité ſur la réputation, notre amour pour la vie, nous perſuade qu'il ne doit pas permettre qu'on nous ôte l'une & l'autre ſi nous ne l'avons mérité; comme ſi nous ne pouvions pas être coupables à ſes yeux de quelques crimes inconnus au monde; comme ſi Dieu n'étoit pas aſſez puiſſant pour nous dédommager d'une eſtime frivole, & d'une vie qui paſſe comme l'ombre.

Mais n'eſt-il pas infiniment plus injurieux pour lui, d'attacher de l'honneur à la vengeance qu'il condamne, d'uſurper un droit qu'il ſe réſerve, de vouloir ſe faire juſtice à ſoi-même, & de régler le châtiment ſur ſon propre caprice? Quelle excuſe peut lui donner un Duelliſte, qui va paroître à ſon tribunal ſuprême? Soutiendroit-on l'horreur du langage qu'il lui tiendroit, s'il étoit poſſible que la mort ne l'eût pas guéri de ſes entêtemens? Seigneur, lui diroit-il, je viens de me battre, & le ſort du combat a décidé de mon éternité. Je pouvois

conſerver les jours que vous daigniez m'accorder pour en faire un meilleur uſage. Vous aviez la patience de me laiſſer vivre, malgré les offenſes infinies que vous receviez de moi. Je ne m'aveuglois pas juſqu'à ne point voir qu'un homme d'honneur comme moi, n'étoit ſouvent à vos yeux qu'un grand ſcélérat. Vous m'épargniez pour me laiſſer le tems de vous appaiſer par le repentir. Vous ne vouliez point ma mort; mais je ne pouvois plus jouir de cette faveur ſans me deshonorer. Vous me propoſiez votre bonté pour modèle, & vous m'ordonniez de pardonner à ceux qui m'offenſoient. Que vous dirai-je? Je trouvois ce ſentiment trop bas. Le jugement du monde me paroiſſoit plus ſage, & je ne trouvois rien de ſi beau que la vengeance. Je dépendois d'ailleurs de l'opinion répugnante, & je croyois que c'étoit ſageſſe d'en dépendre. Je portois une épée, j'étois gentilhomme. Ces diſtinctions ne méritoient-elles pas quelque privilége? Je me ſuis donc affranchi de la loi commune. Il étoit de mon honneur de vous déſobéir. Vous m'aviez donné le ſentiment & le déſir de la gloire; je l'avois miſe à périr plutôt que de ſouffrir un regard de travers. Ce n'étoit rien que l'inſulte qu'on m'avoit faite; c'eût été moins que rien pour tout autre: mais il me plaiſoit de la conſidérer pour moi comme la ſouveraine infamie. Jugez vous-même ſi je n'ai pas dû préférer la mort à la honte de vivre ſans avoir tout riſqué plutôt que de vivre en infame. Vous voyez donc devant vous un homme de cœur. Je ſuis mort en ſcélérat; mais je ne ſuis point mort en lâche: & ſi ma vengeance n'a pas été conſommée, ne me l'im-

putez point. Il n'a pas dépendu de moi de porter plus loin la déſobéiſſance à vos loix, & le mépris de votre exemple. Vous êtes juſte, & vous ne me refuſerez pas la couronne que mon courage mérite.

Je ne dirai point que ce diſcours eſt impie. Je demande ſeulement s'il n'eſt pas juſte dans les idées des Duelliſtes; & je reviens à cette eſpéce d'honneur qui ne peut ſe juſtifier que par l'impiété, ni ſe conſerver que par une action folle & ſouvent funeſte par elle-même. Ce n'eſt point un honneur où toutes les conditions puiſſent prétendre; & dès là c'eſt un honneur de pure imagination. Cet honneur eſt mortellement bleſſé par ce qui n'effleure point le véritable, & c'eſt une ſeconde extravagance. Puiſque l'honneur eſt ſi cher à tous les hommes, il faudroit du moins le rendre invulnérable. Les vrais honnêtes gens ont raiſon de le préférer à la vie, parce qu'on peut leur ôter la vie ſans leur ôter l'honneur. Mais l'honneur du duel eſt un honneur meurtrier de lui-même, qui ne peut ſe conſerver qu'en ſe ſacrifiant. Le privilége de ſes partiſans eſt de pouvoir être plus aiſément deshonorés que le reſte des mortels. Et ſur quel titre encore ce rare privilége eſt-il fondé?

Eſt-ce ſur la nobleſſe? A ce prix-là, j'y renonce, & me garderai bien de me faire ennoblir, pour riſquer à tout moment de perdre l'honneur ou la vie. Après la folie de s'expoſer à la mort ſans néceſſité, la plus grande des extravagances ſeroit d'y vouloir être expoſés par état. Soyez gentilhomme tant qu'il vous plaira, je vous le céde, & je vous prie ſeulement de me dire, ſi les gentilshommes ont

toujours cru qu'ils étoient obligés de se battre pour rétablir leur honneur. Ce doute m'est permis, & j'aurai dequoi vous désabuser si vous voulez bien me répondre ingénûment.

Vous conviendrez sans peine que la noblesse est plus ancienne que la fureur des duels. Ces anciens nobles que votre vanité compte avec tant de complaisance au rang de vos ancêtres, étoient donc des gens sans honneur, ou ne se croyoient pas si facilement deshonorés que vous. Personne ne leur disoit-il des paroles désobligeantes? Ne leur donnoit-on jamais en passant un coup de coude? Quelqu'un pas hazard ne faisoit-il point tomber leur chapeau? Ne pouvoient-ils, sans se perdre d'honneur, pardonner des injures bien plus réelles? Falloit-il pour un démenti qu'ils se fissent égorger? Ne pouvoient-ils enfin se faire faire d'autres réparations que celle de tuer ceux qui les offensoient, ou de s'en faire tuer? Portoient-ils tous des épées? ou ne les quittoient-ils que pour se coucher? Ce n'étoit pas la mode, direz-vous. Je le conçois, comme ce n'est pas la mode encore aujourd'hui chez des nations très-sages : c'est-à-dire aussi, que l'honneur d'aujourd'hui n'étoit pas encore à la mode. Heureux tems, qui ne connut point une mode si folle, si bizarre, si cruelle, si meurtriére! Siécle insensé qui l'introduit, & qui soumet l'honneur aux décisions du caprice!

Un honneur à la mode est une de ces choses qui n'ont de prix que celui que la fantaisie des hommes leur donne pour un tems; une fleur qui pare aujourd'hui la tête des femmes, & qu'on verra demain dans la rue sous les pieds des passans. Il en sera de votre honneur comme

me des habits que vous portez. Il eſt peu d'hommes parmi vous qui ne ſurvivent à quelque mode ; vous ſurvivrez peut-être de même à cet honneur par qui vous prétendez vous immortaliſer. Les ornemens les plus ſérieux de nos jours ne ſerviront à nos neveux que pour la maſcarade. Pénétrez un peu plus avant dans l'avenir ; & cet honneur qui fait maintenant le ſujet des plus ſanglantes tragédies, ne ſera plus qu'un honneur comique, & propre à donner du ridicule. Placez-vous entre vos deſcendans & vos ancêtres : ceux-ci ne connoiſſoient pas encore l'honneur dont vous vous parez ; ceux-là ne le reconnoîtront plus ; il ſera trop nouveau pour les uns, & trop vieux pour les autres. Sentez-vous la bizarrerie de ces idées ? & ſi je ne l'avois pas nommé, croiriez-vous en effet que c'eſt de l'honneur que je parle ?

Les ſentimens que vous en avez, ne vous diſent-ils pas qu'il doit avoir pour objet une idée fixe, immuable, indépendante de nos maniéres de penſer, qui ſoit de tous les tems & de tous les lieux, qui ne change non plus que l'odeur des fleurs & le gout des fruits ; qui ſoit enfin toujours la même, & qui nous touche également, ſoit qu'elle ſoit à la mode, ou qu'elle n'y ſoit pas ? Tel eſt l'honneur qui conſiſte dans l'amour du devoir : c'eſt là qu'il eſt, & nulle part ailleurs.

Vouloir le trouver dans la ſenſibilité ſur un démentir ou ſur quelqu'autre impoliteſſe, ce ſeroit vouloir que les viandes noires euſſent le gout des viandes blanches, ou forcer les yeux à voir bleu ce qu'ils voient jaune. Nommez tant que vous voudrez une choſe du nom

d'une autre, elle n'en prendra pas la nature. Une conſtellation ne ſera jamais une vierge, un ourſe, un bélier, un taureau, des poiſſons. Ce que vous appellez l'honneur, ne le ſera pas plus qu'une petite bande de toile eſt le mari de certaines perſonnes qui vivent dans le célibat; & ſe battre pour la réparation de cet honneur, c'eſt une folie pareille à celle d'une de ces femmes qui voudroit, au péril de ſa vie, venger la perte de ce qu'elle appelle ſon mari.

Ne me reprochez point la puérilité de ces comparaiſons; elles ont leur juſteſſe & leur force. Il ſeroit difficile d'être toujours ſérieux en diſputant de l'honneur avec un Duelliſte. Son honneur eſt ſi ſubtil, ſi délié, ſi mince, qu'on a peine à l'appercevoir; ſi gliſſant, qu'il échappe des mains quand on s'imagine l'avoir bien ſaiſi. J'ai cru d'abord que c'étoit à la nobleſſe qu'il étoit attaché. Mais il faut diſtinguer encore; & je trouve que de trois hommes également nobles, il n'y en a qu'un tout au plus qui ſoit deshonoré par une certaine inſulte, ou qui ſoit obligé de ſe battre pour la repouſſer. Ils ſont freres; mais l'un des trois eſt dans la Robe, & l'autre dans l'Egliſe. Voilà leur honneur à couvert, & ils peuvent recevoir glorieuſement des ſoufflets ou des coups de bâton; du moins ils ſont diſpenſés d'obliger celui qui les frappe de mettre l'épée à la main. Il y a des Juges établis pour leur faire faire des réparations. Mais l'homme de Robe & l'homme d'Egliſe ont de ſemblables priviléges ſans être gentilshommes. Il y a des Tribunaux où le plus ſimple peuple de roturiers peut pourſuivre des réparations d'honneur à peu près égales.

A ces réflexions toutes nos idées se confondent de nouveau. Pourquoi le noble d'épée se croiroit-il dégradé s'il avoit recours à l'autorité des loix pour se faire faire raison d'une insulte ? Ce n'est point précisément parce qu'il a de la noblesse, puisque ses freres qui n'en ont pas moins que lui, ne rougissent point de cette ressource; ce n'est point parce qu'il sert dans les armées du Prince. D'un côté, les nobles qui ne servent point, ne se croient pas plus dispensés que lui de se battre contre ceux qui les offensent; & de l'autre, tous ceux qui portent la roture dans le service, prétendent avoir contracté le même engagement. Il ne reste qu'à dire qu'il faut qu'il se batte, parce qu'il porte une épée: & voilà son honneur qui va de pair avec celui des cuisiniers, des suisses des portes, des Eglises & des hôpitaux; car aujourd'hui tous ces gens-là sont des gens d'épée. Tel est le ridicule ou la beauté de nos usages. Si donc la mode a quelque empire sur la régle des mœurs & sur l'honneur des hommes, il faut que les valets soient sur cet article aussi délicats que les maîtres; & le titre d'un gentilhomme devient propre aux conditions les plus serviles, & sur-tout à ceux qui n'en ont point : car il suffit parmi nous de n'être d'aucune des professions qui distinguent les citoyens, pour se parer d'une épée.

Si nous laissons l'abus pour remonter à l'usage, cette épée que vous portez dans la paix, vous avertit qu'elle ne vous fut donnée que pour le tems de la guerre. Vous n'êtes armé que pour la défense de la patrie; ses ennemis sont les seuls qu'il vous soit permis de combattre. Il faut, dit-on, qu'un homme d'épée

soit brave : oui ; mais la vie nous doit être si précieuse, qu'il n'y a que le devoir qui puisse nous exposer au risque de la perdre. Connoître alors tout le danger, le sentir, & ne le pas fuir, c'est ce qu'on appelle courage, valeur, grandeur d'ame. Ces noms, quand ils expriment une vertu, ne se donnent qu'à ceux qui préférent la mort à la honte de manquer à leur devoir.

C'est toujours dans cet unique point de vue que l'honneur se concentre. Un homme qui méprise la mort, & qui n'éprouve point les impressions de la crainte à la vue du combat, n'est point un brave, mais un brutal, un furieux, un désespéré. Il brave la mort du même esprit dont il brave ailleurs les bienséances. Quelles preuves nos Duellistes ou nos jeunes guerriers nous donnent-ils de leur valeur? Ils savent battre les cochers & les laquais, donner des coups de plat d'épée, menacer, dire des injures, insulter les bourgeois & les gens de Robe aux spectacles & dans les promenades, manquer de respect pour les femmes. Ils ont tout le courage des crocheteurs & des harangéres. Ils pourroient passer pour des héros dans les halles & sur les ports. Ils nous donnent pour preuve de leur bravoure, ce que je donnerois pour des preuves de leur lâcheté, de leur impatience, de leurs emportemens, de leurs vengeances ; tout ce qui peut marquer des sentimens bas & des ames brutales.

Le vrai courage ne ressemble pas à la colére. Ce n'est point une passion qui nous emporte par des mouvemens indélibérés ; mais un sentiment de vertu qui nait des réflexions, & qui nous fait agir de sang froid. Nous voyons

ce que nous risquons en présence de l'ennemi; mais la raison l'emporte sur la crainte : & comment cette grandeur d'ame qui nous met au-dessus des périls, ne nous mettroit-elle pas au-dessus des injures? Ainsi dans les querelles personnelles, dans les disputes de rang, dans les contestations d'intérêt, dans tout le commerce de la vie civile, rien n'est plus pacifique & plus modéré que les grands hommes : ce ne sont plus des guerriers qui repoussent l'ennemi jusques dans ses lignes, ou qui vont avec fermeté l'attaquer jusques dans ses retranchemens : ce sont des citoyens qui traitent avec leurs concitoyens, qui leur cédent sans peine où la vertu leur permet de céder, qui plaignent ceux qui les insultent, & qui ne daignent pas se fâcher contre eux. Le duel, les assassinats, les plaintes portées devant les tribunaux établis pour la noblesse, ne sont pas les fruits de la véritable valeur.

Pourquoi les Princes & les Généraux dédaignent-ils de se battre avec des subalternes? Pourquoi peuvent-ils le refuser sans se deshonorer? Pourquoi même croiroit-on qu'ils se seroient dégradés s'ils l'avoient fait? Pourquoi enfin trouve-t'on qu'ils font beaucoup de grace à ceux qui osent les attaquer de ne pas les punir? Leur est-il permis d'être lâches & sans cœur? Leur honneur est-il encore d'une espéce différente de celui des autres? Non; mais il est au-dessous d'eux de se battre pour une injure, parce que les grands doivent avoir de grands sentimens. Les dignités n'ajoutent rien à notre mérite : ce ne sont pas les postes éminens qui élévent les hommes au-dessus des autres, mais les qualités que ces postes supposent; & cette supposition qui fait le fonde-

ment de toutes les distinctions du monde, oblige ceux qui rempliſſent les premiéres places, à contrefaire au moins les grandes qualités, quand ils ne les ont pas. C'eſt delà que dépend leur honneur ; ils s'aviliſſent ſi leurs ſentimens ne répondent pas à leur rang.

Or, ſi les grands ſentimens, vrais ou ſimulés, obligent à mépriſer les inſultes; ſi la vengeance eſt baſſe pour ceux dont le rang demande des ſentimens; s'il leur eſt glorieux de pardonner, & de ne pas ſe ſervir de tous leurs droits pour humilier ceux qui les offenſent; voilà le chemin de la vraie gloire ouvert aux ſubalternes même. Ils doivent la mettre à ſe former ſur les grandes vertus, à copier ceux qui ne ſe ſont élevés que parce qu'on ſuppoſe qu'ils méritent de l'être.

Ils ſe trompent dans l'idée qu'ils ſe font de leur état; & les qualités dont ils ſe piquent le moins, ſont celles qui leur conviennent le plus, ſoit qu'ils conſultent la raiſon ou les bienſéances. Il ſemble qu'en leur permettant de porter des armes, on a dû les obliger au ſang froid; autrement la loi ne ſeroit pas ſage d'armer des furieux. La patience qui met l'homme au-deſſus de la colére & des emportemens, eſt pour eux comme une vertu de profeſſion. Il leur ſied d'autant moins de vouloir ſe venger, qu'ils y trouvent plus de facilité. Ils regardent leur épée comme le titre qui leur donne droit de repouſſer une injure par une injure; & c'eſt cette épée qui les oblige à ſe faire honneur d'une modération plus marquée.

Les armes inſpirent naturellement une eſpéce de terreur à ceux même qui n'en ont rien à craindre; il y a beaucoup de perſonnes qui

pâliſſent à la vue d'une épée nue, qui n'oſent la manier lors même qu'elle eſt dans ſon fourreau. Que ceux qui la portent, aient donc des attentions qui diſſipent ces frayeurs, & qui donnent de la confiance. C'eſt à eux qu'il convient d'être plus affables, plus polis, plus modérés dans leurs actions & dans leurs diſcours; qu'ils ſoient des lions dans le combat, & des agneaux dans le commerce de la vie; qu'ils traitent ceux qui les environnent, comme ils traiteroient un ennemi qui leur rendroit les armes. Je l'ai dit: il n'eſt communément guères de gens moins terribles dans la ſociété, que ceux dont le ſeul nom fait trembler les armées. A ce caractére on reconnoit les braves dont la valeur eſt une vertu ſincére. Les faux braves ſont fiers, étourdis, impertinens, audacieux, emportés, querelleurs. Ce ſont les ſeuls à qui la vengeance plait, & qui s'en font un faux honneur. Si ces réflexions ne les déſabuſent pas, il en reſte deux à leur propoſer, contre leſquelles il n'y a que des hommes indignes de ce nom qui puiſſent tenir. Ils croient ou ne croient pas leur ame immortelle; & dans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions, le quel eſt le déſeſpoir de la plus aveugle fureur.

XV. LEÇON.

Supposez l'ame mortelle, l'honneur ne sert de rien au bonheur de la vie. Supposez qu'il y serve, il est fou de se sacrifier pour se rendre plus heureux quand on ne sera plus. Supposez l'ame immortelle, la vertu rentre dans ses droits; ce n'est que par elle qu'on arrive à la gloire. Le Duelliste Chrétien le sent, & ne se bat que quand sa fureur l'emporte sur sa foi. Combien il est honteux aux vrais honnêtes gens de conserver de l'entêtement pour le duel.

JE sais que toutes les suppositions de la mortalité de l'ame sont absurdes dans la doctrine des mœurs. La suite de ce discours même en sera la preuve. Mais l'aveuglement des passions est quelquefois si désespéré, qu'il ne peut se guérir que par les absurdités qui suivent de leurs principes. Si toutes nos espérances sont renfermées dans les bornes de la vie présente, il est évident que toute idée de vertu doit être bannie de notre conduite; & par conséquent tout désir de gloire & tout sentiment d'honneur; car la gloire n'est que la reconnoissance de la vertu. Dans cette supposition, le raisonnement que le Sage met à la bouche des impies, est plein de sagesse. Le tems de notre vie, disent-ils, est court & difficile. Il n'y a point de remède contre la mort. Nous sommes nés comme à l'avanture, & nous serons bientôt comme si nous n'avions

jamais

jamais été. Nous passons comme l'ombre; nos jours s'écoulent & ne reviennent plus. Hâtons-nous donc de gouter des biens présens; jouissons de la créature tandis que nous sommes jeunes; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; enyvrons-nous des vins les plus exquis; ne refusons rien à nos sens; ne ménageons rien pour nos plaisirs, puisque c'est là tout ce qui doit nous revenir d'avoir vécu; opprimons le pauvre; ne pardonnons point à la veuve; que notre force soit pour nous l'unique loi de la justice.

Avec ces pensées, il y auroit en effet de la folie à reconnoître d'autres maximes que celles de son utilité propre. Nous ne devons considérer les hommes qu'autant qu'ils sont utiles à notre bonheur. La probité, la droiture, l'équité, la bonne foi, la pitié, sont des noms de chimères dont nous devons nous moquer, ou des sentimens dangereux dont nous devons nous défendre. Si tout doit mourir en nous, rien ne peut nous être plus funeste que d'être justes, & de plus inutile que d'avoir de l'honneur. Que les hommes nous estiment ou qu'ils nous mépriſent; les liqueurs que nous buvons, en sont-elles plus ou moins délicieuses? les viandes que nous mangeons, plus ou moins succulentes? tous les autres plaisirs plus ou moins touchans? L'idée de l'honneur n'entre assurément pour rien dans des sensations; & les délices de l'esprit doivent être inconnues à ceux qui ne croient pas leur ame spirituelle. La délicatesse sur le point d'honneur, la noblesse des sentimens, la générosité, la bonté, la douceur, la modération, ne sont point des modifications de la matière. Cependant ceux

qui veulent ſe perſuader que tout meurt en eux avec le corps, ſe ſervent de ces termes: ils conçoivent ce que ces termes expriment; ils en ont les ſentimens; ils ne peuvent les démentir ſans altérer la tranquilité de leur vie; & tout cela prouve qu'il y a chez eux quelque choſe de plus que de la matiére; tout cela prouve que la ſuppoſition de la mortalité de leur ame eſt une fauſſe illuſion qu'ils ſe font. Mais cette perſuaſion, toute fauſſe qu'elle eſt, doit les détourner du duel, ſi leur conduite eſt ſuivie. Suppoſons contre toute vraiſemblance, que la brute ſoit touchée de quelques ſentimens d'honneur, & qu'une injure reçue lui rende la vie plus amére; riſquera-t'elle ſa vie même pour ſe délivrer de cette amertume? Se tue-t'on quand on a quelque dégout, quand on trouve un potage trop ſalé? Prend-t'on la réſolution de ne plus vivre quand on eſt réduit à la mauvaiſe nourriture? Quiconque n'eſpére rien au delà de la vie, doit tout préférer à ſa perte.

Les loix de la ſociété dégradent ceux qui ſe tuent de leur propre choix ou de leur propre fait: on les regarde comme indignes du nom d'hommes; on ne les ſauve de l'infamie dont leur mort eſt marquée, qu'en ſuppoſant qu'ils avoient perdu la raiſon. Son uſage eſt de nous mettre au-déſſus de tous les maux de la vie par l'eſpérance d'une meilleure. Ils outragent la ſageſſe du Créateur qui les laiſſe vivre dans les miſéres & dans le mépris, parce qu'il eſt aſſez puiſſant pour les dédommager de ce qu'ils peuvent ſouffrir par reſpect pour ſes ordres. Il n'y a que la fureur & le déſeſpoir qui puiſſent les faire renoncer à cette attente, & s'expoſer à des tourmens éternels,

par l'impatience de se délivrer d'une douleur qui passe. Mais combien le désespoir est-il plus insensé dans ceux qui n'attendent rien après la mort? Il est contre la nature qu'un être qui raisonne & qui se connoit, consente à se détruire. Les bêtes s'opposent de toutes leurs forces à cette destruction par ce que nous appellons leur instinct. Ce qu'elles font pour se conserver & pour se défendre, nous force à leur donner plus de sentimens que nous n'en concevons dans des automates. Nous sommes tentés de penser qu'elles ont une ame assez sage pour ne vouloir pas mourir.

Comptez donc pour rien, si vous voulez, les loix qui condamnent le Duelliste à la même infamie que l'homicide de lui-même; comptez pour rien ce châtiment dont vous ne risquez d'être punis que quand vous ne sentirez plus. Mais concevez du moins la folie de ce faux honneur qui vous condamne à ne plus être, plutôt que de le laisser flétrir. Renoncez à la gloire de vivre en homme; mais consentez du moins à vivre en bête. Ne vous enviez pas le seul bien dont vous pouvez jouir, pour en conserver un qui ne sera plus rien pour vous quand vous ne serez plus. Vivez deshonoré, s'il le faut, afin du moins de vivre; & ne sacrifiez pas ce que vous avez à ce que vous n'aurez plus quand vous aurez fait ce sacrifice. Vivez en un mot pour vivre, & soyez pour être, à quelque prix que ce soit. Le néant n'a point de charmes, & l'être le plus malheureux est préférable à ce qui n'est pas.

Quelles frayeurs cette pensée ne cause-t'elle point aux ames même que la vue de l'avenir console? On ne veut point mourir. La nature

combat jusqu'au dernier moment, & redoute le passage de la vie la plus misérable à la plus heureuse. Il n'y a que des fureurs qui puissent épargner ces allarmes. Mais vous êtes sensible à l'honneur. Vous ne pouvez vous résoudre à survivre à sa perte; & c'est, comme je l'ai dit, cette inquiétude qui prouve que vous ne croyez pas que tout sentiment s'éteigne à la mort. Passons donc à la supposition contraire, & vous y succomberez sous le poids de vos propres raisonnemens.

Quel champ la vue de l'éternité n'ouvre-t'elle pas à nos réflexions! C'est ici que la vertu reprend ses droits, & qu'elle vous accable par ses maximes. Vous avez donc une ame qui ne doit point mourir. Il y a donc une autre vie que celle de la chair; une vie qui ne consiste plus à manger, à boire, à rechercher les objets des sens & les voluptés du corps; une vie de sentimens qui vous oblige à consulter ces impressions secrétes que la nature vous a données; à réfléchir ce que c'est que la gloire, & pourquoi le désir en est si profondément gravé dans votre cœur. Ce désir ne contribue rien, comme vous l'avez vu, au bonheur d'une vie dont les sensations agréables font toute la félicité. Notre gloire n'est point de ce monde; & nous n'en avons le sentiment en cette vie, qu'afin d'apprendre à la mériter pour l'autre. Ce seroit s'en former une fausse idée de la borner à l'estime des hommes. Ils ne peuvent nous en donner autant que nous en désirons. Notre gloire ne doit point venir d'eux: elle ne dépend point de leurs jugemens, & bien moins encore de leurs caprices.

Notre gloire, c'eſt d'être ce que celui qui nous a faits, veut que nous ſoyons. La perfection de l'ouvrage conſiſte à répondre aux idées de l'ouvrier, ſi cet ouvrier eſt ſage. Un être raiſonnable doit ſe conduire ſelon les vues que la raiſon lui donne, & ces vues ſe prennent de ſes déſirs immuables, de ſes panchans invincibles, de ce qu'il eſt, de ce qu'il ſent, de ce qu'il veut, de ſes beſoins préſens, de ſon attente pour l'avenir, de ſes rapports avec les autres êtres, & ſur-tout de ſa dépendance à l'égard de l'Etre ſuprême, des loix qu'il lui fait, & des recompenſes qu'il lui prépare.

Conſultez-vous donc bien. Vous ne voulez point que les hommes vous haïſſent, qu'ils vous trompent, qu'ils vous enlévent ce que vous poſſédez, qu'ils vous traitent mal, & qu'ils attentent à votre vie. Leur ſecours vous eſt ſouvent néceſſaire. Vous vous offenſeriez s'ils refuſoient de vous ſervir dans l'occaſion. Vous formez avec eux mille liens qui rendent votre vie plus douce. Vous êtes deſtinés comme eux à de meilleures eſpérances; & cet intérêt doit reſſerrer tous les autres nœuds qui vous uniſſent, vous engager à concevoir pour eux une affection ſincére, à les ſupporter, à conſerver la paix avec eux en tout ce qui dépend de vous; à remplir à leur égard toute l'étendue de cette loi d'équité, qui veut que vous ayez pour les autres les attentions que vous exigez, & que vous ne leur faſſiez point ce que vous ſeriez fâché qu'ils vous fiſſent.

C'eſt là ce qui plait à Dieu, parce que c'eſt par-là qu'on eſt ce qu'on doit être, bon parent dans ſa famille, bon citoyen dans la ſociété, toujours homme pour les hommes, &

toujours prêt à les traiter comme Dieu les traite. Pouvons-nous douter qu'il ne nous aime, puisqu'il nous donne des désirs pour un bien souverain qui ne se trouve qu'en lui seul? S'il en différe pour nous la possession, c'est un conseil de sa sagesse que nous devons révérer. Ce n'est pas à nous à mettre des conditions au don qu'il veut nous faire de lui-même. Ce que nous ne saurions ignorer, c'est que la vie présente est un tems d'épreuve, où nous ne pouvons prendre d'autre parti que celui d'une soumission qui fera notre mérite. Vouloir ce que Dieu veut; aimer ce qu'il aime; ne regarder ce monde que comme un passage; n'user de ses biens que pour le seul nécessaire; les posséder sans attachement; en soutenir les maux sans impatience; souffrir enfin les autres, & nous souffrir nous-mêmes, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Arbitre de nos destinées de finir nos peines; voilà notre gloire, ou le prix auquel Dieu l'a mise. Sur ce plan, bâtissez le système du duel, & la nécessité de l'offrir ou de l'accepter. Si c'est une action raisonnable, il faut que vous puissiez la justifier par quelqu'un des principes que vous venez de lire. En vain réclameriez-vous encore une fois les maximes du monde. Il n'est pas votre juge; il vous condamne à risquer votre vie pour une injure imaginaire; & c'est un double crime aux yeux de Dieu de l'exposer pour un sujet si peu légitime. Dieu vous défend, & de vous venger de votre frere, & de vous perdre vous-même. Dans l'un & dans l'autre, vous outragez sa sagesse & ses bontés, vous irritez sa justice, & vous vous rendez digne de sa terrible colére.

Si vous avez en effet quelques idées de religion; s'il vous en reſte quelques mouvemens, ne faut-il pas que vous les étouffiez pour aller vous battre avec quelque aſſurance? Ne faut-il pas que vous vous aveugliez ſur les vérités les plus ſimples; que vous méconnoiſſiez tous vos intérêts, quand, pour le fatal plaiſir de vous venger d'un ennemi qui ne vous a fait aucun mal réel, vous vous expoſez à toute la rigueur des vengeances éternelles? Vous ſentez que vous courez ce riſque, & vous voulez le courir.

C'eſt la folie de toutes les paſſions dans leurs préférences. D'un côté, c'eſt une ſatisfaction préſente, mais d'un moment; & de l'autre, ce ſont des tourmens qui ne finiront point. N'importe, on veut ſe ſatisfaire, & le panchant l'emporte ſur toutes les craintes. On abandonne ſon ſalut à l'incertitude de l'événement. Etourdiſſement toujours inconcevable; mais d'autant plus que les craintes ſont plus preſſantes, & qu'il y a moins d'apparence aux reſſources. Rien de plus incertain que la durée de nos jours. Il n'eſt point de nos momens, qui ne puiſſe être le dernier. On peut mourir à chaque péché qu'on a commis. Mais tous les péchés ne conduiſent pas directement à la mort. Quelque indigne qu'on ſe rende de l'indulgence de Dieu par une offenſe délibérée, je ne ſais quelle fauſſe idée qu'on ſe fait de ſa bonté, laiſſe toujours quelque eſpérance. On ſe promet de revenir au moment qu'on s'égare; & tant qu'on vit, on n'eſt pas incapable de retour. Telle eſt l'illuſion de l'injuſte, du voluptueux, de l'intempérant: ils ſe flattent d'échapper par la pénitence aux vengeances

du Seigneur; & l'éloignement du châtiment en affoiblit en eux la crainte.

Mais pour le Duelliſte, le danger eſt préſent. Il n'y a qu'un pas entre la mort & lui. D'un ſeul coup peut-être ſon ennemi tuera ſon corps & ſon ame : il va deſcendre tout vivant dans l'enfer. Eſt-ce la raiſon qui lui donne ces conſeils ? S'il eſt encore capable de l'écouter, qu'il prononce, qu'il donne lui-même à ſes fureurs le nom qu'elles méritent, & qu'il apprenne à les déteſter. Mais s'il ne raiſonne plus, il eſt tems de ceſſer de lui parler. Qu'il périſſe, & qu'en ſe ſacrifiant pour un faux honneur, il apprenne aux gens de bien de quel prix leur doit être le véritable.

Ce ſera toujours un prodige de la foibleſſe humaine, & de la force que les préjugés les plus inſenſés aquierent ſur les eſprits, qu'on ne rougiſſe point de celui-ci dans les familles qui font en effet profeſſion de quelque honneur. Tous les Duelliſtes de prévention ne ſont pas tels que ceux que j'ai peints. L'entêtement ſubſiſte avec des ſentimens de probité ; je dirois preſque de piété ; car la piété n'eſt pas toujours aſſez dominante pour étouffer tous les reſtes de l'eſprit du monde qu'elle condamne. Les gens de condition ſont toujours attachés par quelque endroit à la chimére de leur naiſſance & de ſes priviléges. Rarement ils en viennent juſqu'à concevoir tout l'eſprit de la Religion, qui ne fait aucune acception des perſonnes. Mais il eſt étrange qu'entre ces fantômes qui leur font illuſion, celui du faux honneur puiſſe trouver quelque place. Ils veulent qu'on l'inſpire à leurs enfans, ſouvent contre la réclamation de leur propre vertu. Ils en ſen-

tent l'injuſtice & le ridicule, mais l'opinion du monde eſt un joug qu'ils n'ont pas la force de ſecouer, & qu'ils tranſmettent à leur poſtérité, malgré leur conſcience & leurs lumiéres.

Quel reméde à cette foibleſſe? Les loix du Royaume ſont ſages, elles ſont ſévéres; mais il ſeroit à ſouhaiter peut-être qu'elles le fuſſent encore plus, pour achever par la crainte ce que la ſeule raiſon ne peut faire. L'infamie du duel devroit s'étendre à tous ceux qui l'approuvent, qui le conſeillent, qui font ou qui font faire à la jeuneſſe des leçons de ce faux honneur. Les peres & les meres, les freres & les ſœurs, les familles entiéres mériteroient d'être honteuſement dégradés, quand on les voit conſpirer, par leurs inſtances & par leurs reproches, à faire périr quelqu'un de leur ſang. Comment peuvent-ils regarder autrement que comme une rage, ce ſentiment qui leur fait oublier toutes les tendreſſes de la nature, qui change en cruauté la douceur du ſexe, & qui rend ſouvent les femmes auſſi féroces que les hommes? Comment ne ſe déſabuſent-ils point d'un honneur qui rougit de lui-même, qui ſe déſavoue, qui ne ſe ſauve qu'aux dépens du véritable?

Toute une parenté s'allarme de la nouvelle d'un affront qu'un de leurs proches vient de recevoir. On s'intrigue; on ſe remue de tous côtés; on ſe réunit pour l'engager à ſe battre. Il ſe bat, il triomphe, on s'en félicite. Mais le ſecret tranſpire; le bruit s'en répand au-dehors; & voilà les mouvemens qui recommencent pour l'étouffer & pour en diſſiper juſqu'au ſoupçon. L'honneur eſt réparé; mais il faut qu'il ſoit dit juridiquement qu'il ne l'eſt pas.

On emploie ſes amis & ſon crédit pour accréditer le menſonge. On ſuborne les témoins; on corrompt les juges; on obtient un arrêt qui déclare que celui qu'on avoit inſulté, n'eſt point celui qu'on a vu ſe battre; que l'affront en un mot ſubſiſte; qu'on n'en a point tiré de vengeances. Toutes ces manœuvres ſe font par des gens d'honneur, ou qui diſent qu'ils en ont. Je les en fais juges encore une fois; & s'ils ne prononcent pas contre eux-mêmes, qu'ils ſuppoſent que je n'ai point dit ce que je viens de dire, & qu'ils laiſſent aux gens ſenſés la liberté de penſer que l'honneur ne peut juſtifier ce qui ſe fait contre l'honneur; que la vertu n'a pas beſoin du crime pour ſe ſauver de la honte; qu'aucune loi ne peut la rendre infame; & que le châtiment ne deshonore point, quand l'action n'a point été deſhonorante.

XVI. LEÇON.

On n'a point la paix quand on ne l'aime point. Il n'y a plus de moyens de la conſerver, quand il n'y en a plus de juſtes. Elle ne s'achète point au prix de la vertu. Mais la vertu ne doit être ni trop dédaigneuſe pour le vice, ni trop ſévère ſur les imperfections. Qu'elle ne refuſe point de les ſouffrir, quand elle n'en ſouffre rien elle-même.

L'Impatient ne travaille que contre ſes propres intérêts, tant qu'il s'obſtine à n'employer que des moyens violens pour ſe délivrer

de ſes peines. Notre repos ne peut ſe trouver ni dans la haine des hommes, ni dans les projets de nous en ſéparer ou de nous en défaire. Un devoir preſſant nous oblige à les aimer tous; & ce devoir doit nous faire ſouhaiter pour l'amour de nous-mêmes de pouvoir vivre avec eux dans une parfaite intelligence. S'ils étoient ſans paſſions, le vrai chemin de la paix ſeroit de ſe détourner du mal, & de ſuivre conſtamment les routes du bien. Mais il y en a qui haïſſent le bien même, qui ont des raiſons de haïr ceux qui le font, ou qui les perſécutent quelquefois ſans autre intérêt, que de les empêcher de le faire. Il y en a qui aiment le mal, & qui n'aiment que ceux qui conſpirent à le faire avec eux. La paix dans ces circonſtances, n'eſt ni poſſible ni permiſe: elle eſt dangereuſe avec ceux chez qui le vice domine; elle eſt difficile quelquefois avec ceux même qui font profeſſion de la vertu. Cependant, à tout conſidérer, il y a toujours beaucoup plus de gens que nous ne penſons, avec qui nous pourrions éprouver moins de déſagrémens & de répugnances, ſi nous étions diſpoſés à ſuivre tous les conſeils d'une charité auſſi déſintéreſſée que prudente.

Il faut donc que l'amour de la paix toujours ſincére, ſoit premiérement diſcret pour diſcerner les perſonnes & les moyens. Notre tranquilité n'eſt pas miſe au prix du violement de nos devoirs. Point d'égards pour ceux qui veulent nous empêcher de les remplir, ou nous forcer à les violer. Les tentations en ſont quelquefois auſſi délicates que dangereuſes. Si ceux qui nous détournent du bien, ſont puiſſans; s'ils ont de l'autorité ſur nous; ſi nous leur

ſommes liés par des dépendances juſtes & néceſſaires; ſi les tendreſſes de la nature & les eſpérances du monde conſpirent à nous inſpirer pour eux des complaiſances & des reſpects, la réſiſtance peut couter quelques ſoupirs au cœur & quelques efforts à la nature. Mais la néceſſité de réſiſter eſt preſſante. Il faudroit leur ſacrifier des obligations indiſpenſables & des intérêts éternels. La conſcience eſt une loi qui prévaut à tous les engagemens : elle ne connoit point de devoirs incompatibles. Il faut toujours obéir à Dieu, préférablement aux hommes. C'eſt l'ordre de la juſtice; & tout devoir qui tend à la renverſer, ceſſe d'être un devoir. La conſidération des perſonnes ne peut plus rien où les volontés ſont injuſtes.

On vous maltraite; on vous retient dans une dure ſervitude; on vous prive de mille avantages innocens; & toute cette conduite n'a pour motif qu'un éloignement pour le monde, qui déplait à ceux qui veulent vous y produire; que votre répugnance pour un engagement qui vous paroit au-deſſus de vos forces, ou funeſte à votre ſalut; qu'un attachement inflexible à des réſolutions qui n'ont que la piété pour objet. Ailleurs on vous ſuſcite de mauvaiſes affaires; on cherche à vous ſupplanter; on vous rend de mauvais offices; on vous attire des humiliations; & toute cette malignité ne tend qu'à vous rendre, s'il ſe peut, moins rigide ſur l'exactitude dont vous vous êtes fait une loi dans vos fonctions; qu'à vous forcer de vous relâcher ſur certains droits qui vous ſont confiés; qu'à vous faire écouter des propoſitions contraires à des intérêts que vous avez à défendre. Ceux qui ſont mécontens de

vous, ſont ceux qui ſont ennemis de l'ordre & du bien public. Ne vous en croyez pas plus malheureux, ou ne déſirez pas de l'être moins aux dépens de votre fidélité.

La conſtance chancelle quelquefois ſous l'aſſiduité des maux. On ſe laſſe de ſouffrir par l'eſpérance d'un bien qu'on ne voit pas. Les douceurs du péché ſe préſentent à l'amè découragée des rigueurs d'une vertu trop auſtére. Il n'y auroit que des plaiſirs à gagner au changement. On pourroit ſe permettre ſoi-même avec liberté, ceux qu'on ſe refuſe avec une ſévérité ſcrupuleuſe. On ſe verroit délivré du moins de la contrainte, à couvert des menaces d'un ennemi puiſſant, des ſollicitations importunes d'un mauvais parent ou d'un infidéle ami, des reproches attendriſſans de perſonnes qu'on aime, & qu'on voudroit contenter. Mais ce n'eſt point là la paix qu'on vous dit de rechercher & de pourſuivre : elle ne s'achéte point au prix des devoirs. Il faut que le cœur qui la déſire, ſoit inébranlable dans la juſtice, & toujours prêt à préférer les diſgraces aux complaiſances criminelles. Il ſuffit alors de ne pas rendre guerre pour guerre, & de ſe réduire à déſirer la paix, même ſans eſpérance de l'obtenir.

Combien de ces ſortes de ſituations triſtes & gênantes, qu'on pourroit rendre agréables avec un peu de probité de moins? On jouiroit des bonnes graces & des faveurs de certaines gens dont on ne reçoit que des déſagrémens; on ſe verroit accablé de leurs careſſes, comblé de leurs bienfaits. Il n'en couteroit que quelques complaiſances un peu délicates, que quelques ſervices ſuſpects, que quelques

menſonges officieux, que quelques diſſimulations qui leur ſeroient utiles. Il ne faudroit peut-être que fermer les yeux ſur une intrigue, ou ſur des manœuvres où l'on n'entreroit point; que laiſſer l'injuſtice impunie; que différer de rendre la juſtice; que d'abandonner la défenſe d'un innocent, qu'on n'eſt pas obligé par état de protéger; que laiſſer trahir un maître qu'on n'eſt pas obligé d'avertir; que faire certaines démarches équivoques; que partager peut-être des divertiſſemens ſecrets & défendus à ceux qui ſe les procurent; que favoriſer des inclinations qui ne paroiſſent mauvaiſes que parce qu'elles ſont interdites. Mais la tentation des petites fautes doit toujours effrayer un cœur qui doit craindre les grandes, & les haïr toutes. Il n'y a jamais de délibérations permiſes entre l'amour du repos & celui du devoir.

Dans une famille, quelquefois dans une ſociété ſainte, on eſt aſſez malheureux de rencontrer des enfans de Bélial, des cœurs ennemis du bien par gout, des caractéres qu'on offenſe dès qu'on a raiſon; qui ne veulent écouter ni les explications, ni les excuſes; qui veulent offenſer eux-mêmes par le plaiſir d'offenſer; qui ſe font une joie maligne d'aigrir, & de laſſer la vertu la plus patiente; qui ſont acharnés à rechercher les occaſions d'altérer la charité pour en triompher, & pour lui inſulter dans ſes affoibliſſemens. Ce ſont des frénétiques qui prennent des averſions furieuſes contre ceux qui ne leur font aucun mal, & qui ſont plus dignes de pitié que de haine. Ces fléaux des ſociétés y ſont rares. Mais il regne de tout tems dans le monde un

eſprit de malignité qui s'en prend à la pitié même. On hait ceux qui la ſuivent; on cherche à juſtifier ſon averſion par les plus grandes injuſtices; on s'efforce de les rendre ridicules, & de les défigurer par mille railleries piquantes; on les prend par tous leurs foibles; on voudroit les faire tomber dans des fautes humiliantes, ou les forcer à rougir de leurs vertus même. Funeſte artifice, dangereux piége, où ceux qui ne ſont pas encore aſſez affermis, donnent aiſément. L'amour d'une fauſſe paix ſéduit. On n'aime point le mépris, quelque injuſte qu'il ſoit. La fauſſe honte l'emporte quelquefois ſur la vue du devoir; mais ſouvenez-vous, à quelque ſorte d'épreuve qu'on vous mette, que quand on aime ſincérement la vertu, jamais on ne doit ſouhaiter d'avoir pour amis ceux qui ne l'aiment pas, ni ſe délivrer de leurs importunités par le relâchement. Il ne vous reſte de vœux à faire que pour leur changement. Cependant la charité qui doit vous les inſpirer, n'eſt jamais ſans eſpérance & ſans reſſources. La douceur, la modération, la fermeté dans le bien, la perſévérance à tolérer les ennemis les plus déclarés de la vertu, peut enfin les réconcilier avec elle. Vous triompherez au moins de leurs mépris, & vous les forcerez à vous eſtimer en vous perſécutant.

L'embarras eſt plus grand avec ceux qui haïſſent le bien, ſans haïr ceux qui le font. C'eſt ici que la conduite a beſoin d'un ſage & juſte diſcernement. Si ce ſont des engagemens qui nous obligent à vivre avec des perſonnes vicieuſes, nous n'avons à nous défendre que de la contagion de leurs vices; la pa-

tience les ſupporte ſans les approuver. On peut ſe promettre de les gagner par l'exemple, & ſe tranquiliſer par des vues, quoique éloignées de leur retour. Si nous n'avons avec des gens dérangés que des rélations libres, il y a des différences à faire de ceux qu'on peut voir, & de ceux qu'on doit éviter. Mais ce diſcernement eſt ſujet à des mépriſes, ſelon les principes qui dominent dans le cœur. Une vertu trop auſtére paſſe aiſément de la haine des défauts à l'éloignement des perſonnes. L'amour de la paix eſt trop foible & trop délicat dans le choix. Au fond votre premier but eſt toujours de n'avoir rien à ſouffrir; & avec ce pacte tacite que l'amour-propre fait avec lui-même, les moindres imperfections ſe groſſiſſent aux yeux de ſon impatience. De fauſſes idées qui naiſſent du caprice d'une vertu trop ſinguliére; des ſcrupules fondés ſur des préventions confuſes, font juger des hommes par leurs ſituations. Ce ne ſont plus leurs mérites ou leurs défauts qu'on examine. On ne s'informe point s'ils ſont bien ou mal; on eſt prévenu contre leur état; & cela ſuffit pour appuyer la réſolution de les fuir. Une puſilanimité cauſée par le défaut de lumiéres, ne diſtingue point le danger des vices & des occaſions. On ne veut jamais voir des perſonnes qu'on pourroit voir innocenment pour ſoi-même, & peut-être utilement pour elles. La paix fait des pertes à tous ces mécomptes. On ſe fait gratuitement des ennemis, & on ſouffre des peines qu'on cauſe, par la peur de s'en cauſer à ſoi-même, & par la ſecréte réſolution de n'en point ſouffrir.

La régle des mœurs a des principes différens ſelon

ſelon les conjonctures. Appliquez-les mal, ils ſe contrediſent. Remettez-les à la place qui convient à chacun, tout rentre dans l'ordre, & la conduite eſt réguliére. Il y a de grandes raiſons ſans doute d'éviter les méchans. Toute l'Ecriture eſt pleine de ces exhortations. Mais les raiſons de vivre avec eux, peuvent être quelquefois plus preſſantes encore, & la charité devient indulgente, ſans être téméraire. Je ne vous dirai pas qu'il y ait de la ſageſſe à ſe prêter au commerce de gens déréglés, tandis qu'on ſe ſent aſſez de complaiſance pour participer à leurs déſordres, aſſez de lâcheté pour les diſſimuler, & pour craindre de leur déplaire en les condamnant. Je ne vous dirai pas de vous jetter dans toutes les diſſipations du ſiécle, avec une ame ſenſible à ſes vanités; de vous expoſer à la tentation du mauvais exemple après les expériences de votre foibleſſe. La prudence du ſalut veut qu'on ſe ſépare des pécheurs, tandis qu'on le peut devenir avec eux, & qu'on n'eſt obligé de les voir par aucun motif de devoir, ni par aucune vue d'utilité.

Mais ſe laiſſer approcher par des perſonnes vicieuſes, afin de ne pas augmenter leur éloignement pour la vertu; les admettre dans des compagnies où les actions & les diſcours peuvent faire ſur elles de ſalutaires impreſſions; ſe prêter à leur ſociété pour gagner leur ame, c'eſt une condeſcendance que la charité preſcrit aux gens de bien. Que ce ne ſoit jamais par mépris ou par averſion qu'on s'éloigne d'elles. C'étoit la mépriſe de l'orgueil des Phariſiens. Ils ne ſe regardoient point comme le reſte des hommes. Il y en avoit qu'ils con-

damnoient indifféremment ſans les connoître; & la fauſſe piété n'eſt que trop ſujette à ces injuſtices. Dans une profeſſion qu'on croit mauvaiſe, on s'imagine que tous ceux qu'on y voit, ſont également mauvais, également inconvertibles. Un Publicain ne pouvoit pas être aux yeux d'un Phariſien, ce qu'il étoit aux yeux de Dieu même; humble, pénitent, meilleur en tout que le ſuperbe dévot qui le condamnoit. Que ceux qui lui reſſemblent, ſe défient de ces injuſtes averſions, & qu'ils les prennent preſque toujours comme des preuves aſſurées d'une ſi honteuſe reſſemblance. Il y a d'ailleurs des profeſſions qui nous ſont odieuſes ſans être illégitimes, & l'injuſtice eſt plus cruelle encore de prendre nos préjugés pour régle de notre conduite. On ne ſe rend point de compte de ces répugnances, à qui la piété ſert de prétexte, & qui n'en ſont pas moins contraires au caractére de la charité qui n'eſt point dédaigneuſe. Soyez touché de ce ſentiment; ſoyez humble ſans prévention pour vous-même, & vous reconnoîtrez qu'il y a de l'excès dans l'averſion que vous avez conçue pour des gens qui ne ſont pas plus mauvais que vous.

On ſait à quoi s'en tenir avec les perſonnes manifeſtement déréglées; les voir poliment en public, & rarement en particulier, ſi quelque néceſſité n'y contraint. Mais eſt-il raiſonnable que vous fuyiez pour leurs défauts celles qui pourroient, avec le même droit, vous fuir pour les vôtres? A qui convient-il d'être ſi ſévére & ſi délicat? Ne feriez-vous pas le premier banni des compagnies & de toutes les ſociétés, s'il y avoit quelque loi qui

ne permît d'y recevoir que des parfaits? Quelle différence quelquefois, des foiblesses qui vous en éloignent, à celles que vous y apporteriez? Je laisse à votre conscience à le décider. Ce problême est de son ressort. Mais encore; à quoi vous amusez-vous, & pourquoi votre impatience ne fait-elle pas reconnoître ses propres remédes? N'y a-t'il rien d'estimable pour la société dans les hommes les plus imparfaits? Vous ne les considérez que du côté qu'ils peuvent vous déplaire. Il semble que vous ayez peur de les trouver supportables, & que vous n'aimez en eux que ce qui peut vous être un prétexte de ne les point supporter. Toujours appliqué sur leurs mauvais endroits, vous ne leur tenez aucun compte des bons.

Servez-vous de toute la connoissance que vous avez du monde : il n'est pas sans doute ce qu'il devroit être; mais il n'est pas si universellement corrompu, qu'on ne puisse en rien le souffrir tel qu'il est. Si vous n'y voyez pas de ces vertus pleines qui ne vous laissent rien à désirer pour en être satisfait, y rencontrez-vous beaucoup de ces vices extrêmes qui doivent vous aigrir jusqu'à vous rendre irréconciliables avec eux? Choisissez le plus honnête homme que vous connoissiez, & l'examinez de près, vous y découvrirez des défauts. Examinez celui chez qui les vices dominent, & vous lui trouverez du bon. Tout n'est pas vertu dans les meilleurs; tout n'est pas vice dans les plus mauvais. Les bonnes & les mauvaises qualités sont confondues. Le monde est plein d'hommes recommandables par des perfections éminentes, & mépriſables par leurs foibles. Ils n'ont pas toujours assez de vertu pour faire

un bon usage d'un mérite utile, ni assez de discrétion pour cacher leurs défauts. Le cœur est si bizarre dans ses foiblesses, que souvent on a soi-même du dégout pour ses meilleures qualités, tandis qu'on ressent une secrète complaisance pour ce qu'on a de mauvais. C'est à vous de savoir mieux user de ces sortes d'esprits qu'eux-mêmes; & vous vous rendrez ainsi leur commerce aussi supportable qu'avantageux. Ne cherchez point enfin des personnes en qui tout vous plaise, mais quelque chose qui vous déplaise dans les personnes que vous êtes obligé de voir; ne vous dégoutez pas du bon par trop de passion pour l'excellent; contentez-vous quelquefois du moins mauvais; ne soyez pas si difficile; & vous perdrez moins du côté de la délicatesse, que vous ne gagnerez du côté de l'utilité; vous tirerez le bon des hommes, & vous aurez la paix avec eux.

Ne vous flattez pas. C'est renoncer à cette espérance toujours si douce, de vous faire une idée de justice sans compassion. La charité n'est point si farouche: elle ne conserve sa tranquilité que par la patience; & ne vouloir souffrir que des hommes parfaits, c'est se préparer à les haïr tous, aussi-bien qu'à s'en faire haïr. Au prix que vous mettez votre repos, vous le réduisez à l'impossible. Deux justes, en cette vie, se souffrent à peine: ils ont leurs humeurs, leurs travers, leurs sensibilités, leurs hauteurs naturelles, & mille restes d'une éducation mondaine, ou d'une vie peu réglée dans la jeunesse: ils vous déplairont, & vous leur déplairez. Ce ne sera pas le bien que vous ferez qui les blessera; ce sera le tems, le lieu, la manière de le faire; ce sera quelquefois l'an-

tipatie qu'ils auront pour vous, ou peut-être une délicateſſe pareille à la vôtre, qui les indiſpoſera contre les petits défauts qu'ils vous recommoitront. Vous ne les trouverez pas traitables, ſi la charité qui ſe fait tout à tous, ne vous inſpire les divers ménagemens que leurs caractéres demandent. Il vous faudra ſans ceſſe étudier avec eux les momens de parler & d'agir; éviter les contretems qui les dérangent; placer à propos vos excuſes; ne point vous rebuter pour de petites froideurs; ne point vous roidir contre des maniéres déſagréables; avoir de la condeſcendance pour certaines foibleſſes; ſouffrir patiemment un reproche, une bruſquerie, qui ne viendra que du tempérament; remettre quelquefois un bien qui peut ſe différer. Que s'il faut que vous ayez toutes ces attentions avec ceux même qu'on appelle juſtes, pourquoi ne les aurez-vous pas avec ceux que vous regardez comme trop imparfaits? Quelque contrainte qu'il pût vous en couter, la paix eſt ſi chere, qu'on ne doit jamais croire avoir fait trop d'avances pour gagner les eſprits, & pour vivre dans une concorde inaltérable.

Vous voudriez les hommes moins incommodes; vous les voudriez plus parfaits, au moins pour l'amour de vous-même; & vous les empêchez de le devenir par vos délicateſſes, par vos rebuts, par vos dédains, par vos mépris & par vos maniéres impatientes. Moins vous les ſupportez, plus vous les rendez inſupportables. Vous les indiſpoſez pour vous, & vous êtes le premier à ſouffrir de ne les avoir pas ſoufferts. Comptez donc votre repos au nombre des intérêts qui doivent vous

faire dissimuler ce que vous trouverez en eux de plus fâcheux, ou de plus haïssable; soyez sévére pour vous-même, ennemi du vice, homme de bien, vertueux; mais qu'une singularité d'amour-propre ne vous persuade point que tout est vice où tout n'est pas de votre gout; ne vous faites point une idée de vertu qui ne subsiste point au milieu des infirmités dont nous sommes tous revêtus; ne vivez point avec les hommes comme si vous n'étiez pas de leur espéce; sachez leur rendre justice, & vous la rendre à vous-même sur des défauts dont vous n'êtes pas exempt; réduisez-vous à souffrir tout ce qui ne blesse ni la vérité, ni la justice; passez des foiblesses aux foibles; n'ayez point d'horreur des vicieux, quand vous n'êtes pas en danger de prendre leurs vices; ne vous faites pas des ennemis par l'affectation d'une probité qui vous rende vous-même fâcheux; supportez les méchans avec qui le devoir vous lie, ne fuyez pas ceux à qui la charité peut vos rendre utile; liez-vous par choix aux plus honnêtes gens; supportez ceux qui ne le sont pas, quand l'occasion vous engage dans leur commerce; faites-vous un mérite d'aimer la paix avec ceux même qui ne l'aiment pas; & ce seul amour vous disposera de lui-même au détail des moyens que je vais vous proposer pour l'obtenir & pour la conserver.

XVII. LEÇON.

Le repos de la société ne s'entretient que par l'amour de l'utilité commune, ou par cet esprit d'équité qui nous oblige à rendre aux autres ce que nous ne recevons d'eux qu'à condition de retour. L'intérêt particulier, l'indifférence aux besoins du prochain, les injustices, les préférences, l'ingratitude pour ceux qui procurent le bien public, ou la paresse à le procurer, sont des dispositions ennemies de la paix.

LE désir de la paix ou de la tranquilité de la vie ne nous quitte point. C'est l'objet de toutes nos poursuites & le motif secret de toutes nos actions. Nous voulons vivre heureux. Mais quand on ne trouve pas son bonheur en soi-même, on ne peut l'attendre des autres, qu'à condition de le leur rendre. C'est un commerce où chacun doit donner pour recevoir. Voulez-vous donc vivre content parmi les hommes, & n'avoir point à vous plaindre d'eux, commencez par vous bien pénétrer des devoirs de la justice : c'est par elle que la société se forme & s'entretient.

Tous les hommes sont nés égaux ; l'un n'a pas de droit sur l'autre ; & s'ils s'unissent, toutes les conventions de leur union doivent concourir à conserver cette égalité que la nature a mise entre eux. J'ai besoin de vous ; vous avez besoin de moi : donnons-nous donc des secours mutuels. Aidez-moi, comme vous voulez que

je vous aide; ſervez-moi, comme vous voulez que je vous ſerve; ménagez-moi, comme vous voulez que je vous ménage; ſupportez-moi, comme vous voulez que je vous ſupporte; ſoyez enfin pour moi tout ce que vous voulez que je ſois pour vous.

Rien de ſi juſte; & cependant ſi les motifs que la raiſon nous ſuggére de modérer nos déſirs les plus naturels & les plus légitimes; ſi les triſtes ſuites de leur déréglement ne nous avoient pas fait ſentir encore aſſez les excès de l'amour-propre, rien n'acheveroit mieux de nous en convaincre que ſes ſoulevemens contre cette loi d'équité ſur qui toute la ſociété roule. Il s'imagine qu'elle tend à le dépouiller de tous ſes droits; il voudroit toujours recevoir, & ne jamais rendre. Cette obligation du retour le gêne. Il ne nous entre dans l'eſprit qu'avec une extrême peine, que ce ſoit pour notre propre utilité que nous travaillons, quand notre travail a pour objet l'utilité de quelque autre.

Mais ſuppoſons que tous les hommes viennent à penſer de la même maniére; on ne niera pas qu'ils n'en aient tous le même droit. Alors nous ne ferons rien pour eux, comme ils ne feront rien pour nous. Notre liberté ſera ſans aſſujettiſſement; mais notre indépendance fera le malheur de notre vie. Nos beſoins ſubſiſteront, & les ſecours ne nous viendront d'aucun côté. Le refus de nous ſoumettre à la loi du réciproque, ne ſeroit donc pas moins contraire à notre intérêt qu'à la juſtice. Diſons même que ce ſeroit démentir la nature, qui nous donne à tous un panchant à la bienfaiſance. Le ſentiment en eſt tellement im-

imprimé dans tous les cœurs, que ce qu'on croit dire de pis d'un homme, c'eſt qu'il n'eſt bon que pour lui-même. Or, ſi la nature veut que nous ſoyons bienfaiſans, l'objet de ce panchant qui ne peut être que ſage, eſt ſans doute de nous rendre bienfaiſans, ſur-tout parce qu'en mille occaſions la juſtice exige que nous le ſoyons.

Malheureuſement pourtant rien ne paroit tant couter aux hommes que d'être juſtes: ils ont des inclinations infinies à ne l'être pas. Le motif de la juſtice les remue peu, parce qu'il ne les flatte pas aſſez. Le devoir pour nous, ce n'eſt communément que ce qui nous plait. Toujours occupés de notre intérêt particulier, nous oublions que nous ne ſommes pas nés pour nous ſeuls, & que les autres ne ſont pas nés uniquement pour nous. Liés, au contraire, par ces néceſſités mutuelles, les ſoins d'y pourvoir doivent être communs, & perſonne ne peut s'en diſpenſer ſans renoncer au droit d'en recueillir les avantages.

Il eſt vrai que ces ſoins ſe diverſifient dans le partage; tous ne ſont pas obligés de tout faire: mais il faut que chacun conſente à s'employer utilement ſelon ſes forces, ſelon ſes talens, ſelon ſon induſtrie, ſelon ſon état, ſelon la place qu'il occupe, ſelon les biens qu'il poſſéde. Les peres ſont obligés de travailler pour leurs enfans, & les enfans pour les peres, les citoyens pour les citoyens, chacun pour ſon prochain, c'eſt-à-dire, pour celui que les circonſtances de la vie le mettent dans la néceſſité ou dans l'occaſion de ſecourir. Du reſte, il profite du travail des autres, comme les autres profitent du ſien, &

l'égalité se rétablit. Le sort des grands & des riches les affranchit des pénibles sollicitudes de la vie; mille malheureux sont occupés pour les leur épargner, & par-là même l'obligation de les payer de quelque retour, ne fait que changer d'objet pour eux. Que cet ordre soit fidélement gardé, la paix est inaltérable; vous ne trouverez personne qui se plaigne de vous, & vous n'aurez à vous plaindre de personne.

Nos plaintes réciproques ne viennent en effet que de ce que nous tombons tous dans la fable des membres & de l'estomac. La société n'est qu'un composé de différentes parties qui se réunissent pour former un corps, & qui doivent toutes contribuer à sa subsistance, selon l'usage qui leur est propre. Si le pied refuse de s'avancer vers les alimens que l'œil lui montre; si la main ne veut pas les prendre & les porter à la bouche; si la bouche les retient pour ne pas les envoyer à l'estomac, l'économie de la nourriture cesse, & la défaillance devient universelle; tout périt si les secours ne sont mutuels où les besoins le sont.

Approfondissons donc de plus en plus le secret du panchant que nous avons à nous affranchir de cette servitude nécessaire. Notre repos dépend de notre fidélité, & notre fidélité de bien connoître l'opposition que nous avons à nos devoirs. Nous voulons être servis, & ne point servir; nous exigeons des secours & des soins sans en donner. Rien ne nous pése plus que ce que nous sommes obligés de faire à simple titre de justice. Nous manquons de reconnoissance pour le bien

qu'on nous fait, & la vanité nous persuade qu'on nous doit ce que la seule charité commune fait faire pour nous. L'assujettissement à la loi du retour nous contraint, & nous soupirons pour une liberté funeste qui feroit notre malheur. Les passions ou les inclinations naturelles prennent chez nous la place des obligations : celles-ci sont négligées, & la négligence se tourne contre nous-mêmes.

A tous ces traits reconnoissez les sources de vos mécontentemens & les sujets de vos plaintes. Trop d'attachement à nos propres intérêts nous rend indifférens aux besoins des autres; & rien n'est plus contraire à nos intérêts que cette même indifférence. On se mesure à notre mesure; on se resserre comme nous nous resserrons; on nous refuse les services que nous refusons. S'il y a donc beaucoup de malheureux sur la terre, c'est qu'il y a peu de justes, c'est-à-dire, de ces hommes fidèles à combattre le peu de panchant que nous avons à nous conduire par les principes du devoir.

Il se fait toujours quelque bien dans le monde; il s'en fait parmi les plus méchans. Ils ont leurs amis; ils s'unissent à ceux qui leur ressemblent, & les servent comme ils en sont servis; ils nourrissent leurs femmes & leurs enfans des fruits de leurs rapines & de leurs violences. Leur injustice consiste en ce qu'ils refusent aux uns ce qu'ils leur doivent, en ce qu'ils enlévent aux autres ce qui leur appartient : voilà ce qui les fait regarder comme les ennemis du bien public, comme les pestes de la société qu'ils troublent, & qui les punit par la sévérité de ses loix. C'est ce qui vous ar-

rive à vous-même, à proportion du dégré de votre injuſtice. Vous vous offenſeriez ſi je vous diſois que vous n'êtes utile à perſonne, & que vous ne faites aucune ſorte de bien. Mais à qui, comment, & pourquoi le faites-vous? C'eſt le gout, l'humeur, le caprice, l'intérêt & la vanité qui décident du choix des perſonnes & de la meſure des ſervices; c'eſt tout, excepté l'amour de l'ordre, qui vous fait donner la préférence à ceux qui vous plaiſent le plus. Vous méconnoiſſez les devoirs de l'équité pour vous faire des vertus qui flattent la nature, & qui vous font agir par des mouvemens agréables. Que ſais-je? vous êtes peut-être libéral pour répandre, généreux pour obliger, bon pour accorder aux priéres, tendre pour prévenir les déſirs de vos amis. La compaſſion vous fait courir au ſecours des malheureux. Vous dirai-je que ce ſont là de mauvaiſes qualités? Non, ſi vous faites paſſer avant elles un amour conſtant de la juſtice rigoureuſe. Mais ne ſentez-vous pas, au contraire, une ſecréte violence à faire ce que le droit exige de vous? Vous ne vous aquittez de ces ſortes d'obligations qu'avec peine. Ce n'eſt que la néceſſité qui vous détermine; & la néceſſité ne fait preſque jamais tout ce qu'elle doit, ou le fait de mauvaiſe grace, & de maniére qu'elle offenſe plus qu'elle ne contente. Vous ne ſavez pas rendre ce qu'on vous prête; vous ne payez pas ce que vous devez, ou c'eſt le plus tard, & le moins que vous pouvez; vous exigez vos droits avec une extrême rigueur; vous les portez plus haut qu'ils ne doivent aller; s'il faut acheter de vous, le prix eſt toujours exceſſif; vous cherchez à ſurpren-

dre ſur la qualité, ſur le poids, ſur la meſure; vous retranchez ſur le ſalaire de l'ouvrier & du domeſtique, ſur la valeur des ouvrages de l'artiſan; vous profitez du malheur des tems & de la détreſſe des ſituations; vous fuyez vos créanciers; vous reconnoiſſez mal un plaiſir qu'on vous a fait; vous ſervez à regret ceux qui vous ont ſervi; vous vous faites arracher une remiſe juſte; vous faites acheter de mille rebuts une prétention légitime; vous refuſez tout à ceux qui vous ſont indifférens, ou dont vous croyez ne pouvoir rien attendre.

De tout ce déſordre d'affections, il nait une infinité de peines inévitables. Vous rallentiſſez pour vous les volontés les plus empreſſées; vous refroidiſſez le zéle le plus ardent; vous rebutez la fidélité la plus déterminée; vous dégoutez les bons cœurs qui ne ſont touchés que de la gratitude; vous déſeſpérez ceux que l'intérêt vous attache; vous éloignez de vous ceux qui vous ſont néceſſaires pour les beſoins communs ou particuliers; vous faites crier contre votre injuſtice & votre dureté; vous perdez même le fruit d'une charité qui ne ſait pas ſe régler ſur l'ordre des beſoins, & faire le bien dans ſon tems : tout vous manque quelquefois où vous devriez ne manquer de rien; on trompe les trompeurs; on ſert mal ceux qui paient mal; on eſt froid pour les ingrats, indifférent pour les indifférens; on ne fait rien pour un homme qui veut tout pour lui-même, & qui ne conſidére les autres que pour ſes propres uſages.

Vous vous plaignez de votre famille. Je m'informe du ſujet des déſagrémens qu'elle vous cauſe, & j'apprens que vous manquez

d'attentions pour prévoir ce que vous lui devez, & de bon cœur pour le vouloir. Vous y refusez des secours qu'on a droit d'attendre de vous, ou vous ne les donnez qu'avec des répugnances qui découvrent tout votre mauvais fond, & qui blessent la tendresse. Si vous êtes, au contraire, de ceux qui ne se croient nés que pour eux & pour les leurs, quelles ressources trouverez-vous au-dehors? Si vous n'êtes bon que pour vous-même, ce caractére doit vous préparer à ne pas rencontrer plus de bonté dans les autres.

Seroit-ce même assez d'être bon pour ses amis ou pour ceux qui sont d'un certain esprit, ou d'une certaine condition? Suffit-il de reconnoître les graces immédiates & les services personnels? Y a-t'il quelqu'un qui mérite plus d'égards que ceux qui travaillent pour le bien général des sociétés? Mais y a-t'il quelqu'un pour qui on en ait moins? Le proverbe n'est que trop vrai, qu'on ne travaille qu'à faire des ingrats quand on travaille pour les villes, pour les compagnies, pour les communautés. Tous profitent des soins, & personne ne se charge de la reconnoissance. On ne regarde ces sortes d'emplois que par les avantages; on en oublie les peines, & la jalousie prend quelquefois la place de la gratitude. Ce défaut rebute les supérieurs, & les hommes qui se consacrent aux intérêts de la patrie, à l'avancement des familles & des sociétés particuliéres. Ils font mal ce qu'ils font, & les particuliers en souffrent. On leur cause des dégouts, & ils les rendent à ceux qui dépendent d'eux.

Mais qu'ils se préparent eux-mêmes de pei-

nes, quand ils ſont animés dans l'exercice de leurs emplois par un autre intérêt que l'utilité commune! C'eſt chez eux ſur-tout que cet amour doit être dominant. Il n'eſt point d'autre motif qui puiſſe y ſuppléer pour leur faire ſoutenir le poids de leurs travaux, & remplir leurs devoirs avec leur ſatisfaction propre & celle des autres.

Vous trouvez-vous en quelqu'un de ces engagemens? examinez-vous, & voyez en combien de maniéres vous manquez à ce que vous devez au monde : ce ſont autant de nouveaux ſujets des contradictions & des déplaiſirs de votre vie. Si vous regardez comme une ſervitude, cet emploi qui vous livre aux uſages de vos freres; ſi vous regrettez le tems que vous leur donnez, vous vous privez déja de la conſolation de remplir votre devoir avec amour. Mais ſi vous voulez diſpoſer de vos momens pour vos plaiſirs particuliers; ſi vous êtes farouche, difficile, de mauvaiſe humeur, ſans humanité, ſans affabilité, ſans complaiſance; ſi vos attentions & vos préférences ſont pour ceux qui vous conviennent, vous mécontentez tout le reſte, vous faites murmurer contre vous, vous vous attirez des reproches, & peut-être des inſultes. Ceux qui ſont au-deſſous de vous, ſe plaignent; & ceux qui ſont au-deſſus, vous inquiétent. Il n'eſt donc de reſſource pour vous que celle d'aimer ce que vous faites; & pour vous y diſpoſer, que ne ſongez-vous que vous ne faites pas tout vous ſeul, que mille autres ailleurs ſont employés pour vos propres beſoins, ou pour vous diſpenſer d'un travail auquel vous ne ſuffiriez pas; que vous voulez en effet qu'ils

vous ſervent à propos, & qu'ils ne ſoient point mécontens de vous. Vous n'avez qu'à vous écouter vous-même vous plaindre d'eux, compter leurs fautes, exagérer leurs injuſtices quand ils vous reçoivent mal, quand ils préférent leurs plaiſirs à l'obligation de vous rendre ce qu'ils vous doivent. Ce ſont préciſément les plaintes qu'ils font de vous, & les ſujets que vous leur en donnez. Plus l'injure eſt réelle, plus elle eſt piquante; & ce ſentiment doit vous rendre attentif à n'en point faire qu'on ait une juſte raiſon de vous reprocher. N'y a-t'il donc enfin que votre partage qui ſoit déſagréable, que vos fonctions qui ſoient pénibles? L'œil ne fait-il rien pour le bien du corps, parce qu'il n'a qu'à s'ouvrir pour voir? Eſt-il de ſa nature de toujours être ouvert? Le ſommeil ne le ferme-t'il pas quelquefois malgré ſes efforts pour veiller? Eſt-il juſte que tout ſoit occupé pour vous, & que vous ſoyez ſeul à ne rien faire?

N'oubliez jamais ce principe; c'eſt la clef de la ſcience, pour celui qui cherche la paix: elle ſe conſerve parmi les voleurs même, tandis qu'ils ſont fidéles aux loix de leur intérêt commun, qui veut qu'ils partagent les riſques & les avantages, les expéditions & les dépouilles. Ils ſont contens les uns des autres, & ſeroient heureux s'il n'étoit pas vrai que rien n'eſt plus malheureux au monde que la félicité des méchans. Quelles douceurs ne doit-on pas ſe promettre dans la paix, quand l'amour de l'utilité commune qui la procure, n'oblige à remplir que des devoirs légitimes? Rempliſſez-vous donc des idées de cet amour qui fait la perfection de la juſtice, & le lien

le plus parfait de la société ; pénétrez-vous de cette charité qui nait du sentiment des liaisons qui nous unissent au reste des hommes, & qui nous engagent à faire pour eux ce qu'ils font pour nous ; soyez fidéle aux loix de ce commerce, & prenez garde seulement que *votre main ne soit trop étendue pour recevoir, & trop resserrée pour donner.* Rien n'est plus important pour avoir la paix dans la société, que de n'y pas laisser prendre de soi, l'idée d'un homme qui n'y cherche que les intérêts particuliers. *Eccl. 46.*

XVIII. LEÇON.

Les devoirs de la politesse doivent concourir pour la paix avec ceux de la justice. La dépravation les a réduits à de pures cérémonies. Mais le défaut de sincérité ne dispense pas les honnêtes gens de s'y soumettre. C'est à eux de rendre à la politesse les sentimens d'où elle est née. Les devoirs alors en feront moins de peine à rendre, & plus de plaisir à recevoir. On ne doit en excepter personne.

LEs hommes ne sont pas nés pour se servir mutuellement comme des mercénaires. C'est par panchant autant que par intérêt qu'ils s'unissent. Ils veulent les uns des autres autant de sentimens que de secours. Ainsi les loix de la politesse doivent conspirer avec celles de la justice, au bonheur de la société. Les unes y établissent l'ordre, & en font la sûreté ; les autres y conservent la bonne intel-

ligence, & y ſont trouver les douceurs de l'amitié. Cependant les devoirs que la politeſſe impoſe, ne ſont quelquefois pas moins gênans que ceux de la juſtice, pour ceux qui ne ſe conduiſent que par les mouvemens de l'amour-propre. Ils ſouffrent, & des civilités qu'ils ſont obligés de rendre, & de celles qu'ils reçoivent : elles les engagent à mille démarches qui leur paroiſſent inutiles, parce qu'elles ne ſervent pas immédiatement à leur utilité particuliére. La politeſſe a des uſages qu'ils trouvent extravagans, & qui le ſont en effet aux yeux d'une ſageſſe auſtére, parce qu'ils n'ont pour principe & pour objet que les foibleſſes des hommes. Mais les hommes ont des foibleſſes qui demandent des ménagemens, parce qu'elles ſont comme irrémédiables. Ce ſont des enfans qu'il faut amuſer, des fous qu'il faut traiter ſelon leur folie. On eſt forcé de contenter leur vanité par des fantômes d'honneurs & de diſtinctions ; les nommer de certains noms qui ne ſignifient rien ; leur accorder des préſéances & des marques de conſidération ; les prévenir en certaines occaſions ; leur laiſſer dans d'autres la liberté de faire les premiéres avances. Tout ce manége devient ridicule dans les uns, & onéreux pour les autres ; toutes ces démonſtrations paroiſſent vuides de raiſon, parce qu'ordinairement elles ne ſont accompagnées d'aucuns ſentimens, & dégénérent en pures momeries. Ce n'eſt qu'une ſcéne de théâtre, où tout eſt menteur, & dans les perſonnages, & dans les diſcours.

Telles ſont ces apparitions où la coutume conduit des hommes devant d'autres avec des ornemens groteſques, & des cérémonies co-

miques; telles ſont les viſites attachées à certains jours, les félicitations & les condoléances, ſur les événemens heureux & malheureux. On va donner des marques d'eſtime à des gens qu'on n'eſtime point, & qui ſouvent ne méritent pas d'être eſtimés; on rend des reſpects à des indignes; on ſe complimente, & on s'incommode; on ſe cherche mutuellement avec l'envie de ne ſe pas trouver; on va les uns chez les autres pour pouvoir ſe dire ſix mois après qu'on y a été. N'importe, on s'offenſeroit de ne pas recevoir ces civilités dont on connoit l'abus & le peu de ſincérité, dont il ſemble qu'on ſe quitte. Il y a comme une eſpéce de convention parmi les hommes, dans l'expérience qu'ils ont les uns des autres, qu'ils ſe traiteront dans le commerce de la vie ſelon ce qu'ils ne ſont pas.

Mais il leur reſte pourtant un ſentiment ſecret qui leur dit qu'ils ſe traitent en effet ſelon ce qu'ils devroient être; & ils aiment mieux recevoir des reſpects peu ſincéres, que n'en point recevoir. Ils ne pénétrent point le ſecret des cœurs, & trouvent dans cette ignorance le plaiſir de ſe laiſſer ſéduire à des apparences flatteuſes. Au fond leurs maniéres polies ont leur principe dans la nature; elles ne paroiſſent indifférentes qu'à ceux qui ſont devenus eux-mêmes indifférens; & ne pas rendre ces ſortes de devoirs, c'eſt faire une double injure à ceux qui les attendent.

Ce ſeul défaut rend le mérite le plus eſtimable, odieux, & le fait trouver inſupportable. Par-là vous donnez de vous l'idée d'un homme inſenſible, déſobligeant, mépriſant, quoique vous ne ſoyez quelquefois rien moins

que ce que vous paroiſſez ; par-là l'homme de bien laiſſe prendre ſur lui des avantages au plus mal-honnête homme. La politeſſe fait paroître celui-ci tout ce qu'il faut pour ſe faire aimer : elle ne lui donne pas le fond de la bonté, de l'équité, de la gratitude ; mais elle lui en donne les apparences qui contentent ; elle ſupplée à la vertu, en ce qu'elle épargne ce que les défauts ont d'onéreux ; elle gagne enfin par de petits ſoins que l'honnête homme néglige, & dont il ne connoit pas le prix. Aſſez ſouvent la groſſiéreté qui déplait, la brutalité qui rebute, & la ruſticité qui dédaigne les maniéres prévenantes, ſont les vices de gens qui joignent à beaucoup d'eſprit un grand fonds de probité. Pour ſe faire plus d'amis, il ne leur manque que de légéres attentions pour les perſonnes, que de ſavoir ſaiſir les occaſions de faire plaiſir quand ils le peuvent. Avec de grands talens & beaucoup d'amour pour la juſtice, vous occupez une place qui ſemble ne vous donner le pouvoir d'obliger que pour ne le vouloir pas, ſans manquer de bon cœur. La politeſſe ne vous inſpire point ; & le refus eſt le premier qui ſe préſente à votre eſprit : vous vous hériſſez des difficultés ; vous prétextez mille inconvéniens avant de bien conſidérer ce qu'on vous demande ; vous n'accordez qu'avec des réſerves & des précautions qui dégradent vos bienfaits ; vous différez un ſervice dont on vous auroit une double obligation ſi vous vous portiez à le rendre à propos ; vous faites des ingrats de ceux dont vous auriez pu vous aſſurer la reconnoiſſance ; vous offenſez ceux que vous obligez ; & que devez-vous penſer de ceux que vous n'obligez pas ?

Vous trouverez ailleurs des impoliteſſes réfléchies; ce ne ſera pas par ignorance qu'on ſera groſſier avec vous; on vous marquera de l'indifférence; on refuſera de vous ſervir, parce qu'on vous connoit.

Mais la probité ſe fait quelquefois un mérite d'être impolie. C'eſt dans elle-même qu'elle croit trouver des obſtacles à la politeſſe & des excuſes à ſes incivilités. Vous vous faites un ſcrupule de rendre des reſpects à des indignes : votre ſincérité vous révolte contre des hommages que le cœur déſavoue, contre des déférences de pure cérémonie; vous croyez du moins pouvoir vous diſpenſer de ces uſages dont le monde connoit la valeur, & dont ceux même qui s'y ſoumettent, ſe moquent. Vous vous en affranchiſſez comme d'un aſſujettiſſement onéreux, qui vous dérobe des momens dont vous ſavez mieux uſer. Je pourrois vous répondre d'abord, que la ſageſſe veut qu'on retourne toujours à la régle pour ſe ſoumettre à ce qui fut bon dans ſon principe, à ce qui n'a rien de mauvais en ſoi-même, rien qui bleſſe réellement la juſtice, rien qui ne puiſſe être inſpiré par les ſentimens d'eſtime & de reſpect que les hommes ſe doivent, & que Dieu leur donna comme des liens propres à les unir. Mais une autre réflexion peut vous tranquiliſer ſur les devoirs de la politeſſe, & ſur les peines que vous vous en faites. C'eſt que dans les loix de la ſociété tout eſt indépendant du caractére des perſonnes. Il ne s'agit dans les reſpects que nous leur rendons, ni de leur mérite, ni de l'idée que nous en avons. C'eſt la place qu'ils occupent; c'eſt la nôtre qui décide de tout. Ce

n'eſt point l'homme vertueux & ſage qui rend des hommages à l'homme vicieux & déraiſonnable ; c'eſt l'homme privé qui s'aquitte de ce qu'il doit à l'homme public. Dans les civilités ordinaires, ce ſont les ſituations où nous nous trouvons, la proximité, les uſages du monde, & la coutume des lieux qui nous déterminent. Le citoyen concourt avec le citoyen, le voiſin viſite ſon voiſin. Vous ne perdez rien de ce que vous êtes. C'eſt un perſonnage que vous jouez pour un moment ; la fin de la repréſentation vous rend à vous-même ; & ſi ce perſonnage vous offenſe encore, je reviens, & je vous dis que c'eſt l'Apôtre qui vous le donne. Ne met-il pas en effet l'honneur au rang des tributs que nous ſommes obligés de payer à chacun ſelon ſes droits? Et la charité n'eſt-elle pas elle-même un tribut univerſel que nous ne pouvons refuſer à perſonne ? Or, la charité ne régle point ſa conduite ſur ſes jugemens, ou plutôt elle ne juge point : elle craint toujours de ſe tromper ; & lors même que l'évidence la force à mépriſer les mœurs, ſa patience & ſa douceur ne ſavent-elles pas diſſimuler ſon mépris & ménager les perſonnes ? A quoi la politeſſe vous engage-t'elle de plus ? Et ſi vous voulez bien les définir, ne trouverez-vous pas que la politeſſe n'eſt que le dehors de la charité, comme la charité doit être le fond de la politeſſe ? Et qu'eſt-ce enfin que la charité, qu'une tendre affection pour les hommes, qui ne fait que rappeller en nous la nature à ſes premiers ſentimens?

C'eſt un mal comme néceſſaire dans la ſociété, que ſes liens nous engagent avec des gens de qui les vices nous déſuniſſent. Mais

les loix de l'humanité n'en ſont pas moins juſtes pour être effacées dans certains hommes, & méconnues par d'autres. C'eſt le défaut de ſentimens qui cauſe nos répugnances pour des devoirs dont il eſt la premiére origine, & qui devroient cauſer plus de plaiſir que de peine. Vous les regardez comme des ſervitudes, comme un joug qui vous péſe. Mais d'où vient le mal? Eſt-ce de l'aſſujettiſſement à ces devoirs? Cet aſſujettiſſement eſt juſte; il eſt dicté par la nature, & ne devient onéreux que parce qu'on en dément les affections: elle nous a donné tant de panchans réciproques, qu'elle n'a point laiſſé d'excuſe à notre indifférence. L'homme ne doit rien croire d'étranger pour lui, de tout ce qui peut intéreſſer les hommes. Ne le concevez-vous pas, ſi vous êtes homme vous-même? Regarderiez-vous comme vos freres & vos amis ceux qui vous verroient ſouffrir ſans compatir à vos maux; ceux qui ne ſe réjouiroient pas des biens qui vous arrivent? Ne trouveriez-vous rien en vous-même qui pût vous reprocher ces inſenſibilités, ſi vous en étiez capable? Elles ſont d'autant plus offenſantes, qu'on a des liaiſons plus étroites avec ceux dont on ſe fait ſoupçonner de ce mauvais cœur, par une négligence affectée des démonſtrations de la politeſſe. Vous traitez de formaliſtes ceux qui s'en plaignent: ce ſont des gens qui ſe paient des complimens. Mais ce langage ne convient point à l'égard de ceux qu'on a tort de négliger: c'eſt le langage des ingrats & des infidéles, ou, pour le moins, des indifférens. Vous penſez qu'une démarche officieuſe que vous manquez de faire, n'eſt d'aucune conſéquence; mais ce défaut de poli-

teſſe vous rend ſuſpect d'un défaut de bonté. Il y a des gens qui vous ſauront plus mauvais gré de la négligence d'une félicitation, que du refus d'un ſervice. On aime à ſe tromper ſur ce qu'on déſire. Ce ſont des ſentimens que nous voulons. On peut en avoir, & n'être pas à portée de faire un plaiſir. Mais on a raiſon de croire que vous en manquez quand vous négligez des avances qui ne demandent que du bon cœur & de la bienveillance.

Ici, vous vous retranchez encore. Vous prétendez ne pas manquer de cette bonté naturelle qu'on exige de vous; mais vous croyez que c'eſt la commettre & la prodiguer inutilement, de la marquer par des civilités où l'opinion du monde même n'attache plus aucun ſentiment. Vous ne voulez pas vous confondre dans la foule des menteurs. Eh bien! ſoyez le premier à rendre à la politeſſe des maniéres, toute la ſincérité de cœur qui doit en être l'ame; rappellez les mœurs & les coutumes à leurs principes; ranimez vos actions par leurs véritables motifs; ne faites point comme le reſte du monde, un commerce d'impoſtures, des témoignages d'une eſtime, d'un reſpect, & d'une cordialité qui ne ſauroit être trop ſincére & trop ſenſible; vous y gagnerez doublement. Ce que vous conſidérez comme une tyrannie de l'uſage, vous deviendra facile & doux quand vous le ferez par panchant. Quelles démarches ne feriez-vous pas avec plaiſir vers ceux avec qui vous avez des rélations établies par l'ordre & par la bienſéance, ſi vous ſentiez pour eux toute l'affection qu'on a pour des freres, & tout le reſpect qu'on a pour des ſupérieurs? Et ne vous ai-je pas dit dès le commencement,

mencement, que ce ſont là les préceptes de l'Apôtre? Il veut en effet que nous ayons les uns pour les autres une tendreſſe vraiment fraternelle, & que nous nous prévenions réciproquement par toutes ſortes de politeſſes & de déférences. Ne vous ai-je pas dit encore que l'obligation nous en eſt impoſée par la nature même, qui nous apprend à reſpecter ce qu'elle nous fait aimer? Ne vous ai-je pas dit enfin que c'eſt par ces ſentimens qu'elle nous diſpoſe à nous rendre plus volontiers au beſoin des ſervices réels? L'amour & le reſpect en ſont toujours les plus preſſans motifs.

Mais j'ajoute comme un nouvel intérêt, que ſi le défaut d'une politeſſe ſuperficielle & réduite à des diſcours ſans vérité, nous rend odieux, une politeſſe accompagnée de ſentimens ſe fera ſentir, & vous rendra plus aimable. Les démonſtrations en ſeront mieux reçues, & par-là même elles vous couteront moins. Ce qui multiplie les déſagrémens qu'on trouve à rendre certains devoirs d'uſage & de bienſéance, c'eſt qu'ils ſont aſſaiſonnés d'un froid qui glace: on les reçoit comme ils ſont rendus. Les hommes qui ſe connoiſſent & qui ſe jugent, ſavent que dans ces occaſions ils ſe contrefont, & ne ſentent rien de ce qu'ils diſent. Mais quand vous aurez des ſentimens, on en aura pour vous. La vérité ſe diſtingue toujours d'avec le menſonge.

Concluez donc qu'aucune conſidération ne peut vous diſpenſer de la politeſſe; & qu'il dépend de vous de vous la rendre auſſi gracieuſe qu'il eſt néceſſaire à votre repos. Si vous manquez des ſentimens qui la ſuggérent, rétabliſſez ce qu'il y a de dérangé dans votre cœur,

& rougissez de ne pouvoir vous exempter de rendre des devoirs qu'il désavoue. Déplorez la dépravation du siécle, qui ne peut les méconnoître, qui s'en fait des loix indispensables, qui veut qu'on en fasse des leçons à la plus tendre jeunesse, qui ne peut consentir qu'on les lui refuse, & qui les dément par une indignité de conduite dont il ne se corrige point.

Mais quand vous aurez bien réfléchi sur les principes de cette civilité que vous dédaignez, concevez qu'elle ne doit pas être moins universelle que la charité dont elle est l'expression la plus naturelle. Que la vôtre soit sans égard pour le caractére des personnes; qu'elle ne fasse que se diversifier selon leur rang & les situations où vous vous trouvez. Il y a mille gens qui peuvent vous devenir indifférens du côté de l'intérêt, dont vous pouvez ne rien espérer & ne rien craindre. Mais il n'y en a pas un que vous ne soyez obligé de ménager par des maniéres douces & polies. Vous avez à vous défier sur-tout des gouts du tempérament & des âges. Soyez égal pour ceux qui vous plaisent, & pour ceux qui ne vous conviennent pas. Leur droit à vos prévenances, à vos égards, à vos bons offices, ne dépend ni de leur humeur, ni de la vôtre. Qu'il ne paroisse jamais que vous agissiez par ce principe. Montrez à tous le même visage & le même cœur; rougissez de votre silence devant celui qui vous salue; rendez à tous politesse pour politesse. C'est un des moyens les plus assurés de les gagner tous, & de vous épargner le chagrin de leurs mécontentemens. Les discours polis s'attirent des amis; & la langue gracieuse, des civilités.

Eccles. 41. 25.

Eccles. 5. 6.

Défaites-vous du ſcrupule, qui vous prévient contre des complimens d'uſage que la charité même juſtifie; donnez à chacun les titres qui leur conviennent; ne craignez point de leur donner de la vanité par des éloges qui les inſtruiſent, s'ils ne les méritent pas. On les prend par des inſinuations honnêtes, dont les moins artificieux peuvent ſe ſervir; par des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Pour vivre en paix avec les hommes, il faut les tourner du côté de leur amour-propre, autant qu'on le peut ſans injuſtice, ou qu'on le doit par reconnoiſſance; leur ſavoir gré de leurs bonnes qualités; leur rendre des graces lorſqu'ils n'ont fait que ce qu'ils ont dû faire; ſe tenir obligé de leurs ſervices les moins importans; leur faire quelquefois trouver en eux des talens dont ils ne ſavoient pas l'uſage; les obliger enfin de nous aimer pour l'amour d'eux-mêmes, & par cet intérêt commun que nous avons d'agir les uns pour les autres avec ſentiment.

Ne penſez pas, au reſte, que je prétende juſtifier ici les fauſſes louanges & les fauſſes douceurs, les diſſimulations & les complaiſances lâches. Les vertus ont toujours à ſe défendre de deux excès. Il n'y a pas moins d'impoliteſſe à louer ſottement qu'à blâmer. Les baſſes adulations ſont moins des civilités que des inſultes. Nous voulons être pris pour ce que nous ſommes, ou pour ce que nous croyons être; & dans un éloge, ce qui ne nous perſuade pas, nous offenſe. Ne félicitez pas un aveugle ſur ſes beaux yeux, ni une boſſue de ſa belle taille. Je ne vous dis pas non plus que vous ſoyez obligé d'applaudir à l'ignoran-

ce, d'approuver les travers de l'esprit. Il est quelquefois permis d'être sincére, de contredire, de ne point flatter, sans être impoli. Tout ce qu'on doit exiger alors, ce sont les maniéres. L'usage les détermine, & le bon esprit les fait observer.

XIX. LEÇON.

Les vrais principes des devoirs de la politesse, nous inspirent moins de délicatesse à les exiger qu'à les rendre. Nous devons penser avec modestie de nous-mêmes, & des autres avec indulgence. Trop parler de soi, de ses avantages, de ses bienfaits; aimer la louange & la flatterie, ce sont autant de sortes d'impolitesses qui les offensent chacune en leur maniére.

POur achever de nous convaincre de l'injustice de notre opposition pour les prévenances de la politesse, il ne faudroit que consulter le panchant que nous avons à les exiger. Ce panchant ne sait pas se contenir dans de justes limites, & devient un nouvel obstacle à notre repos. Il faut ici renverser la maxime : nous ne devons excepter personne de nos égards, parce que nous ne connoissons pas les hommes, & que l'équité nous oblige à les supposer tels qu'ils devroient être. Mais nous devons être peu sensibles aux témoignages de leur estime, parce que nous nous connoissons nous-mêmes. Il faut qu'une modestie de sentimens toujours fondée sur la vérité, nous per-

ſuade qu'on ne nous doit rien; qu'on ne manque jamais de reſpect pour nous; que nous ne ſommes pas dignes des moindres attentions; que nous ſommes des vers de terre, & non des hommes; que nous en faiſons l'opprobre; & que pour nous rendre juſtice, on ne devroit nous traiter que comme les rebuts du monde, des objets du mépris du peuple. Mais un ſentiment naturel de grandeur, & l'amour de notre propre excellence ſubſiſtent en nous au milieu de nos miſéres, & malgré les vues les plus profondes de notre néant. Nous ne ſommes rien; & nous nous ſéduiſons, ſi nous penſons être quelque choſe; & cependant nous ne conſentons point que les autres nous regardent du même œil. La perſuaſion de notre indignité ne nous ôte point l'envie de l'eſtime & de l'amour du monde; & le moindre mérite nous remplit de délicateſſes infinies. Nous voulons qu'on nous tienne compte de ce que nous ſommes, & de ce que nous ne ſommes pas. Nous aimons les louanges, & les plus fauſſes nous flattent quelquefois plus que celles même qui peuvent avoir quelque fondement dans des qualités eſtimées. Nous ne ſommes qu'ignorance & que ténébres, ſujets à mille mépriſes, & nous ne ſouffrons pas qu'on nous inſtruiſe, qu'on nous déſabuſe, qu'on nous contrediſe, qu'on nous reléve; de ſorte qu'à force d'exiger des politeſſes, nous forçons les plus polis à ceſſer de l'être. Il faudroit, pour nous traiter ſelon nos déſirs, nous donner par-tout les premiéres places; nous diſtinguer où perſonne n'a droit aux diſtinctions; avoir pour nous des politeſſes que l'uſage n'a point établies, que la probité ne peut permettre, que la vé-

rité désavoue. Nous prévenons nous-mêmes les bouches qui devroient nous louer; nous prenons l'encensoir pour nous encenser; & nous attendons avec impatience l'encens des autres. Avides de nous voir toujours caressés, de nous entendre toujours louer, nous ne pardonnons pas les défauts d'attention à ceux même qui n'en sont pas capables, & qui ne nous en doivent point.

Comment vivre parmi les hommes avec ces dispositions? Où en trouverez-vous qui ne vous offensent point, ou que vous n'offensiez pas vous-même? Quelle société choisirez-vous, où chacun veuille ou puisse se mettre à la gêne pour vous observer, & pour éviter de vous blesser par quelque endroit? Dans quelle compagnie serez-vous traité comme il le faudroit, pour contenter toute votre vanité? Vous devenez impoli, si vous outrez la politesse. On vous trouve fade, où vous croyez vous rendre agréable. Faut-il que tous ceux qui se trouvent où vous êtes, se donnent le même ridicule pour vous plaire? A quels devoirs ne manquera-t'on pas à votre égard, si vous en faites un démentir pour flatter votre complaisance? Comprenez-le bien: c'est vous-même qui devez être le plus réservé sur vos droits, si vous voulez qu'on ne vous refuse rien de ce qu'on vous doit. Combien d'impatiences vous vous épargneriez, si vous n'aviez de sensibilité que sur les vrais égards que les hommes sont convenus d'avoir les uns pour les autres, & que la nature même leur inspire?

Quel tort certains esprits que vous traitez de grossiers & de brutaux, vous font-ils? On

vous a fait reſſouvenir qu'on vous connoit depuis trente ou quarante ans : vous en avez ſoixante ; mais vous voulez paſſer pour jeune, & on vous déſoblige. Dites-vous en ſecret que vous êtes vieille ; & voilà l'injure réparée. On vous trouve mauvais viſage un jour que vous ne voulez pas être malade ; & c'eſt un nouvel outrage. On a voulu vous rendre un petit ſervice ; & ce ſervice découvre un défaut que vous vouliez cacher. On rétablit les circonſtances d'un fait que vous débitez mal, ou qu'on ſait mieux que vous. On a paſſé ſans vous ſaluer ; & on ne vous voyoit pas. Ce ſeroit perdre le tems de vous compter vos petiteſſes & les ſujets de vos mécontentemens. Faites-vous d'autres principes, & vous trouverez moins d'impoliteſſes dans le monde ; convenez que tout ce qui n'eſt point contre l'honneur, contre la vérité, contre la pudeur & contre la bienſéance, n'eſt point une groſſiéreté ; n'exigez point de fades douceurs, de dévoûment ridicule, de flatteries groſſiéres ; laiſſez regner la liberté dans les lieux où chacun doit être libre ; ne trouvez point mauvais qu'on vous préfére ce qui vaut mieux que vous. Qu'il ſoit permis de louer en votre préſence le vrai mérite. Souffrez qu'on reconnoiſſe en d'autres les qualités que vous avez, & celles que vous n'avez pas. Pardonnez un défaut d'attention, dont les plus polis ſont capables. Qu'un eſprit naturellement diſtrait, le ſoit quelquefois impunément devant vous. Ne vous plaignez point d'un oubli qui ne nait pas du mauvais cœur ; d'une viſite qu'on ne vous a pas rendue auſſi promptement qu'on l'auroit voulu, parce qu'on avoit

de plus sérieuses affaires en tête. N'imputez point des fautes qu'on a faites sans les connoître, des omissions de ce qu'on ne savoit pas, des impolitesses enfin sans impolitesse. Mais après cela, comptez vous-même de combien de gens vous vous êtes rebuté; combien d'amis vous avez perdus par trop d'attachement à ces petites formalités qui ne nuisent point à votre fortune, qui ne diminuent point l'estime réelle qu'on a pour vous, qui ne viennent point d'un défaut de respect, & encore moins d'un dessein formé de vous offenser, qui ne troublent enfin votre repos, que parce que vous ne savez pas vous connoître, & traiter les autres avec l'indulgence dont vous n'avez que trop de besoin vous-même.

Après cet amour des vaines distinctions toujours offensant, ne tombez-vous point encore dans l'impolitesse que le monde pardonne le moins, & qu'il a raison de ne point pardonner? Parler sans cesse de soi-même, se faire valoir à tout propos & par toutes sortes d'endroits; c'est de tous les défauts le plus révoltant, & celui qui peut nous attirer les plus sensibles impolitesses, ou les mortifications les mieux méritées. Ce vice est pourtant presque aussi général qu'il est justement désapprouvé. Ses mauvaises suites ne corrigent personne. Les préceptes de l'éducation ne tiennent point contre le panchant. Consultez-vous : le secret qui vous pése le plus, n'est-ce pas peut-être celui du bien que vous faites, & des talens que vous avez ou que vous croyez avoir? Rien ne coute tant, en effet, à notre vanité, qu'un mérite ignoré. Vous brûlez de vous faire connoître par tous vos

beaux

beaux endroits, de faire briller votre esprit, de débiter vos connoissances. Les conversations languissent pour vous dès que vous cessez d'en être le sujet. Ce *moi* que la modestie devroit bannir de votre bouche, y revient à tout propos. Vous y ramenez le fil des entretiens les plus détournés ; vous avez toujours quelque éloge prêt à vous donner pour faire diversion sur les louanges des autres. Quoi qu'on dise, il vous est toujours arrivé quelque chose de semblable ou de plus merveilleux. On vous raconte une chose singuliére, & vous en savez une autre qui ne l'est pas moins. Par où ne trouverez-vous pas à vous relever?

Vous vous êtes rempli de l'idée d'un mérite qui n'est peut-être apperçu que de vous. C'est un fantôme que vous vous êtes fait de votre race, de votre nation, de votre ordre, de votre société, de votre compagnie, de votre profession, de vos emplois, de votre ministére. Vous vous louez par des avantages qui sont hors de vous, ou qui ne sont point à vous. Avez-vous fait quelque bonne action? Avez-vous rendu quelque service important? Avez-vous tiré quelqu'un d'une mauvaise affaire, ou d'un besoin pressant? L'indécence n'est pas moins odieuse. Des bienfaits vantés, sont des reproches faits à ceux qui les ont reçus. Le mal se découvre par les remédes, & les besoins par les secours. Ce sont de vraies médisances que vous faites. Vous humiliez ceux que vous avez obligés, & vous faites craindre à d'autres le malheur de vous avoir des obligations.

En demeurez-vous là ? L'amour-propre

vous aveugle, & vous fait dire de vous-même le bien & le mal avec la même complaisance. Vous ne savez ni vous blâmer, ni épargner ceux sur qui vous croyez avoir quelque avantage. Vous aimez à conter vos avantures, vos bonnes fortunes, les passions du moins que vous avez fait naître; vous vous plaisez à relever votre mérite personnel aux dépens des foiblesses d'autrui : le tems, les lieux, les qualités des personnes, leurs noms même ne sont pas oubliés. Vous décriez celles à qui vous devez de la reconnoissance & des égards; vous blessez les plus désintéressés par ces fatuités indiscrétes; vous offensez un sexe pour qui la politesse ne sauroit vous inspirer trop de ménagemens. N'est-ce pas ce défaut qui fait haïr une infinité de jeunes gens, sur-tout qui les fait bannir des compagnies, & qui leur attire quelquefois des insultes de ressentiment & des vengeances funestes? Je voudrois que ceux à qui leur profession rend ces vanteries beaucoup plus indécentes, apprissent à s'en corriger par des motifs dignes d'eux. Ils sont d'autant plus inexcusables de tomber dans ces indiscrétions, que le secret chez eux doit être plus inviolable.

Il ne sied à personne, & dans aucune circonstance, de se vanter de son mérite, quelque réel qu'il soit. Les hommes n'ont point de qualités inconteſtables, dont ils puissent se faire des titres de préférence. La vertu solide est la seule à qui nous puissions donner de justes louanges. Mais la vertu consiste dans les dispositions de l'ame, & dans les motifs qui la font agir. Il n'y a que nous-mêmes qui puissions nous rendre témoignage sur la vérité de

ces diſpoſitions qui ne ſont pas connues du monde, & il n'y a point de témoignage plus ſuſpect que celui que nous nous rendons. Perſonne n'eſt juge en ſa propre cauſe; perſonne ne doit ſe couronner de ſa propre main: il faut être forcé pour s'expliquer ſur ce qu'on eſt, ſur-tout quand il s'agit de ſe louer. Le Sage veut que toute louange nous vienne d'une bouche étrangére; & cette maxime que tout le monde adopte comme naturellement, eſt fondée ſur le ſentiment de notre propre injuſtice & de l'impatience de notre vanité. Nous éprouvons qu'il n'y a que l'orgueil qui puiſſe ſe relever lui-même; & l'orgueil nous révolte.

Jugez des impreſſions que vous faites ſur les autres, & de celles que vous donnez de vous par cette démangeaiſon de parler de vous-même. Je l'ai dit: l'orgueil eſt la ſource de cette imprudence; mais la langue de l'imprudent eſt l'inſtrument de ſa perte. Vous vous couvrez d'un ridicule ineffaçable; vous vous rendez mépriſable aux eſprits ſenſés; vous donnez matiére aux railleurs de vous plaiſanter, de vous donner des louanges ironiques, de vous traiter en Roi de théâtre, & de vous rendre des reſpects inſultans. C'eſt de vous qu'on peut dire qu'on répond au fou ſelon ſa folie. On vous céde par le plaiſir de vous céder; on vous paſſe vos impertinences, parce qu'on en rit; on vous trouveroit inſupportable par votre fierté, ſi vous n'étiez pas réjouiſſant par vos fadeurs; on ſe dédommage de l'ennui de vos diſcours, par le jeu qu'on s'en fait. Plus vous parlez, & plus on vous excite. On pouſſe à bout votre ſottiſe pour la mettre dans l'extrême du ridicule.

Eccleſ. 5. 15.

Prov. 26. 5.

N'avez-vous jamais vu aux Petites-Maisons de ces fous qui se disent Jupiter, Neptune, le Pere Eternel, &c. On leur rend des respects; on leur fait des priéres; on leur demande des graces. C'est à peu près comme on traite ceux qui sont entêtés de leur qualité, qui ne parlent que de leur naissance, que de leurs alliances, que de leur fortune, que de leur crédit à la Cour, que de leurs belles actions, que de leur mérite enfin; car c'est l'excès de la sottise. Si vous parlez de vous-même devant des flatteurs intéressés, vous leur découvrez votre foible, & vous leur ouvrez une route sûre pour aller à votre cœur, & pour vous conduire à leurs fins. Votre vanité devient la dupe de leurs faux applaudissemens. Vous croyez qu'ils vous admirent, & ils ne songent qu'à vous faire tomber dans leurs piéges.

Ce n'est pas tout encore; & le défaut de politesse dont je vous parle, conduit bien plus loin les suites de votre imprudence. Vous vous faites de vrais ennemis des plus indifférens; vous irritez leur vanité; vous piquez leur jalousie: & la jalousie est de toutes les passions celle dont on doit le plus craindre de devenir l'objet, trop heureux de n'en pas devenir la victime. Elle ne pardonne point, & se réduit à haïr ceux qu'elle ne peut perdre. C'est ainsi qu'un homme se fait fuir par de bonnes qualités dont il abuse; qu'il se rend odieux par ce qui devroit le rendre cher; qu'il se prive des distinctions auxquelles il avoit droit de prétendre. On refuse à sa fierté ce qu'on accorderoit à sa retenue; on se plait à rabaisser ceux qui s'élévent; & la maxime de l'Evangile se vérifie dans les sentimens du monde.

Il n'eſt perſonne qui n'aime les eſprits humbles, & qui ne ſe plaiſe avec eux; perſonne qui ne voulût pouvoir humilier les ſuperbes, & qui ne les déteſte. Les hommes ne ſont pas faits pour dominer les uns ſur les autres. Nés égaux, l'inégalité les mortifie, lors même qu'elle eſt fondée ſur la néceſſité de l'ordre & ſur les beſoins de la ſociété. Du reſte, le plus petit ne veut rien ſouffrir au-deſſus de lui; chacun voudroit ſur-tout regner dans l'opinion de tous les autres. Le déſeſpoir de notre amour-propre, c'eſt d'être forcé de reconnoître une ſupériorité de mérite. La ſeule comparaiſon nous bleſſe, & la préférence eſt le dernier de nos ſupplices.

Voulez-vous connoître au juſte toute l'impatience que vous cauſez à ceux qui vous entendent ſans ceſſe vanter vos avantages? meſurez-la ſur celle que vous ſentez vous-même de contenter la furieuſe envie d'être le ſujet des diſcours & de l'admiration de tout le monde. Vous choquez ceux qui n'ont pas le même mérite en les humiliant; vous offenſez ceux qui vous valent par la préférence que vous vous donnez; vous vous rendez inſupportable à tous; & vous vous ôtez tout le droit que vous auriez à leurs ménagemens; vous vous préparez mille mortifications qui vous feront repentir de votre vanité.

Ne ſauriez-vous donc leur épargner les peines qu'ils vous rendent? Ils pourroient ſe guérir de la jalouſie par l'idée du néant de tout ce qui vous reléve à leurs yeux. Mais comme ils ne jugent que par les ſens, ils ſe laiſſent éblouir par ce qui les frappe; ils ſe croient eux-mêmes infiniment relevés par les talens qui

brillent au-dehors, & ne veulent point qu'on les rabaiſſe ou qu'on les efface. Evitez de leur donner ce mécontentement pour ne pas multiplier les ſujets des vôtres. Ne ſuffit-il pas pour vous inſpirer plus de réſerve, que les raiſons que nous avons de nous humilier, ſubſiſtent indépendamment des jugemens des hommes? Elles ſont toujours juſtes aux yeux de Dieu, devant qui nous ne ſommes rien; c'eſt de lui que nous avons tout reçu, l'eſprit, les talens, les biens, la naiſſance, la fortune, les diſtinctions: ſes dons en nous ne ceſſent point d'être à lui. C'eſt à lui ſeul que toute la gloire en doit remonter; & tandis que nous ne ſommes riches que de ſes biens, nous ſied-t'il de perdre de vue notre propre indigence? David, élevé ſur le trône d'Iſraël, n'en devient que plus humble; toujours plus mépriſable à ſes propres yeux, il ne craint point de s'avilir devant les ſervantes de ſes ſujets, & met ſa gloire dans ſes abaiſſemens. Avec ce ſentiment il ne vous ſera pas difficile d'être modeſte à parler de vous-même; & la modeſtie vous ſauvera les chagrins que l'oſtentation vous prépare.

2. *Reg.* 2. 21. & 22.

XX. LEÇON.

La ſincérité, la droiture, la bonne foi, l'exactitude à tenir ſes promeſſes, forment un des liens les plus néceſſaires au bien de la ſociété. L'intérêt inſpire le menſonge; mais le menſonge ſe tourne contre le menteur. Il nuit à ſon intérêt même, à ſa fortune, à ſon honneur, à ſon repos. La paix ne peut s'allier qu'avec la vérité.

LA ſeule injuſtice du menſonge en lui-même, devroit nous en donner de l'horreur. C'eſt par un ſentiment né dans tous les cœurs, que la haine eſt univerſelle pour le menteur reconnu. Le menteur lui-même rougit de ce qu'il eſt, & la honte naturelle eſt la preuve la plus aſſurée du crime. La vertu ne ſe déſavoue point. C'eſt une gloire de ne ſavoir pas trahir ſes ſentimens; & perſonne ne craint ſur cela les reproches de ſon cœur, s'il n'a quelque intérêt de n'être pas ſincére. Quel tourment, au contraire, le menſonge ne cauſe-t'il pas! La probité ſe révolte; la conſcience reclame. On craint d'ailleurs que la pudeur ne trahiſſe; que l'artifice ne ſe découvre; que l'iniquité ne ſe démente, & que le déguiſement découvert n'offenſe plus que la ſincérité même n'eût offenſé.

Mais je ne conſidére ici l'amour de la vérité que du côté de l'intérêt de la ſociété. Je dis donc que de tous les devoirs de la juſtice qui doit regner entre les hommes, celui qui con-

tribue le premier & le plus à les unir, c'eſt la ſincérité, la droiture, la bonne foi, l'exactitude à tenir ſes promeſſes. La parole en effet ne nous fut donnée que pour nous communiquer mutuellement nos penſées & nos ſentimens. C'eſt là ſon uſage; & cet uſage eſt néceſſaire pour nous lier les uns aux autres, pour remplir les devoirs à quoi l'union nous engage. Nous devenons membres les uns des autres; nous contractons des rélations réciproques; nous nous ſommes néceſſaires, & nous nous devons des ſecours mutuels. Tout ce commerce demande que nous nous connoiſſions bien; que nous ſachions, par le rapport de ceux avec qui nous vivons, une infinité de choſes que nous ne pouvons ſavoir par nous-mêmes. Il faut que nous comptions ſur leurs aſſurances pour le paſſé, ſur leurs paroles pour le préſent, & ſur leurs promeſſes pour l'avenir. Ayez dans l'eſprit toute autre choſe que ce que vous exprimez par vos diſcours, vous rompez avec les hommes. C'eſt une ſource de mauvaiſes impreſſions, de jugemens déſavantageux, de défiances injurieuſes, de mépriſes & d'erreurs de conduite. En un mot, l'union ne peut ſubſiſter que par la confiance, & la confiance n'eſt fondée que ſur une conviction de ſincérité. Sans elle tout ordre eſt renverſé; tout principe de conduite eſt mal aſſuré, ſi le menſonge regne parmi nous. Nous n'avons aucune raiſon de mentir, ſi nous ne ſommes pas injuſtes. Pour avoir la paix, nous avons un preſſant intérêt de remplir toute ſorte de juſtice; & cet intérêt demande que nous ne trompions point, & que nous ne ſoyons point trompés.

Figurez-vous, pour un moment, que tous les hommes ſont convenus de ne vous jamais dire la vérité. Que ferez-vous? A qui ſerez-vous? De quel côté vous tournerez-vous? Tel qu'un voyageur au milieu de mille routes inconnues, vous ne ſaurez à quoi vous déterminer, quand l'un vous dira que c'eſt à gauche, & l'autre, que c'eſt à droite qu'il falloit prendre : il vous faudra reculer, quand vous vous croirez près de votre but; on vous criera que vous avez mal pris; vous vous verrez réduit à vivre errant, à vous réſoudre à n'avoir de commerce avec aucune créature; vous ne connoîtrez ni votre parenté, ni vos alliances, ni vos proches; vous ignorerez juſqu'aux noms de ceux de qui vous êtes né; vous flotterez dans une continuelle incertitude ſur vos rélations, & ſur vos devoirs à l'égard de chacun; vous n'aurez ni état, ni fortune aſſurée. L'un vous dira que vous êtes noble; & l'autre, que vous êtes roturier; celui-ci, que vous êtes riche; & celui-là, que vous êtes pauvre. D'un côté vous vous entendrez demander ce que vous ne devez pas; & de l'autre, vous vous verrez refuſer ce qu'on vous doit. Aujourd'hui, vous vous croirez bien inſtruit ſur tous vos intérêts; & demain vous retomberez dans vos perplexités. Au milieu de ces ténébres, il n'y a que la vérité qui puiſſe vous ſervir de guide, & diriger vos démarches. Sans elle il n'y a ni ſûreté, ni paix pour nous dans le monde. La vie & la mort ſont au pouvoir de la langue. Nos biens, notre honneur, notre liberté; tout eſt de ſon reſſort.

Réfléchiſſez donc maintenant ſur cette convention de la nature, qui veut que la ſincé-

rité ſoit inſéparable de la parole. Jugez par les maux que le déguiſement & la duplicité peuvent cauſer dans la ſociété, des ennemis & des chagrins que ce vice peut vous faire. Comme les ſuites de la trahiſon peuvent être irréparables, la haine devient quelquefois comme irrémédiable dans ceux qu'on a trahis. Remontez juſqu'au principe, pour mieux comprendre tout ce que cette haine pourroit contre vous. Tout homme eſt menteur; & tout menteur devient la victime de ſon injuſtice.

Il nous eſt ſi naturel de haïr le menſonge & l'erreur, que dans les choſes les plus indifférentes, nous ne voulons ni nous tromper, ni qu'on nous trompe. Cette délicateſſe va ſi loin, qu'elle dégénére en foibleſſe. La vertu la plus attentive doit ſavoir ſe ſupporter dans ſes fragilités. Mais ici nous ſommes inexorables pour nous-mêmes. Se ſurprendre dans une bévue, dans un ſoupçon mal fondé, dans une conjecture trompeuſe, dans un jugement qui porte à faux, dans un raiſonnement louche, dans une démonſtration défectueuſe, dans un mal-entendu; ce ſont des crimes que les plus grands eſprits ne ſe pardonnent point. Un mécompte, une faute de calcul, une meſure mal priſe, avoir fait une choſe pour une autre; on ne ſauroit compter toutes les petites humiliations que ces ſortes de mépriſes nous cauſent. Du côté des autres, une fauſſe confidence, un faux rapport, une fauſſe aſſurance nous bleſſe & nous fait rougir de notre propre ſottiſe, quand la tromperie vient à ſe découvrir. On ſe hait, on ſe querelle dans l'ame d'avoir été la dupe de ſa crédulité ſur une hiſtoire imaginée, ſur une nouvelle faite ex-

près pour nous amuſer, ſur ces petits piéges qu'on nous tend, pour le ſeul plaiſir de nous y faire donner, ſur ces ſortes de réponſes qu'on nous arrache par des queſtions équivoques, ſur ces énigmes puérils qu'on nous propoſe à deviner. De quel œil regarde-t'on tous ces ſemeurs de faux bruits, qui ne trompent que pour ſe vanter qu'ils ont trompé; tous ces conteurs, qui ne ſavent plaire que par le menſonge, & qui n'ont pas aſſez de bon cœur & de bon eſprit pour débiter une vérité qui plairoit par elle-même & ſans déguiſement. Ils ſont pris par leurs propres artifices; ils tombent dans la foſſe qu'ils ont creuſée pour les autres. La réputation qu'ils ſe font de ne débiter que des fauſſetés, tient en garde contre leurs proteſtations les plus ſérieuſes. On ſe fait une maxime de ne les jamais croire. Ils perdent la confiance de leurs amis, & deviennent odieux à ceux même qui ne voudroient pas les haïr.

Donnez après cela l'intérêt pour objet au déguiſement; rien n'égale alors la juſte indignation qu'il s'attire. Malheur au cœur double, malheur au pécheur, qui marche ſur la terre par deux voies. Le ſentier de la vérité conduit à la vie, & les routes détournées à la mort; l'iniquité ſe dément, & le menſonge eſt toujours prêt à ſe voir accabler ſous les ruines de ſon propre édifice. L'homme ſincére eſt en tout tems égal à lui-même. Mais le menteur manque de mémoire; il varie, & ſe trahit. Il n'eſt rien de ſi caché qui ne ſe découvre. Les cœurs ſenſés connoiſſent les fourbes en ſuivant le fil de leurs diſcours, comme les chiens découvrent le gibier à la piſte, dit l'E-

Eccl. 2. 14.

Prov. 20. 21.

criture. On vous reconnoît enfin pour ce que vous êtes, & la haine ſuit cette reconnoiſſance. Ici, ce ſont des freres & des amis entre qui vous aviez ſemé la diſcorde par de malignes ſuppoſitions; la vérité découverte les reconcilie, & ils ſe réuniſſent pour vous accabler de reproches & de mépris; pour vous décrier parmi ceux qui vous aiment; pour vous démaſquer aux yeux de ceux que vous trompiez comme eux; pour vous caractériſer dans l'eſprit de ceux qui ne vous connoiſſent point, & pour leur inſpirer de la défiance. Il ne faut qu'un trait de duplicité dont on vous a convaincu, pour vous fermer tout accès auprès de ceux qui pouvoient vous ſervir, & qui commençoient à le vouloir.

Avec cette réputation, quel traité, quelle affaire pourriez-vous conclurre avec des gens qui auront beſoin de quelque probité dans le choix d'un débiteur, d'un agent, d'un correſpondant? quels gages encore & quelles aſſurances donnerez-vous de votre foi, quand on ſaura que vous y avez manqué peut-être plus d'une fois? Ce ſecret ſe révéle de lui-même; le tems vient d'accomplir une fauſſe promeſſe, de tenir une parole que vous avez donnée; le terme d'un payement arrivé; le jour auquel vous devez exécuter les conditions d'un marché, livrer une marchandiſe, un ouvrage, un bien dont vous vous êtes dit le propriétaire. Il faut alors ſe juſtifier, chercher à réparer un menſonge par un autre, amuſer inceſſanment par des défaites & par des remiſes ceux qu'un intérêt preſſant vous engage à ne point convaincre de votre duplicité.

Je ne vous parle point ici de ces fauſſetés

insignes, de ces contracts frauduleux, de ces calomnies atroces, qui font traîner les coupables devant les tribunaux, pour y subir le juste châtiment de leurs crimes. Il seroit assez inutile de vous dire quels déplaisirs se préparent dans la société des hommes, dont la peine est souvent d'en être bannis ou de cesser de vivre. Je ne vous dirai point que la loi punissoit le faux témoin du châtiment ordonné pour le crime dont il avoit chargé l'innocent, & que chez aucune nation le faux témoignage n'est impuni. Jugez seulement par la sévérité des loix contre ces excès du mensonge, de la haine des cœurs pour toutes les injustices qui partent de la même source. Cette haine sera toujours juste, & ne sauroit être trop déclarée.

Que ne feriez-vous pas pour bannir du commerce de la vie ces hommes dissimulés qui ne vous répondent jamais ni oui ni non, sur des choses qu'il vous est important de savoir, & qu'ils sont obligés de vous dire? qui ne s'expliquent que par des monosyllabes & par des termes de doute : *cela peut être*, *cela se pourra bien*, *on le dit*, *je le crois assez*, *il n'y a rien là d'impossible*; qui semblent approuver vos pensées, & qui les condamnent; qui vous suggérent des moyens dont vous ne voyez point le rapport avec vos fins; qui vous laissent faire une démarche dont ils prévoyoient les mauvaises suites ou l'inutilité.

Ces fourbes de profession qui vous assurent d'une protection qu'ils viennent d'accorder à vos ennemis; qui se font instruire à fond de vos affaires, pour en informer votre partie; qui vous flattent du gain de votre cause, & qui sollicitent contre vous; qui vous font at-

tendre dans leur sale, & qui sortent par la porte de derriére ; qui vous font agir sur de fausses assurances; qui vous recommandent un grand secret sur une confidence, pour vous empêcher d'en vérifier la fourberie; qui vous donnent enfin de belles espérances, & qui ne se font point de peine d'avouer ailleurs qu'ils vous amusent; qui diront à droite qu'ils vous aiment; & à gauche qu'ils vous détestent & qu'ils voudroient vous avoir vû périr. Ces menteurs rafinés qui font les sincéres, & qui ne vous disent jamais rien moins que ce qu'ils paroissent vous dire; menteurs d'autant plus haïssables, qu'ils se jouent plus indignement de la crédulité par les apparences de la vérité, qu'ils font servir au mensonge, ou qu'ils retiennent captive par des restrictions injurieuses à la candeur, & contraires à la probité. Ces faux mystérieux qui font les réservés sur ce qu'ils ne savent pas, qui vous laissent croire qu'ils en savent plus qu'ils n'en disent, qui vous confient sous le secret ce qu'ils ont appris de la voix publique, qui ne s'expliquent pas, qui ne veulent pas s'expliquer, qui vous laissent l'embarras de les deviner au risque de ne pas rencontrer le mot de l'énigme, qui ne vous ont rien dit, & qui vous reprochent de n'avoir pas su profiter de leurs conseils. Tous ces caractéres seroient infinis à peindre; mais on les hait aux premiers traits; & si l'abondance des crimes permettoit aux loix d'être plus sévéres, elles ne pourroient l'être assez, pour exterminer toutes ces pestes de la terre. A raisonner sur la nature des maux qu'ils y font, & sur la difficulté de s'en préserver, on concluroit avec l'Ecriture, qu'il vaut mieux avoir affaire à

Eccl. 20. 27.

des voleurs déclarés qu'à des menteurs artificieux.

Ajoutons après elle, qu'un pauvre qui dit avec ſimplicité qu'il ne peut rien pour nous, vaut mieux dans les beſoins de la vie, qu'un riche menteur qui nous amuſe par de vaines promeſſes. Une race qui ne périt point dans le monde, c'eſt celle de ce marchand frauduleux, qu'un Empereur fit mourir pour avoir chérement vendu ſa faveur qu'il n'avoit jamais eue. Son ſupplice fut d'être étouffé par la fumée : que ceux dont je parle, continuent de vendre comme lui. Croyez-les, ils ont un crédit immenſe; achetez-le, ils ne pourront vous le livrer. Je les condamnerois au même châtiment que ceux qui vendent la vie des hommes, & qui reçoivent de l'argent pour la leur ôter. Mais il y en a qui ſont le même métier par une vanité, qui pour être plus gratuite, n'en eſt pas moins odieuſe, ni moins funeſte pour ceux qui ſont trompés & pour ceux qui trompent. Employez-les, ils ſont bons à tout; ils vous connoiſſent à peine, & vous n'avez qu'à parler, les voilà tout prêts à vous ſervir, à remuer leurs amis, à vous procurer de grandes protections. La vérité, c'eſt qu'ils n'ont ni crédit ni pouvoir, ni connoiſſances utiles. Ils vont vous introduire chez un grand Seigneur; & c'eſt à ſon palfrenier qu'ils vous préſentent. On s'irrite alors contre ces vains entremetteurs, & on paie leur vanité de toute l'indignation qu'elle mérite.

C'eſt quelquefois par bon cœur qu'on donne dans ce piége : on promet par la honte de refuſer. Mais par cette timide tromperie, vous faites tout le mal que vous feriez par l'effron-

terie la plus réſolue; vous empêchez de chercher ailleurs des reſſources plus aſſurées. On comptera ſur une ſomme que vous devez prêter, & que vous n'avez pas, ſur des ſecours que vous ne pourrez procurer, ſur des reſſorts ſecrets que vous n'êtes pas à portée de remuer. Le tems ſe paſſe, le moment déciſif arrive, une entrepriſe échoue, une affaire eſt manquée, un procès eſt perdu faute de ſollicitations. Un homme eſt obligé d'abandonner ſes biens à ſes créanciers; il reſte embarraſſé dans un mauvais pas. C'étoit un ami que vous vouliez obliger ſans intérêt, & vous en faites gratuitement un ennemi.

Eccleſ. 20. 25.

Ainſi le menſonge ſouffre-t'il toujours par contre-coup du mal qu'il cauſe. Soyez ſimple, déſintéreſſé, ſans vanité, ſans déſirs illégitimes. Ne voulez-vous rien que de juſte : tout prétexte de ſurprendre le prochain s'évanouit; toute diſſimulation, tout déguiſement, toute mauvaiſe foi, tout détour myſtérieux vous devient inutile. La ſincérité eſt la preuve de la juſtice, & l'artifice n'eſt néceſſaire qu'à celui qui veut faire du mal. C'eſt donc toujours quelque ſecret intérêt qui perſuade le menſonge; mais cet intérêt eſt mal entendu : on veut ſe réjouir; on veut plaire; on veut ſe faire valoir; on veut nuire, & on ſe nuit : on ſe décrie; on ſe fait craindre; on ſe fait mépriſer; on ſe fait haïr. Ne vous permettez donc, conclut le Sage, aucune eſpéce de menſonge; l'aſſiduité en eſt funeſte. Vous perdez moins par une haine ouverte avec un ennemi, qu'avec un ami, par une diſſimulation qui lui cache vos vrais ſentimens. Celui-ci peut ſouffrir plus de votre feinte, que celui-là de votre haine. En

Prov. 20. 18. & 21.

ſoi-

ſoi-même la tromperie doit nous rendre plus odieux que l'inimitié. Cette paſſion peut être le fruit d'un reſſentiment qui paroitra juſte aux yeux de l'homme toujours trop ſenſible, d'un emportement de vivacité où la noirceur n'aura point de part. Mais le cœur double péche contre un ſentiment naturel & réfléchi. Sa duplicité viole le droit des gens, la convention de la nature & le premier contract de toute ſociété. Il ſe prive de la réputation de l'honneur, qui n'eſt proprement qu'un amour conſtant de la juſtice. C'eſt à la candeur, à la droiture, à la bonne foi que les idées en ſont attachées. Ainſi notre ſeule paſſion pour la gloire devroit nous guérir de l'envie de mentir. Mais enfin, ſi c'eſt notre repos qui nous touche; ſi nous voulons vivre heureux dans le monde, quel bonheur peut s'y promettre celui qui s'y donne pour un homme ſans honneur?

XXI. LEÇON.

S'il nuit de ne pas parler avec ſincérité quand la juſtice l'exige, il ne nuit pas moins d'aimer à beaucoup parler, de parler indiſcrétement, de médire, de critiquer, de railler: on rend le change à tous ces vices qui ne rendent que trop odieux; & ſouvent ceux qui pèchent par la langue, ſont punis par la langue même.

ON peut ſe flatter d'avoir aquis toute la ſcience de la vie, quand on ſait bien gouverner ſa langue. C'eſt par elle que ſe font

tous les biens & tous les maux du monde. Il eſt funeſte de ne pas dire la vérité quand les liens du commerce & les loix de l'équité l'exigent; mais ce ne ſont pas des défauts moins pernicieux de la dire ſans néceſſité, ſans diſcrétion, ſans charité, ſans piété, ſans ménagemens. La défiance eſt néceſſaire avec les méchans. Nous avons mille intérêts qui dépendent du ſecret. Il y a des ſecrets que nous devons à l'amitié, qui nous les confie d'elle-même, ou qu'elle nous laiſſe découvrir. Les amis ceſſent de l'être, s'ils ne cachent les défauts de leurs amis avec plus de ſoin que leurs propres défauts. Le mal que nous apprenons du prochain, doit mourir chez nous, quand il n'y a point, ni pour lui, ni pour nous, de preſſante utilité de le redire. Le relever par malignité, par mépris, par vanité, par envie de cenſurer & de lui donner du ridicule, ce ſont des panchans dont chacun ſent l'injuſtice, & qui ne doivent plaire à perſonne. Enfin, dans les diſcours les plus indifférens, il y a tems de parler, & tems de ſe taire: c'eſt un des ſoins les plus importans de la vie, de ſavoir les obſerver, pour ne point déplaire, ou pour ne point offenſer.

Que de ſageſſe donc & que d'attentions, pour ne point échouer au milieu de tant d'écueils! S'il ne falloit ſe défier que de ce qui bleſſe ouvertement la juſtice & la probité, les réflexions ſeroient preſque inutiles à ce qu'on appelle les honnêtes gens. Ils trouvent dans leur propre cœur, des leçons contre ces perfidies délibérées qui ſont les traîtres, & contre ces médiſances réfléchies par qui la vengeance attaque l'honneur. On ne doute point d'ail-

leurs, que tout ce qui se fait contre la foi qu'on doit aux hommes, & tout ce que les passions inspirent contre eux, ne les rende ennemis; mais les vices de la langue, séparés du mauvais cœur & des inimitiés, n'ont pas quelquefois des suites moins funestes. Je ne les ai dépeints dans la premiére Partie, que du côté de l'injustice qu'ils font à ceux qui sont l'objet de leurs traits; il reste à les montrer par les torts qu'ils causent à celui qui se les permet.

Indépendanment des fautes qui se commettent par la parole, on se nuit toujours beaucoup à soi-même, quand on se fait une habitude de beaucoup parler. Il y a de tout tems dans le monde un préjugé que ce vice est irrémédiable: c'est delà qu'est né le proverbe, qu'on désespére moins des fous que des grands parleurs. On est persuadé que l'intempérance de la langue ne peut venir que de la légéreté de l'esprit. On parle peu quand on réfléchit beaucoup, quand on ne veut dire que des choses sensées, quand on se fait un principe de proportionner ses discours au tems, aux lieux, aux personnes, aux sujets qui se présentent. Grand parleur, & grand diseur de rien, ce sont deux idées qu'on a peine à ne pas confondre. *Prov.* 29. 20.

Il n'y aura donc peut-être d'abord dans ce que vous direz, ni malignité, ni mauvais fond, ni mauvaises intentions, ni vrais intérêts blessés, rien qui puisse par soi-même vous rendre odieux; mais il y aura beaucoup de vuide, beaucoup d'inutilités; & le seul défaut de l'*à propos*, vous fera prendre pour un assassin propre à tuer tout le monde d'ennui. C'est un grand crime, & pour définir tout le déplaisir

que l'ennui cauſe, on le nomme un ennui mortel. Les hommes ne cherchent les hommes que pour ſe faire un plaiſir mutuel. Les converſations n'ont pour but que le délaſſement. L'ennuyeux eſt un *charlatan* qui donne du poiſon pour remède: on le fuit, on le chaſſe; & ſon moindre défaut eſt d'offenſer par l'impoliteſſe. Avec votre démangeaiſon de parler, vous vous emparez d'un droit commun; vous faites une eſpéce de monopole; vous ôtez aux autres une liberté dont chacun veut jouir; vous parlez ſeul en un mot, où tout le monde a droit de parler: & par où dédommagez-vous ceux que vous forcez à vous écouter? Vous les aſſommez par vos contes ſans fin, par vos hiſtoires mal aſſorties & cent fois racontées. On vous fuira, vous dis-je; on ſe détournera pour ne pas vous rencontrer, quand on aura pu vous appercevoir de loin.

Mais qu'on vous laiſſe enfin le champ libre, où votre langue indomptée vous emportera-t'elle? Avec l'impatience de parler, on dit ſouvent ce qu'on ne devroit pas dire; & ce qu'on croit innocent, nuit ſouvent plus que ce qui paroit le plus nuiſible. L'indiſcrétion vient après les inutilités; on reléve le bien & le mal. Le grand parleur qui n'eſt bon pour perſonne, ne l'eſt pas pour lui-même. Il commence par révéler ſon propre ſecret, malgré tous les preſſans intérêts qu'il a de le tenir caché. Qu'il ne ſe plaigne point après cela, ſi quelqu'un ne le lui garde pas. Aura-t'on plus de fidélité pour lui, qu'il n'en a lui-même? Doit-il exiger qu'on lui conſerve ce qu'il abandonne? On ne ramaſſe pas ce que vous jettez dans la rue, pour vous le rapporter.

Vous voilà connu, mépriſé, décrié, mortellement bleſſé par les traits que votre langue a lancés contre vous. Trop heureux encore, ſi vous n'aviez rien à craindre des coups réfléchis!

Mais quand on parle pour parler, ſait-on ſe contenir? les ſecrets qu'on a reçus par la confidence, & ceux que la diſcrétion devoit ſe preſcrire, ſont également révélés. Un homme dont vous avez la familiarité, ne ſe contraint point en votre préſence. Vous êtes témoin de ſes allures & de ſes foibleſſes, vous connoiſſez ſes beſoins & ſes reſſources; il vous entretient de ſes affaires, de ſes projets, de ſes inquiétudes, de ſes chagrins; il n'a rien de caché pour vous; mais le bon cœur eſt payé par le mauvais eſprit; vous en avez d'autres à qui vous ne ſauriez rien cacher vous-même; vous trahiſſez l'amitié pour en donner des preuves; ces amis à qui vous confiez tout, ne ſont pas plus diſcrets que vous; une entrepriſe échoue, parce qu'elle eſt éventée devant ſon tems; on apprend que la faute vient de vous; de bouche en bouche, les diſcours reviennent juſqu'à celui qui comptoit ſur votre ſilence; il ſait que vous vous entretenez ouvertement de ce qu'il vous a dit, & de ce que vous ſavez de plus particulier; qu'on eſt inſtruit en mille endroits, de ce qui peut l'humilier, prévenir les eſprits contre lui, ou refroidir les cœurs pour ſa perſonne & pour ſes intérêts, le livrer peut-être à toutes les paſſions de ceux qui ne l'aiment point. Ainſi d'un ami fidéle vous êtes-vous fait un ennemi dangereux, ou un ami froid à vous ſervir, quand il vous deviendra néceſſaire. C'eſt un oiſeau que votre main laiſſe aller; vous ne le reprendrez plus: c'eſt

un chevreuil qui s'eſt échappé de vos filets; ne courez pas après, vous dit-on, vous ne le rattraperez pas. Une bleſſure ſe guérit, on peut ſe réconcilier après une injure; mais le reſſentiment d'une indiſcrétion ſe conſerve; vôtre perte eſt ſans reſſource.

Les femmes ſur ce ſujet ſont étonnantes: on en voit qui croient pouvoir parler mal de leurs amies, parce qu'elles ſont leurs amies. Elles devroient du moins penſer que c'eſt un ſûr moyen de ne l'être pas long-tems. Eſt-il donc moins piquant d'être décrié par les perſonnes dont on ſe croit aimé, que par celles dont on eſt haï? L'étrange eſpéce d'amitié, que celle qui croit pouvoir être indiſcréte! Ce que vous ne dites qu'entre des amis, ou des amies, devient inſenſiblement public: & d'indiſcrétions en indiſcrétions, une action qui doit décider du repos de la vie, revient à celui qu'elle intéreſſe ou qu'elle outrage. Et à quoi les langues par où elle a paſſé, doivent-elles s'attendre? Elles paſſeront à leur tour par celles qu'elles ont attaquées. L'amitié bleſſée ne ſe croira pas obligée d'être plus ſcrupuleuſe que l'indiſcréte. Quiconque publie ce qu'il ſait d'un autre, ne doit pas compter ſur ſa retenue. C'eſt ce vice, ajoute l'Ecriture, qui renverſe les maiſons & les villes, qui diſperſe les hommes, qui perd d'honnêtes femmes, qui trouble une infinité de perſonnes qui vivoient en paix. Malheur à celui qui s'y livre; il n'aura jamais de paix lui-même; il paſſera ſa vie dans les agitations, & ne trouvera point d'ami ſur lequel il puiſſe ſe repoſer.

Combien il ſe dit de choſes dans les familles, dans les ſociétés, dans les cercles d'ami-

tié, qui ne doivent jamais se redire ! C'est par estime pour vous, par l'idée qu'on a de votre probité, par un air d'ouverture & de sincérité qu'on vous connoit; c'est par une sympatie d'humeur & d'inclinations, qu'on se sent du panchant & de la liberté pour vous entretenir de ce qu'on a sur le cœur; c'est dans un moment de peine, qu'on s'ouvre à vous pour se décharger, pour vous sonder peut-être, & pour trouver en vous des conseils & des ressources. Vous êtes en liaison de commerce avec des personnes mécontentes l'une de l'autre; & des deux côtés vous entendez des plaintes, ou des justifications. Tout ce détail n'étoit que pour vous, & la prudence devoit vous dicter de quelle importance étoit le secret; mais vous ne le sentez point. L'indiscréte facilité de vous répandre, vous emporte; vous vous intéressez, sans savoir pourquoi, pour l'une des parties plus que pour l'autre. Une secrète envie de vous faire un mérite de la préférence que vous lui donnez, & pour tout dire, un esprit qui ne réfléchit point, vous fait échapper un mot qui vous engage à de plus longues explications. Il est plus aisé de se taire, que de ne pas trop parler. Une avance reçue veut que la confiance soit entiére, & prend les réserves pour des injures ou pour des intentions suspectes. Vous comptez tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez entendu, le tems & l'occasion dans laquelle on vous a parlé, les tours & les tons dont on s'est servi. Vous en apprenez plus qu'on ne souhaitoit d'en savoir, ou qu'on n'en auroit dû souhaiter pour son repos. Vous faites naître la mésintelligence, ou vous l'entretenez; vous

donnez à comprendre qu'une réconciliation n'étoit qu'une démarche de politique. Les injures reviennent, le reſſentiment ſe réveille; on s'indiſpoſe de nouveau.

C'eſt ainſi que les mauvais rapports troublent la tranquilité de la vie, déſuniſſent les amis, ſément la diſcorde entre les freres, diviſent les époux. Quand le bois manque, le feu s'éteint; les querelles & les diſputes ceſſent, quand il n'y a plus de diſcours indiſcrets & de redites dangereuſes. Mais qu'arrive-t'il? On s'explique, on ſe juſtifie, les amis reviennent, les freres ſe reconcilient, tout ſe pardonne entre les époux; on répare ce qu'on avoit dit dans un moment de chagrin, par des preuves de bon cœur qui ne ſont point équivoques; & ceux que vous aviez mis en mauvaiſe intelligence, s'accordent à vous haïr; on ſe trouve plus offenſé d'une indiſcrétion que d'un menſonge. Ici, la fauſſeté ſe découvre, & le menteur reſte le ſeul coupable & le ſeul odieux. Mais là, ce ſont des diſcours répétés qu'on ne peut déſavouer. On s'irrite contre ſoi-même de ce qu'on a dit, mais infiniment plus contre celui qui l'a rapporté. Le raccommodement ſe fait, & vous êtes la prémiére victime que la partie la plus offenſée demande. On ſe réſout dans ces occaſions, quoique avec peine, à ſacrifier un ami fidéle, mais ſuſpect; on conſent à ne plus voir une perſonne aimable, mais déſagréable à celle qu'on veut contenter. Pour vous, c'eſt avec plaiſir qu'on vous livre. On ſe trouve heureux d'être débarraſſé de vous; on vous interdit l'entrée des maiſons que vous avez troublées. Vous y paroiſſez plus dangereux, que vous n'y paroiſſiez

Prov. 20. 14.

roiſſiez utile. On n'a preſque pas beſoin du précepte, qui défend de ſe faire un ami de celui qui révéle les ſecrets.

Quelle peſte encore que celui qui devient ennemi d'ami qu'il étoit, s'il ne ſait pas être diſcret après ſa rupture? On a rarement cette délicateſſe, dont on devroit ſe faire une loi ſévére. Ce ſeroit du moins à l'intérêt de ſuggérer une retenue que la probité n'inſpire plus. L'inconſtance dans l'amitié ne donne déja des idées que trop fâcheuſes de celui qui change le premier. On le met au rang des cœurs diſſimulés & des langues doubles; on doute qu'il ait jamais été ſincére; & ſa légéreté rend ſon apparente fidélité ſuſpecte. Mais le comble de l'indignité, c'eſt quand le mécontentement ou les dépits lui font publier les ſecrets, ou la honte de ſon ancien ami. Ce ne ſont plus des indiſcrétions; ce ſont des perfidies qui l'empêchent avec raiſon de retrouver de nouveaux amis, ou qui reſſerrent le cœur de ceux qu'il avoit.

Mais ſi les indiſcrétions ſimples, & ſur les choſes les plus indifférentes, peuvent quelquefois faire tant de mal aux indiſcrets, quel mal eſt-ce de parler du mal même? Les médiſans ne plaiſent qu'à ceux qui ont de la malignité dans l'eſprit, & des paſſions dans le cœur. Encore aiment-ils toujours plus la médiſance que le médiſant. Il leur apprend ce qu'il peut contre eux, par ce qu'il fait contre des perſonnes que ſouvent il ne hait pas. Qui eſt-ce qui vit ſans reproche dans le monde, & qui n'a pas à craindre les traits d'une mauvaiſe langue? On la hait donc au fond, de quelque caractére qu'on ſoit. Les gens de bien

qui réfléchiſſent ſur l'injuſtice de ces ſortes de diſcours, ſe bouchent les oreilles pour ne les pas entendre. Ils s'indignent contre celui qui leur apprend ce qu'ils ne voudroient pas ſavoir, & ce qui peut leur nuire; ils ſont fâchés de ce qu'on leur inſpire du mépris & de l'éloignement pour des perſonnes qu'ils ſont obligés de voir & de ménager. Les amis s'affligent d'entendre décrier leurs amis: ils tremblent quelquefois de la peur d'être ſoupçonnés des imprudences du médiſant; ils lui ſavent mauvais gré de les expoſer au danger de paſſer pour indiſcrets ou pour infidéles. C'eſt un intérêt commun qui rend ce caractére odieux dans le monde; c'eſt un ſentiment d'équité qui le fait condamner.

De quels motifs n'eſt-on pas en droit de ſoupçonner un homme qui fait de ſang froid, contre des gens inconnus, tout ce que l'emportement & la vengeance lui pourroient ſuggérer de plus cruel contre des ennemis déclarés? S'il n'eſt ni envieux, ni jaloux; s'il n'a point de raiſon enfin de déchirer le prochain, que n'auroit-on pas à craindre de lui, s'il venoit à le haïr ſans ſujet, comme il en eſt capable? Si c'eſt la vanité d'être le premier à faire connoître ce que perſonne ne ſait, y eut-il jamais de vanité plus odieuſe? Un cœur ſi bien placé ſe feroit une gloire d'aller avant tout autre, annoncer à des freres que leur frere vient d'être pendu dans une certaine ville. S'il ne fait que redire ce que tant d'autres ſavent déja, quel plaiſir cruel d'ajouter plaies ſur plaies, & d'expoſer au mépris public celui qui pourroit le décrier peut-être, s'il n'étoit plus modéré que lui! Si c'eſt ſimple légéreté d'eſ-

prit, une telle légéreté n'eſt-elle pas un caractére à fuir, à déteſter? De quelque côté que vous conſidériez le médiſant, vous ne pouvez que le haïr. Il eſt gros de paroles, dit le Sage, il faut qu'il accouche. Le mal qu'il vient d'apprendre, eſt un trait qui le perce; il faut qu'il l'arrache. Mais qu'il ne ſe promette pas d'être épargné plus qu'il épargne. La langue ſe venge de la langue.

L'eſprit de critique & de raillerie ne doit pas s'attendre à des retours moins funeſtes: il eſt plus offenſant que la médiſance. On ſe plaint avec moins de droit d'entendre publier le mal qu'on a comme publié ſoi-même en le faiſant, que de voir démaſquer celui qui ſe déguiſe, ou donner au bien même les apparences du mal. Mais on ſe défend moins de ce dernier vice que du premier. L'injuſtice en paroit moins criante, & le plaiſir en eſt plus touchant. Il nous donne de nous-même des idées flatteuſes de diſcernement, & de ſupériorité ſur les autres. A voir en effet l'empreſſement général à relever les ſottiſes dans le public, ne diroit-on pas que ce public eſt compoſé de gens qui n'en font point? Il ſemble que le ridicule ſoit un de ces fonds que le droit des gens abandonne aux uſages communs, & qu'il ſoit permis à chacun de s'en divertir impunément.

Soit amour-propre, ſoit envie ſecréte, ſoit malignité, ſoit ſimple curioſité, ſoit vanité de connoître les hommes, ſoit faux zéle, nous ſommes preſque tous plus occupés des défauts du prochain, que des nôtres. Toujours prêts à cenſurer, à porter nos regards juſqu'au fond du cœur, pour y trouver dequoi condamner

& dequoi reprendre, rien n'échappe à cette envie. Les défauts de la nature & ceux de l'habitude, les travers de l'esprit & les irrégularités de la conduite, le mérite même qu'on voit toujours par ses côtés foibles, la vanité qui choque toujours la vanité, les mœurs du siécle & les dérangemens domestiques, ceux des amis comme ceux des ennemis ou des indifférens; tout passe par la langue du critique. Quand on dit du mal des hommes par la vaine ostentation de les bien connoître, on en dit de ceux même qu'on aime le plus. La vanité ne sait pas se modérer, ni se refuser le plaisir d'un bon mot ou d'une pensée qui lui paroit ingénieuse; mais que ce plaisir coute cher!

Personne n'entend moins ses intérêts dans la société que les satyriques. Vous croyez réjouir ceux que vous entretenez aux dépens des absens, & vous les réjouissez peut-être. Mais la joie passe, la réflexion succéde, & fait qu'on se défie de votre cœur autant qu'on a gouté votre esprit. La satyre est toujours suspecte de malignité, parce qu'elle offense. On attribue naturellement la volonté d'offenser à ceux qui s'en font une espéce de plaisir. A ce compte-là, vous faites toujours les plus grands fraix des scénes que vous donnez; vous montrez de l'esprit, mais un esprit dangereux. On rit des traits qui vous échappent; on vous écoute, à condition de vous craindre plus qu'on ne vous aimera. Vous vous faites soupçonner de n'être pas mieux disposé pour le reste des hommes que pour ceux que vous attaquez; on vous croit enfin plus de pénétration que d'indulgence sur les défauts qui peuvent donner du ridicule; & personne ne veut en avoir.

Si vous aviez quelque envie de me connoître, me conseilleriez-vous de vous voir assidûment, de m'exposer à vos yeux dans tous mes jours, de me laisser considérer à loisir, pour vous donner le tems de découvrir tous mes foibles ? Croyez-vous qu'on puisse lier un commerce agréable avec un homme qui n'est attentif qu'à saisir l'occasion de reprendre ; qui voit comme à regret les bonnes qualités, à force de ne vouloir en appercevoir que de mauvaises ; qui prend les imperfections pour des défauts & les foiblesses pour des vices ? Vous-même aimeriez-vous un esprit qui ne chercheroit dans vos discours & dans vos manières que dequoi blâmer ; qui fouilleroit jusqu'aux plus secrets replis de votre ame, pour y trouver des sentimens qu'il pût reprendre ; qui commenceroit à faire votre portrait, dès qu'il commenceroit à vous voir ; qui ne vous étudieroit que pour vous peindre, tel que l'envie de vous défigurer se représenteroit à sa malignité ? Vous le fuiriez sans doute comme un ennemi né dont il faut se défaire avant de le connoître. Les hommes sont trop sensibles à l'intérêt de l'amour-propre, trop délicats sur leur réputation, pour ne pas éviter ceux qui peuvent y donner atteinte, à la faveur d'une imagination qui fera son impression par le plaisir. Combien d'ennemis les satyriques de profession se sont faits de tous tems par l'envie de caractériser leurs portraits jusqu'à les rendre reconnoissables ! Les coups de bâton ne sont pas le traitement le plus dangereux qu'un esprit critique doive appréhender.

Que si la satyre qui n'attaque communément que les absens, révolte ; combien l'in-

jure devient-elle plus piquante, quand elle attaque les préſens par la raillerie! Le déſir de la gloire eſt de toutes nos paſſions la plus vive. Par quelque endroit qu'on la bleſſe, la douleur nous pénétre, & produit un ſentiment d'averſion pour ceux qui nous ont porté les coups. Le ridicule nous irrite à proportion de l'impuiſſance où nous ſommes de le rendre, des reſpects qui nous ſont dûs, ou de ceux qui nous flattent. Il y a des hommes qui méritent d'être raillés. C'eſt quelquefois le châtiment & le reméde des fautes qui ſe font contre la raiſon. Les plaiſanteries en font ſentir l'extravagance; & comme nous ne craignons rien tant que de paroître pécher contre le bon ſens, nous ſommes plus diſpoſés à nous condamner, quand on nous fait voir que nous en avons manqué. Mais cette ſorte de répréhenſion demande d'autant plus de précautions, qu'elle eſt plus humiliante. Le droit de railler fait une partie de celui de corriger; & c'eſt par le caractére & par le beſoin des perſonnes qu'on doit diſcerner le moment d'en faire uſage. Il y en a dont la vanité ſoutiendroit mieux un avis ſérieux qu'un tour ironique; les railleries déplacées font perdre alors le droit de donner des conſeils, ou les rendent odieux.

Quelles réſerves ſont donc néceſſaires à ceux qui n'ont aucun titre pour entreprendre de ſe divertir des autres, & de rendre leur perſonne ou leurs actions riſibles? Il ſeroit plus ſûr & plus aiſé de ne railler jamais, que de railler toujours à propos. On choque les préjugés des uns; on manque de reſpect pour l'âge & pour le rang des autres; on les raille devant des gens qui ne les aiment point, ou

dont ils désirent d'être aimés ; on ne veut paroître ridicule aux yeux de personne, & moins de celui qui raille, que de tout autre. Si vous plaisantez sans sujet, on vous trouve malicieux ; si c'est avec sujet, vous êtes cruel ; si celui que vous raillez, reconnoit sa sottise, vous l'affligez doublement, & vous le punissez d'une faute pardonnée ; s'il ne la reconnoit pas, vous l'irritez. Railler un petit esprit, plaisanter un homme entêté de sa qualité, c'est, comme je l'ai dit ailleurs, dire du mal des sourds, & mettre des pierres dans le chemin des aveugles. Ils ne vous entendent point ; ils ne voient point le fin de vos pensées, & n'en sentent que l'injure. Ce n'est plus une raillerie ; c'est une insulte.

Le moins qui puisse arriver au railleur, toujours odieux d'ailleurs, c'est d'être raillé lui-même, & de ne pouvoir soutenir la raillerie. Qui est-ce qui n'a pas son ridicule ? C'est la peste du monde ; personne ne s'en préserve. Ce caractére est inséparable de tous les vices & presque de toutes les vertus. La raison domine si peu dans notre conduite & dans nos discours, qu'il n'en est point peut-être où la réflexion ne puisse découvrir quelque trait insensé. Si ceux qui nous connoissent, ne nous raillent point ; s'ils ne nous critiquent point ; s'ils ne disent point de mal de nous, ce ne peut être que par prudence, que par discrétion, que par bon cœur. Mais le bon cœur même n'est pas insensible. Ceux qui se sentent piqués, cherchent à piquer : c'est le talion dont on paie les mauvaises langues. On leur rend ce qu'elles prêtent ; on ne les épargne pas dès qu'elles donnent quelque prise ; & il arrive,

je ne sais comment, que personne n'est plus sensible, & ne se déconcerte plus par les critiques & par les railleries, que ceux qui font profession de critiquer & de railler. C'est un mystére inconcevable, que ce gout & cette facilité que nous avons de censurer, d'improuver, de décrier, de rabaisser, & l'impatience que ces traitemens nous causent. Et de quel droit pourtant nous en plaindre?

Vous viendrez me dire qu'il se répand de vous des bruits scandaleux; qu'on rend votre conduite suspecte; qu'on attaque votre honneur; que déja le public se livre au plaisir d'une maligne crédulité; que vous trouvez du froid dans ceux qui vous faisoient le plus gracieux accueil; qu'on rit dans les compagnies en vous y voyant paroître; qu'on se regarde, & qu'on vous regarde; qu'on ne vous y voit plus que sous les couleurs qu'un trait de satyre vous a données. Le coup est cruel pour votre vanité, vous répondrai-je; je conçois que la plaie vous est sensible. Mais votre conscience vous répondra que vous-même vous avez souvent mal parlé des autres. La pierre retombe sur la tête de celui qui la jette en l'air. C'est de vous qu'il est écrit encore que celui qui creuse la fosse, y tombe; que celui qui tend le piége, y sera pris. Vous êtes accablé de maux que vous avez faits; vous ne savez d'où le coup part; mais celui que vous avez porté secrétement sur une réputation jalouse d'elle-même; ces plaisanteries hazardées à contre-tems, & sur des personnes que vous deviez respecter; n'en est-ce pas assez pour vous avoir attiré la disgrace qui fait votre chagrin? Quand on est sage, on ne se dit pas à soi-même le mal qu'on

Eccl. 76. 23. *Eccl.* 28. 29. 30.

penſe des grands & des puiſſances. Il ne ſert de rien de le dire en ſecret. Les murs parlent; *Eccl.* 10. les oiſeaux rapportent vos paroles, & ceux 20. qui ont des aîles, volent pour vous dénoncer. Tout ſe ſait; & les moins puiſſans le ſont toujours aſſez pour vous lancer un trait de ſatyre, ou pour relever un fait deshonorant qu'ils ont appris de vous.

Vous ne le méritiez pas, ajoutez-vous; vous n'aviez point de mauvais deſſein; vous ne ſongiez qu'à rire; & vous êtes incapable de l'envie de nuire ou d'offenſer. Allez conter ces excuſes à ceux qui ſe ſentent bleſſés. Qu'importe pour eux que ce ſoit par malice ou par légéreté de votre part? Une fléche pour être imprudemment échappée, fait-elle une moindre plaie que celle qu'on lance avec réflexion? Etes-vous capable d'indiſcrétion ſur votre propre gloire? Vous déchirez-vous pour vous réjouir? On ne s'oublie que dans les choſes où le cœur n'eſt point. Si vous aimiez le prochain, en parleriez-vous avec moins d'attention que de vous-même?

Revenez donc au précepte. Poſez une garde ſur vos lévres; fermez votre champ d'une *Eccleſ.* haie d'épines; mettez des défenſes à votre 28. 28. bouche; fondez votre or & votre argent, & faites-en faire un frein pour votre langue. On ne ſauroit vous le redire en trop de maniéres; ne péchez point par vos paroles, de peur que vous ne tombiez à la diſcrétion de vos ennemis, & que votre perte ne ſoit irrémédiable. On ſe nuit toujours beaucoup à ſoi-même quand on parle trop, ou quand on parle mal de ceux dont on a le même traitement à craindre. Tout eſt à ménager dans les diſcours

quand on aime ſon repos. Il n'y a qu'un homme qui puiſſe ſe promettre de vivre en paix avec les eſprits les plus difficiles; c'eſt celui qui ſait ſe rendre maître de ſa langue. A compter les maux qu'elle fait, on ſe perſuaderoit que les hommes ſeroient plus unis, s'ils étoient privés de l'uſage de la parole qui doit être le lien de leur union. Chaſſez du moins de la ſociété le médiſant & le critique; chaſſez le railleur, & vous verrez les plaintes & les outrages s'en aller avec lui.

Prov. 22. 10.

XXII. LEÇON.

Travailler à ſe guérir de ſes préjugés, éviter la précipitation de ſes propres jugemens, ne point ſe conduire par impreſſion, ne point agir ſur des ſoupçons & ſur des conjectures, ſe défier de ſa crédulité ſur les rapports des autres, ne point compter ſur les bruits publics & ſur les opinions communes; ce ſont des précautions pour ne point offenſer les hommes, de peur d'en être offenſé.

LA juſtice que nous devons aux hommes, & la crainte des ſuites de l'injuſtice, demandent que nous ne réglions nos ſentimens & notre conduite à leur égard, que ſur les connoiſſances les plus certaines & les plus mûrement réfléchies. Les préjugés par où la premiére Partie commence, nous font ſouffrir beaucoup de maux imaginaires qu'ils réaliſent; mais ils peuvent nous en faire faire aux autres de très-réels, & capables de nous attirer des

repréfailles, & de redoubler nos troubles. C'eſt une nouvelle raiſon de travailler encore plus ſérieuſement à nous guérir des paſſions d'où ces préjugés naiſſent.

Mais nos jugemens les plus déſintéreſſés ne ſont guères moins funeſtes à notre repos. C'eſt qu'ils ne ſont preſque jamais en effet ſans quelque intérêt ſecret de panchant ou de foibleſſe. L'inclination comme naturelle que nous avons à tout rapporter à nous-mêmes; l'opinion que l'amour-propre nous donne de notre pénétration; notre aſſerviſſement aux impreſſions des ſens; la facilité que nous avons de juger ſur les apparences, & le peu d'habitude à réfléchir, fait que ces jugemens ſont preſque toujours trop précipités pour n'être pas faux ou ſuperficiels. C'eſt quelquefois ſur une premiére vue des perſonnes, que nous nous formons une idée de leur caractére. Nous n'ouvrons point les yeux ſur les objets qui s'offrent à nous, ſans juger de leurs figures, de leurs couleurs, de leurs ſituations, de leur éloignement, de leur proximité. Nous croyons rond ce qui nous paroit rond, & noir ce qui nous paroit noir, ſans ſonger que les yeux peuvent tromper en mille maniéres. S'agit-il des hommes: nous nous croyons tous phyſionomiſtes nés, & nous le devenons de profeſſion; nous reſſemblons à ceux qui jugent d'une affaire ſur l'étiquette, & d'un livre par la reliure; nous décidons d'un homme au ſimple regard; & ſouvent il s'en forme une impreſſion dont on ne revient point.

Il eſt vrai que cette ſorte de ſcience a ſes principes dans la nature. La ſageſſe de l'homme luit dans la ſérénité de ſon front. L'impudicité de la femme eſt peinte dans l'effron- *Eccl. 8. 1.*

Eccl. 26. 12. terie de ſes regards. Les yeux des inſenſés s'égarent
Prov. 17. 25. juſqu'aux extrêmités de la terre. La joie du cœur ſe répand ſur le viſage. L'eſprit
Ibid. 15. 14. & 17. 23. content rend la ſanté plus vigoureuſe. La triſteſſe deſſéche les os. Tous les mouvemens du corps, quand ils ne ſont point forcés, ſont des images de ceux de l'ame. Chaque humeur, chaque paſſion, chaque caractére d'eſprit a ſon air particulier, ſon geſte, ſa démarche. Mais ces découvertes ne ſont communément que le fruit d'une longue obſervation, dont peu de gens ſont capables; & ce ne ſont pas toujours des régles ſûres pour diſcerner les mœurs des hommes. L'économie de la nature, & cet accord des impreſſions de l'ame & du corps, ſont dérangés par les néceſſités & par les accidens de la vie. Les intérêts contraignent les inclinations; la ſervitude eſt obligée de ſe contrefaire; l'hypocriſie s'en fait une étude; & la vertu s'oppoſe à la liberté des mauvais panchans.

Ne nous croyons donc point aſſez clairvoyans pour percer toutes ces obſcurités; ne nous arrêtons point à ces ſignes équivoques. Rien n'eſt moins ſenſé que de ſe former des idées fixes ſur des vues incertaines. On ſe méprend aux ſituations; on voit les hommes par leurs mauvais endroits & dans leurs faux jours: & nous avons d'ailleurs trop de panchant à juger par impreſſion, à déſapprouver ce qui nous choque, à n'aimer que ce qui nous plait, à nous rebuter même de ce qui nous avoit plu, par les moindres diſſonances des impreſſions dont nos ſens ſont frappés: un viſage nous revient, & la voix nous donne de l'éloignement. C'eſt le paon qui charme les yeux par ſon plumage, & qui bleſſe l'oreille par ſon chant.

Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les dehors de l'homme ne décident point du fond. Ce sont les cœurs qu'il faut s'appliquer à connoître ; mais les cœurs ne sont guères de notre compétence. Il n'y a qu'un long commerce, une uniformité de conduite, & des expériences réitérées qui puissent nous donner quelque assurance sur laquelle pourtant il ne faut toujours agir qu'en tremblant, & quand la nécessité presse. La justice ne nous permet ni soupçons, ni conjectures. Quand il s'agit de penser du mal, il y faut être forcé par l'évidence. Sans ces précautions, on s'expose à traiter les hommes pour tout ce qu'ils ne sont pas. On prend pour eux le fantôme qu'on s'en est fait. C'est au fantôme qu'on parle ; c'est avec lui qu'on raisonne & qu'on agit. On les offense, & ils ont raison de se trouver offensés. C'est la réponse que nous faisons à des maniéres désobligeantes, à des jugemens désavantageux qu'on fait de nous. Vous me prenez, disons-nous, pour un autre. Sur cette mépriſe on fait de fausses démarches ; on est obligé d'en venir aux excuses ; on indispose quelquefois pour toujours ceux qu'on ne connoissoit pas assez, pour s'être trop flatté de les connoître sur de fausses présomptions.

Dans cette perplexité de nos propres jugemens, il nous seroit avantageux de pouvoir compter sur les jugemens des autres. Mais cette ressource est sujette aux mêmes inconvéniens de leur part & de la nôtre : ils ne sont ni plus pénétrans, ni plus circonspects, ni plus désintéressés que nous. Notre précipitation n'est pas même toujours capable d'attendre les lumiéres que nous pourrions en recevoir. Il ar-

rive assez ordinairement que notre imagination se représente les personnes & les lieux dont on nous parle sans les avoir jamais vus. Il lui faut des objets pour la fixer. Ceux qui ne savent point la géographie, s'en font une en lisant les histoires; ils arrangent confusément dans leurs têtes des villes, des plaines, des montagnes & des rivières qui n'ont jamais été. Nous donnons de même aux absens dont on nous entretient, une figure, une taille, une physionomie. Ils sont grands ou petits, blonds ou bruns; mais quand nous venons à les voir, rien de tout cela ne leur ressemble; & les jugemens que nous faisons de leur caractère, ne sont pas quelquefois plus ressemblans.

Ceux qui nous les peignent, sont des aveugles qui ne les voient point, ou des gens trompés qui les peignent avec le masque qu'ils ont sur le visage. Les hommes réfléchissent si peu sur les principes qui les font agir; ils sont toujours si superficiels dans la science du cœur, qu'à les entendre raisonner sur les mœurs, on ne peut mieux les comparer qu'à ces spectateurs oisifs & suffisans qui veulent expliquer aux autres les mouvemens d'une machine dont ils ignorent la méchanique. Ils y mettent des ressorts qui n'y sont point; ils lui donnent une construction bizarre dont toutes les parties se démentent, & ne peuvent jouer ensemble. C'est ainsi qu'ils raisonnent sur le caractère de ceux qu'ils veulent nous faire connoître. Ils les animent par des intérêts dont ils n'ont jamais eu la moindre vue; ils leur attribuent des intentions qu'ils ne peuvent avoir; ils déplacent leurs motifs; ils leur font faire par une raison ce qu'ils font par une autre; & je ne parle en-

core que des jugemens où la malignité des paſſions ne ſe mêle point. Leur ignorance, après tout, n'eſt pas ce que nous devons le plus craindre. Ils ſont pleins de diſpoſitions infiniment plus ſuſpectes; & ſelon les perſonnes dont ils nous parlent, ils nous donnent de nouveaux ſujets d'une juſte défiance.

Ne perdez point de vue ce que vous avez déja lu de l'incertitude & de la bizarrerie de leurs préjugés, & cherchez toujours dans vous-même ce qu'il peut y avoir de mauvais dans leur fond. Il y a des gens dont vous ne devez jamais juger ſur le rapport des autres. Ce ſont ceux que vous ſavez avoir des ennemis ou des envieux; ce ſont ceux qui ſont capables d'en faire par leur fortune ou par leurs talens. Après cela ce ne ſeroit pas une moindre imprudence, & ſouvent une moindre injuſtice, de ſe déterminer ſur les bonnes & mauvaiſes réputations, & ſur ce qu'on appelle l'opinion publique. C'eſt une régle très-équivoque des mérites & des démérites. Combien de ces bruits communs que vous trouveriez ſans fondement, ſi vous vous mettiez en tête de remonter à leur origine! Vous découvririez ſouvent qu'ils n'en ont point, ou que ce qui s'eſt dit par une premiére bouche, ne reſſemble point à ce que les autres ont redit. Le même événement ſe raconte ſi différenment par des témoins même oculaires, qu'on pourroit en faire des hiſtoires toutes différentes. Ceux qui ne le ſavent point de ſource, ajoutent chacun à la maniére dont le fait leur fut expoſé; & ce fait défiguré n'eſt plus rien de ce qu'il étoit. Sur un différend entre deux perſonnes, les uns prennent parti pour l'une, & les autres pour

l'autre. Ces premiers partisans s'en font à leur tour chacun de leur côté. Devinez duquel des deux le tort ou la justice se trouve. C'est un labyrinthe dont vous ne pourrez sortir. Dans les affaires les plus sérieuses, dans les querelles de procédés, celui qui se plaint le premier, a toujours raison.

La régle qui veut qu'on ne juge personne sans l'entendre, est une régle aussi générale qu'elle est juste. Il n'est point de cas où le contraire de ce que le public pense ou dit d'un homme, ne puisse être la vérité. C'est un envieux, un jaloux, un concurrent, un ennemi caché qui sème sourdement un faux bruit que la crédulité saisit avidement; c'est un imprudent qui lâche une parole sur un soupçon dont il auroit peine à rendre compte; c'est un homme distingué par son rang & par son autorité, qui se prévient, & qui fait éclater un mécontentement. Vous lui avez déplu: voilà votre destinée fixée dans les esprits; il ne sera plus possible que vous ayez du mérite. Vous serez négligé, rebuté par-tout. On ne pensera pas même à vous pour vous placer selon vos talens ou vos services. Vous n'êtes plus propre à rien.

L'estime publique roule souvent sur un semblable caprice. Il en est de l'opinion qu'on se fait du caractére des hommes, comme de celle de leurs talens. C'est un savant, un poëte, un prédicateur, un artisan, qu'on met en vogue. De cent qui jouissent de cet avantage, il n'y en a pas un qui le doive à la supériorité de son mérite ou de son habileté. Cent autres ailleurs font aussi-bien que lui, qui demeurent dans l'obscurité dont on ne daigne pas les tirer.

rer. Il y auroit une espéce de honte à se déclarer pour eux. Ce qu'ils font de plus achevé, seroit admiré s'ils le donnoient sous un autre nom. Mais sous le leur, il n'est pas digne d'être comparé seulement aux essais de ceux qu'un heureux hazard a rendus célébres. Telle est la force de cette opinion qu'on a nommée la *reine du monde.* Mais ce n'est pas l'éloge du monde qu'on fait par ce proverbe; c'est une leçon qu'on nous donne de secouer le joug qui tyrannise les esprits, & qui devient dans la conduite la source d'une infinité d'injustices.

De toutes ces réflexions qu'il seroit aisé de pousser à l'infini, faites-vous une maxime générale de ne jamais juger par impression, de ne jamais agir par un sentiment confus, de n'en point croire à vos gouts, de peser tout, de tout approfondir, de tout ramener à la régle des jugemens qui ne doivent point être portés sans connoissance. Défiez-vous de tous les hommes; mais n'appliquez point la mauvaise opinion que vous en aurez sans un examen sérieux, & des preuves non suspectes. Ne vous arrêtez point aux apparences, & ne soupçonnez point le mal où vous ne voyez que le bien. Soyez fâché de vous y tromper quelquefois; mais souvenez-vous qu'il est toujours moins dangereux d'estimer les autres au-dessus de leur prix, que de les traiter mal sur une fausse estimation de ce qu'ils sont. Rien ne les blesse avec plus de raison que l'injustice; & vous devez toujours craindre les désagrémens que leur ressentiment peut vous causer. L'embarras est grand, quand vous êtes obligé de vous déterminer sur quelqu'un que

vous ne pouvez connoître que sur le rapport d'un autre. Il n'est personne qui ne s'y trompe; & le plus fidéle peut vous tromper même sans le vouloir. Redoublez vos précautions; ne croyez pas à toutes sortes de paroles. Quiconque péche par cette légéreté, péche contre son ame, & contre le repos de sa vie.

Eccles. 19. 4.

XXIII. LEÇON.

Si vous avez besoin de conseils, craignez de vous tromper dans le choix. Que ceux que vous consultez, soient éclairés & désintéressés pour eux-mêmes. Qu'ils connoissent vos vrais intérêts, & qu'ils les aiment. Soyez désintéressé vous-même, & joignez la réserve à la prudence. Donnez rarement les conseils qu'on ne vous demande pas, & sobrement ceux qu'on vous demande.

UNe des maximes qui peuvent le plus contribuer au repos de notre vie, c'est de ne rien faire d'important sans conseil. Nos lumiéres sont bornées; nos conjectures sont incertaines. Nous ne sommes pas capables de tout prévoir; les événemens nous trompent; les expériences se démentent; nous ne jugeons infailliblement du succès d'aucune entreprise. Mais il faut l'avouer: c'est la précipitation de nos résolutions, & la présomption de notre suffisance, qui nous jettent dans les contretems & dans les grandes mépriſes. Un projet qu'on a long-tems médité dans soi-même, & qu'on a pris soin de communiquer avant de

l'exécuter, réussit ordinairement mieux. Un œil voit moins que plusieurs. Il y a des esprits plus pénétrans que les autres. L'étude du cœur, l'usage du monde, la connoissance des affaires, les sciences, l'âge, les situations, donnent des vues particulières sur beaucoup de choses, & le sage sait profiter au besoin de tous ces secours. Il écoute les conseils, & se fait un intérêt de ne rien faire dont il ait sujet de se repentir. Il n'y a que l'insensé qui se fie à ses propres pensées, & qui les croit toujours sûres : moins on a d'esprit & de capacité, plus on est communément orgueilleux & suffisant. Ces défauts sont assez odieux par eux-mêmes pour nous les faire éviter; mais ce que nous en devons le plus craindre, ce sont les suites funestes à notre repos ; c'est le fruit ordinaire d'une orgueilleuse témérité d'exciter des querelles & des inimitiés. La paix est le fruit des bons conseils.

La grande illusion des téméraires, c'est de s'imaginer qu'ils ne sont comptables à personne de leurs mauvais succès. S'ils ne réussissent pas, disent-ils, c'est leur affaire; mais nous ne faisons point de fautes dans la société, qui ne l'intéressent par quelque endroit, & qui ne portent sur quelqu'un des coups qui réfléchissent sur nous-mêmes. Tantôt c'est une sotte entreprise qui nous expose au ridicule, & qui décide quelquefois de toute notre vie, par l'opinion desavantageuse qu'elle laisse de nous dans le public; tantôt c'est une mauvaise affaire où nous nous engageons mal à propos, qui contriste notre famille & nos amis, qui les deshonore, qui nous met dans la nécessité d'avoir recours à leur crédit, à leurs sol-

licitations, à leurs ſecours, mais qui leur ôte le gout de nous ſervir, ou qui nous fait acheter leurs ſervices au prix des rebuts & des humiliations. Quelquefois c'eſt une démarche qui nous fait heurter contre la pierre : nous nous commettons avec les puiſſances; nous nous ſuſcitons des ennemis redoutables, & nous perdons nos protecteurs. C'eſt un engagement que nous prenons contre toutes les régles de la prudence; c'eſt un panchant confus que nous ſuivons, & qui nous précipite d'abîme en abîme. Nous avons formé des nœuds qu'il faut rompre; nous nous ſommes chargés d'un joug où nos forces ſuccombent; nous devenons à charge à ceux que nous devions ſoulager; nous avons répondu, & il faut que d'autres paient pour nous.

Les exemples de ces inconvéniens ne ſont pas rares dans le monde; & ſi nous pouvions faire que tout ce qui s'y fait mal, faute de conſeil, ne fût point fait, nous en aurions ôté bien des maux & bien des malheureux. L'imprudence en eſt peut-être le vice le plus général & le moins avoué. Le caractére des inſenſés eſt de chercher ce qui leur nuit, & le nombre des inſenſés eſt infini, dit le Sage. Mais perſonne ne croit avoir beſoin de conſeils: c'eſt notre averſion d'en recevoir. On ſait qu'un grand Prince diſoit de lui-même, qu'il aimoit mieux faire une ſottiſe de ſon crû, qu'une belle action par l'avis d'un autre. C'étoit peut-être moins ſon portrait perſonnel qu'il vouloit faire, que celui de tout le genre humain. Les ſages ſe propoſent quelquefois pour exemple des fautes que font les fous, pour les engager doucement à les confeſſer, en leur épar-

gnant la confusion d'être seuls à les commettre. Mais au fond, le discours du Prince n'étoit qu'un aveu très-ingénu, dont pas un de nous ne devroit se défendre. Il est rare même qu'on se repente d'avoir agi sans conseil, & souvent on cite pour n'écouter personne, ce qu'on a mal fait, pour n'avoir voulu rien écouter. L'aveuglement subsiste après la mépriſe; on se croit sage parce qu'on a manqué de sagesse : c'est comme si nous répondions à ceux qui nous avertissent, de prendre des précautions pour ne pas tomber, que nous sommes déja tombés plusieurs fois. Chacun sur cela doit penser à se rendre justice, & reconnoître ses vrais besoins. Le conseil est d'autant plus nécessaire, que les intérêts sont plus grands & les suites plus importantes. Il faut bien peser ce que nous y mettons du nôtre, & ce qui peut en résulter de nuisible à ceux qui tiennent à nous par des liaisons étroites. Interrogez, demandez, consultez sur la résolution que vous avez à prendre, si votre place ou votre autorité vous donne droit d'y soumettre les autres.

Ce n'est pas qu'on doive en effet se confier à toutes sortes de gens, & leur révéler son cœur. Il faut se faire, s'il se peut, beaucoup d'amis; mais le conseil doit se choisir entre mille. Tous ceux que vous consultez, vous vantent leurs avis. La présomption me manque à qui que ce soit. Mais il en est qui ne conseillent que pour leurs propres intérêts, & selon leurs gouts particuliers. La premiére qualité de ceux qu'on pense à consulter, c'est d'avoir des connoissances : c'est la lumiére qu'on cherche, quand on se trouve dans les ténébres. Il est inutile d'interroger ceux qui n'en

savent pas plus que vous. Un aveugle n'est pas fait pour conduire un autre aveugle. On se précipite avec ceux qui conduisent mal.

Mais le désintéressement est l'ame des conseils. Et chez qui le trouve-t'on parfait? Tout est suspect dans le monde. L'homme doit se défier de ses enfans, de ses domestiques & de ses amis même. Sachez, avant toutes choses, quels sont les besoins & les inclinations de ceux que vous vous proposez de prendre pour guides. Dans certaines situations, avec certaines vues, ils vous proposeront ce qui leur paroitra le plus utile pour leur fortune, ou pour leur avancement; ils planteront un pieu dans votre chemin, & vous diront, prenez par-là, vous irez droit à votre but, tandis qu'ils seront à l'écart pour observer votre chute. Dès qu'un homme vous est suspect par quelque endroit, défiez-vous de ses avis; s'il est capable d'envie, de jalousie, d'espérance, ce n'est pas celui qu'il vous faut. Les esprits de travers, les gens passionnés ne peuvent approuver que ce qui leur plait. On ne consulte point un homme sans religion sur les choses saintes, un injuste sur la justice, une femme jalouse sur sa rivale, un lâche sur une entreprise militaire, un marchand sur un profit qu'on veut faire dans le commerce, un acheteur sur ce qui est à vendre, un envieux sur la reconnoissance des graces reçues, un mal-honnête homme sur l'honneur, un impie sur la piété, un ouvrier sur ce qui regarde son ouvrage, un serviteur paresseux sur une augmentation de travail & de services. Quels conseils ces sortes de gens donneroient-ils qui ne fussent, ou contre vous, ou contre eux-mêmes?

Eccles. 37. 9.

Si vous avez un choix à faire, qu'il tombe

sur un homme qui vous soit attaché, qui connoisse vos vrais intérêts & qui les aime; un ami sincére, un homme de bien : car il n'est point d'ailleurs de vrais amis; & ces amis précieux ne sont que pour ceux qui leur ressemblent. L'ame d'un homme saint découvre mieux la vérité que sept sentinelles. Il y a mille occasions où nous n'aurions jamais besoin de lumiéres étrangéres, si nous avions nous-mêmes plus de probité, plus de droiture, plus d'amour pour la justice, moins de panchant à nous satisfaire. Le désintéressement n'est donc pas moins nécessaire à ceux qui consultent, qu'à ceux qui sont consultés, & guères moins rare dans les uns que dans les autres. On ne demande un avis avec plaisir, que quand on pourroit s'en passer, ou quand on se promet de le trouver tel qu'on le souhaite. *Ibid.* 12.

Vous êtes enchanté des pensées qui vous sont venues. La vanité succéde à la complaisance; vous voulez communiquer votre projet, c'est-à-dire, que vous cherchez des applaudissemens; & ceux qui donnent dans votre sens, sont toujours les plus sensés des hommes. Une autre fois, vous avez de la répugnance à faire une démarche juste, & vous voulez justifier cette répugnance aux yeux de quelqu'un pour vous y confirmer. Vous exposez foiblement votre engagement, & vous insistez sur les raisons que vous avez de ne le pas remplir. Si vous méditez quelque entreprise délicate pour la conscience, vous aimez qu'on vous rassure, & qu'on vous exhorte à faire ce que vous sentez bien que vous ne devriez pas faire.

La grande preuve de désintéressement à demander des conseils, ce seroit une disposition

INST. QUOFOR. TAYLOR

ſincére à les recevoir, quelque contraires qu'ils ſoient à nos propres vues, quelque peu flatteurs qu'ils ſoient pour nos panchans. Sans cette diſpoſition, vous inſultez ceux à qui vous paroiſſez donner votre confiance, plutôt que vous ne les conſultez. Vous bleſſez leur amour-propre, & vous leur faites ſentir qu'au lieu de les choiſir pour vous éclairer, pour redreſſer vos vues, ou pour le diriger, vous ne leur demandez que des approbations dont peut-être vous leur ferez des crimes. Ils porteront dans votre eſprit la peine de votre propre imprudence : laiſſez-leur du moins une entiére liberté de vous dire ce qu'ils penſent; ne les accuſez point d'être trop ſinceres, & ne vous en prenez qu'à vous-même, ſi de bons conſeils ne vous plaiſent pas.

Ce n'eſt pas une obligation de ſuivre tous ceux qu'on vous donne : un bon doit être abandonné pour un meilleur; & ce ſont quelquefois les circonſtances du tems & des perſonnes qui doivent décider de cette préférence. Le bon conſeil eſt celui qui ſe donne à propos. Un homme qui vous en donne un qui lui paroiſſoit plus ſage, s'offenſe quelquefois de vous en voir ſuivre un autre. Il y a des gens qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais conſultés, que de ne pas ſuivre ce qu'ils conſeillent; & ce caractére doit rendre attentif à bien connoître avant d'ouvrir ſon cœur. Mais après tout, il vaut mieux qu'un ſeul homme s'offenſe injuſtement, que de donner à pluſieurs de juſtes raiſons de ſe plaindre d'un conſeil mal placé. Que faire dans toutes ces perplexités? Travailler à s'inſtruire par ſes réflexions & par ſes expériences; ſe faire une conduite de prin-

principes, qui rende la néceſſité du conſeil rare; que la peine d'en demander & d'en recevoir, vous ôte du moins l'envie d'en donner. Il faut y être forcé par de grandes conſidérations.

Ce n'eſt que trop pour nous d'avoir à nous conduire, ſans nous expoſer à répondre de la conduite des autres. On nous ſait mauvais gré du mal que nous faiſons de nous-mêmes, ou ſur de mauvais conſeils; mais le crime eſt double pour ceux qui les ont donnés. Cependant nous n'attendons pas qu'on nous les demande. Le panchant que nous avons à la domination, nous entraine. L'amour de nos propres penſées nous aveugle. L'impatience nous prend quand nous voyons faire quelque choſe autrement que nous ne la ferions, ou que nous imaginions qu'elle doit ſe faire. Nous nous croyons comme chargés du gouvernement du monde. Nous décidons à notre gré des affaires publiques & des particulières. Chacun ſe figure que tout iroit mieux dans l'Etat, s'il étoit conſulté: nous brûlons dans l'ame de voir faire ce que nous appellons des fautes. Mais de quoi vous mêlez-vous? Ces fautes ne ſe font point ſur votre compte; on ne vous demande point vos avis; ne les donnez point, & ne ſoyez pas fâché qu'on ne vous les demande pas.

Que vous reviendra-t'il de vos empreſſemens à conſeiller? Vous commencerez par vous inquiéter vous-même, & vous aurez le chagrin de ne rien avancer; vous aurez affaire à des eſprits indociles & ſuffiſans qui vous révolteront; les irréſolus vous déſeſpéreront; vous ne viendrez point à bout de fixer ceux

ſerve ne ſauroit être trop générale & trop ſcrupuleuſe dans ceux qui ſont conſultés, de quelque profeſſion qu'ils ſoient. Donner des conſeils ſur les différends des femmes & des maris, c'eſt, dit-on, mettre ſes doigts entre l'arbre & l'écorce; on s'y trouve pris.

Eccleſ. 17. 20. Si vous êtes ſages, ſoyez-le premiérement pour vous-même, conſultez la vérité ſur tout ce que vous avez à faire, & qu'un conſeil ſolide précéde toutes vos actions. Pour les autres, que toute votre prudence ſoit de les laiſſer agir ſelon leurs propres vues, quand aucune raiſon ne vous oblige à leur propoſer les vôtres; ſongez que tout homme a peine à ſe défaire de ſes préjugés, que perſonne n'aime à ſe laiſſer conduire au delà de ſes lumiéres; & ſouvenez-vous avec un pieux auteur, qu'à bien compenſer les avantages & les inconvéniens, il eſt toujours plus ſûr de recevoir un conſeil que de le donner.

XXIV. LEÇON.

On s'épargne bien des inquiétudes quand on ſait éviter celle de ſortir de ſes propres affaires, de ſes devoirs, de ſes talens. Les peines les plus juſtes & les plus certaines ſont celles qui ſuivent la négligence des bienſéances. Il y en a pour les conditions, pour les âges, pour les profeſſions, pour les ſexes. Le repos de la vie veut qu'on les obſerve toutes.

NE vous mêlez que de vos affaires; faites ce que vous faites; ſoyez ce que vous êtes; meſurez-vous ſur vous-même; ne forcez

ni vos talens ni votre deſtinée; ne ſortez ni de votre état ni de votre âge, ni de votre caractére. Ce ſont des préceptes auſſi juſtes qu'ils ſont ſimples, mais preſque toujours auſſi mal ſuivis qu'ils ſont ſages & néceſſaires à la tranquilité de la vie. Les plus grands troubles de la ſociété naiſſent du déſordre. Les membres du corps ne changent point de place; ils ſont bornés dans leur uſage aux fonctions qui leur ſont propres, & l'économie ſe conſerve. Notre premiére obligation, c'eſt de demeurer dans le rang où la providence nous a placés, & d'y travailler ſelon l'étendue de nos devoirs & de nos talens; mais l'homme qui n'a que ſon amour-propre pour guide, voudroit n'agir qu'au gré de ſes caprices. Ennemi de la régle & de la contrainte, il aimeroit à tout être, à tout faire, excepté ce qu'il eſt & ce qu'il fait. Il hait l'aſſujettiſſement; il agit mollement quand ſon devoir l'applique, & ſa vanité s'empreſſe pour les occupations qui lui ſont étrangéres. Il traine ſon joug en eſclave, & tandis qu'il le trouve au-deſſus de ſes forces, il en préſume aſſez pour s'imaginer qu'il eſt capable de porter le joug des autres; il ſort de ſes propres bornes; il embraſſe tout; il quitte ce qu'il doit pour ce qui ne lui convient pas; il fait des démarches indiſcrétes; il ſuit des curioſités dangereuſes; il a quelquefois de bonnes intentions qui ſe terminent à faire plus de mal que de bien: ſon orgueil n'eſt point content du rang qu'il occupe; un poſte plus élevé le tente; il veut toujours monter plus haut; il choque les bienſéances, & ne ſe montre que par ſon ridicule; il envie le ſort & les plaiſirs des autres; il ſe figure des ſituations

ſans peines, & cette premiére inquiétude devient comme néceſſairement la ſource d'une infinité d'autres qu'il pourroit s'épargner.

Comptez, s'il ſe peut, les malheureux; ôtez ceux qui ne le ſont que parce qu'ils ne font jamais rien moins que ce qu'ils doivent faire, & vous verrez combien il en reſte peu dans les autres claſſes. Rien ne nuit plus à la ſcience que de vouloir tout ſavoir; rien ne nuit plus à la fortune, que la multiplicité des projets; rien ne nuit plus au repos, que de ne pas ſe borner à ſes propres affaires. On fait néceſſairement mal quand on fait plus qu'on ne peut. La capacité de nos eſprits n'eſt pas infinie. Si vous ne vous donnez pas tout entier à vos obligations, vous mécontentez ceux qui ont droit à vos ſoins; vous vous attirez des reproches de négligence, d'injuſtice, de défaut de tendreſſe; tout ſe plaint de vous, ceux de qui vous dépendez, & ceux qui dépendent de vous; le public & le particulier.

Mettez la faulx dans la moiſſon des autres, vous allez contre leurs intérêts; vous les troublez dans une poſſeſſion tranquile. Les conteſtations vont naître, & vous en payerez les dépens. La paix ne s'entretient dans les villes que par la police qui défend aux profeſſions d'entreprendre les unes ſur les autres. La ſeule jalouſie de métier eſt de tous les états; mais il eſt de la juſtice que chacun jouiſſe de ſes droits, de ſes priviléges, de ſes avantages; & la vanité ſur-tout combien n'eſt-elle pas jalouſe des ſiens? Elle ſe ſent bleſſée de ſe voir enlever la gloire qu'elle croit avoir dans ce qu'elle fait. C'eſt la ſoupçonner d'incapacité, de vouloir remplir des fonctions qui lui ſont

commiſes. Ces uſurpations ne ſe pardonnent point; nous meſurons nos pertes ſur l'eſtime des biens qui nous ſont enlevés. Dans les emplois les plus ſerviles, dans les ſervices les plus bas, on fait valoir ſes titres; on revendique des fonctions honteuſes; on diſpute le droit de porter certains fardeaux à ceux qu'on devroit payer de leur peine quand ils veulent bien s'en charger. Ajoutez qu'on fait mal ce qu'on n'a pas appris à faire. Le cordonnier eſt cordonnier, & le médecin eſt médecin. Si celui-ci ſe mêle de faire des ſouliers, il chauſſe mal; & ſi celui-là veut panſer les maux de la tête, il tue ce qu'il entreprend de guérir, & ſeroit juſtement puni de ſa téméraire ſuffiſance.

Des indifférens! il n'y en a point pour vous quand on vous voit faire de ces ſortes d'entrepriſes d'inquiétude. La ſeule indécence eſt un intérêt qui touche tous les eſprits, & qui les bleſſe. Vous leur donnez de plus l'idée d'un homme vain, ſuffiſant, impérieux; on vous regarde en petit, comme ces ambitieux qui forment le projet de la conquête du monde; chacun ſe tient ſur ſes frontiéres pour les défendre; chacun veut être maître chez ſoi; l'eſprit de domination révolte; il veut s'aſſujettir les autres, & les autres ne veulent point être aſſujettis. De quel œil voit-on ces gens dont les regards ſuivent les allures du monde, qui s'emparent des affaires étrangéres, & qui veulent les mener à leur gré? Laiſſez-les faire; ils en viendront à bout; ils ſavent de tout; ils ſont diſpoſés à tout faire, ſi ce n'eſt peut-être les choſes dont la nature les a rendus capables, gens turbulens, que leur curioſité porte

à tout savoir, à tout pénétrer, qui s'informent avec une indiscréte curiosité du secret des familles, qui vont interroger le domestique, qui se mêlent de corriger les enfans, ou de leur inspirer les partis qu'ils doivent prendre, qui font les mariages, qui s'entremettent dans les raccommodemens : on les renvoie avec raison régler leurs propres affaires, qui sont souvent les derniéres pour eux; on les écarte comme ces enfans qui touchent à tout, comme ces oiseaux avides qui viennent recueillir le grain qu'on a semé dans son champ : on y met des épouvantails pour les empêcher d'en approcher; on les fait connoître comme des loups, contre qui la chévre donne le mot du guet au chevreau; on craint qu'ils ne détruisent d'un côté, ce qu'on édifie de l'autre.

Quand on veut vivre long-tems en paix avec les hommes, se conserver des liaisons agréables, avoir accès par-tout, il n'y faut porter que des yeux, entrer dans les maisons comme dans ces cabinets de curiosités exquises qui ne sont expoſées qu'aux regards. Y porter la main, c'est offenser ceux qui veulent bien les laisser voir : évitez ces indiscrétions; ne vous inquiétez point de ce qui ne vous touche pas; ne vous engagez point dans une multiplicité d'affaires que vous ne pourrez suivre. Vous y ferez des fautes, & vous en serez puni, du moins par quelques inimitiés. C'est une extrême folie, dit un ancien, de se fatiguer par beaucoup de tourmens inutiles, & de n'y gagner que de la haine.

N'aspirez point à ce qui ne vous convient pas. C'est une seconde inquiétude dont on paie trop chérement le plaisir mal entendu. Il ne

faut point faire de conquêtes, quand on ne ſait pas gouverner les pays qu'on a conquis. Leçon preſſante pour ceux qui forcent leur génie, qui veulent entreprendre plus qu'ils ne peuvent, qui ſe déplacent, & qui ſe chargent de remplir des poſtes au-deſſus de leur portée. On ne marche pas ſur la tête ; on n'entend pas des yeux ; on ne voit pas des oreilles ; on ne parle pas de la main. Le grand malheur de la ſociété vient de ce que chacun n'y fait pas ce qu'il y devroit faire ; & les gens déplacés ne peuvent être ſans quelque inquiétude. Ne ſoyez point juge, ſi vous ne ſavez pas rendre la juſtice ; ne vous faites point le docteur de vos freres, ſi vous n'avez pas le talent d'inſtruire ; ne montez pas ſur les toits, ſi la tête vous tourne ; n'entrez point dans les charges éminentes, ſi vous n'avez pas aſſez de ſupériorité pour paroître au-deſſus de ce que vous aurez à faire. Avec un eſprit borné, ne recherchez pas la ſur-intendance des villes & des provinces. On ne choiſit pas les aveugles pour les mettre en ſentinelle. Sans ces précautions, il faut qu'on faſſe ſouffrir les autres & qu'on en ſouffre. N'eſpérez pas d'être content dans le monde, quand vous vous ſerez mis dans la néceſſité d'y faire des mécontens.

Tout le ſera de vous, juſqu'à ceux qui ne ſouffriront rien de vos ineptitudes. On n'aime point les gens déplacés. Les yeux ſont bleſſés de la diſproportion de ce qu'ils ſont avec ce qu'ils font. La paix, d'où naît le bonheur de la vie, conſiſte, dit ſaint Auguſtin, dans la tranquilité de l'ordre. Dieu nous a donné le ſentiment, & ce ſentiment ne ſe dément que dans la dépravation. Nous aimons l'arrange-

ment; nous voulons qu'il regne chez nous, & par-tout où nous allons. S'il y a des endroits au monde où nous ne nous aimons pas, ce sont ceux où les objets sont disposés confusément, où les actions n'ont point de régle, où rien ne se fait dans le tems & de la maniére qui convient; & dire d'un homme qu'il se plait dans le désordre, c'est en dire tout ce qu'on peut penser de pis d'une créature intelligente. Or, l'arrangement se fait par les convenances des choses; & ces convenances s'étendent jusqu'à ce que nous appellons des bienséances, ou plutôt ce sont, selon la nature des objets, les bienséances même.

C'est donc encore par le sentiment que nous en avons, & par le préjugé des usages dont il est l'origine, que nous sommes choqués de la conduite de ceux qui sortent de leur état en quelque maniére que ce soit. Entre les maux *Eccl.* 10. 5. 6. 7. que le Sage avoit vus sous le soleil, il y en avoit un, dit-il, qui s'étoit échappé comme par surprise à la prévoyance du Prince. C'étoit un sot placé dans une éminente dignité, & des gens de mérite réduits à vivre dans les dégrés les plus bas; des esclaves qui marchoient avec de grands équipages, & des grands qui marchoient à pied. Ce n'est pas toujours à celui qui gouverne qu'il faut s'en prendre de ces indécences, mais à l'ambition & à la vanité de ceux qui les commettent. Nous les voyons du même œil que l'Ecclésiaste. Les richesses & ce qu'on appelle la fortune, ne donnent aucun rang dans le monde: elle est contraire au bien de la société qui consiste dans l'égalité des avantages de ceux qui sont égaux par leur condition. Les distinctions ne con-

viennent qu'à ceux qui tiennent les premiéres places dans l'ordre public; & ceux qui les affectent dans des places qui ne les leur accordent point, offenſent tous les autres. On eſt donc bleſſé du faſte des riches. Il y a toujours je ne ſais quoi d'odieux dans leur opulence, quoique les moyens en aient été légitimes par l'établiſſement des loix & du commerce. Ceux qui donnent d'eux ces idées, n'entendent point leurs intérêts: ils font penſer à eux mal à propos; ils réveillent des préſomptions qui demeureroient comme aſſoupies, s'ils ſe tenoient dans la modeſtie qui leur convient. On ne dit point d'un homme modéré dans ſa fortune, qu'il s'eſt élevé ſans mérite ou par des routes détournées. C'eſt ſon oſtentation qui fait ſouvenir qu'il ſe méconnoit, & qui le montre peu digne de ſes ſuccès. On ne tient point contre la tentation de le démaſquer.

Quand vous voyez paroître dans le public la femme d'un commis ou d'un marchand de vin, chargée de pierreries & de parures ſuperbes, ou trainée dans un équipage encore plus pompeux, vous demandez, comme ſans réflexion, qui elle eſt, & votre curioſité ne manque pas d'être bientôt ſatisfaite. Le ſort de ces ſortes de perſonnes eſt d'être reconnues par où elles veulent ſe faire méconnoître. Si les gens de fortune font des dépenſes, ils font ce qui ne leur convient pas, & l'inconvenance les trahit; s'ils ſont fiers, ils font ce qui ne convient à perſonne, & on les hait ſans les connoître. Dans l'un ils péchent contre la raiſon qui doit rendre tous les hommes modeſtes; & dans l'autre, ils péchent contre les bienſéan-

ces de l'ordre & de l'uſage; & par-tout ils ſe font haïr.

Les âges ont leurs bienſéances comme les conditions. Les convenances doivent regner par-tout, & c'eſt ce que les hommes n'étudient pas aſſez. Par cette négligence ils donnent dans le ridicule, dans le mépris & dans l'averſion de ceux qui les voient. Sans jugement & ſans reſpect pour celui des autres, ils ne ſuivent que les caprices d'une imagination qui n'eſt quelquefois pas moins déréglée dans le déclin que dans le premier feu de l'âge. Qu'ils écoutent donc la raiſon : c'eſt elle qui dicte les bienſéances ſur les vues qu'elle a de la nature des choſes ; elle veut que toute la conduite des jeunes gens ne reſpire que la défiance de leur foibleſſe, & de ce qui leur manque du côté des avances que les années donnent; qu'ils ſe préſentent avec un air aiſé, mais modeſte; qu'ils ſoient dans les compagnies comme à l'école de Pythagore; qu'ils écoutent, & qu'ils ſe taiſent; qu'ils parlent rarement ſans qu'on les invite à parler, & qu'ils parlent toujours peu, alors même qu'ils peuvent parler avec ſageſſe; qu'ils redoublent leurs réſerves devant les perſonnes âgées ou reſpectables; qu'ils ſoutiennent modeſtement le rang que la naiſſance, la faveur, ou le mérite prématuré peuvent leur donner. C'eſt une leçon faite à tout homme choïſi pour gouverner les autres, de ſe conduire avec eux comme l'un d'entre eux, & de ne faire ſentir ſa ſupériorité que par ſes attentions, & par ſon exactitude à remplir ſes devoirs. Mais cette leçon devient plus preſſante pour celui qui doit balancer par la gravité de ſes mœurs, le préjugé de ſa jeuneſſe,

Eccleſ. 32. 1.

pour ne pas s'expoſer au mépris. Ce n'eſt pas moi, c'eſt ſaint Paul, qui, dans la perſonne de Timothée, donne cet avis aux jeunes Evêques, aux jeunes Miniſtres de la parole. Ce n'eſt pas communément l'âge, mais les défauts de l'âge qui ſont la cauſe & l'objet du mépris. On ne reſpecte jamais plus le mérite, que quand il a prévenu les années. Mais le vice toujours vice déplait plus à meſure qu'il eſt plus déplacé par le contraſte de l'âge. Les airs de ſuffiſance ne conviennent à perſonne, parce que la modeſtie des ſentimens doit être commune à tous les hommes; mais ces airs ſont plus inſupportables dans les jeunes gens que par-tout ailleurs. On n'exige pas ſi ſcrupuleuſement qu'ils aient toute la diſcrétion des vieillards dans leurs paroles, toute leur expérience dans le commerce de la vie civile, toute leur inſenſibilité pour les plaiſirs innocens. On leur pardonne preſque d'être diſſipés & d'aimer les compagnies tumultueuſes. On ne met à ce ſujet pour eux que la modération ſeule au nombre des bienſéances, parce qu'en toutes choſes il n'y a plus que le vice au delà des bornes de l'uſage modéré.

Mais la vieilleſſe ne peut que ſe rendre odieuſe, quand elle affecte ce qui ne lui convient plus. Une perſonne âgée qui veut être de toutes les parties où la jeuneſſe ſe raſſemble, y fait un perſonnage qui la deshonore, & qui n'a pour ſuccès que le déſagrément & les humiliations. Y a-t'il rien qui révolte plus les gens ſenſés, qu'un vieillard qui ſe joue de la ſageſſe & de la raiſon dans les intervalles que les infirmités lui laiſſent; qui ne s'occupe que de ce qui n'eſt plus fait pour lui; qui ne

parle que de ce qui l'auroit juſtement fait mépriſer, lors même qu'il étoit plus jeune, de galanteries, de commerces, &c. qui fait l'agréable avec ſes rides & ſes cheveux gris? Tout homme dégoute de lui, quand on ne le trouve point ce qu'il doit être. S'il parle des choſes qui ne lui conviennent plus, on peut encore admirer ſon eſprit; mais on joint au mépris de ſes ſentimens la mauvaiſe opinion de ſon jugement & de ſes premiéres mœurs.

Eccleſ. 32.4. Parlez, vieillards; ſi vous parlez ſagement, cela vous ſied bien. Les réflexions ſérieuſes & les entretiens ſolides ſont votre partage. Si vous les négligez, vous perdez vos avantages; vous les perdez encore, ſi vous négligez une conduite qui vous procureroit des agrémens & du repos. Vous pouvez vous exempter avec bienſéance de toutes les gênes que l'opinion a introduites dans le monde. Il vous eſt permis d'être ſages, de prendre les choſes pour ce qu'elles ſont, de ramener les inſtitutions à la raiſon qui les fit toutes, de vous en tenir ſcrupuleuſement aux véritables devoirs, d'écouter la nature, de ne vous habiller que pour votre commodité, de ne manger que pour votre ſanté, de ne paroître qu'où des obligations indiſpenſables vous appellent. Retirez-vous du monde avec tout votre mérite; quittez le jeu, tandis que vous gagnez. Si vous vous montrez dans votre décadence, ce que vous êtes fait oublier ce que vous avez été : vos défauts vous feront perdre l'avantage du ſouvenir que vous euſſiez laiſſé de votre mérite. On ſeroit venu vous chercher pour vous rendre des reſpects aquis; & vous ne vous produiſez que pour recueillir le ridicule que votre déplace-

ment vous donne. Une plus grande précaution contre l'injure des saisons; un ménagement plus soigneux de votre santé, ne scandaliseroient point les sages; mais ils sont scandalisés de vous voir affecter d'être jeune, & le vouloir être.

Un vieillard qui se donne pour un jeune homme, est un homme d'Eglise qui veut marcher à la tête des armées; un homme de robe à la Cour; un bourgeois qui fait le gentilhomme; un solitaire qui voit le monde; une religieuse coquette. Toutes les disconvenances ont cela de commun, qu'elles offensent au premier coup d'œil. Le monde est un tableau où chaque figure doit être peinte dans son caractére. Il faut que son attitude exprime la passion dont on la suppose animée. Un homme qui pleure & qui léve les mains au Ciel, ne donne pas l'idée d'un héros & de la grandeur d'ame qui le caractérise. Un homme dissipé qui se répand sans cesse au dehors, n'annonce pas l'esprit de retraite & de recueillement qui fait l'anachoréte & le ministére des choses saintes. Mais on n'aime point à faire ce qui convient. C'est une gêne pour la plupart des esprits, de se soutenir dans un état fixe, & de se souvenir toujours de ce qu'ils sont. La liberté est un sentiment qui ne meurt point dans les cœurs; mais il faut que le jugement apprenne à s'assujettir, quand on veut vivre tranquille. Si des Prêtres, si des Moines qui voient le monde, qui veulent être de ses divertissemens, qui se mêlent dans ses intrigues, essuient des railleries, des rebuts, des chagrins, tout ce qu'on peut leur dire pour leur consolation, c'est qu'ils vont chercher ces

déſagremens, & qu'ils auroient tort de s'en plaindre. Ce ſont des imprudens qui ſe bleſſent avec des armes qu'il ne leur convient pas de manier. Ce ſeroit à leur devoir de les ramener aux convenances; mais leur repos en dépend, & cet avis doit être encore plus preſſant pour eux.

Que l'artiſan ſe mêle de ſon art; que le ſolitaire ſe renferme dans les occupations de la ſolitude; qu'il pleure; qu'il prie : c'eſt là ſon héroïſme, qui n'eſt que le ſuprême dégré de la décence. Que celui dont les lévres ſont conſacrées à la diſpenſation des myſtéres, *ne* les profane point par des bouffonneries, par des diſcours indécens, par des paroles capables de bleſſer la pudeur. Cette liberté ne ſied à perſonne, & la défenſe en eſt générale dans l'Apôtre; mais il y a pour les Miniſtres des autels, un dégré de bienſéance de plus à garder : leur retenue doit être égale à celle des femmes.

Il y a pour ce ſexe tant de bienſéances particuliéres, qu'il ſemble que le nom même n'en ait été inventé que pour lui. Plus foible que l'autre, on veut qu'il forme ſes mœurs ſur le ſentiment de ſa foibleſſe; qu'il ſoit timide, modeſte, réſervé. Des airs trop libres, des maniéres hardies, des démarches aſſurées, des tons de voix trop mâles, un regard trop fixe, fait ſoupçonner le cœur, & laiſſe des impreſſions déſavantageuſes. Du côté de l'eſprit, on veut de la douceur & beaucoup de retenue. L'air important & déciſif eſt un vice de tout ſexe; mais on le pardonne moins aux femmes. Les ſoins dont elles ſont occupées, ont formé le préjugé que les ſciences leur ſont inter-

interdites. Mais l'ignorance ne ſied à perſonne : elles ne doivent rien négliger pour s'inſtruire. On leur permet d'être ſavantes, pourvu qu'elles n'affectent point de le paroître. Cette affectation qui dégrade le mérite des ſavans, rend les femmes ridicules aux yeux des hommes, qui ne veulent pas qu'elles le ſoient, & odieuſes aux femmes qui ne le ſont pas. Mais cette leçon pour elles n'eſt pas la plus néceſſaire : il leur eſt bien plus funeſte de négliger les autres bienſéances propres à leur ſexe ; & entre les bienſéances générales, il n'en eſt point qu'un plus grand intérêt les oblige d'obſerver, que celle de l'âge. Il y a contre elles un préjugé dans la nature qui doit leur apprendre que ſi l'amour du plaiſir & le déſir de plaire, ſont des foibleſſes excuſables dans les jeunes, ce ſont des déſordres honteux dans les vieilles. Quand le monde les en punit quelquefois par ſes rebuts, elles doivent lui ſavoir gré de ne les en pas punir plus ſévérement.

XXV. LEÇON.

La correction ne doit se faire que pour l'utilité de ceux qu'on est obligé de corriger. Il faut y renoncer à tout intérêt personnel, d'où peut naître l'emportement. User d'un grand discernement sur le caractère des personnes, sur la nature des fautes, sur la proportion des peines, & sur le moment de les appliquer. Ne point se rebuter de ce devoir par les inquiétudes qu'il cause, ou par l'inutilité des premiers soins. Ne jamais désespérer du succès. Il est également dangereux pour le repos de la vie, de ne point corriger, & de corriger mal.

LE devoir de la société le plus difficile à remplir pour sa propre paix & pour celle des autres, c'est d'être obligé de les reprendre & de les punir. Les méchans se corrigent difficilement; & le nombre des insensés est infini. Il n'est personne qui ne fasse des fautes, & qui n'ait besoin d'être relevé. Mais malheur à ceux qui sont chargés de cette obligation, s'ils ne savent pas s'en aquitter. C'est l'héroïsme de la vertu de bien traiter le vice. Cette fonction ne conviendroit qu'à ceux qui ne sont animés contre les défauts du prochain, que par le zéle de la justice & par la compassion de la charité. Il faudroit être sans péché, pour le punir dans les autres; mais il faut du moins être sans passion dans le moment où ce devoir presse. Ce n'est pas à la colére de rem-

Eccles. 1. 15.

plir les fonctions de l'amour. Qu'on ne cherche point à s'y satisfaire, à contenter son ressentiment, à se venger, à se délivrer des méchans & des imparfaits, à s'abandonner aux mouvemens de son impatience. Il n'est permis alors de penser à soi-même, que pour se souvenir qu'on a ses foiblesses; qu'on est capable de faire des chutes; que pour être touché de compassion pour ceux qui péchent. Qu'on songe à les guérir, & non pas à les insulter; qu'on leur prépare des secours, & non des invectives; qu'on ne se propose enfin que l'utilité de ceux qu'on reprend; qu'on aime leur salut comme le sien propre; qu'on n'épargne ni soins, ni peines, pour réussir à les rendre meilleurs. Cet objet demande un grand discernement, pour juger de la nature des fautes & du principe qui les produit; pour y proportionner les corrections; pour s'accommoder au tems, au caractére, à la qualité des personnes, aux situations de leur esprit; pour ne pas les rendre incorrigibles, en voulant les corriger; pour ne pas s'attirer leur haine, au lieu de leur reconnoissance; pour ne pas craindre les suites d'une indocilité déraisonnable, & pour ne point abandonner le projet par le désespoir du succès.

Au seul exposé de ces conditions, on juge aisément de la difficulté de les remplir toutes. Nous ne manquons pas du zéle contre les défauts du prochain; mais ce zéle est rarement pur dans les pécheurs. Toujours quelque secret intérêt d'amour-propre nous anime contre ceux que notre état nous oblige à corriger. C'est quelquefois une antipatie naturelle, une aversion de caprice, une affection déréglée. Les pa-

rens ne ſont que trop ſujets aux prédilections, & les ſupérieurs aux préférences. Ceux-ci ne ſont pas incapables de jalouſies, d'envies, de délicateſſes exceſſives ſur le reſpect qu'on leur doit. Les maîtres outrent ce ſentiment. Entêtés de leur naiſſance, de leur rang, de leur fortune, ils mettent une diſtance infinie d'eux à ceux qui ſont dans leur dépendance. Toutes ces diſpoſitions influent du perſonnel dans l'idée des fautes qu'on doit reprendre ou punir. On y ſent ſa propre injure. C'eſt ce ſentiment qui préſide à la réſolution de corriger.

Avec cela nous ſommes tous peu capables d'agir par des vues tranquiles de devoir, de retenir les ſentimens les plus juſtes dans leurs bornes, de nous fâcher ſans pécher, & d'être ſévéres ſans être emportés ou cruels. Quelquefois auſſi c'eſt la haine du devoir qui nous irrite. On aime ſon repos; on ſe trouble de la néceſſité de le troubler par des attentions qui font craindre d'augmenter ſes peines par celles qu'on eſt obligé de faire aux autres; on eſt lâche, ou le dépit qui détermine, échauffe la bile; on punit ceux qu'on corrige, d'être forcé par eux-mêmes à les punir; on leur fait mauvais gré de ſon propre emportement; on eſt en colére d'être en colére; & on ſe venge de ceux qu'on ne devroit corriger que pour l'amour d'eux.

De quelle utilité de pareilles corrections peuvent-elles être? Et quel mal, au contraire, ne produiſent-elles pas contre vous-même? Vous voulez faire rentrer des gens dans leur devoir, & vous ſortez du vôtre; vous cherchez à les gagner, & vous leur montrez que vous les haïſſez. Rien n'eſt plus difficile

que de faire du mal, & de trouver qu'on aime. Ceux qui le souffrent, doivent en être bien convaincus, pour le pardonner; & l'aversion qu'on leur laisse entrevoir, rend cette conviction plus qu'impossible. Vous les désespérez, au lieu de les consoler: ils sentent qu'on ne peut haïr en même-tems, & vouloir du bien. Par-là vous les faites moins repentir de leurs fautes, que vous ne leur inspirez le désir de se venger de vos mauvais traitemens; vous ôtez à la correction son usage; vous ne corrigez point; vous vous satisfaites, & vous faites en ennemi ce que vous deviez faire en pere, en maître, en supérieur charitable.

Quel moyen d'ailleurs, que dans l'emportement vous proportionniez les châtimens aux fautes? Personne ne sait mieux ce qu'elles méritent, que ceux qui les ont faites. Ils connoissent vos excès, & vous haïssent à leur tour avec plus de raison que vous ne les haïssiez. Leur haine est moins déplacée que la vôtre. Souvent ce n'est point vous qu'ils ont offensé: ils n'ont péché que contre eux-mêmes; & la correction devoit être pour eux un remède plutôt qu'un châtiment. Ils ne sont coupables à votre égard, qu'autant qu'ils vous obligent à remplir au leur un devoir pénible. Mais vous l'êtes, vous, peut-être de plus d'une injustice. Vous êtes des médecins, qui les traitez pour une maladie, tandis qu'ils en ont une autre; vous mettez l'appareil auprès des plaies, où vous épuisez leur foiblesse par des remédes trop forts.

Tandis que ce n'est que la colére qui vous agite, vous n'êtes plus capable des égards qu'un discernement de sang froid vous suggé-

reroit. N'entreprenez donc jamais de relever une faute, de donner un avis, d'ordonner une peine, d'exercer un châtiment ſans avoir bien approfondi votre cœur, ſans ſonder s'il n'eſt point indiſpoſé par quelque endroit, contre la perſonne que vous avez à reprendre; s'il n'y a point contre elle quelque reſte d'amertume, quelque reſſentiment d'une injure paſſée, quelque mouvement jaloux, quelque ſoulevement de vanité, quelque impatience de l'ombrage qu'elle vous fait, quelqu'impreſſion de faux zéle qui doive vous rendre votre amour pour la juſtice, ſuſpect; enfin, quelque paſſion qui puiſſe vous aveugler, & vous empêcher de conſidérer à qui vous avez affaire; ſi c'eſt de ſon intérêt que vous êtes touché; ſi la faute eſt de foibleſſe ou de ſurpriſe; ſi c'eſt négligence ou défaut d'attention; s'il y a de la malignité, de l'envie de faire le mal ou de vous déplaire; ſi c'eſt le panchant ou la violence de la tentation qui fait tomber; ſi c'eſt le tempérament, ſi c'eſt l'humeur, ſi c'eſt la mauvaiſe habitude, l'indocilité, le mépris des premiéres corrections; toutes ces différences ſont eſſentielles, & preſcrivent une conduite différente. Il faut ſavoir ſe varier ſelon les beſoins.

Céux qui péchent par foibleſſe ou par ignorance, ſont ordinairement plus prêts à ſe condamner, quand on les avertit de ces fautes qu'ils n'aiment point. Avec eux il faut plus d'inſtructions que de reproches, plus de douceur que de ſévérité, plus de pitié que d'indignation: un avis donné ſans aigreur, les raméne. Il eſt dangereux de vouloir leur perſuader qu'ils ſont plus coupables qu'ils ne le

ſont en effet. La ſévérité les irrite, & la rigueur du châtiment les jetteroit dans le découragement ou dans l'impatience. La pitié qu'on leur doit, ne produit ni le zéle amer, ni les maniéres dures. C'eſt à vous de les étudier, de les prendre par leur foible. Ceux qui ſont obligés de corriger, connoiſſent ordinairement les perſonnes qui dépendent d'eux : ils vivent avec elles; ils les voient tous les jours & dans tous leurs momens; ils en ſavent le bon & le mauvais; du moins il eſt de leur devoir de le ſavoir & de s'y appliquer. Les Médecins doivent connoître leurs malades, & les Juges, ceux qu'ils ont à condamner. Le gros de la vie décide de la nature des fautes qu'on y découvre. On ne devient pas mauvais dans un moment : les grandes maladies ſe préparent de loin par des indiſpoſitions ſecrétes; & les grandes fautes ſont précédées par les petites.

Celles qui viennent de la dépravation du cœur, les déréglemens d'habitude, les paſſions formées, donnent moins d'eſpérance de ramener les pécheurs, & doivent inſpirer plus de ménagemens. Les corrections irritent celui qui péche, parce qu'il veut pécher : il ſe plait dans ſon injuſtice, & ne peut ſouffrir qu'on la lui reproche, ou qu'on veuille l'en détourner. C'eſt une de ces plaies douloureuſes qui ne peuvent ſe panſer qu'avec d'autres douleurs; de ces maux invétérés, où le fer & le feu ſont néceſſaires. On n'applique les remédes violens qu'avec de grandes précautions. L'habileté conſiſte quelquefois à tromper les malades, à les ſurprendre, à cacher ſon deſſein, à prétexter toute autre choſe que ce qu'on médite.

Il eſt des momens où la violence du mal ne permet pas de tenter le reméde : il faut attendre que l'ardeur d'un accès ſe rallentiſſe.

Voilà l'image de la conduite que vous avez à prendre avec les pécheurs difficiles : ce ſont des ennemis qu'il n'eſt pas prudent de toujours attaquer de front. L'envie qu'on leur montre de les corriger, les tient en garde. Il eſt plus ſage de diſſimuler quelquefois, de les attirer doucement par des maniéres où le mécontentement n'éclate point. C'eſt avec eux ſur-tout qu'on doit obſerver d'être ſans émotion pour leur donner des avis où l'aigreur & la colére ne ſe faſſent point ſentir. La prudence veut qu'on leur donne le loiſir de revenir eux-mêmes de l'emportement de la paſſion ; les contre-tems gâtent tout. Il eſt inutile de parler quand on ne vous écoute pas ; il eſt dangereux de punir un homme qui n'a pas eu le moment de reconnoître ſa faute, ou qu'on n'en a pas convaincu. Différez, conſultez, ſaiſiſſez l'occaſion qui ſe préſente ; ſuſpendez la main qui doit frapper ; c'eſt à la prudence à juger de tout.

Il y a des circonſtances où le danger preſſant, & le déſeſpoir de trouver un moment plus favorable, ne permettent pas d'attendre pour appliquer le fer & le feu, que les malades y conſentent. On les lie quelquefois pour arrêter leur réſiſtance. Les remédes violens agiſſent malgré la répugnance de ceux qu'on force à les prendre ; les repréhenſions irritent preſque toujours, quelques précautions qu'on ait priſes : elles ſont reçues avec chagrin ; mais le tems de la réflexion vient ; on conçoit le tort qu'on avoit ; on ſe reprend ſoi-même.

Le

Le tems de corriger n'eſt donc pas toujours celui où les corrections plaiſent ; mais c'eſt toujours celui où l'on prévoit qu'elles peuvent être utiles. La néceſſité de corriger n'eſt fondée que ſur ce principe, qu'on ne doit jamais perdre de vue. C'eſt par-là qu'on décide encore de la nature des châtimens ; car rien n'eſt utile que ce qui convient.

Que vos corrections ſoient meſurées de plus ſur les rélations que vous avez avec ceux que vous corrigez, ſur le dégré d'autorité que ces rélations vous donnent, ſur les différens égards qu'elles vous preſcrivent. L'enfant ne doit pas être traité comme le mercénaire, le mercénaire comme l'eſclave, & l'inférieur comme le ſujet. C'eſt par le défaut de ces attentions qu'on fait le mal pour le bien : quand on ne ſe poſſéde pas, on ne fait aucune différence des fautes, du châtiment & des qualités. On frémit à la vue des emportemens des peres & des meres, à qui tout inſtrument eſt bon pour corriger leurs enfans, & qui ſaiſiſſent tout ce qui ſe trouve ſous leurs mains, pour les frapper. Les parens ni les maîtres n'ont plus parmi nous le droit de vie & de mort. La nature ne le donne à perſonne, & ils agiſſent comme s'ils jouiſſoient de ce droit : ils donnent dans des excès qui ne ſont propres qu'à rendre les défauts incorrigibles, & les hommes irréconciliables. Les peres font des vagabonds, les maîtres perdent de bons domeſtiques, les capitaines ſont des déſerteurs, & les ſupérieurs des apoſtats.

Que n'auroit-on point à dire ſur le peu de ſageſſe qu'il y a quelquefois dans la maniére dont on éléve les aſpirans & les novices dans

les communautés & dans les maisons religieuses? On y punit sans égard à l'utilité des peines; on y traite les hommes comme les bêtes; on y révolte les esprits pour les humilier; on oublie qu'ils ont de la raison, tandis qu'on ne doit penser qu'à s'en servir pour redresser leurs travers, ou pour les ramener de leurs écarts. C'est à ceux qui tombent dans ces imprudences, à réfléchir sur les maux qu'ils font, & à décider s'il ne vaudroit pas mieux ne jamais corriger, que de corriger mal; qu'ils se souviennent du moins, que pour réussir dans les corrections, rien n'est plus nécessaire que la convenance des peines avec les fautes & les personnes.

Ce que je viens de dire sur la préférence des corrections omises, aux corrections mal faites, pourroit devenir en quelque sens une maxime générale; qu'on n'en abuse pas pourtant, pour négliger un devoir pénible, mais nécessaire. On se rebute quelquefois de l'inutilité de ses soins; on est tenté d'abandonner l'ouvrage; on hait naturellement la peine; on n'aime pas à chagriner, à vivre avec des esprits toujours mécontens de soi: un défaut d'assurance & de courage; la crainte d'irriter le mal au lieu de le guérir; l'envie de conserver des amis, & l'amour du repos nous fait renoncer au projet, & nous en fait quelquefois méconnoître l'obligation.

Il est vrai qu'en succombant à ces tentations, on s'épargneroit beaucoup d'inquiétudes présentes, & de fâcheux retours de la part des incorrigibles; on acheteroit sa tranquilité propre au prix de la fausse paix dont on les laisseroit jouir. Il est aisé de plaire par une

douceur qui ne s'oppoſe à rien, par une complaiſance qui ſemble tout approuver, par une indulgence qui laiſſe tout impuni. On accorde, au contraire, très-difficilement le déſir de plaire & d'obliger avec une attention fidéle & ſévére à la juſtice. N'excuſer jamais ce qui n'eſt point excuſable; ne point favoriſer les paſſions; ne point donner de foibles conſeils; ne point héſiter entre la conſcience & la peur d'irriter; ne pas ſe taire enfin, quand on doit parler, c'eſt une conduite difficile à concilier avec l'envie de ne point déplaire : mais les difficultés de nos obligations n'en ſont point les diſpenſes ; & dans ceux dont la charge eſt de corriger & de reprendre, la douceur qui ſouffre tout, change de nom : c'eſt une nonchalance coupable ; ce n'eſt point une ſimple inaction, mais une vraie négligence. La charité qui fait le principe de tous les devoirs, doit être dans ceux qui répondent de la perte de leurs freres, une charité vigilante, ardente, forte pour reprendre, ſans crainte de ſe troubler elle-même dans ſa paix : c'eſt leur bien, c'eſt leur ſalut qu'on doit ſe propoſer uniquement; & cet objet fait penſer qu'on ne peut trop riſquer ni trop faire, & ne croire jamais qu'on ait aſſez fait.

Le prétexte du peu de ſuccès qui rebute, eſt ce qui doit ranimer. Une ame humble ſe perſuade que le mal vient du défaut de ſes ſoins; & cette penſée l'oblige à les redoubler, quoi qu'il en coute. La charité va juſqu'à nous faire donner notre vie pour nos freres; & ce n'eſt, à le bien prendre, qu'un devoir de juſtice. L'ordre de l'amour veut qu'on donne à chaque choſe ſon prix : s'il falloit ſacrifier no-

tre vie pour notre ame, il n'y auroit pas à balancer; & l'ame de notre frere qui ne doit pas nous être moins précieuſe, demande de nous le même ſacrifice. Mais vous en coutera-t'il tant? Qu'avez-vous déja ſouffert, & que ſouffririez-vous, ſi vous aimiez votre devoir? Les peines que nous ſouffrons à le remplir, ne doivent point nous paroître des peines; vous n'avez à craindre que celles que vous pouvez vous attirer en le rempliſſant mal.

Ce mal vient de ce que vous faites par paſſion, ce que vous devez faire par juſtice; c'eſt l'amour-propre qui ſe mêle où la ſeule charité doit agir. Vous conſidérez dans ceux que vous êtes obligé de reprendre, ce qui vous offenſe, & non ce qui leur nuit. Vous cherchez moins à les gagner qu'à les réduire. Souvenez-vous que ce qui doit vous toucher dans leurs fautes, ce ſont leurs fautes même: c'eſt la pitié des ames qui riſquent leur ſalut, & ſe livrent à l'injuſtice en ſe roidiſſant contre des répréhenſions néceſſaires à ceux qui péchent. Craignez donc ſeulement de leur en donner ſujet; n'entreprenez jamais de les corriger, ſans pouvoir vous répondre que c'eſt par amour que vous le faites. Si leurs réponſes dures, ſi leurs menaces, ſi leur emportement & leurs injures vous ont ulcéré le cœur, commencez par vous guérir vous-même. Ce que vous direz avec un eſprit ému, reſſembleroit plus à la colére qu'au zéle: ſuſpendez-en les mouvemens; couvrez vos propres foibleſſes; laiſſez-leur voir en vous ce qu'ils doivent être; ne montrez dans votre conduite & dans vos maniéres, rien qui puiſſe leur donner un juſte ſujet de priſe, réveiller

leur averſion pour vous, redoubler leur malice. Ne vous dites jamais que vous avez trop fait & trop ſouffert, & pour regagner les eſprits aliénés, & pour ramener la paix avec l'ordre.

Du reſte, ne vous découragez point par les premiers obſtacles; ne ceſſez point de donner de bons conſeils qui ne ſont pas ſuivis. Aujourd'hui vous n'êtes pas écouté; travaillez à vous rendre digne de l'être demain; les ſemences ne produiſent pas leur fruit le jour qu'on les jette dans la terre. Ne vous dégoutez point par de petites froideurs; ne vous heurtez point contre de mauvaiſes maniéres; ayez une condeſcendance prudente pour certaines foibleſſes, en attendant le moment de les guérir; ſouffrez patiemment un reproche, une bruſquerie déraiſonnable. Que ces contre-tems vous aident à mieux connoître les perſonnes, pour les prendre dans leurs bons momens & par leurs bons endroits; prenez à leur égard tous les ſens & tous les biais favorables; ſachez vous diverſifier ſelon les différens caractéres, pour les approcher, pour traiter avec eux, pour inſtruire, pour exhorter, pour encourager, pour conſoler quelquefois; profitez des expériences qui vous ont réuſſi; inſtruiſez-vous par celles dont le ſuccès n'a pas rempli vos déſirs; préparez des remédes aux maux que vous découvrirez; prévenez par les réflexions les beſoins futurs; étudiez enfin les momens de parler & d'agir; ne négligez rien pour votre devoir & pour votre repos.

Les inconvéniens ſont égaux à ne point corriger quand on le doit, & à corriger mal. Négligez de veiller ſur la conduite de ceux dont

vous êtes chargé : ils se dérangent, ils contractent de mauvaises habitudes, ils s'accoutument à mépriser vos corrections, & deviennent intraitables. Dans le monde ils vous deshonorent ; ils vous causent des chagrins par les mauvais pas dans lesquels ils se jettent ; ils s'en prennent souvent à vous-même de leurs propres excès & des malheurs qui les suivent. Les enfans trompent les parens ; ils les endorment de prétextes & de mauvaises excuses : mais dans une situation fâcheuse, leur indocilité vous reprochera de ne les avoir pas corrigés, de leur avoir tout permis & tout souffert. Avec l'opprobre de leur mauvaise conduite, vous serez encore chargés de leurs imprécations. Celui qui flatte plait, celui qui corrige offense ; mais le tems rend à celui-ci la reconnoissance de ses soins, & à celui-là la haine que sa lâcheté mérite. Ne corrigez point, vous vous préparez des chagrins ; corrigez mal, vous vous faites des ennemis ou des incorrigibles, pires que les ennemis même.

XXVI. LEÇON.

Les ignorances & les foibleſſes de l'homme demandent qu'il ſoit inſtruit & corrigé par les autres. Il ſe nuit, s'il refuſe ces ſecours. S'il s'éléve contre la main qui le frappe, il fait redoubler les coups. La ſuffiſance & l'indocilité le rendent odieux : s'il conſerve ſes vices, il ſe rend inutile, incommode, malheureux. Il ſouffre de n'avoir pas voulu ſouffrir.

A Ne conſidérer que l'amour-propre, la néceſſité d'être corrigé par les autres, nous eſt beaucoup plus pénible que celle de les corriger; mais l'intérêt en eſt auſſi beaucoup plus preſſant. L'humiliation nous déplait, & nous haïſſons tout ce qui nous rabaiſſe dans les eſprits : nous voudrions qu'ils nous cruſſent parfaits. Il eſt des défauts qui nous plaiſent, & dont nous n'aimons point à nous défaire. Nous ſommes avides du plaiſir, ennemis du travail & de la contrainte; mais nous avons beſoin des hommes; & pour vivre en paix avec eux, il faut que nous réformions en nous ce qui nous rend inutiles, odieux ou fâcheux dans la ſociété. Nous y naiſſons comme dans un pays étranger, dont nous ne ſavons ni les coutumes, ni les uſages; nous ignorons ce qui nous eſt utile à nous-mêmes, & nous ne ſavons pas nous conduire pour nos propres beſoins; nous apportons au monde des ignorances infinies. L'eſprit le plus ouvert & le plus ami

des réflexions, passeroit sa vie à méditer sans avoir appris tout ce qu'il faut qu'il sache. Avec le secours même des instructions, combien nous reste-t'il encore de ténébres, d'incertitudes, qui ne peuvent se fixer que par l'expérience? Les sages croient ne l'être jamais assez, & trouvent souvent en effet qu'ils péchent encore par surprise ou par défaut de lumiéres. Que seroit-ce si nous étions sans secours, ou si nous les refusions? Nous ressemblerions à des aveugles qui se heurteroient à tout moment contre ceux qui viendroient à leur rencontre, qui offenseroient ceux dont ils ont besoin, qui seroient trompés par les mal-intentionnés, qui se tromperoient eux-mêmes dans leurs attentions les plus réfléchies.

Mais il est un esprit de suffisance qui s'empare de notre vanité. Nous voulons voir plus clair que nos guides, & marcher de nous-mêmes dans les routes inconnues. Les moniteurs nous déplaisent & nous fatiguent : nous nous précipitons pour n'avoir pas voulu les écouter. Défiez-vous de ce caractére, comme l'un des plus dangereux pour notre propre bonheur, & des plus odieux aux yeux des autres. Chacun sent par lui-même ce qui lui manque; & celui qui croit se suffire, ne donne qu'une idée d'orgueil & de méconnoissance de lui-même. Ecoutez les conseils, vous dit le Sage; recevez les corrections de ceux qui vous redressent, afin que vous soyez au besoin capable de vous conduire. Vous n'aurez pas toujours des gens prépostés à vous donner des leçons; vous ne serez pas toujours sous la discipline de vos parens.

Quel mauvais gré ne leur sauriez-vous pas

quelque jour, s'ils négligeoient de vous former & de vous inſtruire? Ces plaintes ſont-elles rares? N'eſt-ce pas ſur le défaut de l'éducation qu'une infinité de gens rejettent leurs malheurs, ou les déſagrémens d'une vie triſte & déſœuvrée? Que ne me donnoit-on des maîtres! que ne me faiſoit-on apprendre quelque profeſſion! Mais combien ces regrets ſeront-ils plus cuiſans, ſi ce n'eſt qu'à votre indocilité que vous pouvez vous en prendre? Prévenez ces reproches; ne méritez point qu'on vous abandonne à vous-même, & que vos derniéres années vous faſſent repentir des premiéres.

La ſévérité des corrections eſt toujours amére; mais cette ſévérité n'eſt que pour les indociles. La premiére faute ſe fait, dit-on, gratuitement; la ſeconde doit, & la troiſiéme paie. Sur la premiére on inſtruit, ſur la ſeconde on menace, & pour la troiſiéme on punit. On ne s'irrite pas toujours contre les premiers égaremens; ils peuvent être le fruit de l'ignorance, de la légéreté, du défaut d'attention de ceux qui péchent; ils excitent plus de pitié que de colére. On ne ſe fâche point de voir tomber les enfans dont les pieds ne ſont pas encore bien affermis. On les avertit d'aller moins vite, & de prendre garde aux mauvais pas. Les jeunes gens ne connoiſſent pas quelquefois l'injuſtice de ce qu'ils font, ou ne la ſentent pas dans toute ſon étendue. On les excuſe; on croit n'avoir beſoin que de leur découvrir leur devoir, pour les y ramener.

Mais s'écarter de ſon devoir après l'avoir connu, c'eſt montrer qu'on ne l'aime point, & qu'on ſe plait dans le dérangement. Il y a

plus de malice dans les fautes conſidérées en elles-mêmes; mais elles portent d'ailleurs un mépris perſonnel pour ceux qui les ont déja reprochées, & qui ont droit de les corriger. On ſe joue de leurs leçons; on brave leurs menaces. Tout les engage à changer en rigueurs les ménagemens d'une douceur dont on abuſe. Les verges deviennent inutiles à ceux qui ſe corrigent : ils déſarment la main qui les voudroit frapper. Mais les punitions ſont préparées à ceux qui péchent par malice, & les grands coups pour les inſenſés qui ne ſe corrigent point. Celui qui ſe roidit contre le châtiment, oblige à le redoubler.

Prov. 19. 20.

L'indocile ſe plait donc à faire lui-même le tourment de ſa vie. Vous vous plaignez de ceux qui vous traitent mal, & vous les y forcez. Affreux renverſement d'eſprit! Dépravation déplorable! Quel gout pouvez-vous trouver dans un moment de pareſſe qui vous prépare une grêle de coups, & qui va vous faire ſurcharger d'un nouveau travail qui vous privera des délaſſemens & des recompenſes qu'on accorde aux eſprits aſſidus? De quel calme pouvez-vous jouir dans des inutilités ou dans des négligences qui ne vous procureront que des reproches, & des froideurs de la part de ceux de qui vous pouviez attendre des louanges & des amitiés? A quel prix achetez-vous une partie de plaiſir qui vous fera dans la ſuite obſerver de plus près, qui vous retiendra dans une longue contrainte? Que gagnez-vous à tromper les ſoins de ceux qui ſont propoſés ſur vous, à vous dérober à leur vigilance, à fuir leurs yeux, à prétexter des occaſions, à concerter de fauſſes excuſes, à nier des faits

qui se révéleront d'eux-mêmes? Vous n'évitez la peine de vos surprises & de vos dérangemens, que pour irriter davantage, & pour vous rendre infiniment plus odieux, en vous faisant paroître plus coupable. C'est par des fautes que vous prétendez excuser vos fautes; & ces nouvelles fautes méritent leur châtiment propre.

Le grand gain que vous me paroissez faire dans votre indocilité, c'est de conserver vos vices; & ce gain funeste est la plus déplorable de toutes les pertes. Les vices sont toujours haïssables d'eux-mêmes, & font le malheur de l'homme, quand il auroit à vivre seul. De tous les tourmens de la vie, il n'en est point de pire que de n'être pas ce qu'on doit être, & de pouvoir vivre en paix avec soi-même. Mais à cet intérêt personnel, ajoutez les désagrémens que les vices attirent dans les rélations qu'on est obligé d'avoir avec les autres. On les fait souffrir, & on en souffre. Vous avez vu par-tout que cette alternative est infaillible. Quelque défaut que vous apportiez dans le monde, vous ne l'y apportez pas impunément.

Les hommes agissent avec nous selon l'idée qu'ils s'en forment. On n'a pas toujours dequoi les forcer à se contrefaire par des intérêts de crainte & d'espérance; & dans la liberté l'opinion domine : c'est elle qui décide du bien & du mal qu'ils nous font, de leurs services, ou de leurs rebuts, de leur bon accueil, ou de leur aversion.

Mais la seule indocilité à se corriger de ses défauts, en est un qu'on ne traite jamais avec la moindre indulgence : il n'en est point qui

donne de nous des impreſſions dont on puiſſe moins ſe défendre. Nous avons tous de l'averſion pour les corrections; mais les averſions illégitimes ſe démentent toujours, & ſe condamnent par-tout où leur intérêt ne ſe trouve point. Nous ſentons l'injuſtice du vice; nous reconnoiſſons la néceſſité de s'en corriger; & toujours plus ſévéres pour les autres que pour nous-mêmes, notre averſion pour les corrections ſe tourne contre les incorrigibles. Les fautes volontaires nous révoltent; & de tous les méchans, le plus odieux, c'eſt celui qu'on
Eccl. 13. 20. ſait qui le veut être. Celui qui ſe plait dans ſa malice, ſera deshonoré. L'homme eſt foible, & on en a pitié, tandis qu'il n'aime point ſa foibleſſe. Mais s'il l'aime, s'il ne veut pas qu'on cherche à l'en guérir, on le conſidére comme un pécheur déſeſpéré, comme un infirme dont le mal eſt ſans reméde, comme un homme, en un mot, ſans retour.

Funeſte préjugé, dont il doit lui-même ſentir toute la force! On ne moiſſonne que ce qu'on a ſemé. Le jeune homme qui veut marcher dans ſa propre voie, ne la quittera point, lors même qu'il ſera devenu vieux; mais il n'évitera pas du moins le mépris & la juſte averſion que le monde a pour les incorrigibles. Il n'eſt point de vie qui puiſſe moins ſe cacher, & qu'on cache moins. Les plaintes des parens & des maîtres éclatent & ſe répandent: ils cédent quelquefois à leur impatience contre leurs intérêts; ils deshonorent leur propre ſang. Une mere ne ſait pas ſe modérer ſur les imperfections de ſa fille: & ſi par malheur cette fille n'en eſt point aimée, ſes défauts ſont exagérés ſans meſure. Un pere décrie

lui-même un fils qui ne paie ſes ſoins que par des chagrins. Les plus ſages & les plus diſcrets ne peuvent ſe taire en certaines conjonctures déciſives. Le tems vient d'établir ce fils; & ces défauts le rendent incapable des emplois qui conviennent à ſa naiſſance. Il faut avouer cette incapacité, qui n'eſt que le fruit de ſon libertinage; dire qu'il a de l'eſprit, mais qu'il n'a rien voulu faire. Il y a des emplois de confiance qui demandent de la probité, de la prudence, de l'aſſiduité, de la vigilance; & l'on n'a, pour toutes avances, que les vices contraires. Une fille ne s'eſt occupée que du ſoin de ſa parure & de ſes amuſemens; elle n'a voulu ni cultiver ſon eſprit, ni exercer ſes mains, ni s'appliquer aux beſoins du domeſtique; eſt-ce là dequoi faire une femme forte, ou du moins une femme raiſonnable, dont l'époux puiſſe ſe trouver content? Elle payera peut-être cher la réputation qu'elle s'eſt faite par ſes maniéres indépendantes.

L'indocilité ſe trahit d'elle-même : il faut faire quelque choſe, quand on ne fait pas ce qu'on doit. On eſt quelque part, quand on ne ſe rend pas où le devoir appelle; on a des complices & des confidens, quand on donne dans le libertinage. On ſait qu'un jeune homme eſt dans le cours de ſes études, de ſes exercices, de ſon apprentiſſage; & on le voit par-tout ailleurs qu'où ces occupations devroient le retenir. On demande ce qu'il fait; & on apprend qu'il ne fait rien moins que ce qu'il doit faire. Ceux qui ſe prêtent aux déréglemens de la jeuneſſe, qu'en penſent-ils? Quelle opinion ſe fait-on d'une fille qui veut qu'on lui procure certaines entrevues dérobées, qui confie des

lettres ſecrétes à garder, qui ſe ſert de perſonnes ſuſpectes? Elle aſſûre qu'il n'y a rien que d'innocent dans tout ce myſtére; mais l'amitié n'empêche pas qu'on ne la ſoupçonne. Le ſecret qu'elle achéte, eſt peut-être gardé, mais aux dépens de l'eſtime des perſonnes même qui la ſervent. On n'imagine point qu'on ne ſe cache que pour faire du bien; on ne perſuade pas à tout le monde que des parens ſoient auſſi déraiſonnables qu'on le dit; & s'ils s'oppoſent à la fortune de leurs enfans, on ſe nuit toujours quand on fuit des yeux à qui rien ne devroit être caché. Il y a des défenſes faites & violées. On préſume que les défenſes étoient juſtes; & le violement laiſſe pour le moins des ſoupçons peu favorables.

Quelle préſomption de déſordre contre des fils de famille qui empruntent à gros intérêts, qui ont des appartemens ailleurs que dans la maiſon paternelle? La moindre juſtice qu'on leur fait, c'eſt de les regarder comme des diſſipateurs qui ſe ruinent par des dépenſes prématurées; qui ne trouveront pas une femme dont la dot puiſſe payer toutes leurs dettes. Eſt-ce défaut de fermeté de la part des parens? Eſt-ce excès de licence qui rend ce déſordre ſi commun de nos jours? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il barre une infinité de jeunes gens: il leur ferme des portes qui leur ſeroient ouvertes; il leur fait refuſer des établiſſemens qu'on iroit leur offrir, ſi l'opinion de leur indocilité n'étoit pas ſi dominante.

Malheur à ceux qui leur en donnent l'exemple, ou qui la leur inſpirent: c'eſt la peſte particuliére à notre ſiécle. Jamais l'autorité qui préſide au réglement des mœurs, ne fut ſi mé-

prisée. Rien n'est si recommandé dans les saints livres, que le respect qu'on doit à ses parens; rien n'étoit plus étendu, que l'autorité que les loix Romaines leur donnoient sur leurs enfans. Mais aujourd'hui il y a comme une conjuration formée pour secouer ce joug. On s'exhorte mutuellement à se soustraire à la discipline. La jeunesse veut se gouverner elle-même. Déja même les parens sont en partie subjugués, & croient que les autres doivent recevoir la loi de ceux à qui la nature leur a donné droit de la donner. On les traite de fâcheux & d'incommodes, quand ils ne laissent pas assez tôt à leurs enfans une liberté dont ils ne peuvent qu'abuser; on les accuse de radoter, quand ils veulent bien se réduire aux simples conseils. Il n'est plus question de les écouter, quand ils prétendent conserver leur empire. Il est décidé que la raison doit céder à la coutume. Aussi quels hommes & quelles mœurs voyons-nous!

Que ceux qui veulent se défendre de cette contagion, s'arment de maximes; qu'ils se représentent qu'il n'est jamais honteux de se rendre à des devoirs que la nature même prescrit; qu'ils souffrent les répréhensions quelque dures qu'elles leur paroissent; & qu'ils se souviennent que le sage qu'on corrige, ne murmure jamais; que toute affliction est supportable quand elle vient de ceux qui nous aiment; que toute vengeance est douce; excepté celles de nos ennemis; que c'est une heureuse persécution que celle qui n'attaque les personnes que pour détruire le vice; qu'il vaut mieux enfin se voir repris par un homme prudent, que d'être trompé par les flatteries d'un adulateur; que l'esprit

d'indocilité toujours funeſte aux gens du monde, ne l'eſt pas moins à ceux qui s'en retirent; & que c'eſt le comble de la honte, & l'excès du malheur d'être indocile après l'obéiſſance promiſe. C'eſt une maxime dont la vérité ne ſe dément nulle part, que dans tout état il faut, pour vivre content, que chacun ſoit ce qu'il doit être.

A ces réflexions on peut ajouter celles qui ſe trouvent dans les Leçons XIII. XXI. XXV. & XXX. de la première Partie. La doctrine des mœurs eſt un cercle dont on ne ſauroit conſidérer chaque point avec une préciſion qui le détache abſolument de ceux qui le touchent. Le cœur d'où les principes ſe tirent, eſt un monde dont on ne peut dreſſer des cartes particuliéres, ſans qu'il s'y trouve quelque partie des pays limitrophes. Veut-on le peindre par ſes différens côtés, c'eſt le modéle expoſé dans les Académies : chaque éléve en fait une figure particuliére. Mais les contours extérieurs rentrent néceſſairement les uns dans les autres. Il eſt impoſſible, en un mot, de traiter ſéparément les divers ſujets de la morale, ſans tomber dans quelques eſpéces de redites. Je n'ai rien négligé pour épargner aux Lecteurs l'ennui qu'elles pourroient leur cauſer; & j'aime mieux les renvoyer aux endroits que je leur indique, que de les arrêter ici plus long-tems pour n'y rien lire de nouveau.

XXVII. LEÇON.

Le panchant l'emporte toujours chez nous sur le devoir. Nous voulons user du droit de reprendre, quand nous ne l'avons pas; conserver nos défauts, & forcer les autres à se défaire de ceux qui nous incommodent. L'entreprise en est aussi nuisible à notre repos, qu'injuste en elle-même. Il est toujours plus sage & plus facile de s'accommoder aux hommes, que de les réduire.

LEs contradictions de nos panchans & de nos devoirs se retrouvent par-tout. Il suffit presque d'être obligé de corriger les autres, pour y sentir des répugnances & pour y trouver des peines. Mais nous brûlons de les reprendre, quand nous n'avons aucune autorité de le faire : nous oublions alors notre antipatie pour les répréhensions; & nous ne songeons point qu'elles doivent être d'autant plus désagréables, qu'elles sont plus illégitimes. Si notre caractére ne nous porte pas à la vengeance; si la raison nous en fait connoître l'injustice & craindre les excès, il nous est assez ordinaire d'imaginer une ressource qui présente plus de modération, mais qui ne contient pas plus de sagesse. C'est d'entreprendre de tout réduire à nos sentimens, à nos préjugés, à nos maniéres de penser & d'agir; entreprise dont l'impossibilité devroit nous ôter l'envie, mais dont notre inquiétude se laisse éblouir. La charité qui sait tout supporter, ne s'afflige des dé-

fauts des hommes que pour l'amour d'eux-mêmes : elle consent à les souffrir, sans consentir à leur être inutile ; mais elle les souhaite meilleurs, sans songer s'ils seront plus supportables ; & quand elle n'a point de moyens de les changer, elle s'accommode de ce qu'ils sont, sans inquiétude de les plier à ce qu'elle veut. Mais la modération de l'amour-propre n'est point le fruit de sa patience : il ne peut sentir les défauts, sans désirer de les détruire pour sa propre satisfaction ; il pense à les réformer pour n'en avoir rien à souffrir. Delà nait une attention continuelle à donner des conseils, à vouloir éclairer les autres, à les conduire, à relever toutes leurs fautes, à ne leur rien passer, à les reprendre, à leur faire valoir ses propres opinions & sa conduite. Mais on perd le tems ; on augmente ses peines ; on s'en fait de nouvelles ; & rien n'est plus inutile & plus dangereux que cette prétendue sagesse, qui s'érige en réformatrice.

Le conseil est un des premiers moyens qu'on peut employer pour ramener ceux qui s'égarrent, & pour les mettre dans ses intérêts. Mais dans les allures ordinaires de la vie, le conseil devient le plus souvent inutile à celui qui le reçoit, & nuisible à celui qui le donne. Ce dernier offense ceux qui ne lui sont liés par aucun engagement ; on ne fait que se couvrir à leurs yeux du ridicule des donneurs d'avis ; on perd la confiance de ses amis même, sans les rendre meilleurs. Il y a plus à gagner à les supporter incorrigibles. On ne va pas loin dans l'amitié, quand de part & d'autre on ne consent pas à se passer du moins les petits défauts. Il arrivera que vous voudrez en faire remarquer,

qu'on ne convient pas d'avoir, ou qu'on prend pour des vertus. Il en eſt dont on ne veut pas reconnoître l'injuſtice, qu'on n'avoue point pour des défauts, ou qu'on avoue avec auſſi peu d'envie de s'en corriger, que ſi c'étoient de belles qualités.

Avertiſſez des gens de condition de leur fierté, de leur hauteur, de leurs défauts d'égards, de leurs airs humilians, de leurs paroles dures; le grand nombre vous dira qu'il faut avoir de la dignité, ſavoir conſerver ſon rang, faire ſentir ce qu'on eſt. Ce que vous leur reprochez, c'eſt ce qu'ils affectent comme un mérite qui leur eſt propre. Le mérite lui-même, le vrai mérite a quelquefois des défauts qui naiſſent de l'opinion qu'il a conçue de ce qu'il eſt, & qu'il ſe croit permis. On manque d'humanité, de ménagemens; on abuſe du tems, des ſoins, de la patience des hommes; & on les croit encore trop heureux; du moins on ne convient pas qu'ils aient le moindre droit de ſe plaindre.

Vous en rencontrez d'autres qui ſe ſont fait, ſur les actions les plus libres, une ſorte de ſentimens délicats qui ne ſont qu'à eux, mais dont ils ſont ſi peu diſpoſés à ſe défaire, que vous leur paroîtriez le perſonnage le plus incommode, ſi vous ne vous faiſiez pas vous-même des devoirs de leurs façons de parler & d'agir. Ils ſont ſinguliers en tout, & trouvent fort mauvais qu'on ne leur reſſemble pas. Ne pas les ſervir; ne pas les recevoir; ne pas leur donner à manger ſelon les formes qu'ils ſe ſont figurées, c'eſt les offenſer; & vous voudriez les obliger à changer! Vous ne les connoiſſez pas. Ils vous regarderont avec un ris

moqueur; ils auront pitié de vous & de votre rusticité.

Serez-vous mieux reçu, si vous entreprenez de faire rougir ceux qui se sont fait mille autres délicatesses purement affectées sur le gout, sur la complexion, sur des foiblesses, en un mot, dont ils devroient en effet avoir honte? Ils s'en sont fait une espéce de gloire; ils trouvent qu'il est beau d'avoir des vapeurs; ils sont sujets à des peurs insensées; ils pâlissent à la vue de certains objets qui n'ont rien de terrible; ils ont des attachemens & des préférences dont ils ne sauroient vous dire la raison; mais ils les ont; c'est leur gout. Ils aiment les chiens, & ne comprennent pas comment on peut souffrir les chats. Vous leur direz qu'il ne faut aimer ni les chats ni les chiens; & ils ne vous conçoivent pas. Il faut que vous ayez un cœur cruel, si vous ne savez aimer que vos semblables, & ceux que Dieu vous ordonne d'aimer. Vous n'avez pas encore tout vu. Ils frémiront, si vous venez à nommer une fleur dont l'odeur ne les incommode point. Ils veulent ressembler à ceux qu'elle incommode, ou qui le disent comme eux. Il faut absolument qu'ils sympatisent avec quelques sottes gens; & ils sont eux-mêmes doublement sots, sans en vouloir convenir. Ramenez-les maintenant à la raison, sur des petitesses extravagantes où la raison se perd. Vous perdez vous-même votre peine & votre huile; vous voulez blanchir un négre qui ne se trouve beau que parce qu'il est noir.

Voulez-vous, réformateur, que je vous donne un sûr préſage de vos succès? Il ne vous viendra, vous dirai-je, ni de l'Orient, ni de

l'Occident, ni du Midi, ni des montagnes déſertes. Tournez les yeux ſur vous-même. Si vous vous jugez avec équité, vous conviendrez qu'on auroit toutes ſortes de raiſons de vouloir vous faire abandonner le ridicule ou l'irrégularité de votre caractére. Le ſouffririez-vous, vous qui croyez qu'on doit vous tenir aſſez de compte de l'aveu de certaines fautes où vous retombez inceſſamment, comme ſi les peines que vous cauſez, devenoient plus légéres à proportion que vous ajoutez à leur poids? Vous êtes d'une étourderie perpétuelle, dont vous ne ſongez point à vous corriger. Il vous arrive de parler long-tems & ridiculement. Vous interrompez, & vous ne le ſentez point. Les diſcours déſobligeans vous ſont familiers. Vous extravaguez, quand vous vous mêlez de raiſonner; & vous ajoutez que vous êtes ainſi fait; que vous dites ce que vous penſez. Eſt-ce donc une bonne qualité de parler mal, & mal à propos, quand on penſe mal? On trouve que vous êtes colére, inégal, querelleux, pointilleux, chagrin, capricieux; & vous répondez que c'eſt votre humeur. Prétendez-vous par-là vous excuſer, ou convenir que vous avez des défauts irrémédiables? Vous voulez qu'on vous les laiſſe? Laiſſez donc aux autres ceux dont vous ſouffrez. Si vous ne pouvez pas vous rendre vous-même tel que vous voudriez, vous diroit un pieux Ecrivain, comment pourriez-vous réduire les autres au point que vous ſouhaitez? Ils ſont ainſi faits: faites-vous à eux, puiſque vous ne réuſſirez pas à les faire à vous.

Si le cœur tient ſi fort à des petiteſſes auxquelles il ne devroit jamais ſe laiſſer prendre,

eſſayerez-vous de l'arracher à de grandes paſſions ? Un homme prêt à vous déviſager, quand vous voulez déranger ſes coquilles, ſouffriroit-il que vous vinſſiez enlever ſes tréſors & renverſer ſa maiſon ? L'attachement eſt la meſure de la colére. N'allumez pas les charbons des pécheurs en voulant les reprendre, de peur que le feu de leurs péchés ne vous conſume par ſes flammes. Quand on eſt réduit à vivre avec des caractéres violens, avec des eſprits opiniâtrement décidés pour un grand vice, il ne reſte preſque plus d'eſpérance de paix, que celle du ſilence & des diſſimulations. Tenez-vous tranquile, tandis que le tonnerre gronde. On en attire les coups ſur ſoi, quand on agite l'air. Ne remuez pas une bile déja trop échauffée ; donnez à l'humeur le tems de prendre ſon cours ; & ne ſongez qu'à vous en mettre à couvert. Il y a des tems où la prudence veut qu'on ſe tienne ſur la défenſive. On riſqueroit tout en attaquant un ennemi, tandis qu'il peut ſe battre avec avantage. Profitez des bons momens, & laiſſez aux mauvais leur mal. Que les peines gratuites que vous ne vous attirez point, vous ôtent l'inquiétude de vous en procurer de nouvelles.

Le plaiſir de la vanité ne vaut pas qu'on l'achéte au prix de ſon repos. Où vous conduit l'envie de trouver de la docilité dans les eſprits, ſur des ſujets où vous n'avez point d'autre intérêt que d'établir la ſupériorité du vôtre ? Vous ne réuſſirez preſque toujours qu'à faire ſentir avec chagrin votre humeur impérieuſe. Le mérite le plus frappant ne fait pas toujours autant d'impreſſion que nous nous l'imaginons, ſur les caractéres même les plus

raiſonnables. Chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſoûffrir un mérite contraire. C'eſt par la complaiſance mútuelle que les volontés ſe concilient. Il faut louer quelquefois, & ſe ſoucier peu d'être loué; ne point attaquer de front l'amour-propre; ſavoir, au contraire, le ménager à propos, & lui faire gouter ſes vrais avantages. N'oubliez point que pour être content dans le monde, il faut que le monde ſoit content de vous; & que vous ne le contenterez jamais plus ſûrement, qu'en paroiſſant content de lui.

N'exigez pas des hommes que leur conduite réponde toujours fidélement à leurs connoiſſances. Il y a chez nous trop de méſintelligence entre l'eſprit & le cœur. Nous enſeignons les autres, & nous ne nous enſeignons pas nous-mêmes. Que direz-vous à celui qui donne des préceptes, & qui ne les ſuit pas; qui débite les maximes les plus judicieuſes, & qui ne ſait pas ſe conduire? Vous rencontrerez à chaque pas de ces hommes pleins des plus belles ſpéculations, qui ſe font honneur de ſavoir diſcerner les eſprits, de connoître les caractéres, de démêler les mouvemens des cœurs les plus ſecrets; qui poſſédent enfin la ſcience des mœurs, & qui font profeſſion d'en débiter par-tout les plus beaux principes. Demandez-leur pourquoi ils n'exercent pas ſur leur propre fonds ce talent qu'ils ont de découvrir les foibleſſes de la nature & tous les détours de l'amour-propre; pourquoi tant de lumiéres dans l'eſprit, & tant de déréglemens dans les mœurs, tant de ſageſſe dans les diſcours, & tant d'irrégularités & d'indiſcrétions dans la conduite. Repréſentez-leur

qu'ils voient ce qu'il y a de meilleur, & qu'ils font ce qu'il y a de pire. Ils en conviendront; & par cet aveu toute votre philoſophie ſe verra déconcertée. Le cœur eſt bien difficile à prendre, quand on ne peut plus l'attaquer par les armes de l'eſprit.

Vous exigez trop auſſi d'un mérite médiocre, ſi vous voulez qu'il ſe réduiſe à n'aſpirer qu'à ce qui lui convient. Le grand défaut de ſa médiocrité, c'eſt de ne ſe pas connoître. Perdez ce principe de vue; votre averſion s'attache à ceux qui prétendent des graces, & votre animoſité à ceux qui les diſtribuent ſans diſcernement. Mais vous êtes plus injuſte qu'eux: vous exigez que des vues baſſes apperçoivent de loin les objets, ou que les aveugles ne ſe méprennent point dans le diſcernement des couleurs.

Votre envie de réformer eſt moins excuſable encore ſur les diſputes indifférentes. Quelle manie de tout ranger à votre opinion, de faire tout céder à vos raiſons! Laiſſez aux eſprits leurs travers, ſi vous ne pouvez les redreſſer. L'impatience vous prend ſur ceux qui font mal ce qu'ils font. Vous croyez avoir ſeul tout le bon gout; & vous ne pouvez ſouffrir qu'on ne le ſuive pas. Mais le gout ſe donne-t'il à quelqu'un, quand il ne l'a pas reçu de la nature? La délicateſſe, l'idée de perfection, l'adreſſe exquiſe, & le diſcernement du bon au meilleur, & du meilleur à l'excellent, ſont des dons que l'art & l'exercice ne ſuppléent point. Ne croyez pas pouvoir tirer les gens de leur meſure. On n'apprend point au bœuf à marcher légérement, ni à la tortue à voler. Trouvez bon que chacun ſoit ce qu'il eſt, ou

ce

ce qu'il peut être. Sans cette indulgence, vous offenſez en reprenant, & vous n'inſtruiſez point.

Il n'y a qu'une ſeule conjoncture où nous puiſſions faire ſentir au prochain ce qu'il y a de blâmable ou d'humiliant; c'eſt quand il s'agit de condamner le vice, & que nous avons droit de le reprendre: hors delà, ce n'eſt plus qu'une brutalité qui bleſſe. On la pardonneroit preſque aux gens de qualité ſans mérite, aux femmes ſans eſprit, aux jeunes gens ſans expérience, aux dévots animés d'un faux zéle. Mais un homme raiſonnable doit, par ménagement pour les autres, & pour ſon propre repos, les prendre & les laiſſer pour ce qu'ils ſont. Qu'il s'applique à les bien connoître, & qu'il exerce ſon mérite à ſe meſurer ſur eux; qu'il s'en faſſe aimer par les condeſcendances; qu'il leur prête les excuſes dont il ſait donner une couleur ſpécieuſe à ſes propres actions; qu'il évite les reproches offenſans; & qu'il s'épargne du moins le chagrin des repliques & les retours du reſſentiment. Tous les hommes ont droit de vous dire: qui vous a établi notre juge? Vous n'êtes pas en effet le maître du monde, pour avoir droit d'y dominer ſeul; vous n'y tenez que votre place: & ſi vous voulez y vivre à votre aiſe, n'entreprenez pas de vous étendre au delà des bornes qui vous ſont marquées. Vous y trouverez de la réſiſtance, & vous ſerez mis plus à l'étroit que vous n'étiez. Ajuſtez-vous avec ceux qui ſont autour de vous; prêtez-vous, afin qu'ils ſe prêtent; cédez plutôt que de vous fatiguer inutilement, pour vous faire reſpecter de la foule.

Une réflexion ſimple doit vous inſpirer cet eſprit. Les mauvaiſes qualités ſont plus communes que les bonnes. Il faut que la balance panche du côté que le poids le plus péſant l'emporte ; il faut que le parti le plus foible céde au plus fort ; ou, pour tourner la penſée de ſon vrai côté, c'eſt aux forts de s'accommoder aux foibles. Que la raiſon ſoit toujours la premiére à plier ; que les ſages ſe laiſſent quelquefois mener dans la ſociété par le plus fou ; qu'ils étudient ſes bizarreries, ſon humeur, ſon foible, ſes caprices ; qu'ils s'y ajuſtent ; qu'ils évitent de le heurter ; qu'ils lui cédent même dans ſes torts ; qu'ils lui tiennent compte de n'être pas toujours inſupportable à la moindre ſérénité qui paroît ſur ſon viſage ; qu'ils s'obſervent ; qu'ils continuent de le ménager ; qu'ils lui obéiſſent, s'il le faut. Trop heureux s'il ſent leurs condeſcendances, & s'il en devient un peu plus conciliable !

XXVIII. LEÇON.

L'intérêt ſe joint à la juſtice pour nous obliger à réparer les offenſes réelles. La prudence & la charité veulent que nous allions quelquefois au-devant des mécontentemens déraiſonnables. Craindre de ſcandaliſer les foibles. Mépriſer le ſcandale des méchans; mais le lever quand on le peut. Ne point exiger de réparations; les recevoir avec bonté. Sentimens & régles de conduite à l'égard de ceux qui nous offenſent.

JUſqu'ici toutes nos leçons ſur les moyens de conſerver la paix, ne tendent qu'à nous apprendre le ſecret de ne point offenſer les hommes. Mais il y a toujours loin de ſavoir ſes devoirs à les remplir. Nous ſommes capables de foibleſſes, d'imprudences, de négligence, d'inattentions, d'indocilité, de mauvais exemple; & par tous ces endroits nous offenſons beaucoup de gens. Il en eſt même que nous pouvons offenſer ſans manquer à ce que nous leur devons, & ſouvent ſans le ſavoir. Ce ſont des eſprits foibles, ſcrupuleux, ombrageux, formaliſtes, crédules. Enfin, nous offenſons quelquefois par le devoir & par le bon exemple; je veux dire, que nous avons affaire à des injuſtes qui s'en trouvent offenſés. Or, toutes ces offenſes apparentes ou réelles nous obligent à des réparations proportionnées à la nature des fautes & au caractére des perſonnes. Soyez donc auſſi

prompt à ſatisfaire ſur tout ce qui peut avoir déplu, qu'attentif à ne vous rien permettre qui puiſſe déplaire. Sur ce devoir la maxime de l'Evangile eſt connue; mais la pratique en eſt toujours combattue par d'orgueilleux prétextes; toujours embarraſſée par les inconvéniens qu'on s'y figure; toujours différée par les réſiſtances, & preſque anéantie par les réſerves. Rien de ſi commun que les injures & les injuſtices; rien de ſi rare que les ſatisfactions pleines. Nous n'écoutons dans ces délibérations que l'amour-propre, qui ne veut point s'humilier; mais l'amour-propre eſt toujours aveugle ſur ſes vrais intérêts. Il y a de la folie dans ſes répugnances, & de l'imprudence dans ſes délais; il y a tout à gagner, où nous croyons tout perdre. Si la premiére gloire de l'homme eſt de ne point s'écarter de ſes devoirs, la ſeconde eſt d'y revenir. Les fautes avouées deviennent preſque honorables; & nous rougiſſons pourtant de cet aveu. Nous balançons à prévenir ceux que nous avons offenſés: la vanité nous perſuade que ce n'eſt pas à nous à faire les premiéres avances; & nous ne ſongeons pas que c'eſt contre nous-mêmes que nous diſputons. Dans le beſoin que nous avons des hommes, ou que nous en pouvons avoir, nous ne devons rien négliger pour ne leur laiſſer contre nous aucun ſujet de plainte; & n'en ont-ils point quand nous leur refuſons des ſatisfactions qu'ils ont droit d'attendre?

Décidons pour eux ce doute à notre propre tribunal; interrogeons des ſentimens qui ne nous mentiront point. Les fautes ne nous offenſent-elles pas d'autant plus qu'elles ne ſont

pas avouées ; que la volonté d'offenſer ſubſiſte après l'offenſe même; qu'on s'obſtine à défendre une mauvaiſe cauſe, à juſtifier de mauvaiſes maniéres, à prétendre qu'on n'a pas eu tort à notre égard? La fierté ne ſe joint-elle pas preſque toujours au reſſentiment pour nous rendre irréconciliables? Avec quelle rigueur en effet exigeons-nous les ſatisfactions que nous nous croyons dûes? Avec quelle hauteur les recevons-nous quelquefois? Quel accueil faiſons-nous à ceux qui nous ont offenſés, quand ils ſe préſentent devant nous en ſupplians? Ne nous trouvent-ils pas trop ſouvent inflexibles aux marques les plus touchantes de leur repentir? Ne croyons-nous pas avoir beaucoup fait de pardonner, ou de ne pas nous venger quand on nous outrage? Ne faiſons-nous pas regarder comme une grace de nous réduire à la plus froide indifférence?

Prononçons maintenant. Quand nous avons nous-même outragé quelqu'un, ſommes-nous diſpenſés de chercher à le regagner par nos avances? Prononçons, dis-je, contre notre injuſtice; & jugeons encore de la grandeur de nos fautes, & de la néceſſité de les réparer, par la peine même que ce devoir nous coute. Cette répugnance de notre orgueil à s'humilier, doit nous être un préjugé de la ſenſibilité des autres à l'humiliation que nous leur avons cauſée par nos inſultes; & nous ne voudrions ſur cela leur faire aucune juſtice! & tandis que nous prétendons que rien de tout ce qui ſe fait contre nous, ne ſoit impuni, nous les aurions offenſés impunément! Où eſt la juſtice? où eſt l'équité?

Mettons-nous encore à leur place; ſondons

de nouveau notre cœur en faveur de leur cauſe. Que penſerions-nous d'eux, ſi après des vivacités, des bruſqueries, des emportemens de colére, des injures inſpirées par la malignité; ſi après des reproches humilians & des traits de ſatyre, ils nous laiſſoient dans notre indiſpoſition ſans nous donner aucun ſigne de leur retour & de leurs regrets? Il n'eſt point de fautes qu'on faſſe communément avec moins de réflexion que celles que je viens de nommer; mais il n'en eſt point ſur leſquelles on réfléchiſſe plus, quand il s'agit des moyens de les faire oublier. On demande s'il eſt toujours néceſſaire de faire une démarche de réconciliation, lorſque celui qu'on ſe ſouvient d'avoir offenſé, ne ſe plaint point, & quand d'ailleurs on ne lui veut point de mal. Ce doute eſt du moins une preuve qu'on ne l'aime guères. Il a raiſon de ſe le perſuader; & vous ne l'en déſavoueriez pas, s'il s'agiſſoit de quelqu'autre que vous, ou de quelqu'un qui vous eût offenſé vous-même, & qui doutât s'il doit vous prévenir par des excuſes que vous n'exigeriez point. D'où viennent en effet tant de raiſonnemens ſur une obligation ſi juſte, ſi ce n'eſt de la froideur, de l'indifférence, du mépris, & peut-être encore d'une ſecréte averſion pour ceux qu'on ſe ſouvient d'avoir ſenſiblement bleſſés? Or, ces ſentimens-là vous plairoient-ils dans un homme qui ſeroit obligé de vous donner des preuves d'amitié moins équivoques, après en avoir manqué pour vous? Si celui que vous avez offenſé, ne ſe plaint point; s'il eſt aſſez modéré pour diſſimuler l'injure, aſſez patient pour la ſouffrir, aſſez charitable pour craindre de vous irriter de nou-

veau par ſes plaintes; faut-il que vous lui montriez une moindre charité, parce qu'il en eſt plus digne?

Mais faut-il auſſi toujours compter ſur des apparences de modération? Tout eſt plein de tromperies dans les vertus que les hommes affectent: elles ne ſervent ſouvent qu'à mieux cacher leurs vices. Ce ſilence qui vous raſſure, eſt quelquefois ce qui doit vous inſpirer plus d'allarmes. On ne ſe plaint pas toujours d'une injure reçue. Combien de reſſentimens que l'intérêt & la crainte obligent d'étouffer! Combien de déſirs de vengeance qu'on ne diſſimule que pour les ſatisfaire plus ſûrement dans l'occaſion! Il y a mille perſonnes qu'on croit tranquiles ſur les ſujets de mécontentemens qu'on leur a donnés, qu'on trouveroit peut-être irréconciliables. Une parole injurieuſe eſt un trait de feu jetté dans l'ame qui s'enflamme par mille triſtes réflexions; c'eſt un levain de haine qui s'accroit tous les jours, & qui s'aigrit de plus en plus. Voilà ce qu'on doit craindre de ceux qu'on a cru les moins ſenſibles, & les raiſons qu'on a de ne pas différer de ſe reconcilier avec eux.

Mais ſi vous les trouviez en effet irréconciliables, à quoi ſerviroient vos démarches? A remplir un devoir indiſpenſable; à vous faire ſentir combien il en coute pour faire oublier une injure que vous voudriez vous diſpenſer de réparer; à vous perſuader que vous ne devez négliger aucun des moyens que l'envie de regagner un homme doit vous ſuggérer. Qu'il paroiſſe honteux à l'orgueil, qu'il ſoit pénible à la pareſſe, qu'il ſoit déſagréable à la nature, contraire à l'humeur; où l'intérêt eſt

ſi preſſant, les ſacrifices ne doivent rien coûter, ou ne paroître jamais trop grands.

Vous en devez à des gens que vous n'avez jamais offenſés. Ils croient l'être, & cela ſuffit; quelque ſujet que vous ayez pu donner à cette penſée, innocent ou criminel, apparent ou réel, vous ne devez être inquiet que du ſoin d'appaiſer celui qui ſe plaint, au moins par le ſoin de le déſabuſer. Mais eſt-ce là pour vous une inquiétude? Il vous eſt bien plus facile de juſtifier une bonne action, que de vous humilier pour une mauvaiſe. Vous héſitez; vous reculez. C'eſt bizarrerie, dites-vous, dans celui qui vous accuſe; c'eſt par bizarrerie qu'il ſe fâche. Il en penſe autant de vous, ſi vous refuſez de le ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à ſa bizarrerie même que votre juſtice vous rend redevable. Moins bizarre, un homme ſeroit moins digne de la pitié naturelle à laquelle l'humanité ne ſe refuſe jamais. Réfléchiſſez pourtant, & prenez garde que la bizarrerie ne ſoit en effet de votre côté. Nous n'aimons pas à nous croire coupables, & nous rejettons aiſément nos fautes ſur les autres. Qu'avez-vous penſé de cette perſonne, avant qu'elle ſe plaignît de vous? Etoit-ce un mauvais eſprit? Lui connoiſſiez-vous les travers que vous lui donnez? Change-t'on ſi vite de caractére? L'égalité d'ame ſe perd-t'elle en un moment, & ſans ſujet? Suppoſez-le; il eſt toujours vrai que vous avez changé pour votre frere; & devez-vous regarder comme une injure légére, la cauſe d'un ſi grand mal?

De quelque ſource que les faux jugemens qu'on fait de nous, viennent; ſoit défaut de lumiére & d'expérience, ſoit ſcupule ou fauſſe

délicateſſe, ſoit ſenſibilité naturelle, ſoit petiteſſe d'eſprit, ſoit envie, ſoit malignité, rien ne nous diſpenſe de diſſiper les ſoupçons, & d'effacer les impreſſions injuſtes en la maniére qui nous eſt poſſible. Nous devons aussi bien que nous faiſons, une juſtification, quand elle eſt utile ou néceſſaire à ceux qui le condamnent, ou qui s'en offenſent. Il arrive même des occaſions où des ménagemens de charité nous obligent de nous abſtenir de certaines actions bonnes, mais indifférentes, pour ne pas bleſſer la conſcience des foibles. Si la chair que je mange, ſcandaliſe mon frere, je ne mangerai plutôt jamais de chair. Il faut alors épargner la foibleſſe juſqu'à ce qu'on puiſſe l'inſtruire : c'eſt manquer à ce qu'on doit à la ſociété, d'y laiſſer de ſoi-même une opinion qui peut nuire, inſpirer de l'averſion, diminuer la confiance mutuelle qui lie les membres les uns aux autres.

Si le devoir eſt indiſpenſable, les mauvaiſes impreſſions qu'il fait ſur certains eſprits, ne doivent point arrêter notre fidélité. Ce ſeroit manquer de zéle de négliger le bien, parce que les méchans s'en ſcandaliſent; mais ce ſeroit toujours manquer d'équité, de ne pas lever le ſcandale quand on le peut. Que l'homme de bien ſoit toujours prêt à rendre raiſon de ſa conduite, & pour l'inſtruction des ſimples, & pour la confuſion des faux ſages. Il ne ſuffit pas de renvoyer ceux qui s'offenſent injuſtement au témoignage de leur propre conſcience, ou de ſe contenter de celui de la ſienne. Les ſcandales, quelque injuſtes qu'ils ſoient, doivent toujours être conſidérés comme des foibleſſes de nos freres, qui veulent

de nous une bonté compatiſſante. Il y auroit de l'inhumanité à les laiſſer dans l'erreur, quand on peut les déſabuſer. Il eſt de leur intérêt d'être détrompés, & du nôtre de profiter de cet intérêt pour les remettre dans des diſpoſitions qui nous ſoient plus favorables.

Tout eſt donc réciproque dans les vues qui nous engagent à faire des réparations; mais il s'en faut bien que nous n'ayons les mêmes raiſons d'en exiger; & nous devons être auſſi réſervés ſur l'un, que ſévéres ſur l'autre. Si nous comptons bien avec nous-mêmes, nous trouverons qu'une juſtice égale nous oblige à penſer qu'on ne nous offenſe point, & qu'on n'en a point la volonté. Le ſentiment de nos foibleſſes & de notre indignité nous perſuade qu'on ne nous doit rien, ſi ce n'eſt quelquefois beaucoup de mépris & d'averſion. Nos ſenſibilités exceſſives nous inſpirent de la défiance de nos reſſentimens, & nous font craindre qu'ils ne ſoient toujours déraiſonnables. Enfin, la peine que nous éprouvons à nous humilier des fautes que nous faiſons contre les autres, doit nous rendre faciles à nous relâcher ſur les droits les plus apparens, trop contens qu'on revienne à nous, ſans rien exiger pour les injures paſſées.

Ces injures ont-elles été réelles? Nous devons les avoir oubliées; nous n'en connoiſſons point que l'équité naturelle ne nous oblige à pardonner. Si donc ceux qui ſe ſont emportés contre nous, reviennent de leur propre mouvement; ſi leur conſcience leur preſcrit ce que la nôtre n'en exigeroit point, avec quelle bonté de cœur devons-nous les recevoir; avec quelle joie de les voir revivre pour nous? C'eſt

à nous de leur épargner une partie de la confusion du retour, de leur montrer un air ouvert, & des sentimens propres à renouer une intelligence éternelle.

Il y a quelquefois chez nous une bizarrerie d'amour-propre, qui nous fait trouver les réparations plus offensantes que les offenses même. On n'imagine rien de plus cruel dans la vie, que de voir revenir de bonne foi ceux qui nous ont fait des injures mortelles; car c'est ainsi que la sensibilité les nomme. C'est, dit-elle, bien assez de ce qu'on a souffert de leurs fautes, sans partager la douleur de leur repentir. On est embarrassé de soi-même; on a honte de n'être pas assez touché de leur retour; on voudroit les haïr encore; & on sent qu'on ne le peut plus avec justice, ni même avec bienséance. Mais l'injustice de cette disposition se décéle assez d'ailleurs. Ne devons-nous pas nous trouver trop heureux d'avoir un ennemi de moins?

On ne conçoit pas comment les hommes qui ne veulent point être haïs, peuvent être inexorables. On fait toutes sortes de démarches pour vous prévenir; on multiplie les avances; on en vient aux soumissions; on y joint les priéres & les protestations de vous donner dans l'occasion toutes les satisfactions que vous pourrez exiger; & vous ne voulez rien écouter. Vous croyez donner de vous l'idée d'une grande ame, par cette espéce de fermeté que la religion ou l'humanité regarde d'un tout autre œil, & qu'elle appelle d'un nom bien différent. Elle veut que nous pardonnions les injures même qui ne sont jamais réparées: ce n'est pas assez; elle veut que nous allions au-

devant de ceux qui ne nous recherchent point, ſi nous avons quelque eſpérance de les ramener. C'eſt dans cette circonſtance qu'il eſt non-ſeulement permis, mais néceſſaire de ſe plaindre.

Découvrez au prochain les juſtes mécontentemens qu'il vous donne, quand il eſt utile pour lui de ne les pas ignorer; reprochez à votre ami la faute qu'il a faite, de peur qu'il ne s'imagine n'en avoir point fait, ou afin que s'il a fait ce que vous lui reprochez, il ne le faſſe plus; expliquez-vous avec lui ſur ce qu'on l'accuſe d'avoir dit, de peur que ce ne ſoit un faux rapport.

Eccl. 19. 13.

C'eſt un devoir indiſpenſable pour ceux qui ſont offenſés, de déſirer ſincérement de faire revenir ceux qui les offenſent. Plus ſenſibles à la perte de ceux qui péchent contre nous, qu'au déplaiſir qu'ils nous cauſent, ce qui doit nous toucher dans leurs fautes, ce ſont leurs fautes même; c'eſt la pitié pour des ames qui riſquent leur ſalut en ſe livrant à la haine, à la colére, à l'emportement, à l'injuſtice, à la violence. Ne vous imaginez pas avoir aſſez fait, ſi vous ne vous vengez pas, ſi vous leur pardonnez du fond du cœur, ſi vous ne leur déſirez point de mal, ſi vous vous renfermez dans votre indifférence. On ne voit pas tranquilement périr ce qu'on aime. Les ſentimens de l'humanité ne ſont pas ſincéres, quand on ne voudroit pas avoir tout fait & tout ſouffert pour ramener un pécheur à ſon devoir.

Il ne s'enſuit pas de cette maxime, qu'il ſoit toujours néceſſaire de faire certaines avances vers ceux dont on a ſujet de ſe plaindre. C'eſt, comme je l'ai dit, leur utilité qui doit en dé-

cider ; & ſouvent il ne leur ſeroit pas utile d'être prévenus. Ceux qui péchent par malice, en deviendroient plus fiers, & moins diſpoſés à s'humilier de leurs fautes. Il eſt des momens où leur paſſion s'irrite, au lieu de ſe calmer. La charité n'eſt pas imprudente ; mais elle doit être prompte à ſaiſir les occaſions qui s'offrent, & ne pas négliger les moyens qui lui ſont poſſibles. Or, que faudroit-il ſouvent pour ouvrir les yeux d'une ame foible, pour diſſiper ſes préventions, pour lui montrer ſon tort, & pour l'obliger à le reconnoître ? Un pas qu'on feroit, une parole, une explication pacifique qu'on auroit avec elle, une avance indifférente pour lui donner la confiance de ſe rapprocher, un petit égard, un ménagement ; & c'eſt là ſouvent ce qu'on refuſe. Il ſemble qu'une ame immortelle ne vaille pas le ſacrifice de la moindre bienſéance humaine, du plus petit intérêt d'amour-propre. On conſent à ſouffrir ; mais doit-on conſentir à devenir inutile à ce qu'on eſt obligé d'aimer ? C'eſt peu pour la charité de ne pas nuire : elle veut ſervir, elle ne s'accoutume point à l'indifférence : ſa patience ne conduit point à l'indolence.

Que jamais du moins l'amertume, le dégout, l'aigreur, le mépris, les froideurs & l'éloignement, ne ſoient en vous les fruits d'un mécontentement diſſimulé. Ne vaut-il pas mieux reprendre un homme pour lui donner lieu de reconnoître ſa faute, que de conſerver contre lui de la colére ? Si votre frere péche contre vous, dit Jeſus-Chriſt, allez lui repréſenter ſon tort entre vous & lui ; s'il vous écoute, vous l'aurez gagné pour lui-même : & qui ſauve une ame, ſauve la ſienne, ajoute ſaint Jacques. *Eccl.* 20.

Mais il faut ajouter encore que vous gagnerez celui qui péche contre vous pour vous-même; c'eſt un ami de plus que vous vous faites. Si la paix vous eſt chere, ne craignez pas de l'acheter au prix d'un avis ſecret, d'une remontrance charitable. Il importe peu pour vous, que celui qui vous offenſe, vous ſatisfaſſe; mais il vous importe beaucoup de travailler à vous en faire aimer, & de le prévenir, s'il le faut, pour y réuſſir.

XXIX. LEÇON.

L'eſprit qui s'applique trop à ſes peines, en augmente le poids. Qu'on ſe faſſe une raiſon de les ſouffrir; l'habitude ſe forme, & les rend plus légéres. Il y a des défauts qui ne valent pas que la patience ſe faſſe un effort pour les ſupporter. Il y a des caractéres qui nous apprennent d'eux-mêmes à les laiſſer pour ce qu'ils ſont.

LEs moyens de conſerver la paix, qui nous réuſſiſſent le mieux, ce ſont ceux qui dépendent uniquement de nous. La fidélité des autres n'eſt pas en notre pouvoir; & malgré nos attentions & nos avances, nous aurons toujours quelque choſe à ſouffrir de beaucoup de ſortes de gens; c'eſt à quoi le Sage doit s'attendre & ſe préparer. Les événemens les plus fâcheux de la vie, perdent une partie de leur impreſſion par les prévoyances. Les coups frappent moins quand on a ſu leur ôter l'effort de la ſurpriſe; & le mal qui peut nous arri-

ver, n'eſt plus rien, quand on s'eſt fait un aſſez grand fonds de patience & de raiſon pour le ſoutenir. Aux attaques préméditées la défenſe eſt plus vigoureuſe; & l'ame qui ſe diſpoſe à réſiſter par la vue du péril, s'ébranle moins. On ne prévient pas les douleurs; mais on les affoiblit. Ce moyen pourtant, tout ſage qu'il eſt, n'eſt pas pratiquable à toutes ſortes d'eſprits. Il en eſt dont la force ne tiendroit pas toujours contre les maux, en les attaquant de front, & par des réflexions directes: c'eſt par diverſion qu'il faut qu'ils les combattent; qu'ils s'en détournent comme par adreſſe, pour ne les pas ſentir.

Dans les maux du corps, l'inquiétude de l'eſprit eſt ſouvent ce qu'il y a de pire: la ſcience des médecins eſt à bout; ils n'ont point de remédes contre les maladies imaginaires. Pour les eſprits capables de cette foibleſſe, il n'eſt point de douleurs modérées. La puſillanimité les rend toutes violentes: ils boitent avec une petite bleſſure, dont le ſentiment s'étoufferoit ſous le pied, s'ils vouloient s'appuyer fortement deſſus. Un peu de laſſitude rend tous leurs membres perclus; la langueur eſt pour eux un épuiſement: une chaleur de cerveau, c'eſt une migraine aſſommante; un petit rhume, une fluxion de poitrine. S'ils ſont émus, ils ont une groſſe fiévre; ils s'aſſeient, & le ſiége eſt trop dur; ils ſont couchés, tandis que d'autres qui ſe portent moins bien qu'eux, agiſſent & les ſervent; ils veulent qu'on les ſouléve, & crient qu'on les bleſſe. Leur lit eſt mal fait; ils ont la tête trop haute, & puis ils l'ont trop baſſe. C'eſt en effet la partie la plus malade, & celle qui demanderoit toutes les

attentions pour la guérir; tout le reſte ſe guériroit avec elle.

C'eſt une image naïve de ceux qui s'appliquent trop aux déplaiſirs que les autres leur cauſent. Plus ils réfléchiſſent ſur les défauts qu'ils ont à ſupporter, plus ils leur deviennent inſupportables. Le grand ſecret pour le repos de notre vie, ce ſeroit de retourner la *beſace*, & de mettre nos propres vices devant, & ceux d'autrui derriére. Que les laboureurs labourent ſur votre dos, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Laiſſez dire, laiſſez faire ceux qui vous chagrinent, ſans affecter de les voir & de les entendre; ſoyez ſourd aux mauvais diſcours, & vous deviendrez muet pour les répliques & pour les plaintes; détournez les yeux pour ne pas voir ce qui vous offenſe. Celui qui ſe mettroit en tête de demeurer au bout de ſon champ, pour obſerver tous ceux qui le traverſent, auroit à chaque inſtant une affliction nouvelle : ſous chaque pas il verroit tomber quelque plante, & ſe récrieroit. Mais il eſt abſent; & le ſentier eſt battu, quand il vient pour moiſſonner : il ne voit le dommage qu'en gros; & le mal s'eſt fait ſans qu'il l'ait ſenti. L'abſence ou la diverſion de l'eſprit, produit à peu près le même adouciſſement à tous les autres déplaiſirs. Ceux qui ſavent charmer leurs maux par des occupations qui les appliquent, ou qui les divertiſſent, ſont les plus ſages. On donne ce conſeil aux caractéres mélancoliques, pour les détourner des triſtes images qui ſe forment de leurs vapeurs noires. Les fureurs de Saül ſe calmoient au ſon de la harpe de David.

Pſal. 128. 38.

Uſez donc d'artifices avec votre propre imagination;

gination ; faites qu'elle ignore le mal qu'on vous fait ; & qu'il ſuffiſe à votre eſprit d'avoir une ſimple vue, qui vous avertiſſe de les ſouffrir ; ne vous occupez que de ce que vous avez à faire, tandis qu'on s'emporte contre vous, & qu'on veut vous irriter par des reproches ; fuyez quelquefois ceux qui ſont en colére, quand rien ne vous retient en leur préſence ; laiſſez agir mal ceux qui ne ſavent pas mieux faire ; ne ſongez point à tout ce qu'on peut dire ou penſer de vous, où vous n'êtes pas ; contenez les ſoupçons & les prévoyances ; ſoyez prudent pour vous-même ; ne rappellez point inutilement le paſſé, pour vous en retracer des images affligeantes ; ne ſoyez point trop attentif à ce que le préſent vous offre de déſagréable.

Il n'eſt point de caractére plus ennemi de lui-même, que celui d'un eſprit inquiet qui réveille les feux déja couverts de cendre ; qui remue le bourbier, dont la mauvaiſe odeur s'exhale ; qui renouvelle ſans ceſſe ſes peines par des ſouvenirs importuns ; qui ſe retourne pour voir de quelle main ſont partis les coups qu'il reſſent. On ne juge jamais ſans intérêt de ce qui déplait. La ſenſibilité trop écoutée vous exagére toujours le mal qu'on vous fait : vous en ſoupçonnez plus que vous n'en voyez. Les mauvaiſes intentions ſuppoſées ajoutent aux mauvais traitemens. L'amour-propre vous fait haïr tout ce qui le bleſſe, tout ce qui le condamne, tout ce qui l'humilie, tout ce qui l'efface, quelque juſte ou quelque innocent qu'il ſoit. Il y a toujours un retour de comparaiſon, entre ce que nous ſommes, & la maniére dont on nous traite ; entre ce qu'on nous

doit, & ce qu'on nous fait. L'injuſtice qu'on y croit voir, produit l'averſion; l'averſion produit le dépit; & le dépit s'en prend à tout ce qui vient de l'objet qui le cauſe. On s'apperçoit des moindres manquemens; on voit les offenſes du côté le moins favorable pour ceux qui les font, & pour ſoi-même. Dangereuſes attentions, funeſtes inquiétudes, dont on ne peut ſe guérir, dont on ne peut éviter les triſtes ſuites, que par une forte réſolution de ſouffrir, & de prendre ſes peines pour ce qu'elles ſont!

Chargez-vous de vôtre fardeau; portez-le de ſuite juſqu'au dépôt où vous devez le laiſſer. A le décharger & le recharger, on en ſent tout le poids. N'attendez pas chaque fois qu'on vous fait un nouveau déplaiſir, pour vous préparer à le ſouffrir. C'eſt un nouvel effort qu'il vous coûte. Chargez-vous de votre fardeau, vous dis-je, & ne vous inquiétez point de ce qu'on y peut ajouter. Celui qui doit en porter pluſieurs, ne ſent que le premier qu'on lui met ſur les épaules. Les autres peſeront; mais il ne les diſtinguera point, & ne ſaura que confuſément qu'il les porte. Tel eſt l'effet de la réſolution que je vous conſeille; réſolution néceſſaire, & par-là même toujours ſage. Vous l'avez aſſez compris juſqu'ici. Ce ſeroit en vain que vous vous flatteriez d'échapper ſeul au joug que tous les enfans d'Adam porteront juſqu'au tombeau. Vous ſouffrirez de la part de ceux avec qui vous ſerez lié. Les efforts que vous feriez pour les réduire, ne ſerviroient qu'à vous faire mieux ſentir tout le poids de leurs foibleſſes. Vous roidiſſez-vous contre les mauvais traitemens; vous ſouffrez le mal que les autres vous cau-

ſent, & celui que vous vous faites à vous-même. Celui qui ſaiſit de la main l'épée dont on le perce, en reçoit une bleſſure de plus. L'enfant qui ſe défend, quand on veut le châtier, ſe tourmente plus par ſes réſiſtances, qu'il n'eſt bleſſé par les coups qu'on lui donne. Il ſeroit plus ſage pour lui de les recevoir, & de n'y plus penſer.

Par le parti que vous aurez pris de ſupporter des imparfaits, vous vous y accoutumerez inſenſiblement; & quels maux la patience ne peut-elle pas rendre plus doux, quand on en eſt venu juſqu'à s'en faire une habitude? Il en eſt à peu près du caractére de l'eſprit comme des traits du viſage: on ſe fait à la laideur la plus difforme; on eſt lié par les nœuds les plus étroits avec des perſonnes qui cauſeroient ſans ceſſe un dégout & des averſions nouvelles, ſi à chaque fois qu'elles s'offrent aux yeux, on étudioit tout ce qu'elles ont d'irrégulier & de hideux. Cependant on vit; on converſe avec elles; on les enviſage ſans peine. Les femmes & les maris, les freres & les ſœurs, les amis familiers ne ſe trouvent jamais auſſi laids qu'ils ſont. Ils ſe voient ſans ſe voir, & ne ſe conſidérent point par ce qui déplait en eux. Vous vous familiariſez de même avec les défauts dont vous êtes choqué, quand vous aurez réſolu de ne vous y plus tant appliquer; & vous arriverez à cette tranquilité de vue qui vous les repréſentera moins déſagréables.

Un maître, un pere de famille eſt d'un eſprit violent: il ne ſait ſe modérer devant qui que ce ſoit. Vous êtes à peine entré dans la maiſon, que le tempérament l'emporte. Vous frémiſſez aux éclats de ſa colére, à ſes jure-

mens, à ſes menaces. Mais tandis que vous êtes déconcerté, la femme, les enfans, les domeſtiques n'en ſont pas plus émus, & continuent d'aller leur train. Ce ſont des gens logés près d'une Egliſe, que le vacarme des cloches n'incommode point : ils ne les entendent plus, parce qu'ils ſe ſont fait une raiſon de les entendre ; ils dorment la nuit, & le jour ils ne ſont point détournés de l'application qu'ils donnent à leurs occupations. Gagnez ſur vous d'imiter cette conduite, & vous vous trouverez auſſi peu malheureux, que vous croyez l'être beaucoup.

Après tout, avez-vous beſoin de tant d'efforts pour vous élever au-deſſus de certaines foibleſſes qui ſubſiſtent quelquefois avec les meilleures qualités ; de certaines fautes qui ne viennent que du défaut d'étendue d'eſprit, ou du défaut d'uſage ; qui ne retombent ſouvent que ſur ceux qui les font, & dont ils ne ſont que trop punis par la confuſion de leurs bévues, ou par le déplaiſir de ne pouvoir ſe réfondre ? L'humeur & le tempérament ne ſe réforment guères : c'eſt l'ouvrage de toute la vie du ſage de les combattre, & l'homme eſt ſouvent à recommencer, lorſqu'il croit voir finir les travaux de la vertu la plus laborieuſe. Il ſe trouve dans l'âge le plus avancé, tel qu'il étoit dans ſa première jeuneſſe ; auſſi peu capable de tenir contre les tentations qui prennent leur ſource dans le fond de ſon caractére. C'eſt une humeur ſombre & mélancolique, un eſprit ombrageux que tout inquiéte. Vous vous plaignez d'avoir à vivre, à converſer, à traiter des ſoins domeſtiques, ou des affaires les plus ſérieuſes, avec des gens qui ne ſauroient preſ-

que sortir de leurs abstractions, qui ne vous répondent que par des monosyllabes. Vous parlez à des hommes endormis, qui ne se réveillent, après de longs discours, que pour vous demander ce que vous leur avez dit. D'autres vous répondent avec des tons secs, avec des airs d'indifférence ou de mépris. C'est chez eux l'effet d'une hauteur naturelle que la raison condamne. Mais en qui la raison n'a-t'elle pas ses endroits foibles? Les plus grands hommes ne conservent-ils pas de ces défauts de naissance, d'éducation, d'habitude? Il faut les regarder comme une des misères inséparables de la vie présente. N'est-on pas trop heureux, au milieu des foiblesses de l'humanité qui causent tant de désordre & de trouble dans le monde, de n'avoir à souffrir que de celles qui sont les moins coupables & qui nuisent le moins?

Vous entreprenez de rejoindre les piéces d'un pot cassé, si vous essayez d'accorder certains caractéres avec eux-mêmes. Vous tenteriez inutilement toutes sortes de moyens pour les contenter, parce qu'ils sont mécontens de tout, & qu'ils se font une espéce de plaisir de l'être, ou de vous mécontenter vous-même. Esprits sans consistance, qui n'ont ni système, ni maximes suivies; qui ne savent ce qu'ils veulent, ni ce qui leur plait; qui vous disent le oui & le non d'un instant à l'autre; qui n'ont de constant que leurs incertitudes & leurs irrésolutions : cœurs déterminés à vous fatiguer par des contradictions éternelles, à ne vous approuver jamais, quoi que vous fassiez pour leur plaire, ou pour prévenir leurs mécontentemens. Ce sont de ces

Eccles. 22. 7.

joueurs avec qui vous ne pouvez ni gagner, ni perdre, ni quitter le jeu, ſans leur donner ſur vous une nouvelle priſe. Voyez-les; ils vous reçoivent déſagréablement: ne les voyez pas; ils s'en offenſent: parlez-leur, ou répondez à leurs queſtions; vous vous exprimez mal: taiſez-vous; vous avez quelque penſée maligne: écoutez-les ſérieuſement; vous êtes froid à ce qu'ils vous diſent: ſouriez; vous vous moquez d'eux: refuſez de vous entretenir ſur certains ſujets délicats; vous ne ſavez rien: conteſtez ce qui vous paroit faux; vous êtes opiniâtre ou de mauvaiſe foi: applaudiſſez à ce qu'ils vous expoſent; ils n'ont pas beſoin de votre approbation: ne ſoyez pas de leur ſentiment; vous aimez à les contrarier: convainquez-les par des raiſons ſolides & ſans réplique; ils n'aiment pas les raiſonneurs: juſtifiez votre conduite par des exemples; les exemples ne ſont pas leur régle: rappellez-leur des hiſtoires ſenſées; vous êtes un faiſeur de contes: faites-y des réflexions judicieuſes; il ne vous convient pas de moraliſer: faites ce qu'ils vous ordonnent dans un moment de caprice; vous avez eu tort de le faire: corrigez-vous d'une maniére qui leur a déplu; vous en prenez une autre qui ne leur déplaira pas moins. Vous vous trouvez, en un mot, avec eux entre des extrêmités, où les contraires vous ſont également nuiſibles: ſi vous évitez Scylla, vous tombez dans Carybde; à droite, à gauche, ce ne ſont pour vous que des écueils. Allez donc droit à votre propre but, ſans écouter de quel côté ces gens-là vous appellent; rempliſſez vos devoirs parce que ce ſont vos devoirs, ſans vous inquiéter

s'ils vous approuvent ou vous désapprouvent. Sur tout le reste, ils vous apprennent eux-mêmes à les compter pour rien. Des hommes qui ne veulent pas qu'on les contente, font une leçon de s'en épargner la peine. Il ne reste que le parti de se faire une habitude de les supporter mécontens, & de ne prendre conseil que de sa propre patience.

XXX. LEÇON.

Le grand & dernier secret de la patience, est de n'avoir rien à se reprocher. L'innocence fait sa propre consolation. Ne succombons point à la tentation d'abandonner le bien pour en éviter la persécution. Ne cherchons à vaincre le mal, que par le bien même. Instruisons les méchans, du moins par notre exemple. Désirons leurs changemens, & supportons-les, quoiqu'ils ne changent point.

IL n'est dans la vie de l'homme qu'un seul malheur sans consolation; c'est celui de se trouver en faute. Qu'il n'ait rien à se reprocher à l'égard des autres hommes; il souffrira peu de leur part, & trouvera dans lui-même l'adoucissement des peines qu'ils pourront lui causer. Rendez-leur ce que vous leur devez, sans inquiétude de leur retour; soyez scrupuleux à remplir tous les devoirs de la justice & de la politesse. Peu sensible au défaut des manières, peu jaloux des distinctions, pensez & parlez avec modestie de vous-même, jugez des autres avec indulgence. Sincère & droit

dans toute votre conduite, fidéle à votre parole, exact à tenir vos promeſſes, ne cherchez à ſurprendre perſonne ; ne trompez perſonne. Soyez diſcret & réſervé dans vos paroles ; évitez les médiſances ; interdiſez-vous les cenſures & les railleries ; n'écoutez point vos ſoupçons ; n'agiſſez point ſur des jugemens précipités, ſur des ſentimens confus, ſur des conjectures incertaines ; défiez-vous de trop de crédulité ; ne déférez point aveuglément aux jugemens des autres, aux bruits ſans origine, aux opinions populaires. Si la lumiére vous manque, demandez des conſeils, mais avec un ſage diſcernement. N'ayez pas moins de réſerve à les donner, que de prudence à les recevoir ; ne décidez point légérement de la deſtinée de ceux qui vous conſultent, ou que vous avez vous-même l'empreſſement de conſeiller ; renfermez-vous dans vos propres bornes ; ne vous mêlez que de vos propres affaires ; faites bien ce que vous faites ; conformez-vous aux bienſéances de votre état, de votre profeſſion, de votre âge ; ne vous étendez point au delà de la meſure de vos talens ; reprenez ceux qui péchent, ſi c'eſt pour vous un devoir de les reprendre ; & n'ayez, en les corrigeant, point d'autre intérêt que celui de les corriger ; ſouffrez d'être repris vous-même par ceux de qui vous dépendez ; craignez le malheur de conſerver vos vices ; & ne donnez pas de vous l'idée d'un eſprit indocile ; laiſſez ceux ſur qui vous n'avez point d'autorité, dans la liberté de vivre & d'agir ſelon leur caractére ; accommodez-vous à ceux que vous entreprendriez en vain de réduire ; & prenez-les pour ce que la nature ou l'habitude

tude les a faits. Attentif à ne rien vous permettre qui puisse déplaire, soyez prompt à réparer ce qui pourroit avoir déplu, sans exiger pour vous les mêmes attentions; ne reprochez à personne ses fautes, que pour sa propre utilité; découvrez avec bonté les sujets que vous pouvez avoir de vous plaindre, à ceux que vous espérez de regagner par vos avances; faites-vous une habitude de porter le fardeau de leurs foiblesses par la résolution de les dissimuler & de les souffrir; cédez, pour ne pas irriter les passions; abandonnez les caractères désespérés à leur propre malheur. J'ose vous le dire; gardez ces préceptes, & vous y trouverez la vie.

C'est le privilége de la vertu de suffire à son propre bonheur. Le solide contentement de la vie vient de la bonne conscience: sans elle le plaisir même & la tranquilité de la destinée la plus douce, deviennent insupportables. Mais avec elle tous les troubles du dehors altérent peu le calme de l'ame. Il n'y a personne, en un mot, avec qui il soit plus fâcheux d'être mal, & plus agréable d'être bien, qu'avec soi-même. Or, ce bien dépend de la pensée qu'on fait son devoir. On ne peut qu'être tourmenté par les scrupules de la mauvaise disposition de son cœur, & des irrégularités de sa conduite. Mais qui peut altérer la douceur de la paix d'un homme qui n'a rien à se reprocher? Il se voit au-dessus des jugemens des autres. Les traits des mauvaises langues s'émoussent contre un cœur innocent. Ce sont des fléches lancées en l'air, & des coups qui portent à faux. Des insultes & des invectives que sa conscience dément, sont sans force, & ne font point leurs impressions. Il mépriſe des discours qui le laiſ- *Lev. 18. 5.* *Init. 1. 1. 3. 46.*

ſent tel qu'il eſt. *Que ſont des paroles après tout, que des paroles? Elles frappent l'air, & ne briſent point les pierres.* Les injuſtices même & les violences deviennent plus ſupportables; & notre plus ſolide conſolation dans les mauvais traitemens, c'eſt de ne les avoir point mérités. Prenez-y garde pourtant; ce n'eſt point l'amour-propre qui s'applaudit de ce que les autres ont tort, & qui ſe trouve content de lui-même. Nous verrons ailleurs que la charité doit toujours s'affliger des fautes qui ſe commettent contre elle. Mais l'innocence ſe conſole par la vue de n'avoir rien fait qui puiſſe les juſtifier: & tandis que nous avons à ſouffrir, il vaut mieux que ce ſoit en faiſant le bien, qu'en faiſant le mal.

3. *Part. lef.* 26.

On ne ſait donc ce qu'on dit, quand on s'imagine qu'on auroit dequoi ſe conſoler, ſi on ſouffroit pour quelque faute qu'on eût faite. Cette foibleſſe n'eſt que trop ordinaire. Ce qui nous révolte le plus dans les mauvais traitemens, c'eſt leur injuſtice. Un ſentiment né dans tous les cœurs, les avertit que la peine n'eſt dûe qu'à celui qui péche. Etre innocent & malheureux, c'eſt un ſort qui n'eſt point du gout de la nature: elle ne concilie point ces deux idées; mais il faudroit répondre à ceux qui ſe plaignent de cette deſtinée, ce que Socrate répondit à ſa femme, qui ſe lamentoit de ce que ſes Juges l'avoient injuſtement condamné: Seriez-vous plus contente, lui dit-il, ſi c'eût été juſtement?

Quoi qu'en penſe l'amour-propre, il eſt doux de n'avoir point de reproches particuliers à ſe faire ſur les mauvaiſes maniéres dont on uſe à notre égard. On peut être coupable

d'ailleurs aux yeux de Dieu. Nous ne ſommes jamais irréprochables pour ne mériter aucun châtiment. Tout eſt juſte de ſa part dans ce que nous ſouffrons. Mais du côté des hommes, il vaut toujours mieux que ce ſoit pour le bien que pour le mal, qu'on nous maltraite. Souffrir pour le mal, c'eſt en porter la peine; ſouffrir pour le bien, c'eſt changer la peine du mal en mérite; ſe plaindre de ſouffrir innocent, c'eſt preſque ſouhaiter d'être coupable; & il y a en effet tant de bizarrerie dans nos foibleſſes, que notre impatience va quelquefois juſqu'à nous inſpirer de donner des ſujets de ſe plaindre à ceux qui ſe plaignent de nous ſans ſujet.

Rien ne nous coute plus à ſoutenir qu'une fidélité mal recompenſée; & la perſévérance dans les mauvais traitemens eſt notre écueil. Nous ſommes plus capables d'un grand effort, que d'une longue tolérance. Mais qu'il ne vous ſorte jamais de l'eſprit, que votre grand intérêt, c'eſt de vous mettre en paix avec vous-même; que cette paix conſiſte dans une entiére victoire ſur toutes vos paſſions, & ne peut jamais être troublée par les paſſions des autres. Que le mauvais ſuccès d'une conduite où la raiſon domine, ne vous en dégoute point. Tant que vous ferez bien, vous êtes ſûr d'être content de vous. Si vous ſouffrez malgré le bien que vous faites, vous n'en ſerez que plus content, parce que vous en ſerez plus aſſuré du déſintéreſſement de votre vertu. Si vous ſouffrez de la part de ceux même à qui vous faites du bien, ou par la haine même de ce bien; vous trouverez dans votre patience le comble du contentement, parce que vous arriverez à

l'héroïsme de la vertu ; vous comprendrez ce que dit l'Apôtre, que son cœur ne pouvoit contenir sa joie dans l'excès de ses tribulations ; & vous sentirez, par une heureuse expérience, la vérité de ce langage, qui n'est qu'une folie pour le monde.

Insensé qui se laisse séduire aux conseils de son impatience ! Avec quelque mauvais succès que vous puissiez être attentif à ne rien faire qui mécontente les hommes, soyez ferme dans la résolution de ne jamais balancer entre vos devoirs, & l'amour d'une fausse paix ; ne vous laissez point vaincre par le mal ; mais travaillez à vaincre le mal par le bien. C'est la seule vengeance qui nous soit permise ; c'est le talion de l'Evangile ; & l'Evangile est toujours un Evangile de paix pour ceux qui sont fidéles à suivre ses maximes. Que le monde fasse tréve avec ses préventions, & qu'il en essaie ; que les hommes s'aiment les uns les autres ; qu'ils aiment leurs ennemis même ; qu'ils fassent du bien à ceux qui les calomnient ; qu'ils bénissent ceux qui font contre eux des imprécations ; qu'ils ne se vengent enfin que par des bienfaits ; & leur fidélité leur fera trouver le repos de l'ame dans ce joug qui leur paroit insupportable à la nature.

Jesus-Christ qui vous invite à le prendre sur vous, le porta lui-même ; & ce fut la source de sa paix inaltérable. Défier ses ennemis de le convaincre d'aucun péché, c'étoit les défier de troubler la tranquilité de sa vie. Suivez-le cours, & voyez dans ce modéle à quoi vous devez vous attendre en l'imitant. Il se montra capable de tous les sentimens que l'humanité doit produire ; mais jamais on ne vit

rien en lui qui ressentît le déréglement des passions. Sa vertu ne ressembla point à l'indolence affectée des Philosophes : il converſa parmi les hommes, en homme ſenſible à tout ce qui eſt de l'homme ; il ſaiſit par-tout les occaſions de leur faire du bien ; jamais il ne leur fit de mal. Ce caractére devoit lui gagner tous les cœurs ; & pour le haïr, il fallut le haïr gratuitement. On le haït en effet, on l'accabla d'outrages ; mais il étoit prêt à tout, & ne ſe troubla de rien. Jamais il ne rendit injures pour injures, menaces pour menaces. Ce ne fut que douceur dans ſes réponſes, que patience dans ſes maux. Il triompha de tous les mauvais traitemens, parce qu'il haïſſoit les vices, ſans haïr les hommes.

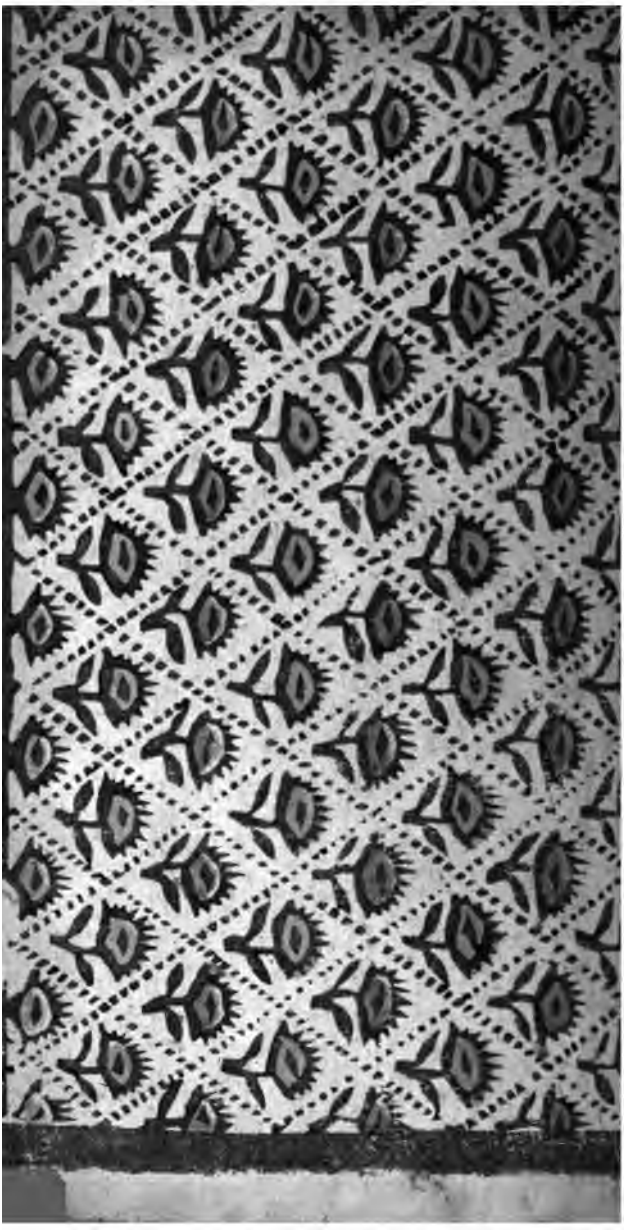
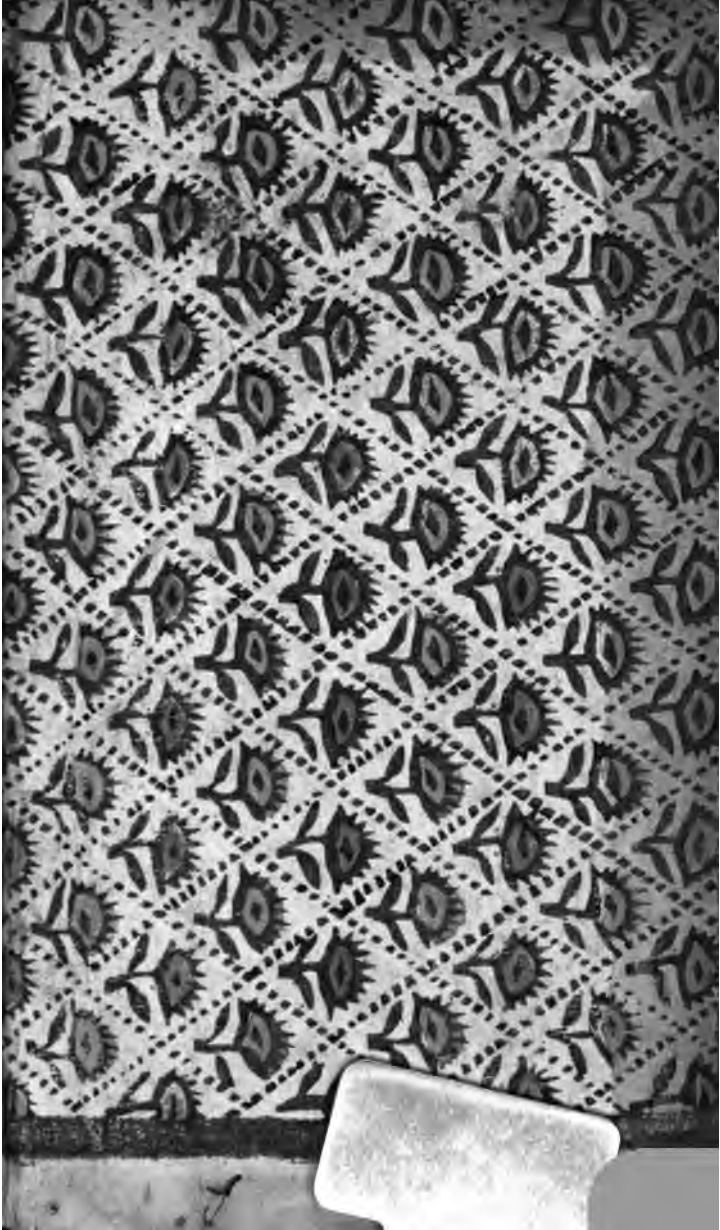
Le bois ſec ne doit pas eſpérer d'être mieux traité que le bois verd. Vous ſerez haï du monde, vous en ſerez perſécuté ; mais ne vous en étonnez point, dit un Apôtre, & ne ſoyez point tenté de l'imiter. Il n'eſt pas votre régle. Sa malignité retombera ſur ſa tête, & votre juſtice vous ſauvera. Je conçois qu'il eſt triſte de voir ſon repos, ſon honneur, ſes biens, ſa liberté, ſa vie même en bute aux inſultes des méchans. Malgré le cœur le plus pacifique ; malgré l'eſprit le plus égal, le plus déſintéreſſé, le plus patient ; malgré la conduite la plus irréprochable, on n'eſt pas hors d'atteinte aux mauvais jugemens, aux traits des mauvaiſes langues. On ſe voit calomnié par un impoſteur, attaqué par un uſurpateur, trainé devant les tribunaux, maltraité par la violence, opprimé par les puiſſances, dépouillé de l'héritage de ſes peres, fruſtré du prix de ſes travaux, exclu de ſes emplois. Les plaintes &

les justifications sont des ressources inutiles; mais l'innocence en trouve toujours une en soi, qu'aucune injustice ne lui peut enlever: elle trouve dans l'injustice même & dans toutes les peines qui lui viennent des défauts des hommes, des utilités qui l'en dédommagent, & qui feront le sujet de la troisiéme Partie de notre Ecole. Son sort n'est jamais à plaindre; & toute sa pitié doit se réserver pour ceux qui cherchent à l'inquiéter.

Qu'ils soient donc au moins instruits par notre exemple. N'opposons que de la douceur à leur brutalité, que du silence à leurs injures, que de la tranquilité d'ame à leurs insultes; à leurs emportemens, que de la modération. Fatiguons enfin leur malignité par la patience; & désarmons leur colére, en ne lui résistant point. Montrons-leur que nous sommes leurs freres, lors même qu'ils nous haïssent; que nous avons pour eux une affection sincére; que nous ne détestons en eux que les injustices; que loin de souhaiter leur perte, nous ne désirons que leur changement; & que nous voudrions y contribuer de tout ce qui dépend de nous. C'est ainsi que nous accomplirons toute justice à leur égard; & de notre côté, la paix sera le fruit de la justice.

Soyez sur-tout en garde contre les fausses ressources que l'impatience inspire. Vous en avez vu l'inutilité & les dangers; & vous devez être bien convaincu, par ce que je viens de vous dire, qu'elles ne serviroient qu'à vous rendre plus malheureux, quand elles ne feroient que vous rendre plus coupable. Revenez-en toujours à l'amour du devoir & de l'ordre, comme à la vraie source de la paix; n'es-

pérez de l'obtenir que par de continuels sacrifices; prenez beaucoup sur vous; & pour apprendre à beaucoup souffrir pour elle, aimez-la beaucoup. Dans cette disposition, que votre unique attention soit de bien régler votre charité, de l'éclairer sur ses différentes obligations, de la conduire par la prudence, de savoir avec quelles sortes de personnes vous devez souhaiter de vivre en paix, & de quels moyens il faut que vous vous serviez. Lisez avec attention ceux que je vous ai proposés; tirez de chacun les maximes qui vous conviennent; imprimez-les fortement dans votre esprit, afin qu'elles vous soient toujours présentes dans l'occasion. Vous éprouverez alors que le grand secret d'être moins offensé par les hommes, c'est de ne les offenser jamais; de beaucoup faire pour les contenter, & d'exiger peu pour être content d'eux. Cette conduite est fondée sur la justice que vous leur devez, & sur celle que vous vous devez à vous-même. Et quelque succès qu'elle ait à leur égard, elle vous laissera toujours l'inestimable consolation de n'avoir rien à vous reprocher.

Fin de la seconde Partie.

00395514